This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Maria Theresia

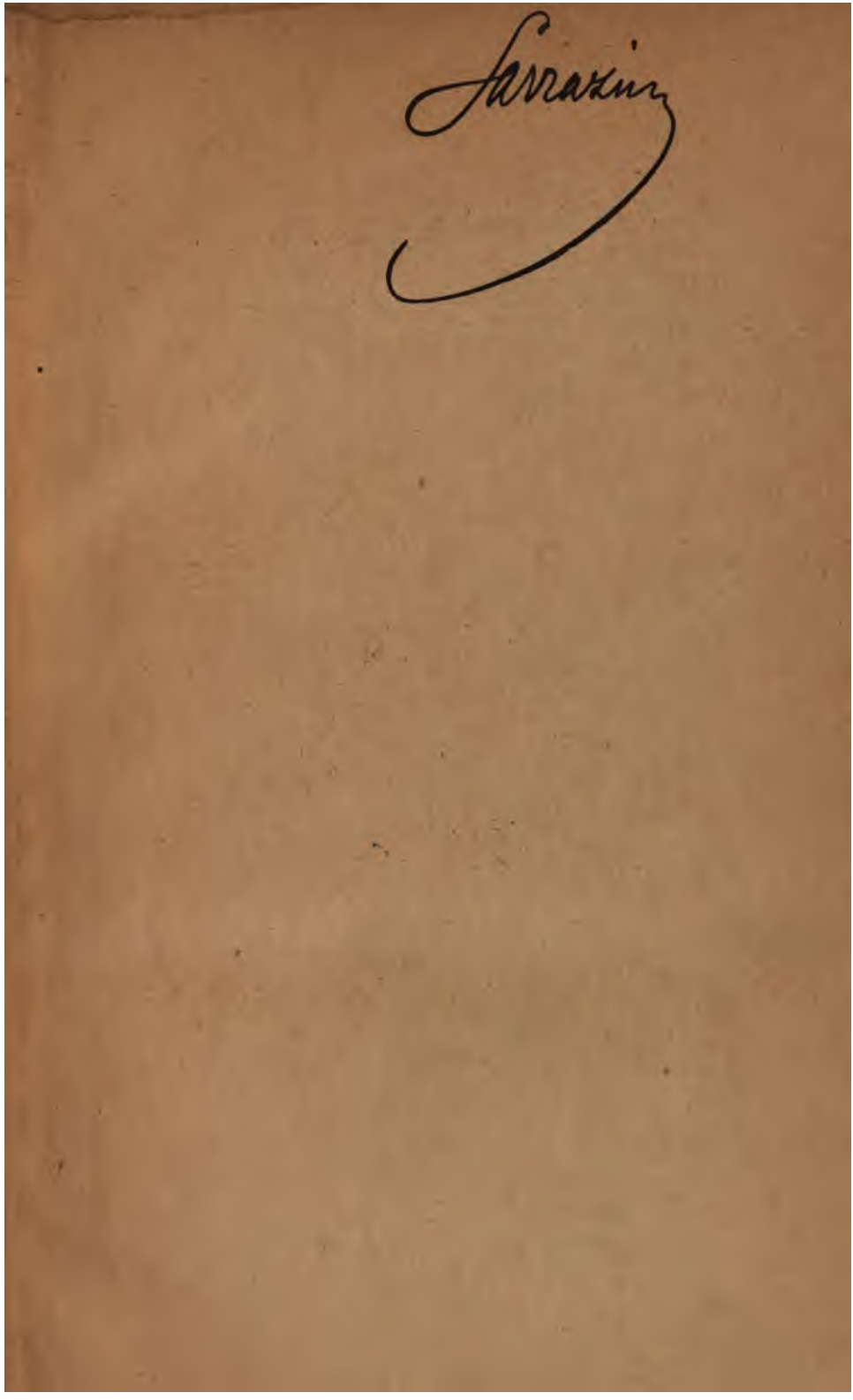
und

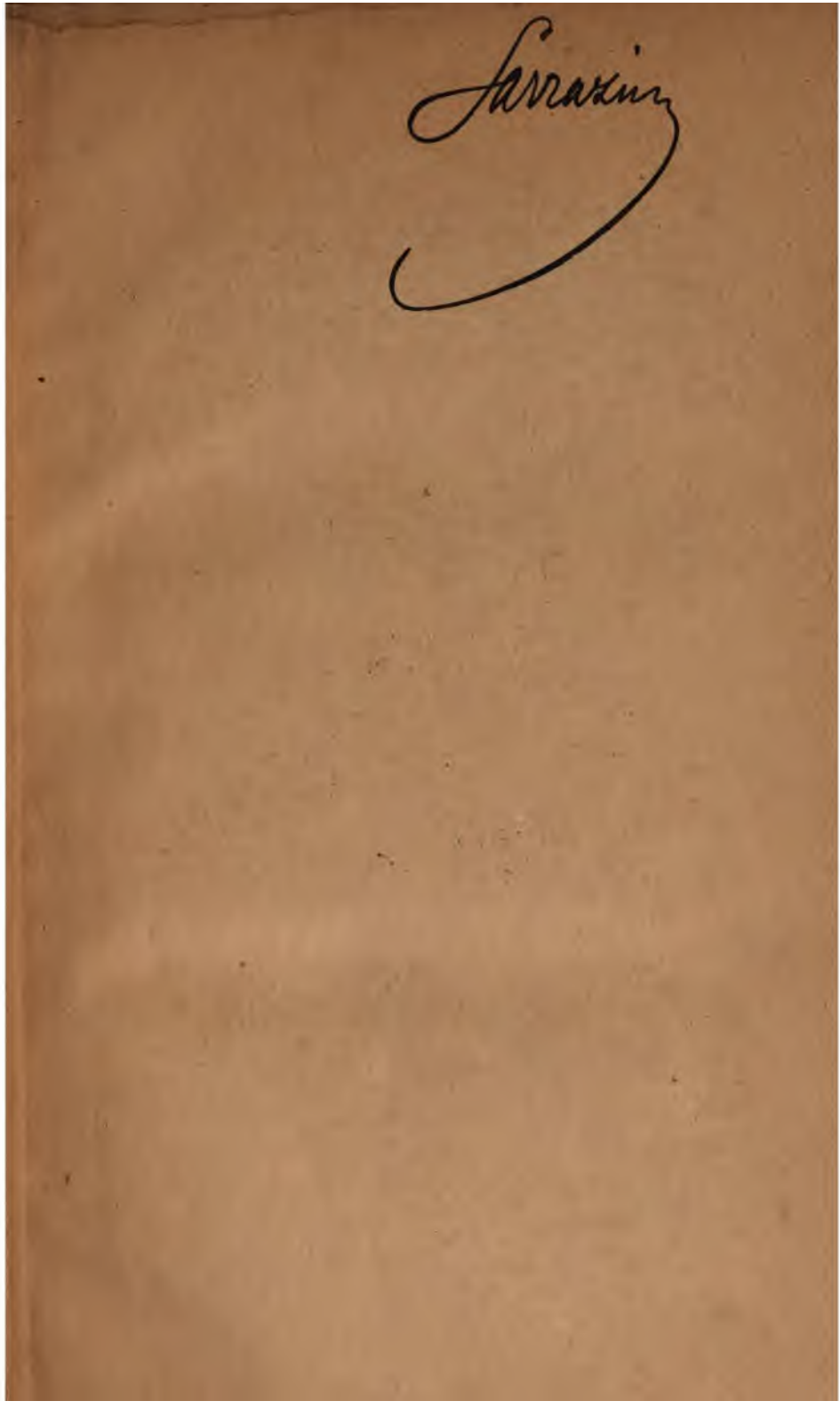
Marie Antoinette

Von

A. v. Arneth

E 43391





MARIA THERESIA

UND

MARIE ANTOINETTE.

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (Direction de la Librairie), en février 1866.

Der Herausgeber und die Verleger behalten sich das Recht der Uebersetzung in fremde Sprachen vor.

MARIA THERESIA

UND

MARIE ANTOINETTE.

IHR BRIEFWECHSEL

HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

ZWEITE VERMEHRTE AUFLAGE.

MIT BRIEFEN DES ABBÉ DE VERMOND AN DEN GRAFEN M[illegible].

LEIPZIG.
K. F. KÖHLER.

PARIS.
ED. JUNG-TREUTTEL
LIBRAIRE
19, RUE DE LILLE.

WIEN.
WILHELM BRAUMÜLLER
K. K. HOF- UND
UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

1866.

DB74
A41
1866

VORWORT

ZUR ERSTEN AUFLAGE.

Die werthvollste Grundlage zur Beurtheilung des Charakters, der Denkungsart und Handlungsweise des Menschen wird wohl immer, was auch dagegen etwa eingewendet werden mag, in dessen eigenen Aeusserungen zu suchen sein. Diese einfache Wahrheit bringt es mit sich, dass der Geschichtschreiber, welcher es unternimmt, das Leben einer hervorragenden Persönlichkeit zu schildern, sein Hauptaugenmerk vorerst auf die von derselben herrührenden Kundgebungen zu richten hat. Darum habe auch ich, schon während ich noch mit den Vorarbeiten zu einer Geschichte der Kaiserin Maria Theresia beschäftigt war, mich eifrigst bemüht, eine möglichst vollständige Sammlung ihrer eigenhändigen Aufzeichnungen zu Stande zu bringen. Die unermüdliche Thätigkeit dieser Herrscherin und ihre Gewohnheit, nicht nur mit den zahlreichen Mitgliedern ihrer Familie, son-

dern auch mit fremden fürstlichen Personen, mit ihren vertrauten Rathgebern und mit andern Menschen, denen sie wohlwollte, einen regen schriftlichen Verkehr zu unterhalten, liess auf eine sehr beträchtliche Ausbeute hoffen. Für den Fall der Erfüllung dieser Erwartung war es meine Absicht, die ganze eigenhändige Correspondenz der Kaiserin Maria Theresia in einem grossen Sammelwerke der Oeffentlichkeit zu übergeben.

Einer begründeten Aussicht auf Verwirklichung dieser Unternehmung darf ich mich jedoch leider nicht rühmen. Zwar sind mir von Seiner Majestät dem Kaiser nicht nur die in den Archiven des Staates aufbewahrten, sondern auch die in Seiner Majestät Privatbesitz befindlichen Schreiben Maria Theresia's zu wissenschaftlicher Benützung zur Verfügung gestellt worden. Dieses glänzende Beispiel hat jedoch im Ganzen nur geringe Nachahmung gefunden. Der grössere Theil der eigenhändigen Briefe der Kaiserin ist der Natur der Sache nach in den Archiven einer beträchtlichen Anzahl hervorragender österreichischer Adelsfamilien zerstreut. Nur von wenigen derselben wurde meiner Absicht durch Mittheilung solcher Schreiben die erwünschte Förderung zu Theil. So war dies von den Fürsten Colloredo und Kinsky, den Grafen Berchtoldt, Enzenberg, Harrach, Kolowrat und Thurn der Fall. Weit häufiger jedoch ist mein Bestreben zur Erlangung der Briefe Maria Theresia's erfolglos geblieben.

Es ist hier nicht der Ort, die Gründe dieser Thatsache zu besprechen; sie selbst genügt, um die Verwirklichung jener Absicht zu vereiteln. Sie musste aber auch den Gedanken wachrufen, wenigstens mit der schon

gewonnenen Ausbeute nicht allzulang zurückzuhalten und sie in passender Weise zur Oeffentlichkeit zu bringen. Insbesondere war ein solcher Wunsch in Bezug auf den noch vorhandenen Theil der Correspondenz der Kaiserin Maria Theresia mit ihrer jüngsten und berühmtesten Tochter, der Königin Marie Antoinette von Frankreich gewiss berechtigt. Der Umstand nun, dass in dem gegenwärtigen Augenblicke in Frankreich selbst dem Schicksale der unglücklichen Königin eine wärmere Theilnahme zugewendet wird als dies seit lange der Fall war, hat diesen Gedanken zum Entschlusse gereift. Denn es wird wohl nicht zu viel gesagt werden, wenn es als eine Ehrensache Oesterreich's dargestellt wird, dort nicht zurückzubleiben, wo der Anlass geboten ist, vielleicht die liebenswürdigste, gewiss aber die bemitleidenswertheste unter allen Töchtern des österreichischen Kaiserhauses durch die Veröffentlichung unverfälschter Zeugnisse in dem reinen Lichte der Wahrheit und in den heiligsten Beziehungen, in welchen der Mensch gedacht werden kann, in denen zu ihrer Mutter erscheinen zu lassen.

Dass diese Zeugnisse auch wirklich als unverfälscht, als vollkommen authentisch anzusehen sind, darauf muss allerdings der grösste Nachdruck gelegt werden. Insbesondere ist dies so manchem der Königin zugeschriebenen Briefe gegenüber der Fall, über dessen Echtheit begründete Zweifel sich erheben, und über dessen Werth oder Unwerth gerade eine Vergleichung mit der vorliegenden Correspondenz das sicherste Urtheil begründen wird.

Die hier dargebotenen Schreiben Maria Theresia's und ihrer Tochter Marie Antoinette werden in dem gegen-

wärtigen Augenblicke, und zwar höchst wahrscheinlicher Weise seit ihrer Entstehung in der Privatbibliothek des Hauptes der kaiserlichen Familie aufbewahrt. Das Cahier, welches diesen Briefwechsel enthält, führt die Aufschrift: „1770 — 1780. Correspondance de S. M. l'Impératrice-Reine avec la Reine de France.“ Die ganze Sammlung besteht aus drei und neunzig Schreiben Marie Antoinettens an ihre Mutter, wovon sieben und dreissig noch im Original, die übrigen aber in Abschriften vorhanden sind, welche offenbar auf Maria Theresia's Geheiss von ihrem vertrauten Cabinetssecretär Carl Joseph Freiherrn von Pichler eigenhändig verfertigt wurden. Von vielen Briefen Marie Antoinettens sind die Originale und gleichzeitig auch die von der wohlbekannten Handschrift Pichler's herrührenden Copien vorhanden. Die letzteren müssen als die besten Beweise der gewissenhaften Sorgfalt angesehen werden, mit welcher Pichler seine Aufgabe erfüllte.

Von den siebzig Antworten Maria Theresia's finden sich, wie es in der Natur der Sache gelegen ist, nur die gleichfalls von Pichler angefertigten Abschriften vor. Wie eine in Marie Antoinettens Schreiben vom 12. Juli 1770 enthaltene Stelle andeutet, wurden die Originale wahrscheinlich noch von der Empfängerin selbst vernichtet.

Es bedarf kaum der Erwähnung, dass alle diese Schreiben, welche freilich nicht die vollständige Correspondenz, sondern nur einen wenn gleich sehr beträchtlichen Theil des Briefwechsels Maria Theresia's mit ihrer Tochter bilden, hier wortgetreu und sogar mit all den Undeutlichkeiten und Unklarheiten abgedruckt werden, an denen

sie nicht selten leiden. Abänderungen in dieser Beziehung hätten doch manchmal die Wahl eines verschiedenen Ausdruckes nothwendig gemacht und somit Zweifel erwecken können, ob die Briefschreiberin auch wirklich dasjenige sagen wollte, was ihr durch die gewählte Auslegung in den Mund gelegt wird. Anders verhielt sich jedoch die Sache in Bezug auf die Orthographie. Durch eine Verbesserung derselben wurde die Authenticität der Briefe in keiner Weise gefährdet, ihr leichteres Verständniss jedoch wesentlich gefördert. Denn es lässt sich nicht läugnen, dass Marie Antoinette insbesondere während der ersten Zeit ihres Aufenthaltes in Frankreich mit der französischen Rechtschreibung auf ziemlich gespanntem Fusse sich befand. Und was die von Pichler angefertigten Abschriften betrifft, so schien es vollends ohne Interesse, hier die Fehler oder die veraltete Schreibweise dieses Copisten wiederzugeben. Denn er hielt sich wohl in Bezug auf den Wortlaut, jedoch nicht auch hinsichtlich der Rechtschreibung genau an das ihm vorliegende Original. Es sind also wohl an der Orthographie, keineswegs aber an dem Wortlaute der Briefe irgend welche Veränderungen vorgenommen worden.

Da diese Correspondenz zwischen Maria Theresia und Marie Antoinette im vollsten Sinne des Wortes eine vertrauliche genannt werden muss, so ist es leicht erklärlich, dass auch nach Verlauf eines so langen Zeitraumes noch manche Stellen derselben nicht zur Veröffentlichung geeignet erschienen. Sie beziehen sich fast ausschliesslich nur auf den innigen Wunsch, von welchem beide Frauen beseelt waren, dass Marie Antoinette ihre eigentliche

Bestimmung erfülle und Frankreich mit einem Erben seiner Königskrone beschenke. Es wird daher nicht anders als begreiflich gefunden werden, dass hierüber zwischen Mutter und Tochter manchmal in einer Weise gesprochen wird, welche auch jetzt noch eine gewisse Begränzung der Veröffentlichung zur Pflicht macht.

Eine eingehende Beleuchtung all der Angelegenheiten, welche in dem Briefwechsel zur Sprache kommen, schien mir nicht am Platze zu sein. Allzuleicht hätte sie den Eindruck zu schwächen vermocht, den die schlichten, dem tiefsten Herzensgrunde entquellenden Worte der beiden erlauchten Frauen wohl auf Jeden hervorbringen müssen. Die rege mütterliche Sorgfalt der Einen, die wahrhaft kindliche Unterwürfigkeit der Andern, die edle Denkungsweise Beider treten ja durch die einfache Wiedergabe ihrer eigenen Worte am besten hervor. Wird diese Empfindung, welche den Herausgeber bei der Durchlesung der vorliegenden Schreiben durchdrang, auch in weiteren Kreisen geweckt, dann ist die Absicht erreicht, welche zu der Veröffentlichung des Briefwechsels zwischen der grössten und der unglücklichsten unter Deutschlands Fürstentöchtern die Veranlassung gab.

Wien, im December 1864.

VORWORT

ZUR ZWEITEN AUFLAGE.

Der beste Beweis für das hohe Interesse, welches der Briefwechsel der Kaiserin Maria Theresia mit ihrer Tochter Marie Antoinette in weiten Kreisen erregte, liegt wohl in dem Umstande, dass binnen Jahresfrist eine zweite Auflage dieser Publication nothwendig wurde. So wie hinsichtlich der Lebhaftigkeit des Antheils, welchen die Correspondenz der beiden weltberühmten Frauen gefunden, so haben sich die Erwartungen des Herausgebers auch noch in einer zweiten Richtung erfüllt. Denn die von ihm mitgetheilten authentischen Schreiben der Königin an ihre Mutter wurden alsbald als die beste und verlässlichste Grundlage zur Beurtheilung der Echtheit einer Anzahl von Briefen erkannt, welche in jüngster Zeit als von der Königin herrührend veröffentlicht wurden, und begreiflicher Weise, so lang man die echten Schreiben nicht kannte, grosses Aufsehen erregten. Diese Prüfung wurde denn auch und zwar ganz

ohne mein Zuthun von competentester Seite vorgenommen. Wie ich von allem Anfange an mit Bestimmtheit vorhersah, hat sie die Unechtheit des grössten Theiles jener Schreiben in überzeugendstem Maasse dargethan. Wenn ich daran jemals auch nur den leisesten Zweifel hätte hegen können, so wäre derselbe durch die mir im Monate September des vorigen Jahres bei einer zufälligen Anwesenheit in München von dem Herrn Grafen von Hunolstein mit grösster Zuvorkommenheit angebotene Besichtigung der in seinem Besitze befindlichen vermeintlichen Autographen der Königin völlig zerstreut worden. Denn ganz abgesehen von ihrem widersprechenden Inhalte lässt sich eine grössere Verschiedenheit der äusseren Form der Mehrzahl dieser Schreiben von den echten Briefen der Königin, wenigstens hinsichtlich der ersten Jahre ihres Aufenthaltes in Frankreich, in der That nicht denken. Und Aehnliches ist auch mit den Facsimile angeblicher Autographen der Fall, welche von Herrn Feuillet de Conches im dritten Bande seiner sonst in vielen Beziehungen so schätzenswerthen Briefsammlung mitgetheilt werden. Auch ihre Unechtheit wird durch eine Vergleichung mit den authentischen Schreiben der Königin ausser allen Zweifel gestellt.

Ich habe es für meine Pflicht angesehen, dieser nicht länger zu bestreitenden Thatsache hier nur in wenigen Worten Ausdruck zu verleihen. Im Uebrigen will ich meinem bisher beobachteten Grundsatze treu und einem Streite fern bleiben, welcher von der einen Seite mit ebensoviel Scharfsinn, als von der anderen mit Hartnäckigkeit und Erbitterung geführt wird. Ich beschränke mich darauf, genaue Auskunft über die Vermehrung zu geben,

welche die vorliegende zweite Auflage des Briefwechsels der Kaiserin mit ihrer Tochter aufzuweisen hat.

Zu den schon früher mitgetheilten Schreiben Maria Theresia's sind zwei bisher unbekannte hinzugekommen. Das erste*) enthält die Instruction, welche die Kaiserin der Erzherzogin in dem Augenblicke ihrer Abreise nach Frankreich ertheilte. Diese Instruction befindet sich in dem vierten Cahier einer grossen, die Aufschrift „Familienschriften" führenden Actenpartie, welche bis auf die neueste Zeit in der Privatbibliothek Seiner Majestät des Kaisers aufbewahrt, vor Kurzem aber auf kaiserlichen Befehl dem Haus-Hof- und Staatsarchive einverleibt wurde. Das gleiche Cahier enthält ausserdem noch die Instructionen der Kaiserin an ihren Sohn Maximilian und an ihre Tochter Caroline von Neapel. Die Instruction an Marie Antoinette ist, gleich den übrigen Briefen Maria Theresia's an sie, von dem Geheimsecretär Pichler copirt. Das zweite Schreiben der Kaiserin an Marie Antoinette**) ist einer im Staatsarchive befindlichen Abschrift entnommen, welche ebenfalls alle Kennzeichen der Echtheit an sich trägt.

Von Briefen der Königin an ihre Mutter hat sich nichts Neues mehr vorgefunden. Wohl aber ist dies mit zwei Schreiben derselben an den Grafen Franz von Rosenberg der Fall, von welchen das Original des einen***) sich im Besitze dieser Familie befindet und mir auf meine Bitte von der Frau Fürstin von Rosenberg mit grösster Bereitwillig-

---

*) Nr. I. S. 1.

**) Nr. II. S. 6.

***) Nr. LXII. S. 144.

keit zur Veröffentlichung mitgetheilt wurde. Das zweite *) liegt in Abschrift bei einem Briefe des Kaisers Joseph II. an seine Schwester Marie Antoinette. Auch diese Schreiben Joseph's an die Königin von Frankreich wurden bisher in der kaiserlichen Privatbibliothek aufbewahrt und befinden sich nun im Haus- Hof- und Staats-Archive. Ich werde sie demnächst der Oeffentlichkeit übergeben.

Von geringerer Bedeutung als die zwei Briefe der Königin an Rosenberg sind einige Schreiben, welche Marie Antoinette an den österreichischen Botschafter in Paris, den Grafen Mercy richtete und die hier gleichfalls zum ersten Male abgedruckt werden **). Sie sind sämmtlich der im kaiserlichen Staatsarchive aufbewahrten, theilweise schon von Herrn Feuillet de Conches benützten, aber noch nicht vollständig bekannt gewordenen Correspondenz der Königin mit Mercy entnommen.

Das Schreiben der Königin an den Fürsten Kaunitz ***) vom 15. Mai 1780 befindet sich ebenfalls im Staatsarchive, und zwar in der Correspondenz des Fürsten mit der Kaiserin Maria Theresia. Die Veranlassung, es dort zu hinterlegen, gab wohl das kleine Billet, mit welchem die Kaiserin dem Fürsten den Brief der Königin übersandte.

Nicht unwichtige Beiträge zur Aufhellung bisher wenig gekannter Umstände in Marie Antoinettens Leben, insbesondere während des letzten Jahres ihres Aufenthaltes in Wien und der ersten Zeit ihres Verweilens auf dem Boden

---

*) LXV. S. 152.

**) Nr. XLIV. LIX. XCVII. CX. CXV. CXVI. S. 105. 139. 208. 228. 236.

***) Nr. CLXVI. S. 330.

Frankreichs, werden in den Schreiben gefunden werden, welche ihr Lehrer und vertrauter Rathgeber, der Abbé de Vermond an den Grafen Mercy richtete. Insbesondere werfen sie auf die Art und Weise des Zustandekommens der Briefe der Dauphine an ihre Mutter, worüber in der letzten Zeit so viel gestritten wurde, klareres Licht. Die hier mitgetheilten Schreiben Vermonds sind sämmtlich im Originale vorhanden, und bilden ungefähr den dritten Theil der im kaiserlichen Staatsarchive aufbewahrten Correspondenz desselben mit Mercy. Nur die interessanteren dieser Briefe sind zum Abdrucke ausgewählt worden*).

Den Schluss der in die zweite Auflage neu aufgenommenen Mittheilungen bildet die gleichfalls im vierten Cahier der Familienschriften befindliche, von Pichler's Hand herrührende Abschrift einer Charakteristik der Königin von Frankreich**). Offenbar ist sie eine jener Mittheilungen, wie sie der Kaiserin von Zeit zu Zeit aus Paris zukamen und sie zu den Rathschlägen und Warnungen veranlassten, mit welchen die Briefe an ihre Tochter erfüllt sind.

Es erübrigt nur noch über die der zweiten Auflage beigegebenen Facsimile der Schriftzüge der Königin Auskunft zu geben. Es sind hiezu andere Briefe als in der ersten Auflage, und zwar um die Veränderungen der Handschrift Marie Antoinettens recht deutlich zu zeigen, je einer aus den ersten sechs Jahren ihres Aufenthaltes in Frankreich ausgewählt worden. Das Schreiben vom Jahre 1777 beweiset den Unterschied ihrer damaligen Schrift von derjenigen, welche

---

*) Anhang. S. 353.

**) Anhang. S. 393.

auf den von Herrn Feuillet de Conches mitgetheilten Facsimile aus dem gleichen Jahre erscheint. Das Schreiben der Königin an den Fürsten Kaunitz aber trägt genau dieselbe Unterschrift wie ihre in Darmstadt aufbewahrten Briefe an die Landgräfin Louise von Hessen. Und die Zeilen, mit welchen Maria Theresia das Schreiben ihrer Tochter an Kaunitz begleitete, veranschaulichen jene so oft schon nachgebildeten Schriftzüge, deren frühere Deutlichkeit damals, in dem letzten Lebensjahre der Kaiserin, schon in unverkennbarer Abnahme begriffen war.

Wien, im Jänner 1866.

I.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Règlement à lire tous les mois.

Ce 21 avril, jour du départ.
(1770.)

A votre réveil vous ferez tout de suite, en vous levant, vos prières du matin à genoux et une petite lecture spirituelle, ne fût-ce même que d'un seul demi quart d'heure, sans vous être encore occupée d'autre chose ou avoir parlé à personne. Tout dépend du bon commencement de la journée et de l'intention, dont on la commence, ce qui peut rendre les actions même indifférentes bonnes et méritoires. C'est un point, sur lequel vous serez très-exacte, son exécution ne dépend que de vous, et il peut en résulter votre bonheur spirituel et temporel. Il en est de même avec les prières du soir et examen de conscience; mais je répète encore, celles du matin et la petite lecture spirituelle sont des plus importantes. Vous me marquerez toujours, de quel livre vous vous servez. Vous vous recueillerez pendant le jour le plus souvent que vous pourrez, surtout à la sainte messe. J'espère que vous l'entendrez avec édification tous les jours, et même

deux les dimanches et les jours de fête, si c'est coutume à votre cour. Autant que je souhaite que vous soyez occupée de la prière et bonne lecture, aussi peu voudrais-je que vous pensiez introduire ou faire autre chose que ce qui est de coutume en France; il ne faut prétendre rien de particulier, ni citer ce qui est ici d'usage, ni demander qu'on l'imite; au contraire il faut se prêter absolument à ce que la cour est accoutumée à faire. Allez, s'il se peut, l'après-dînée, et surtout tous les dimanches aux vêpres ou au salut. Je ne sais pas si la coutume est en France de sonner l'angelus, mais recueillez-vous alors, si non en public, du moins dans votre coeur. Il en est de même pour le soir ou en passant devant une église ou croix, sans vous servir cependant d'aucune action extérieure que de celles qui sont de coutume. Cela n'empêche pas que votre coeur ne puisse se concentrer et faire intérieurement des prières, la présence de Dieu étant à cet effet le moyen unique dans toutes les occasions; votre incomparable père possédait en perfection cette qualité. En entrant dans les églises soyez dabord pénétrée du plus grand respect et ne vous laissez pas aller à vos curiosités, qui causent les distractions. Tous les yeux seront fixés sur vous, ne donnez donc point de scandale. En France on est très-édifiant dans les églises et toujours en public; il n'y est pas, comme ici, des oratoires qui sont trop commodes, donnent souvent lieu au relâchement dans le maintien et de la facilité à se parler, ce qui scandaliserait beaucoup en France. Tant que vous pouvez, restez à genoux, ce sera la contenance la plus convenable pour donner l'exemple. Ne vous permettez

aucune contorsion, qui est l'air d'hypocrisie; il faut, surtout dans ce pays-là, éviter ce reproche. Vous ferez, si votre confesseur l'approuve, vos dévotions toutes les six semaines, de même que les grands jours de fêtes, et nommément de la Sainte Vierge; dans ces jours ou la veille n'oubliez pas la dévotion particulière de votre maison pour la Sainte Vierge, dont elle a aussi éprouvé une protection particulière en toute occasion. Ne lisez aucun livre, même indifférent, sans en avoir préalablement demandé l'approbation de votre confesseur: c'est un point d'autant plus nécessaire en France, parcequ'il s'y débite sans cesse des livres remplis d'agrément et d'érudition, mais parmi lesquels il y a sous ce voile respectable bien des pernicieux à l'égard de la religion et des moeurs. Je vous conjure donc, ma fille, de ne lire aucun livre, même aucune brochure sans l'avis de votre confesseur; j'exige de vous, ma chère fille, cette marque la plus réelle de votre tendresse et obéissance pour les conseils d'une bonne mère, qui n'a en vue que votre salut et votre bonheur. N'oubliez jamais l'anniversaire de feu votre cher père, et le mien à son temps: en attendant vous pouvez prendre celui de ma naissance pour prier pour moi. Le point relativement aux Jésuites est encore un de ceux, sur lesquels vous devez vous abstenir entièrement de vous expliquer, ni pour, ni contre.

Instruction particulière.

Ne vous chargez d'aucune recommandation; n'écoutez personne, si vous voulez être tranquille. N'ayez pas de curiosité; c'est un point dont je crains beaucoup à votre

égard. Evitez toute sorte de familiarité avec de petites gens. Demandez à M. et à Mme. de Noailles*), en l'exigeant même, sur tous les cas ce que, comme étrangère et voulant absolument plaire à la nation, vous deviez faire, et qu'ils vous disent sincèrement s'il y a quelque chose à corriger dans votre maintien, dans vos discours ou autres points. Répondez agréablement à tout le monde, avec grâce et dignité: vous le pouvez, si vous voulez. Il faut aussi savoir refuser. Dans mes états et dans l'empire vous ne sauriez vous refuser à accepter des placets, mais vous les donnerez tous à Starhemberg**), et vous adresserez tout le monde à lui ou à Schaffgotsch***), si le premier était empêché: en disant à tout le monde, que vous les enverrez à Vienne, ne pouvant faire rien de plus. Depuis Strasbourg vous n'accepterez plus rien, sans en demander l'avis de M. ou de Mme de Noailles, et vous renverrez à eux tous ceux qui vous parleront de vos affaires, en leur disant honnêtement, qu'étant vous-même étrangère, vous ne sauriez vous charger de recommander quelqu'un au roi. Si vous voulez, vous pouvez ajouter, pour rendre la chose plus énergique, „l'Impératrice ma mère m'a expressément défendu de me charger d'aucune recommandation.“ N'ayez point de honte de demander conseil à tout le monde et ne faites

---

*) Der Generallieutenant Graf Philipp von Noailles, französischer Bevollmächtigter zur Uebernahme der Erzherzogin. Seine Gemahlin war die erste Obersthofmeisterin der Dauphine.

**) Georg Adam Fürst Starhemberg, Staats- und Conferenzminister und Bevollmächtigter der Kaiserin zur Uebergabe der Dauphine.

***) Der Obersthofmeister Graf Anton Gotthard von Schaffgotsche.

rien de votre propre tête. Vous avez un grand avantage, que Starhemberg fera avec vous le voyage de Strasbourg à Compiègne; il est très-aimé en France, il vous est très-attaché. Vous pouvez lui tout dire et tout attendre de ses conseils; il restera encore huit à dix jours à Versailles. Vous pouvez m'écrire sincèrement par son canal; tous les commencements de mois j'expédierai d'ici à Paris un courrier: en attendant vous pourriez préparer vos lettres pour les faire partir tout de suite à l'arrivée du courrier. Mercy aura l'ordre de l'expédier d'abord. Vous pouvez de même m'écrire par la poste, mais sur peu de choses, et que tout le monde peut savoir. Je ne crois pas que vous deviez écrire à votre famille, hors dans des cas particuliers et à l'empereur*), avec qui vous vous arrangerez sur ce point. Je crois que vous pourriez encore écrire à votre oncle**) et tante***) de même qu'au prince Albert†). La reine de Naples††) souhaite votre correspondance; je n'y trouve aucune difficulté. Elle ne vous dira rien que de raisonnable et d'utile; son exemple doit vous servir de règle et d'encouragement, sa situation ayant été en tout et étant bien plus difficile que la vôtre. Par son esprit et par sa déférence elle a surmonté tous les in-

*) Joseph II.

**) Prinz Carl von Lothringen, Bruder des Kaisers Franz I., Generalgouverneur der Niederlande.

***) Die Prinzessin Charlotte von Lothringen, Schwester des Kaisers Franz I.

†) Herzog Albert von Sachsen-Teschen, Gemahl der Erzherzogin Marie Christine.

††) Die Königin Caroline von Neapel, Marie Antoinettens ältere Schwester.

convénients, qui ont été grands; elle fait ma consolation et a l'approbation générale: vous pouvez donc lui écrire, mais que tout soit mis en façon à pouvoir être lu par tout le monde. Déchirez mes lettres, ce qui me mettra à même de vous écrire plus ouvertement; j'en ferai de même avec les vôtres. Ne faites aucun compte sur les affaires domestiques d'ici; elles ne consistent que dans des faits peu intéressants et ennuyants. Sur votre famille vous vous expliquerez avec vérité et ménagement: quoique je manque souvent d'en être entièrement contente, vous trouverez peut-être que c'est ailleurs encore pis, qu'il n'y a ici que des enfantises et jalousies pour des riens, qu'autre part c'est bien plus soutenu. Il me reste encore un point par rapport aux Jésuites. N'entrez dans aucun discours, ni pour, ni contre eux. Je vous permets de me citer et de dire que j'ai exigé de vous de n'en parler, ni en bien, ni en mal: que vous savez, que je les estime, que dans mes pays ils ont fait grand bien, que je serais fâchée de les perdre, mais que si la cour de Rome croit devoir abolir cet ordre, je n'y mettrais aucun empêchement: qu'au reste j'en parlais toujours avec distinction, mais que même chez moi je n'aimais pas à entendre parler de ces malheureuses affaires.

II.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Ce 4 mai 1770.

Madame ma chère fille. Vous voilà donc où la providence vous a destinée de vivre. Si on ne s'arrête que sur le grand établissement, vous êtes la plus heureuse de

vos soeurs et de toutes les princesses. Vous trouverez un père tendre qui sera en même temps votre ami, si vous le méritez. Ayez en lui toute votre confiance, vous ne risquerez rien. Aimez le, soyez lui soumise, tâchez de deviner ses pensées, vous ne sauriez faire assez dans le moment où je vous perds. C'est ce père, c'est cet ami qui me console et me relève de mon abattement et fait toute ma consolation, espérant que vous suivrez mes conseils de vous tenir seule à lui et d'attendre sur tout ses ordres et directions. Du Dauphin je ne vous dis rien; vous connaissez ma délicatesse sur ce point; la femme est soumise en tout à son mari et ne doit avoir aucune occupation que de lui plaire et de faire ses volontés. Le seul vrai bonheur dans ce monde est un heureux mariage; j'en peux parler. Tout dépend de la femme, si elle est complaisante, douce et amusante.

Il n'y a qu'une voix sur votre compte jusqu'à Gunzbourg d'où j'ai reçu aujourd'hui les dernières nouvelles, et à tout le monde le premier et le dernier mot c'est vos attentions et affabilité, mais surtout cet air de douceur qui enchante tous les coeurs. Pas de familiarité, car cela ne saurait flatter, étant trop commun, mais la bonté est ce qui approche et rassure tout le monde.

Je vous recommande, ma chère fille, tous les 21 de relire mon papier. Je vous prie, soyez-moi fidèle sur ce point; je ne crains chez vous que la négligence dans vos prières et lectures, et la tiédeur et négligence suivront. Luttez contre, car cela est plus dangereux qu'un état plus imparfait et même plus mauvais; on en revient plutôt. Aimez votre famille, soyez leur attachée, à vos tantes

comme à vos beaux-frères et soeurs. Ne souffrez aucune tracasserie; vous êtes à même de faire taire les gens, au moins de les éviter, ou en vous éloignant d'eux. Si vous aimez votre tranquillité, évitez dès le commencement ce point que je crains, connaissant votre curiosité.

Vous remettrez cette lettre au roi de ma part et lui parlerez de moi le plus souvent que vous pourrez. Vous ne sauriez jamais dire trop de mes sentiments pour lui. Vous remettrez aussi cette lettre à Madame Adélaïde;*) ces princesses sont pleines de vertus et de talens; c'est un bonheur pour vous; j'espère que vous mériterez leur amitié.

Les Choiseul**) doivent savoir que je vous ai recommandé de les distinguer. N'oubliez les Durfort***) et l'abbé Vermond. N'oubliez pas une mère qui, quoiqu'éloignée, ne cessera d'être occupée de vous jusqu'à son dernier soupir. Je vous donne ma bénédiction et suis toujours votre fidèle mère.

---

*) Die Prinzessin Adelaide, eine der unverheirateten Töchter Ludwigs XV.

**) Etienne François duc de Choiseul, französischer Premierminister, und César Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, Marineminister.

***) Der Marquis de Durfort, von 1766 bis 1770 französischer Botschafter in Wien, welcher für den Dauphin um die Hand Marie Antoinettens warb und sie nach Frankreich begleitete.

III.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Ce 9 juillet 1770.*)

Madame ma très-chère mère. Ayant appris que le courrier devait partir après demain et que nous partons

*) Um eine Probe von Marie Antoinettens Schreibweise zu geben, folgt hier derselbe Brief, genau nach dem eigenhändig geschriebenen Originale abgedruckt.

ce 9 Juillet 1770.

Madame ma tres chere Mere. Ayant apris que le courier devoit partire apres demain et que nous partons demain pour Choissy je n'ai pas voulu attendre les lettres que Mercy doit m'apporter ce soir de peur de n'avoir pas le temps de repondre ainsi je me le reserve pour une autre occasion.

Nous partont donc demain 10. pour Choissi et nous reviendrons le 13 pour aller à Bellvue le 17: et le 18 a Compiegne ou nous restont jusqu'au 28 d'Aoust et dela pour quelque jours à Chantilly. le Roi a mille bontes pour moi et je l'aime tendrement mais s'est a faire pitie la foiblesse qu'il a pour Md. du Barry qui est la plus sotte et impertinant creature qui soit imaginable elle a joué tous les soirs avec nous a Marly elle s'est trouve deux fois a cotes de moi mais elle ne ma point parle et je n'ai point tachee justement de lié conversation avec elle mais quand il le faloit je lui ai pourtant parle. pour mon cher Mary il est change de beaucoup et toute a son avantage, il marque beaucoup d'amitie pour moi et même il commence a marquer de la confiance. il n'aime certainement point Mr. de la Vauguyon mais il le craint il lui est arrive un singulier histoire l'autre jour. j'étoit seule avec mon Mary lorsque M. de la Vauguyon apporche d'un pas precipite a la porte pour ecouter. un valet de Chambre qui est sot ou tres honnete homme ouvre la porte et M. le Duc si trouve planté comme un piqué sans pouvoir reculé lorsse je fit remarquer a mon Mary l'inconvenient qu'il y a de laisser ecouter au porte et il la tres bien prisse. Comme j'ai promisse a Votre Majesté de lui dire la moindre indisposition je lui dirai donc que j'ai eu un peu devoiment mais la diette la fait finire, mon Mary

demain pour Choisy, je n'ai pas voulu attendre les lettres que Mercy doit m'apporter ce soir, de peur de n'avoir pas le temps de répondre; ainsi je me le réserve pour une autre occasion.

Nous partons donc demain 10 pour Choisy et nous en reviendrons le 13 pour aller à Bellevue le 17 et le 18 à Compiègne où nous restons jusqu'au 28 d'août, et de là pour quelques jours à Chantilly. Le roi a mille bontés pour moi et je l'aime tendrement, mais c'est à faire pitié la faiblesse qu'il a pour M^me^ du Barry, qui est la plus sotte et impertinente créature qui soit imaginable. Elle a joué tous les soirs avec nous à Marly; elle s'est trouvée deux fois à côté de moi, mais elle ne m'a point parlé et je n'ai point tâché justement de lier conversation avec elle, mais quand il le fallait, je lui ai pourtant parlé.

Pour mon cher mari, il est changé de beaucoup et tout à son avantage. Il marque beaucoup d'amitié pour moi et même il commence à marquer de la confiance. Il n'aime

---

a eu en meme temps une indigestion mais cela ne la pas empeché d'aller a la chasse. J'ai aujourd'hui un grand embaras. Je me confesserai à 5 heure a l'abbée Modoux Mercy et l'abbée m'ayant conseilie de le prendre je n'ai point douté que vous en serez contente et le Roi été aussi content. J'ai oublie de lui dire que j'ai ecrie hier la premier foi au Roi j'en ait eu grande peur sachant que Md. du Barry les lit toutte mais vous pouvez être bien persuadée ma tres chere Mere que je ne ferai jamais de faute n'y pour n'y contre elle.

Votre Majesté permettera que je lui envoye une lettre pour Naple dans laquelle J'avertis ma soeur d'envoyer ses lettres par Vienne. J'ai l'honneur d'etre avec la plus respectueuse tendresse

la plus tendre

et soumisse fille

Antoinette.

certainement point M. de la Vauguyon*), mais il le craint. Il lui est arrivé une singulière histoire l'autre jour. J'étais seule avec mon mari, lorsque M. de la Vauguyon approche d'un pas précipité à la porte pour écouter. Un valet de chambre qui est sot ou très-honnête homme, ouvre la porte et M. le duc s'y trouve planté comme un piquet sans pouvoir reculer. Alors je fis remarquer à mon mari l'inconvénient qu'il y a de laisser écouter aux portes et il l'a très-bien pris.

Comme j'ai promis à Votre Majesté de lui dire la moindre indisposition, je lui dirai donc que j'ai eu un peu de dévoiement, mais la diète l'a fait finir. Mon mari a eu en même temps une indigestion, mais cela ne l'a pas empêché d'aller à la chasse.

J'ai aujourd'hui un grand embarras. Je me confesserai à cinq heures à l'abbé Modoux, Mercy et l'abbé m'ayant conseillé de le prendre. Je n'ai point douté que vous en serez contente, et le roi était aussi content. J'ai oublié de lui dire que j'ai écrit hier la première fois au roi; j'en ai eu grande peur sachant que M^me^ du Barry les lit toutes, mais vous pouvez être bien persuadée, ma très-chère mère, que je ne ferai jamais de faute ni pour ni contre elle.

Votre Majesté permettra que je lui envoie une lettre pour Naples, dans laquelle j'avertis ma soeur d'envoyer

---

*) Antoine Paul Jacques de Quélen, duc de la Vauguyon, Erzieher des nachmaligen Königs Ludwig XVI. und seiner Brüder.

ses lettres par Vienne. J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse tendresse

la plus tendre

et soumise fille

ANTOINETTE.

IV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Madame ma très-chère mère. Je ne peux vous exprimer combien j'étais touchée des bontés que Votre Majesté m'y marque et je lui jure que je n'ai pas encore reçu une de ses chères lettres sans avoir eu les larmes aux yeux de regret d'être séparée d'une aussi tendre et bonne mère, et quoique je suis très bien ici, je souhaiterais pourtant ardemment de revenir voir ma chère et très-chère famille au moins pour un instant.

Je suis au désespoir que V. M. n'a pas reçu ma lettre. J'ai cru qu'elle irait par le courrier, mais Mercy a jugé à propos de l'envoyer par Forcheron, et c'est à ce que je m'imagine ce qui cause le retard. Je trouve que c'est bien triste de devoir attendre mon oncle, mon frère et ma belle soeur sans savoir quand ils viendront. Je la supplie de me marquer si c'est vrai qu'elle est allée à leur rencontre à Gratz et que l'empereur est beaucoup maigri de son voyage; cela pourrait m'inquiéter n'ayant pas trop de graisse pour cela.

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

Pour ce qu'elle m'a demandé pour mes dévotions je lui dirai que je n'ai communié qu'une seule fois; je me suis confessée avant-hier à M. l'abbée Modoux, mais comme c'était le jour que j'ai cru partir pour Choisy, je n'ai point communié, ayant cru d'avoir trop de distraction ce jour-là. Notre voyage de Choisy a retardé d'un jour, mon mari ayant eu un rhume avec de la fièvre, mais cela s'est passé dans un jour, car ayant dormi 12 heures et demie tout de suite, il s'est trouvé très-bien portant et en état de partir. Nous sommes donc depuis hier ici où on est depuis une heure, où l'on dîne, jusqu'à une heure du soir sans rentrer chez soi, ce qui me déplait fort, car après le dîner l'on joue jusqu'à six heures, que l'on va au spectacle qui dure jusqu'à 9 heures et demie et en suite le souper, de là encore jeu jusqu'à une heure et même la demie quelquefois, mais le roi voyant que je n'en pouvais plus hier a eu la bonté de me renvoyer à 11 heures, ce qui m'a fait grand plaisir et j'ai très-bien dormi jusqu'à 10 heures et demie, quoique seule, mon mari étant encore au régime est rentré avant souper et s'est couché tout de suite chez lui, ce qui n'arrive jamais sans cela.

Votre Majesté est bien bonne de vouloir bien s'intéresser à moi et même de vouloir savoir comme je passe ma journée. Je lui dirai donc que je me lève à 10 heures ou à 9 heures et demie et m'ayant habillée je dis mes prières du matin, ensuite je déjeune et de là je vais chez mes tantes où je trouve ordinairement le roi. Cela dure jusqu'à 10 heures et demie; ensuite à 11 heures je vais me coiffer. A midi on appelle la chambre et là tout le

monde peut entrer, ce qui n'est point des communes gens. Je (mets) mon rouge et lave mes mains devant tout le monde, ensuite les hommes sortent et les dames restent et je m'habille devant elles. A midi est la messe: si le roi est à Versailles, je vais avec lui et mon mari et mes tantes à la messe; s'il n'y est pas, je vais seule avec M. le Dauphin, mais toujours à la même heure. Après la messe nous dînons à nous deux devant tout le monde, mais cela est fini à une heure et demie, car nous mangeons fort vite tous deux. De là je vais chez M. le Dauphin et s'il a affaires, je reviens chez moi, je lis, j'écris ou je travaille, car je fais une veste pour le roi, qui n'avance guère, mais j'espère qu'avec la grâce de Dieu elle sera finie dans quelques années. A 3 heures je vais encore chez mes tantes où le roi vient à cette heure là; à 4 heures vient l'abbé chez moi, à 5 heures tous les jours le maître de clavecin ou à chanter jusqu'à 6 heures. A 6 heures et demie je vais presque toujours chez mes tantes, quand je ne vais point promener; il faut savoir que mon mari va presque toujours avec moi chez mes tantes. A 7 heures on joue jusqu'à 9 heures, mais quand il fait beau, je m'en vais promener et alors il n'y a point de jeu chez moi, mais chez mes tantes. A 9 heures nous soupons et quand le roi n'y est point, mes tantes viennent souper chez nous, mais quand le roi y est, nous allons après souper chez elles, nous attendons le roi qui vient ordinairement à 10 heures trois quarts, mais moi en attendant me place sur un grand canapé et dors jusqu'à l'arrivée du roi, mais quand il n'y est pas, nous allons nous coucher à 11 heures. Voilà toute notre journée. Pour ce que nous faisons les

dimanches et fêtes, je me le réserve à lui mander une autre fois.

Je vous supplie, ma très-chère mère, de pardonner si ma lettre est trop longue, mais c'est mon seul plaisir de m'entretenir avec elle. Je lui demande encore pardon si la lettre est sale *), mais je l'ai dû écrire deux jours de suite à la toilette, n'ayant pas d'autre temps à moi et si je ne lui réponds pas exactement, qu'elle croie **) que c'est par trop d'exactitude à brûler la lettre. Il faut que je finisse pour m'habiller et aller à la messe du roi; j'ai donc l'honneur d'être

la plus soumise fille

ANTOINETTE.

Choisy, ce 12 juillet 1770.

Je lui envoie la liste des présents que j'ai reçus, croyant que cela pourrait l'amuser.

V.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, ce 1 de novembre 1770.

Madame ma chère fille. A la fin ce courrier éternel est arrivé hier à 9 heures du soir, et m'a apporté de vos chères nouvelles. Grâce à Dieu! que votre santé se soutient au dire du courrier, qui était à votre suite; il vous trouve grandie et engraissée. Si vous ne me l'assuriez

*) „et salle".

**) „croyez".

sur les corps, que vous portez, cette circonstance m'aurait inquiétée, crainte, comme on dit en Allemand: *auseinandergehen, schon die Taille wie eine Frau, ohne es zu seyn.* Je vous prie ne vous laissez pas aller à la négligence, à votre âge cela ne convient pas, à votre place encore moins, cela attire après soi la mal-propreté, la négligence, et l'indifférence même dans tout le reste de vos actions, et cela ferait votre mal; c'est la raison pourquoi je vous tourmente, et je ne saurais assez prévenir les moindres circonstances qui pourraient vous entraîner dans les défauts, où toute la famille Royale de France est tombée depuis longues années: ils sont bons, vertueux pour eux-mêmes, mais nullement faits pour paraître, donner le ton, ou pour s'amuser honnêtement, ce qui a été la cause ordinaire des égaremens de leurs chefs, qui ne trouvant aucune ressource chez eux, ont crû devoir en chercher au dehors et ailleurs. On peut être vertueux, gai et en même temps répandu; mais quand on est retiré au point de n'être qu'avec peu de monde, il arrive (je dois vous le dire à mon grand regret, comme vous l'avez vu dans les derniers temps chez nous) nombre de mécontents, de jaloux, d'envieux, de tracasseries; mais si on est répandu dans le grand monde, comme cela était ici, il y a 15 ou 20 ans, alors on évite tous ces inconvénients, et on s'en trouve bien pour l'âme et le corps. On est bien récompensé des petites gênes qu'on essuye, par le contentement et la gaieté qu'une telle conduite produit et conserve. Je vous pris donc en amie, et comme votre tendre mère, qui parle par expérience, ne vous laissez pas aller à aucune nonchalance ni sur votre figure, ni sur les représentations.

Vous regretteriez, mais trop tard, d'avoir négligé mes conseils. Sur ce point seul ne suivez ni l'exemple ni les conseils de la famille; c'est à vous à donner à Versailles le ton; vous avez parfaitement réussi, Dieu vous a comblée de tant de grâces, de tant de douceur et de docilité, que tout le monde doit vous aimer: c'est un don de Dieu, il faut le conserver, ne point vous en glorifier, mais le conserver soigneusement pour votre propre bonheur et pour celui de tous ceux qui vous appartiennent.

Je vous suis bien obligée de m'avoir informée en détail de vos livres de prières et lectures spirituelles. Bossu*) est admirable, j'en suis très-contente; mais vous me dites que vous vous servez du livre que je vous ai donné; est-ce les heures de Noailles ou le petit livre: année spirituelle? Pardonnez-moi ce détail, mais quand on aime, tout intéresse, et je voudrais m'occuper conjointement avec vous des exercices spirituels pour réveiller ma ferveur, qui ne manque que trop quand on avance en âge.

Pour vos autres lectures avec l'abbé, je serais charmée d'en être aussi informée; cela pourrait même être utile ici ou en Toscane; pour l'avenir vous me feriez plaisir de me les envoyer chaque mois, et pour vous épargner la peine de les écrire, l'abbé ne pourrait-il pas les mettre sur une feuille à part, que vous joindriez à votre lettre, ou bien l'abbé pourrait les remettre à Mercy, si cela vous convient, comme je fais avec ce journal. Si vous le trouvez trop étendu et insipide, vous n'avez qu'à me le marquer et je le finirai; mais connaissant votre attachement pour votre pa-

*) Bossuet?

trie et famille, je continuerai tant que vous me direz que vous n'en voulez plus.

La Marie-Anne*) est entièrement remise de sa fièvre et s'en porte mieux que ci-devant. Elle va à toutes les chasses et promenades, hors dans le théâtre. La Windischgratz qui est arrivée ici heureusement, mais bien défaite, m'a confirmé combien vous êtes aimable et séduisante quand vous voulez. Elle m'a dit qu'elle n'a pu vous parler à son aise; que vous avez tout sujet d'être contente; mais ne pouvant se refuser de répondre à mes questions avec vérité, elle m'a avoué que vous vous négligez beaucoup et même sur la propreté des dents: c'est un point capital de même que la taille, qu'elle a aussi trouvée empirée. Vous êtes à cette heure dans le moment où vous vous formez; c'est le moment le plus critique; elle a aussi ajouté que vous êtes mal mise et qu'elle a osé le dire à vos dames. Vous me dites que vous portez quelquefois des habits de votre trousseau: quels en avez-vous donc gardés? J'ai pensé si vous vouliez m'envoyer une bonne mesure, vous faire faire ici des corps ou corsettes. On dit que ceux de Paris sont trop forts; je vous les enverrai par courrier.

Je suis enchantée de votre attention de m'avoir procuré ce plaisir par l'envoi de la lettre de la reine**), qui lui ressemble: tout y est coeur et sûrement vrai. Je vous la renvoie, elle mérite d'être conservée. Je reconnais mon sang dans le compliment qu'elle vous a chargé de faire au roi et dont vous vous serez acquittée.

---

*) Die älteste damals am Leben befindliche Tochter Maria Theresia's, geboren 1783, gestorben 1789.

**) Caroline von Neapel.

Vous recevrez par ce courrier le présent que la Marie-Anne vous a destiné, et peu de temps après la table de la Marie*), qui a parfaitement réussi. J'espère qu'un certain buste sera arrivé; il m'a coûté de m'en priver, mais j'espère qu'on me renverra un bon portrait, et surtout de la main de Liotard**), qui va par exprès à Paris pour m'en envoyer. Je vous prie de lui donner le temps à le bien faire.

Ma chère fille! Demain c'est un grand jour de consolation pour moi***), jour qui depuis 15 ans ne m'a procuré que des satisfactions. Dieu veuille vous conserver par telles longues années pour votre bonheur et pour celui de vos familles et peuples. Mercy me marque que vous avez passé le matin du 15 en dévotion†), ajoutant que vous avez cru ne pouvoir mieux célébrer ce jour que de cette façon. Jugez combien cette charmante attention m'a touchée; vous êtes capable de ces traits; mais vous ne m'en avez rien marqué dans votre dernière; je vous embrasse tendrement, ma chère fille, en vous donnant ma bénédiction. Je suis toujours votre fidèle mère.

M^me^ de Paar††) se met a vos pieds, enchantée de votre souvenir de même que des tables; elle vous aime bien.

---

*) Marie Antoinettens Schwester Marie Christine.

**) Jean Etienne Liotard, ein berühmter Miniaturmaler, welcher sich lange Zeit in Wien aufhielt und in hohem Alter in seiner Vaterstadt Genf starb.

***) Marie Antoinettens Geburtstag.

†) Maria Theresia's Geburtstag.

††) Maria Theresia's Obersthofmeisterin, Josepha verwittwete Gräfin Paar, geborne Gräfin Oettingen.

VI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 2 décembre 1770.

On est toujours très-content de vous; quels heureux moments ne me faites vous passer, mon cher enfant! L'approbation publique ne me tranquilliserait pas entièrement, mais le duc et la duchesse Aremberg*) ne peuvent assez m'en écrire, mais surtout le témoignage de Mercy, qui est content de vous. Me voilà sur le point, où sûrement vous avez déjà cherché avec précipitation de me trouver: c'est de monter à cheval. Vous avez raison de croire, que jamais je pourrrais l'approuver à 15 ans; vos tantes**), que vous citez, l'ont fait à 30. Elles étaient Mesdames et point la Dauphine; je leur sais un peu mauvais gré de vous avoir animée par leurs exemples et leurs complaisances, mais vous me dites que le roi l'approuve, le Dauphin, et tout est dit pour moi: c'est eux qui ont à ordonner à vous, c'est dans leurs mains que j'ai remis cette gentille Antoinette: le monter à cheval gâte le teint, et votre taille à la longue s'en ressentira et paraîtra encore plus. J'avoue, si vous montez en homme, dont je ne doute, je trouve même dangereux et mauvais pour porter les enfants, et c'est pour cela que vous êtes appelée: c'est par là que votre bonheur sera constaté.

---

*) Ludwig Engelbert Herzog von Aremberg und seine Gemalin aus dem Hause Brancas-Lauragais.

**) Die unverheiratheten Töchter des Königs Ludwig XV.

Si vous montiez, comme moi, en femme, il y aurait moins à dire: les accidents ne peuvent être prévus: celui de la reine de Portugal et de plusieurs autres, qui n'ont plus porté depuis des enfants, ne rassurent pas.

Après vous avoir représenté tout, je ne vous marquerai plus rien et tâcherai de l'oublier, pourvu que des gazettes ne viennent nous conter des courses de la Dauphine, qui de toute façon ne pourraient convenir; mais je vous prends au mot, une grande princesse ne saurait en manquer, vous me dites ces mêmes paroles et me promettez: je ne courrai jamais la chasse à cheval. J'accepte l'offre que vous me faites, et à cet égard seul je veux tâcher de me tranquilliser; mais point d'excuses ou subterfuges sur ce point. Je dois seulement ajouter encore que les promenades réitérées ou trop longues, si elles n'étaient même qu'au pas, à cause de la situation, si vous montez en homme, sont nuisibles: tout au plus une heure de promenade suffit, et j'ai vu dans une lettre particulière que vous y avez été au commencement de Novembre plusieurs jours de suite, et deux et trois heures: c'est trop, vous en conviendrez un jour, mais ce sera trop tard. Quelle raison aurais-je de vous priver d'une chose qui vous fait plaisir, si je n'en connaissais les conséquences? Vous me rendrez cette justice, que de tout temps j'ai procuré à mes enfants toute la liberté et plaisirs possibles; et commencerais-je par vous vouloir en priver, vous, qui me donnez tant de consolation? Mais ne vous attendez pas que je vous en parle plus; je viens de vous dire toutes mes raisons, qui partent d'un coeur tendre et maternel. Je vous en ai marqué les inconvénients; vous êtes autorisée de l'agrément du

roi, tout est dit pour moi, je ne vous en dirai plus rien: tâchez de vous modérer et suivez mes conseils, qui ne sont pas de trop, et je me tiens à votre parole, que vous me tenez de ne jamais monter à la chasse.

J'attends le tableau de Liotard avec grand empressement, mais dans votre parure, point en négligé, ni dans l'habillement d'homme, vous aimant à voir dans la place qui vous convient. Je vous embrasse.

VII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Ce 6 janvier 1771.

Madame ma chère fille. A peine j'ai reçu le courrier ordinaire, qui ne m'est arrivé que le jour de l'an, qui est si occupé chez nous, que hier un autre courrier nous vint porter la disgrâce des Choiseul. J'avoue, j'en suis bien affectée, je n'ai vu dans leurs procédés que du honnête et humain et bien attaché à l'alliance, au reste je n'entre en rien dans les raisons que le roi en a eues, et vous n'y entrerez encore moins. Je souhaite que le roi les remplace bien et que leurs successeurs méritent aussi bien notre confiance. N'oubliez jamais que votre établissement était l'ouvrage des Choiseul, qu'ainsi vous n'oubliez jamais de leur devoir de la reconnaissance. Vous avez plus besoin que jamais, ma fille, des conseils de Mercy et de l'abbé, qui, je crains, connaissant son honnêteté, sera fort ébranlé de ce coup; mais ne vous laissez induire dans aucune faction, restez neutre en tout, faites votre salut, l'agrément du roi et la

volonté de votre époux. Tâchez de tapisser un peu votre tête de bonnes lectures, elles vous sont plus nécessaires qu'à une autre. J'en attends depuis deux mois la liste de l'abbé, et je crains que vous ne vous aurez guère appliquée; les ânes et les chevaux auront emporté le temps requis pour la lecture, mais à cette heure en hiver ne négligez pas cette ressource, qui vous est plus nécessaire qu'à une autre, n'ayant aucun autre acquis, ni la musique, ni le dessin, ni la danse, peinture et autres sciences agréables. Je reviens donc toujours à la lecture, et vous chargerez l'abbé de m'envoyer tous les mois ce que vous aurez achevé, et ce que vous comptez commencer.

Je vous recommande d'être plus que jamais réservée sur tout ce qui se passe, de ne vous passer aucune confidence, ni curiosité, si vous voulez conserver votre tranquillité et l'approbation générale, que vous avez conservée si parfaitement jusqu'ici; convenez, que c'est d'avoir suivi les bons conseils. Je suis fâchée de le devoir dire, même jusqu'à vos tantes, que j'estime tant, ne faites des confidences: je le sais, pourquoi je le dis: peut-être Mercy n'en est pas même informé, mais je ne vous le dis pas pour rien. Je suis enchantée des bals qui se donnent chez vous, et qui feront grand bien au Dauphin.

VIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Ce 10 février 1771.

Madame ma chère fille. Le courrier n'étant arrivé qu'avant-hier, celui-ci viendra aussi plus tard, surtout dans

cette mauvaise saison! Vous étiez plus heureuse d'avoir eu de la neige! Ce ne sera que demain, que nous aurons une course et une journée plus tard. Je doute qu'elle aurait réussi, car la neige commence déjà à se fondre. Voilà la liste de la course; vous trouverez M. de Palm*) comme chambellan, il a donné 200/m. fl. pour les enfants des soldats pour le devenir; c'est honnête, et les Palm ne sont pas de si peu de noblesse, mais ils ont eu des femmes bourgeoises, hors sa mère, qui a été une Plettenberg.

Je suis enchantée que vous avez prévenu mes intentions dans le cas assez délicat de l'exil des Choiseul, et vous continuerez de même et ne démentirez pas votre caractère bienfaisant. Ne vous laissez pas entraîner par des exemples contraires, n'adoptez pas la légèreté française, restez bonne allemande et faites-vous une gloire de l'être, et amie de vos amis.

Je vous fais mon compliment d'avoir pris à la fin courage de parler au roi de la commission dont je vous ai chargée pour Durfort, je ne savais plus à quoi attribuer ce long délai! Si vous le voyez, vous pouvez lui dire que je me souviendrai bien du balcon, où nous étions à voir courir en traîneau la petite épouse, et le froid que je lui ai fait souffrir, malgré moi, n'en ayant pas été incommodée. Ingenhouse**) me mande qu'il vous a trouvée très-bien et grandie, qu'il a vu toute la famille, et l'a trouvée tous bien portants, qu'il a vu le moment de ne pouvoir vous approcher

---

*) Graf Carl Joseph Palm, später in den Reichsfürstenstand erhoben.

**) Johann Ingenhouse, kaiserlicher Leibarzt und berühmter Chemiker.

à cause des étiquettes, que l'ambassadeur lui a procuré le moyen de vous voir. Je ne saurais croire qu'un homme de notre cour n'aurait pas l'accès chez vous; vous avez franchi tant d'autres étiquettes, que vous ne laisserez pas subsister celle-ci.

J'attends votre portrait avec grand empressement. Je crains bien que le carneval et le monter à cheval qu'on marque en toutes les gazettes, que vous continuez dans le froid au manége, n'ait mis un retard. Je crains que votre teint et même la taille n'en souffrent, si vous vous abandonnez trop à cet exercice. Je vous prie de me dire sincèrement, si vous dansez mieux qu'ici, surtout les contredanses: on en dit un bien infini de ces bals, et ce qui me fait le plus de plaisir, surtout du Dauphin, et on attribue ce changement à vous; que vous êtes heureuse! Je commence à m'ennuyer, que vous n'êtes Dauphine. Je crains que la future comtesse de Provence*) ne vous devance: on en dit un bien infini, de son excellent caractère et douceur sans être belle, beaucoup de physionomie, et très-bien prise dans sa taille.

J'attends avec impatience en retour de ce courrier vos lectures et applications; il est permis, surtout à votre âge, de s'amuser, mais d'en faire toute son occupation et de ne rien faire de solide ni d'utile et de tuer le temps entre promenades et visites, à la longue vous en reconnaîtrez le vide et serez bien aux regrets de n'avoir mieux employé votre temps. Je dois même vous relever, que le caractère de vos

---

*) Marie Josephine Louise von Savoyen, die älteste Tochter des Königs Victor Amadeus III. von Sardinien.

lettres est tous les jours plus mauvais et moins correct: depuis dix mois vous auriez dû vous perfectionner. J'étais un peu humiliée en voyant courir par plusieurs mains celles des dames, que vous leur avez écrites; il faudrait s'exercer avec l'abbé ou quelqu'autre de vous former mieux la main, pour avoir un caractère plus égal.

Je suis bien consolée de ce que vous me dites de la continuation des attentions et bontés du roi pour vous: tâchez d'en mériter la continuation, et croyez-moi toujours....

IX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Madame ma très-chère mère. Je suis enchantée que le carême n'a pas nui à votre santé, la mienne est toujours très-bonne. L'empereur m'inquiète aussi beaucoup, malgré toute sa raison il s'exposera sûrement à toute sorte de fatigue et de danger. J'en suis doublement affligée non seulement par la tendresse pour lui et le vif intérêt que je prends au chagrin de Votre Majesté, mais aussi parceque je n'aurai pas le plaisir de le voir cette année.

Je serais bien fâchée si les Allemands étaient mécontents de moi; j'avouerai que j'aurais parlé davantage à M. de Paar et au petit Starhemberg s'ils avaient meilleure réputation ici. J'ai pourtant dans les temps des bals fait venir M.

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

de Lamberg et Starhemberg, et d'abord que j'ai vu qu'ils dansaient*), je les ai fait danser avec moi.

Il y a à cette heure beaucoup de train ici; il y a eu samedi un lit de justice pour affirmer la cassation de l'ancien parlement et en mettre un autre; les princes du sang ont refusé d'y venir et ont protesté contre les volontés du roi; ils lui ont écrit une lettre très-impertinente signée**) d'eux tous hors du comte de la Marche qui se conduit très-bien dans cette occasion-ci. Ce qui est le plus étonnant à la conduite des princes, c'est que M. le prince de Condé***) a fait signer son fils qui n'a pas encore quinze ans et qui a toujours été élevé ici. Le roi lui a fait dire de s'en aller de même qu'aux autres princes à qui il a donné défense de paraître devant lui et devant nous. Les ducs, quoiqu'ils y ont été, ils ont protesté et il y en a douze d'exilés à ce que l'on dit.

Il y aura aujourd'hui un mois que je pourrai déjà donner des nouvelles à Votre Majesté de la comtesse de Provence, car le mariage est le 14 de mai; on avait préparé beaucoup de fêtes pour ce mariage, mais on en retranche manque d'argent.

Votre Majesté peut-être fort rassurée sur ma conduite avec la comtesse de Provence et je tâcherai sûrement de gagner son amitié et sa confiance sans pourtant aller trop loin. Mais j'ai bien peur que si elle n'a pas beaucoup d'esprit

---

*) „dansee".

**) „signe".

***) Louis Joseph de Bourbon, prince de Condé, geboren 1736, Er starb zu Paris im Jahre 1818.

et n'est*) pas prévenue, qu'elle sera tout à fait pour Mme du Barry. On fait tout ce qu'on peut pour la gagner, car sa dame d'atour qui est Mme de Valentinois est tout-à-fait de ce parti là; il y a aussi Mme de Caumont qui va à sa rencontre, c'est celle qui a brouillé feu Mme la Dauphine avec tout le monde, et M. de Saint Mégrin, fils de M. de la Vauguyon**) qui est encore plus dans l'intrigue et plus méchant que son père; il avait bien envie d'aller à Vienne au lieu de M. le Baron de Breteuil***), j'ai bien senti par moi-même le chagrin que cela ferait à Votre Majesté, mais grâce à Dieu cette affaire est rompue.

J'ai grand regret de la comtesse de Paar†) que je respectais et aimais de tout mon coeur. La princesse, je la regrette comme femme d'esprit; je partage le chagrin de Votre Majesté pour Tarouca††), Odonel†††) et la Justel*†), c'est une grande perte que de bons et anciens serviteurs, et je conserve bien précieusement le livre qu'elle m'a envoyé, car tout ce qui viendra d'elle me sera toujours bien cher,

---

*) „n'ai".

**) „Vauginion".

***) Louis Auguste de Tonnellier, Baron de Breteuil, durch längere Zeit französischer Botschafter in Wien.

†) Die Obersthofmeisterin Gräfin Paar starb am 22. März 1771, 86 Jahre alt.

††) Emanuel Graf Sylva Tarouca, durch längere Zeit Präsident des niederländischen Rathes, starb am 8. März 1771, 75 Jahre alt.

†††) Karl Graf O'Donel, General der Cavallerie, Grosskreuz des Marien-Theresien-Ordens, starb am 26. März 1771, 56 Jahre alt.

*†) Wahrscheinlich Justina Lindhardt, welche in dem Staatskalender von 1770 als das älteste Kammermädchen aufgeführt ist, in dem von 1772 aber nicht mehr erscheint.

ce*) dont elle doit être persuadée si elle connaît la vive et respectueuse tendresse qu'aura toute sa vie pour elle

Ce 16 d'avril 1771.

sa très-soumise fille

ANTOINETTE.

X.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 8 mai 1771.

J'ai reçu vos deux lettres, l'une par le courrier du 16 et l'autre par l'abbé de Vanwolden. J'écris actuellement devant la masse, qui me représente ma très-chère fille, mais je ne lui trouve pas cet air de jeunesse, qu'elle avait il y a onze mois, et malheureusement le changement d'état n'en est pas la cause; j'attends cette nouvelle avec grand empressement, et me flatte que le mariage, qui doit se faire en peu de jours, accélérera mes voeux; mais je ne saurais assez vous répéter: point d'humeur là-dessus; la douceur, la patience sont les uniques moyens, dont vous devez vous servir. Il n'y a rien de perdu, vous êtes tous deux si jeunes: au contraire pour vos santés ce n'est que mieux, vous vous fortifiez encore tous deux, mais il est naturel à nous autres vieux parents de souhaiter l'accomplissement, ne pouvant plus nous flatter de voir de petits et arrière-petits-fils.

---

*) „s'est".

Vous me ferez grand plaisir, ma chère fille, de me marquer, comme vous trouvez votre belle-soeur; selon le conte que m'en a fait Rosenberg*), vous n'aurez pas sujet d'en être jalouse, mais bien d'en avoir pitié et de vous en occuper: cela vous fera honneur et sera à sa place, non pour la gouverner, cela conviendrait aussi peu que la jalousie, mais pour la tirer d'embarras, car on dit qu'elle n'est pas bien de figure, très-timide, point de monde, mais au reste très-bien élevée; avec le temps cela pourra faire une convenable liaison et amitié. Gardez-vous des rapports et contes pour et contre elle: le monde est méchant, on tâchera de gagner en flattant votre amour propre et en le piquant. Conservez soigneusement et tâchez de gagner tous les jours de plus la confiance, que vous me dites, que le Dauphin vous marque, et par votre respect et attachement tâchez de rencontrer en tout l'approbation du roi. Je voudrais bien que vous le vissiez plus souvent chez vous; c'est un point essentiel. Il a vu tous les jours votre belle mère chez elle, et à mon grand étonnement je dois apprendre qu'il ne vient jamais chez vous que les jours de cérémonie: il est de coutume, cela décide pour ou contre vous dans le public; tâchez donc de gagner à l'avenir ce point; j'en touche quelque chose à Mercy, ce qui est de la plus grande conséquence.

Ce que vous me dites des deux dames, qu'on a données à la comtesse de Provence, doit vous convaincre, combien vous devez user de précaution; quelle différence de M^me^ de Noailles à ces deux! Je veux vous passer qu'elle vous

*) Graf Franz Rosenberg, der bekannte Liebling Josephs II.

excède à force de vous vouloir du bien, mais c'est toujours une femme qui passe pour être honnête et attachée à vous; c'est un grand point, et étant des premières maisons, où trouverez-vous des parfaites sans intrigues ou sans être ennuyantes? Je suis bien aise, après ce que vous m'en dites de St. Mégrin, d'en être quitte; mais il serait temps de nous envoyer une fois un ambassadeur, de même de nommer un ministre, car il est bien difficile de s'expliquer sans en avoir, et si ce n'était pas pour vous, ma chère fille, Mercy aurait pu être mieux employé partout ailleurs que de rester ainsi en inaction; mais vous y perdriez trop et j'ose dire tout: mais tâchez qu'on nous en envoie bientôt, autrement je ne réponds de rien.

Ma chère fille! on dit dans le monde, et on est même étonné que vous voyez si rarement cet ambassadeur, que vous ne lui parlez qu'en passant, et que même vous avez l'air plus embarassé que confiant avec lui. On cite même les exemples de la reine, votre grand'mère, et de votre belle-mère, qui voyaient régulièrement chez elles deux fois la semaine les ministres de leurs familles, qui conversaient avec eux et les distinguaient partout. Si on vous parle autrement et vous conseille de n'en rien faire, je crains que ce n'est pas pour votre bien. Outre cela Mercy est estimé par tout le monde, raisonnable, et ne saurait que vous faire honneur et du bien, en l'écoutant plus souvent. Je vous avoue, que ce que vous m'avez marqué de Paar et de Starhemberg, que ces messieurs n'avaient pas de bonne réputation, m'a fait de la peine. J'ai vu par là tout ce qu'on ose vous dire, et si vous aviez marqué plus de prédilection pour votre nation, et que vous auriez au moins marqué, que

vous ne voulez pas qu'on en parle en mal devant vous, on s'en serait bien gardé. C'est une conviction de plus, qu'on avait raison d'être étonné du peu d'empressement et de protection que vous avez pour les Allemands. Croyez-moi: le Français vous estimera plus et. fera plus de compte sur vous, s'il vous trouve la solidité et franchise allemande. Ne soyez pas honteuse d'être Allemande jusqu'aux gaucheries: il faut les excuser par bonté et ne souffrir qu'on ose s'en moquer; peu-à-peu vous vous accoutumerez à en faire de même. Quand on est jeune et voit journellement de ces sortes de choses, il est trop difficile de n'y pas tomber; pour cela il est nécessaire d'avoir une dame ou un ministre, qui puisse vous en avertir à temps. Faites un accueil distingué aux premiers, et des bontés à tous les Allemands, surtout ceux de mes sujets et des premières maisons: aux moindres, c'est-à-dire, qui n'ont point d'entrée à la cour chez nous, de bonté, d'affection et de protection, vous n'en serez jamais blâmée, mais bien plus estimée, hors de ceux qui n'ont jamais eu le bonheur de se faire aimer de personne: unique ressource et bonheur de notre état. Vous l'avez si parfaitement acquis; ne le perdez pas, en négligeant ce qui vous l'a procuré: ce n'est ni votre beauté, qui effectivement ne l'est pas telle, ni vos talents ni savoir (vous savez bien que tout cela n'existe pas), c'est votre bonté de coeur, cette franchise, ces attentions, appliquées avec tant de jugement. On dit que vous négligez à parler et distinguer les grands, qu'à la table, au jeu vous ne vous entretenez qu'avec vos jeunes dames, en leur parlant à l'oreille, en riant avec elles. Je ne suis pas si injuste de vouloir vous interdire la conversation très-naturelle des jeunes gens, que

vous connaissez, à ceux que vous ne voyez qu'en grand public, mais c'est un point essentiel la distinction des gens, que vous ne devez pas négliger, l'ayant si bien acquis au commencement. Là-dessus aucune négligence et n'imitez personne : suivez ce que vous avez vu et appris ici.

On parle encore des jeux, que vous avez tenus le dernier hiver. Ne vous laissez pas aller au goût de mettre en ridicule les autres; vous y avez incliné un peu, si on s'aperçoit de ce faible, on ne vous servira que trop et vous perdrez cette estime et confiance du public, si nécessaire, si agréable et que vous possédez encore si parfaitement. Ma tendresse ne finirait jamais et pardonnez-moi ces répétitions, mais je les regarde comme la base de votre bonheur, jugez combien il m'est à coeur. Ne croyez pas que Mercy m'en a écrit, mais je dois vous répéter qu'il est étonnant ce qu'on sait ici; je n'en ai aucune des correspondances, mais il y en a une quantité ici et qui marquent de particularités étonnantes. Tout le monde sachant ma tendresse pour vous, me les porte pour ma consolation, mais voyant depuis quelque temps de diminution, qu'on attribue encore aux conseils qu'on vous donne, j'ai cru ne pouvoir faire de trop sur ce point, et même en charger Mercy de m'informer et de vous assister plus que jamais de ses conseils.

Les confusions, qui sont actuellement chez vous, me font bien de la peine pour le roi et pour vous. Mercy m'assure que vous vous conduisez à vous attirer l'estime de tout le monde, et augmenter même par une conduite mésurée, bonne et chrétienne l'estime qu'on a de vous. Suivez donc les conseils de Mercy, qui n'est occupé que de vous, et ne vous mêlez d'aucun parti; si vous pouvez même

ıgnorer tout, ce ne serait que mieux. C'est dans ce moment que je préfère les promenades à cheval, en calèche, les bals, spectacles et tout ce qui est plaisir, fussent même des enfantillages, pour couper court aux occasions, qu'on n'en parle. Vous serez étonnée que nous sommes seuls dehors sans l'empereur. Vous connaissez son affection pour la ville, j'ai cru devoir lui proposer d'y rester, ce qu'il a accepté avec plaisir, venant tous les jours dîner avec nous ici.

XI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Laxenburg, le 9 juin 1771.

Je vous écris de Laxenburg, où nous sommes venus hier soir; il y a un campement de quatre régiments d'infanterie et trois escadrons de cavalerie; nous aurons tous les soirs à six heures quelque manoeuvre ou exercice toute cette semaine, si le temps le permet, qui menace toujours depuis ce mois pluie. Il y a eu des inondations très-fortes qui empêcheront bien des mouvements. Toute la semaine sera remplie ainsi, l'autre le sera de spectacles et la troisième encore d'un campement tout des troupes qui vont en Hongrie former l'armée. J'avoue cela me fait de la peine, ne voyant encore nulle apparence de paix, lorsque je la souhaite ardemment.

Depuis Pâques nous étions à Schönbrunn sans l'empereur, et je ne voyais point d'étrangers. J'ai reçu votre lettre

pour le 13*) le même jour; j'avoue cette attention m'a fait grand plaisir. Celle-ci, et même si j'écrivais par la poste, ne viendra jamais pour le 13 de ce mois**), que je fêterai bien dans mon coeur, et bien des gens qui s'intéressent pour vous. Je suis bien contente du détail que vous me faites de vos déjeûners. J'aime mieux que vous changiez que de vous accoutumer à un seul. Grâce à Dieu que votre santé se soutient et est si bonne; je ne désapprouve pas les promenades, mais il ne faut pas y excéder, surtout à cheval. Je suis bien fâchée d'avoir appris que vous ne m'avez pas tenu parole et que vous courez à la chasse. C'est à cette condition, toujours en tremblant, que j'ai acquiescé que vous continuez cet exercice; votre silence sur ce point me fait double peine; vous pouvez bien juger que ce qu'un millier de personnes voient, ne peut être un secret. Je vous ai dit l'autre fois, que vous ne sauriez croire tout ce qu'on sait ici de la cour et de l'intérieur. Toutes les lettres de Paris et de Versailles ne parlent que de vous et de votre sage et aimable contenance avec votre belle-soeur, mais ce que je préfère au dessus tout, c'est ce que Mercy me mande, et le témoignage qu'il vous donne. On ne parle pas avec grande emphase de cette princesse, et on ose même faire des comparaisons; continuez de même, ma chère fille, et vous verrez que nos conseils vous sont utiles. Voyez plus souvent Mercy, ne craignez pas les qu'en dira-t-on? le roi n'a sûrement rien contre, l'ayant approuvé à la reine et à la Dauphine, et de tous les autres vous n'avez pas à chercher

*) 13. Mai, Maria Theresia's Geburtstag.

**) 13. Juni, Marie Antoinettens Namenstag.

leur approbation; c'est bien à vous à donner le ton et non à eux. Point d'humeur, point de jalousie, et on se lassera à la fin de vous en donner, si on vous voit ferme et tranquille. La scène que vous me marquez le jour du mariage*) m'a fait pleurer et a augmenté mes souhaits. Ne vous découragez pas, conservez votre charmante gaieté plus que jamais et espérez en Dieu: tout ira bien.

XII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.**)

Ce 21 juin 1771.

Madame ma chère mère. C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu avant-hier votre chère lettre, qui m'apprend que V. M. se porte bien. Pour moi je me porte à merveille, mon cher mari a pris médecine aujourd'hui, ayant eu une indigestion, il y a deux nuits. Il a beaucoup vomi, et en montant le matin chez lui, il s'est trouvé fort mal deux fois, mais il se porte très-bien à cette heure, et il m'a bien promis qu'il ne sera pas si longtemps à revenir coucher.

Nous sommes très-bien encore ensemble, ma soeur, mon frère***) et nous: j'espère que cela continuera toujours. Ma soeur est fort douce, fort complaisante et très-gaie. Elle

---

*) Des Grafen von Provence, nachmals Ludwig XVIII.

**) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

***) Der Graf und die Gräfin von Provence.

m'aime beaucoup et a beaucoup de confiance en moi. Elle n'est point du tout prévenue, comme on l'a craint, ni pour Mme du Barry, ni pour M. de la Vauguyon; elle m'en a parlé très-raisonnablement et s'est très-bien conduite le jour qu'à Marly elle était assise à côté d'elle.

Je suis au désespoir que V. M. puisse croire que je lui ai manqué de parole pour la chasse à cheval, n'y ayant été qu'une fois à celle du daim, et ne l'ayant pas même bien suivie.

Nous sommes arrivés hier de Marly: pour moi, je suis revenue à pied. Je suis bien fâchée de me retrouver à Versailles, m'étant très-bien amusée à Marly. Il y avait beaucoup de monde, on y jouait avant et après souper: pendant une absence du roi nous avons dansé une fois, ce qui était fort gai*); ma soeur en a paru enchantée: nous partirons le 16 du mois prochain pour Compiègne.

Je ne vous parle point, ma chère maman, de la nomination de M. d'Aiguillon**), ne me mêlant point d'affaires. L'on dit que c'est le coadjuteur de Strasbourg***) qui doit aller à Vienne. Il est de très-grande maison, mais la vie qu'il a toujours tenue, ressemble plus à celle d'un soldat que d'un coadjuteur.

Adieu ma chère maman, je vous embrasse de bon coeur et vous aime tendrement.

---

*) „gait".

**) Armand Wignerod Duplessis-Richelieu Duc d'Aiguillon, nach Choiseuls Sturz zum Minister der auswärtigen Angelegenheiten ernannt.

***) Louis René Edouard de Rohan, später Cardinal und durch die Halsbandgeschichte berüchtigt.

XI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 9 juillet 1771.

Le courrier étant encore arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je n'ai pu l'expédier plutôt; il vous trouvera dans les plus grands amusements et plaisirs à Compiègne, et c'est bien là, que je me flatte que vous aurez assez de tendresse pour moi de ne plus contrevenir à vos assurances, de ne point courir à cheval à la chasse. Si je n'en savais les inconvénients, pourquoi voudrais-je vous priver d'un plaisir si innocent? Je me tiens donc ferme sur vos promesses, et veux me tranquilliser en attendant.

J'attends en vain tous les mois la liste de vos lectures et occupations; l'abbé Vermond n'est-il plus avec vous? J'en serais fâchée, mais encore plus, s'il l'était sans que vous en tiriez profit. A votre âge on passait bien de légèretés et puérilités; mais à la longue cela ennuyera tout le monde et vous même; vous vous en trouverez très-mal; à votre place il faut des lectures, même des occupations qui puissent vous être utiles, vous attirer l'estime et considération, surtout à un pays où on est si bien instruit et ne passe rien aux autres, quelque grands qu'ils fussent. Je ne peux vous cacher qu'on commence déjà à en parler, et vous perdrez par là l'idée grande, qu'on s'est formée de vous: point essentiel pour nous qui sommes sur le théâtre du grand monde. Une vie continuellement dissipée sans les moindres sérieuses occupations influerait même sur votre conscience.

Je suis bien contente, que vous êtes si bien avec votre belle-soeur; il vous convient à vous deux de toute façon d'être bien liées. Dieu veuille, que les jalousies et tracasseries ne vous troublent. Vous m'avez enchantée en me marquant la nomination de M. d'Aiguillon et la destination de Rohan; si ce dernier n'est pas estimable, surtout étant de l'état d'église, il ne rencontrera pas ici, et tout autre conviendrait mieux, mais comme vous dites fort bien, vous n'entrez pas dans les affaires, et je ne peux que vous animer de plus en plus de vous en tenir éloignée: elles sont trop embrouillées pour en oser même porter seulement un jugement, mais je dois vous avertir qu'on n'était pas content comme vous avez reçu ce nouveau ministre et généralement que vous marquez à tout ce parti trop d'éloignement: aucune bassesse, ni les rechercher ni cajoler, mais vous êtes si bien qu'eux à la cour du roi, et vous devez comme enfants encore plus de respect et de soumission à ses volontés qu'aucun autre, sans entrer ou éplucher leurs mérites, d'où ils les tirent. Il vous suffit que c'est le roi qui distingue une telle ou un tel, que vous lui devez des égards, point des bassesses. Jusqu'à cette heure on a attribué que vous étiez dirigée par Mesdames, mais à la longue le roi pourrait s'en ennuyer, et vous devez savoir que ces princesses, pleines de vertus et mérites réels, n'ont jamais sû se faire aimer ni estimer ni de leur père ni du public: c'était la raison pourquoi je vous en ai déjà avertie souvent. On sait tout ce qui se dit et se fait chez elles, et à la longue tout restera sur vous et vous en porterez le blâme toute seule.

XIV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 17 août 1771.

Le courrier part cette fois-ci un peu tard: j'ai eu tout plein d'empêchement, et je commence furieusement à vieillir, même en travaillant il me faut le double du temps, dont j'avais besoin ci-devant. J'ai reçu votre portrait en pastel, bien ressemblant; il fait mes délicatesses et celles de toute la famille; il est dans mon cabinet où je travaille, et la masse dans ma chambre à coucher, où je travaille le soir, ainsi je vous ai toujours avec moi, devant mes yeux; dans mon coeur vous y êtes profondément toujours.

J'attendais avec impatience ce que vous me direz sur ce que Mercy vous a dit de ma part, mais j'ai vu que vous avez retardé cette conversation après le départ du courrier, mais ce qui me rassure depuis, c'est que Mercy me mande que vous avez déjà sur son conseil commencé à traiter poliment le parti dominant, et même adressé quelques propos vagues, ce qui a fait un effet merveilleux. Je ne m'étends plus sur ce chapitre; Mercy est chargé de vous parler clair; je suis seulement charmée que vous vous êtes prêtée si promptement à son conseil. Je suis toujours sûre du succès, si vous entreprenez une chose, le bon Dieu vous ayant douée d'une figure et de tant d'agréments, jointe avec cela votre bonté, que les coeurs sont à vous, si vous entreprenez et agissez; mais je ne puis vous cacher pourtant ma sensibilité, il me revient de toute part et trop souvent que vous avez

beaucoup diminué de vos attentions et politesses à dire à chacun quelque chose d'agréable et de convenable, de faire des distinctions entre les personnes. On dit que vous vous négligez beaucoup sur ce point, on l'attribue à Mesdames, qui jamais ont su s'attirer l'estime et la confiance, mais ce qui est pire que tout le reste, on prétend que vous commencez à donner du ridicule au monde, d'éclater de rire au visage des gens: cela vous ferait un tort infini et à juste titre, et ferait même douter de la bonté de votre coeur; pour complaire à cinq ou six jeunes dames ou cavaliers vous perdriez le reste. Ce défaut, ma chère fille, dans une princesse n'est pas léger; il entraîne après soi, pour faire la cour, tous les courtisans, ordinairement gens désoeuvrés et les moins estimables dans l'état, et éloigne les honnêtes gens, ne voulant se laisser mettre en ridicule, ou s'exposer à se devoir fâcher, et à la fin on ne reste qu'avec mauvaise compagnie, qui entraîne peu-à-peu dans tous les vices. On répète partout que les Allemands ne sont pas distingués par vous: rendez justice au vrai mérite de cette nation. Si vous ôtez quelque ridicule dans l'extérieur ou prononciation, ou à se coiffer, vous trouverez au contraire bien de réels talents et du mérite en eux, dont tous les étrangers en font tant de cas.

Je puis me représenter votre embarras en refusant Broglie*) à cause de sa femme: je ne puis pas nier que je l'estime, m'ayant montré tant de zèle dans la situation la plus critique, où je me suis trouvée après la bataille de Prague. Vous pouvez dans les occasions lui marquer que

*) Victor François duc de Broglie, Marschall von Frankreich.

je m'en souviens toujours. J'étais enchantée que Durfort a eu les entrées chez vous; il le mérite par ses qualités réelles, et ayant eu le bonheur de constater l'union par votre mariage.

Tout ce qui me revient de la façon que vous êtes ensemble, vous quatre jeunes gens, me fait grand plaisir: votre belle-soeur ne vous fait nul tort ou même concurrence dans la figure, mais son caractère est plus solide et avec plus de connaissances, vous n'avez donc qu'à gagner toujours étant liée avec elle, et naturellement vous aurez à passer longues années ensemble. Il faut donc bien se lier et tirer parti pour votre particulier autant que pour l'état même. Tant que vous serez bien ensemble, il y aura peu de personnes qui oseront faire des tracasseries, mais la moindre froideur donnerait beau champ, et vous n'en ressentiriez que trop les inconvénients tant pour votre repos qu'agrément.

Mercy me mande que le petit écritoire que je vous ai envoyé, vous a fait grand plaisir; que vous avez tout de suite cherché mes fenêtres et avez dit les choses les plus jolies et les plus touchantes. Jugez quel effet cela m'a fait; ne gâtez pas ce fond de tendresse et bonté que vous avez, et ne copiez pas des originaux qui n'ont jamais réussi dans le public, non obstant leur mérite réel: ce qu'on ne leur a jamais appris, ni même ils eurent des exemples devant eux pour pouvoir se former, et à vous cela est naturel, et vous en avez vu les effets merveilleux. Je compte que mes répétitions si souvent réitérées vous ennuyeront moins, que d'être convaincue qu'elles sont dictées par ma tendresse qui souhaite vous voir heureuse et cherche à éloigner les écueils de la jeunesse.

XV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 2 septembre 1771.

Madame ma très-chère mère. J'ai été enchantée de l'arrivée du courrier, son retard ayant commencé à m'inquiéter. M. de Mercy m'a parlé de ce dont V. M. l'a chargé; je crois qu'il sera content de mes réponses et j'espère qu'elle est bien persuadée que mon plus grand bonheur consiste à lui plaire. Je tâcherai aussi de bien traiter le Broglie, quoiqu'il m'ait manquée personnellement. Je suis au désespoir que vous pouvez ajouter foi à ce que l'on vous dit que je ne parle plus à personne; il faut que vous ayez bien peu de confiance en moi pour croire que je sois assez peu raisonnable pour m'amuser avec 5 ou 6 jeunes gens, et manquer d'attention pour ceux que je dois honorer.

Je suis bien éloignée des idées que V. M. me croit sur les Allemands: je me ferai toujours gloire d'en être; je leur connais bien de bonnes qualités que je souhaiterais aux gens de ce pays-ci, et tant que les bons sujets viendront, ils seront contents de l'accueil que je leur ferai.

Je plains mon frère Ferdinand*) d'approcher du moment de son départ, sentant bien par ma propre expérience combien il en coûte pour vivre éloigné de sa famille. Je

---

*) Erzherzog Ferdinand, der dritte der damals noch lebenden Söhne Maria Theresia's, welcher zum Statthalter der Lombardie ernannt wurde und sich mit der Prinzessin Marie Beatrix von Este, Erbin des Herzogthums Modena vermählte.

crois bien qu'il y aura bientôt des fruits de son mariage: pour moi, je vis toujours dans l'espérance, et la tendresse que M. le Dauphin me marque tous les jours de plus en plus ne me permet pas d'en douter, quoique j'aimerais mieux que tout soit fini.

Nous quatre nous vivons toujours fort bien ensemble. La comtesse de Provence est très-douce et gaie en particulier, ce qu'elle ne paraît point en public.

M. de Mercy a eu raison de dire que l'écritoire m'a fait grand plaisir: elle m'en fait tous les jours, et il me semble vous voir, ma chère maman, dans toute cette maison et appartements. Je ne vous parle pas de toutes les tracasseries de ce pays-ci; M. de Mercy vous dira sûrement ce qui en vaut la peine; pour moi je m'y mêlerai toujours le moins possible. V. M. peut être bien sûre que je me conduirai toujours par ses conseils, et que j'espère me montrer toujours digne d'elle et de la bonne éducution qu'elle m'a donnée.

XVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 13 septembre (1771).

Madame ma très-chère mère. C'est avec bien du plaisir et de l'impatience que j'ai vu arriver le courrier, y ayant bien longtemps que je n'ai eu de vos chères nouvelles.

Vous me permettrez de m'excuser sur tous les points,

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

que vous me mandez. Premièrement je suis au désespoir que vous ajoutiez foi à tous les mensonges qu'on vous mande d'ici, de préférence à ce que peut vous dire Mercy et moi. Vous croyez donc que nous voulons vous tromper. J'ai bien des raisons de croire que le roi ne désire pas de lui-même que je parle à la Barry, outre qu'il ne m'en a jamais parlé. Il me fait plus d'amitiés depuis qu'il sait*) que j'ai refusé, et si vous étiez à portée de voir comme moi tout ce qui se passe ici, vous croiriez que cette femme et sa clique ne seraient pas contents d'une parole et ce serait toujours à recommencer. Vous pouvez être assurée que je n'ai pas besoin d'être conduite par personne pour tout ce qui est de l'honnêteté. Pour les Broglie, si vous étiez mieux informée, ma chère maman, vous sauriez qu'un petit Broglie manque dans ce pays-ci comme il ne manquerait pas à Vienne. J'ai écrit avec toute l'honnêteté possible à M^me^ de Boufflers que le roi n'accorde pas ce qu'elle demandait; les Broglie ont jugé à propos de tourner ma lettre en ridicule et en ont donné des copies; ce n'est pas là un travers pris pour quelqu'un à ma suite.

J'étais bien fâchée de ne pouvoir faire l'affaire de M^me^ de Bussy; j'ai mandé dans le temps à la princesse Charlotte que j'avais tout tenté et que cela était impossible vu la naissance de M. de Bussy, quoique la sienne soit très-bonne.

La mort de M^me^ de Villars m'a donné bien de la tracasserie. M. de la Vauguyon m'a persécuté jusqu'à faire écrire M. le Dauphin (qui dans le fond ne s'en**) soucia pas)

---

*) „s'est".

**) „sans".

à M. d'Aiguillon pour me faire parler en faveur de Mme de St. Mégrin. Quoiqu'on vous dise que je n'ose pas parler au roi, je lui ai parlé du consentement de M. le Dauphin, et il m'a autorisée à le refuser. Je l'ai prié en même temps de vouloir bien agréer une de mes dames pour la place de dame d'atour, qu'il a refusée par l'instigation de Mme du Barry. On m'a donné la duchesse de Cossé, fille de M. de Nivernais*) et belle-fille du maréchal de Brissac**). Elle a très-bonne réputation; le roi m'avait chargée de lui apprendre sa nomination en me marquant qu'il ne le disait à personne, cependant dès la veille M. d'Aiguillon avait été l'annoncer à Mme de Cossé et il y avait 50 personnes dans la confiance. Je me suis plainte au roi du ridicule que me donnait l'indiscrétion de ses confidents; il m'a bien reçue et m'a dit qu'il en était fâché. J'ai pris Mme la Duchesse de Luxembourg, fille de M. de Paulmy, à la place de Mme de Boufflers; elle est jeune et paraît bonne enfant; dans ce moment-ci on n'a pas trop le choix des dames à cause des tracasseries des affaires et de la favorite.

Vous saurez sûrement, ma très-chère maman, le malheur de Mme la duchesse de Chartres***) qui vient d'accoucher d'un enfant mort; quoique cela soit terrible je voudrais pourtant en être là, mais il n'y en a pas encore d'apparence.

---

*) Louis Jules Barbon Mancini Mazarini, duc de Nivernais.

**) Jean Paul Timoléon de Cossé, duc de Brissac, Marschall von Frankreich.

***) Louise Marie Adélaïde de Bourbon, Tochter des Herzogs von Penthièvre, Gemahlin des Herzogs Louis Philippe von Chartres, späteren Herzogs von Orléans.

On dit que l'abbé de Langeac est à Vienne avec le coadjuteur; c'est un fort mauvais sujet et est fils bâtard de la Sabatin, maîtresse de M. de la Vrillière; celle du controleur général a été chassée atteinte et convaincue d'avoir vendu tous les emplois; je voudrais bien que toutes les autres fussent chassées de même.

Pour vous faire voir l'injustice des amis de la Barry, je dois vous dire que je lui ai parlé à Marly; je ne dis pas que je ne lui parlerai jamais, mais ne puis convenir de lui parler à jour et heure marquée pour qu'elle le dise d'avance et en fasse triomphe. Je vous demande pardon de ce que je vous ai mandé si vivement sur ce chapitre; si vous aviez pu voir la peine que m'a fait votre chère lettre, vous excuseriez bien le trouble de mes termes et vous croiriez bien que dans ce moment comme toute ma vie je suis pénétrée de la plus vive tendresse et la plus respectueuse soumission pour ma chère maman.

ANTOINETTE.

XVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 30 septembre 1771.

Madame ma chère fille. J'ai vu Viquemont*) et Mercy: tous deux m'ont comblée de consolation, en m'assurant que vous êtes en bonne santé, et bien gaie et contente et aimée.

---

*) Graf Ficquelmont.

Le dernier m'a dit de vous avoir vue en particulier à deux reprises et assez longtemps. Je vous en sais bon gré d'avoir changé selon mes souhaits de voir plus familièrement ceux qui viennent d'ici; mais il a confirmé ce que toutes les lectures disent, que vous n'agissez que par vos tantes. Si vous voulez lire mes instructions, vous verrez ce que je vous ai marqué sur ce chapitre. Je les estime, je les aime, mais elles n'ont jamais su se faire aimer ni estimer, ni de leur famille ni du public, et vous voulez prendre le même chemin. Cette crainte et embarras de parler au roi, le meilleur des pères, celle de parler aux gens, à qui on vous conseille de parler! Avouez cet embarras, cette crainte de dire seulement le bon jour; un mot sur un habit, sur une bagatelle vous coûte tant de grimaces, pures grimaces, ou c'est pire, vous vous êtes donc laissée entraîner dans un tel esclavage, que la raison, votre devoir même n'ont plus de force de vous persuader. Je ne puis plus me taire, après la conversation de Mercy, et tout ce qu'il vous a dit, que le roi souhaitait et que votre devoir exigeait, vous avez osé lui manquer; quelle bonne raison pouvez-vous alléguer? Aucune. Vous ne devez connaître ni voir la Barry d'un autre oeil que d'être une dame admise à la cour et à la société du roi. Vous êtes la première sujette de lui, vous lui devez obéissance et soumission; vous devez l'exemple à la cour, aux courtisans, que les volontés de votre maître s'exécutent. Si on exigeait de vous des bassesses, des familiarités, ni moi ni personne pourrait vous les conseiller, mais une parole indifférente, de certains regards, non pour la dame, mais pour votre grand-père, votre maître, votre bienfaiteur! Et vous lui manquez si sensiblement dans la première occasion où

vous pouvez l'obliger et lui marquer votre attachement, qui ne reviendra plus de sitôt. Voyons à cette heure, pour qui? Par une honteuse complaisance pour des gens, qui vous ont subjugée en vous traitant en enfant, vous procurant des courses à cheval, sur des ânes, avec des enfants, avec des chiens; voilà les grandes causes qui vous attachent de préférence à eux qu'à votre maître et qui vous rendront à la longue ridicule, ni aimée ni estimée. Vous avez si bien commence; votre figure, votre jugement, quand il n'est pas dirigé par d'autres, est toujours au vrai et pour le mieux. Laissez-vous conduire par Mercy; quel intérêt est-ce que j'ai, moi et lui, que votre unique bonheur et le bien de l'étet? Détachez-vous de ces exemples contraires: c'est à vous à donner le ton après le roi, et non à être menée, comme un enfant, quand vous voulez parler. Vous avez peur de parler au roi, et vous n'en avez pas de lui désobéir ou le désobliger. Je peux pour un peu de temps vous permettre d'éviter les explications verbales avec lui, mais j'exige que vous le convainquiez par toutes vos actions de votre respect et tendresse, en imaginant en toutes les occasions ce qui peut lui plaire; qu'il ne lui reste sur cela rien à désirer, aucun exemple ou discours contraire. Devriez-vous-même vous brouiller avec tous les autres, je ne puis vous le passer; vous n'avez qu'un seul but, c'est de plaire et faire la volonté du roi; en agissant ainsi je vous tiens quitte pour quelque temps des explications verbales avec le roi.

Vous me dites que pour l'amour de moi vous traitez les Broglie bien, quoiqu'ils vous ont manqué personellement; voilà encore un travers et de la même source; se peut-il qu'un petit Broglie puisse vous manquer? Je ne

comprends pas cela; jamais personne n'a manqué ni à moi, ni à tous vos dix frères et soeurs; s'il a déplu à quelqu'un de votre suite, vous n'en devez prendre connaissance, encore moins vous l'approprier; il suffit encore pour vous, que les Broglie sont estimés du roi, que vous ne devez ni écouter, ni agir, ni penser même autrement. Si vous aimez votre repos, votre avenir, agissez ainsi et point autrement.

J'ai retenu le courrier au premier jour du mois, pour entrer en ordre, et je ne puis vous cacher, j'étais si accablée de tout ce qu'il m'a porté, qu'il me fallait ce temps pour me remettre. Le départ de votre frère a augmenté ma sensibilité et mes occupations. Vous verrez par le journal tout ce qui s'est fait; ne prenez pas pour humeur ou gronderie ce que je vous ai marqué; prenez-le pour la plus grande marque de ma tendresse et de l'intérêt que je prends à vous de vous marquer tout ceci avec tant d'énergie; mais je vous vois dans un grand assujettissement et vous avez besoin qu'on vous en tire au plus vite et avec force, si l'on peut encore espérer de l'amendement. Mes conseils, ceux de l'abbé, de qui je n'entends jamais parler, ceux de Mercy n'ont rien produit, n'ont pu vous garantir des inconvénients; jugez combien j'en dois être affectée, et combien je voudrais aux dépens de ma vie vous être utile et vous tirer de l'abandon où vous vous êtes jetée. Il n'est pas étonnant que vous y êtes tombée, mais après que je vous fais voir les inconvénients, que je vous donne même les remèdes pour en sortir, vous serez inexcusable si vous ne vous en tiriez. Je n'exige pas de vous, que vous rompiez la compagnie que vous hantez, Dieu m'en garde! Mais je veux que vous demandiez conseil à Mercy de préférence à eux, que vous

le voyiez plus souvent, que vous lui parliez de tout et que vous ne rendiez rien de ce qu'il vous dira, aux autres: que vous commenciez à agir par vous-même. Des complaisances outrées sont des bassesses ou faiblesses; il faut savoir jouer son rôle si on veut être estimé; vous le pouvez si vous voulez vous gêner un peu et suivre ce qu'on vous conseille; si vous vous abandonnez, je prévois de grands malheurs pour vous: rien que des tracasseries et petites cabales, qui rendront vos jours malheureux. Je veux prévenir cela et vous conjure de croire aux avis d'une mère qui connaît le monde et qui idolâtre ses enfants et ne veut passer ses tristes jours qu'en leur étant utile. Je vous embrasse tendrement; ne me croyez pas fâchée, mais touchée et occupée de votre bien-être.

XVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 31 octobre 1771.

Celle-ci viendra bien trop tard pour votre naissance, mais vous pouvez être bien sûre que j'en suis bien occupée, que je remercie journellement Dieu, en le priant de vous conserver telle, que vous puissiez faire votre salut et le bien dans le pays où vous êtes, en rendant heureuse votre famille et en augmentant autant qu'il puisse dépendre de vous la gloire de Dieu et le bien du prochain. On peut beaucoup, surtout nous autres, prêcher par l'exemple et les paroles: les faveurs que la providence vous a prodiguées, ne les

employez que pour son service et ne vous négligez pas sur ce point; il est essentiel. D'autres doivent se donner des peines infinies pour l'acquérir, et à vous cela est naturel; il faut seulement ne pas se négliger, et étant obligée par ma tendresse de vous dire toujours tout, on trouve déjà un changement notable sur vos attentions et politesses pour chacun.

Je n'ai pas trouvé mauvais que vous vous êtes défendue vivement sur le sujet de ma dernière lettre. Tout ce qui me marque votre sensibilité et votre candeur m'est cher; mais épluchez un peu, si c'était plutôt impatience que sensibilité sur mes remontrances, mais ce qui m'a fait de la peine, et m'a convaincue de votre peu de volonté de vous en corriger, c'est le silence entier sur le chapitre de vos tantes, ce qui était pourtant le point essentiel de ma lettre et qui est cause de tous vos faux pas. Dans le reste c'est sur ce point, ma chère fille, que vous me devez suivre et me mettre au fait. Est-ce que mes conseils, ma tendresse méritent moins de retour que la leur! J'avoue, cette réflexion me perce le coeur. Comparez quel rôle, quelle approbation ont-elles eu dans ce monde? et, cela me coûte à le dire, quel est-ce que j'ai joué? Vous devez donc me croire de préférence, quand je vous préviens ou conseille le contraire de ce qu'elles font. Je ne me compare nullement avec ces princesses respectables, que j'estime sur leur intérieur et qualités solides, mais je dois répéter toujours qu'elles ne se sont faites ni estimer du public ni aimer dans leur particulier. A force de bonté et coutume de se laisser gouverner par quelques-uns, elle se sont rendues odieuses, désagréables et ennuyées pour elles-mêmes et l'objet des cabales

et tracasseries. Je vous vois prendre le même train et je dois me taire? Je vous aime trop pour le pouvoir ou le vouloir, et votre silence affecté sur ce point m'a fait bien de la peine et peu d'espérance de changement.

Les bonnes nouvelles de votre bonne soeur, la reine de Naples, me comblent de joie, et celles de Ferdinand qui est enchanté de son épouse; je vous envoie ici la lettre qu'il m'a écrite dès la première entrevue. Toutes ces nouvelles, qui ont dû m'accabler de contentement, ont été diminuées par les réflexions sur votre dangereuse situation, qui l'est d'autant plus, puisqu'il paraît que vous ne la connaissez pas, ou ne voulez pas la connaître, en n'employant pas les moyens nécessaires et les conseils qu'on vous donne pour vous en tirer. Il y a bien des mois que je n'entends rien de vos lectures, de vos applications: je ne vois plus rien là-dessus de l'abbé, qui tous les mois aurait dû m'envoyer vos amusements utiles et raisonnables; tout cela me fait trembler: je vous vois aller avec une certaine sûreté et nonchalance à grands pas à vous perdre, au moins vous égarer. Quels chagrins et efforts ne vous coûtera pas d'en revenir! Si vous voulez me croire à cette heure, vous n'aurez pas la moitié des peines. Vous me dites que vous avez parlé au roi; cela doit être votre occupation tous les jours, et pas seulement quand vous avez des demandes à faire. Un si bon père, un si bon prince, peut-il vous imposer, que vous ayez de la peine à vous en expliquer? Vous perdrez tous vos soins si vous prenez la plume à la main; ni le caractère, ni la diction préviendront pour vous, en revanche vous avez quelque chose de si touchant dans toute votre personne qu'on a peine à vous refuser; c'est un don de Dieu, dont il

faut le remercier et s'en servir pour sa gloire ou pour le bien d'autrui.

Vous verrez par le journal nos occupations; nous voilà en ville pour le plus beau temps. L'empereur ne viendra pas encore avant dix jours, il a fait un terrible voyage dans toutes les montagnes: par bonheur que le temps était si beau, pour voir la situation de ce beau royaume*), qui depuis trois ans est réduit à la misère, ayant eu un manque total de la récolte. On est occupé, surtout l'empereur même, à chercher les moyens à le soulager, mais le mal étant général, il y a pourtant bien des malheureux qui succombent. Jugez combien j'en suis affectée, d'autant plus qu'en Hongrie la récolte a été très-médiocre; ainsi que les moyens sont difficiles et lents.

XIX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Ce 15 novembre 1771.

Madame ma chère mère. Je suis bien touchée de tout ce que vous voulez bien me marquer sur le jour de ma naissance. Je désire surtout de mettre à profit les bons avis que vous me donnez, ma chère maman. La lettre de mon frère m'a fait un plaisir que je ne puis dire; il me semble que je l'en aime davantage, ce sera sûrement un bon mari qui fera le bonheur de sa femme. Je ne crois point avoir mal fait, en me laissant aller au premier mouvement qui m'a fait dire le petit secret à M. le Dauphin! Je n'avais pas le ton de reproche, il était pourtant un peu embarassé, j'ai

*) Böhmen.

toujours bonne espérance; il m'aime beaucoup et fait tout ce que je veux et finira tout lorsqu'il aura moins d'embarras.

Je puis bien vous assurer que quoique je vous ai montré vivement ma sensibilité, ce n'était que de la sensibilité; on me laisse assez tranquille sur cet article, les amies et amis de cette créature n'ont pas à se plaindre que je les traite mal.

Quand je vous ai écrit, ma chère maman, que je ne prenais pas d'avis pour l'honnêteté, je voulais dire que je n'avais pas consulté mes tantes, quelque amitié que j'aie pour elles. Je n'en ferai jamais de comparaison avec ma tendre et respectable mère; je ne crois pas m'aveugler sur leurs défauts, mais je crois qu'on vous les exagère beaucoup.

Quoique l'état de la reine*) me fasse penser souvent au mien, je n'en partage pas moins la joie de ma chère soeur.

Depuis l'été les voyages et les chasses m'ont empêchée de faire des lectures suivies; j'ai pourtant lu presque tous les jours quelque chose.

La petite vérole de la comtesse de Provence s'est passée à merveille; elle ne sera presque point marquée. Je l'ai vue, avant qu'elle partit pour la Muette avec le consentement du roi et de M. le Dauphin.

J'oublie encore la prière que m'a fait l'abbé de le mettre aux pieds de Votre Majesté. Je ne puis vous dire ma chère maman, combien je désire et j'espère vous donner autant de satisfaction que mon frère et ma soeur: c'est ce dont vous assure de toute son âme

ANTOINETTE.

---

*) von Neapel.

XX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 18 décembre (1771).

Madame ma très-chère mère. Agréez mon hommage et mes voeux pour la nouvelle année; ses enfants (ne) désirent tous que de vous donner satisfaction et je (le) désire autant qu'une autre. Si vous aviez pu voir la joie que m'a fait votre dernière lettre et combien je suis aise de voir que vous n'êtes pas mécontente de moi! Vous pouvez être persuadée que je ne serai jamais heureuse, ma chère maman, sans l'assurance de vous plaire.

Je vous envoie ma mesure et celle de M. le Dauphin; ta mienne a été prise sans souliers ni coiffure, pour la sienne (elle) l'a été avec des souliers fort plats, et on peut compter sa coiffure pour rien, étant très-basse; quoique je sois fort grandie**) je ne suis point maigrie; pour M. le Dauphin, quoiqu'il soit fort hâlé par le grand air, son teint s'éclaircil et sa santé se fortifie; il est tous les jours plus aimable et il ne manque plus à mon bonheur que d'être dans le cas de la reine; je l'espère bientôt.

Quand je vous écris, ma chère maman, sur la du Barry, c'est à coeur ouvert et vous pouvez croire que je suis trop prudente pour en parler sur le même ton avec les gens d'ici.

La comtesse de Provence est revenue puis huit jours avec nous; elle n'est point marquée et presque pas rouge.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) „grandite".

On dit toute sorte d'horreurs de son mari contre M. de Choiseul, mais je suis convaincue du contraire et nous continuons à vivre tous très-bien ensemble.

Quoique le carnaval est fort long, il a déjà commencé ici dès le mois d'octobre, et nous dansons toutes les semaines une fois chez moi.

J'étais aujourd'hui au tiré de M. le Dauphin; il tire à merveille et avec beaucoup de prudence; il a tué une quarantaine de pièces; cela prouve bien qu'il n'a pas la vue aussi basse qu'en le croirait à le voir.

Je suis bien enchantée que vous ayez toujours de bonnes nouvelles de Milan*); ma nouvelle belle-soeur ne peut me donner que de la jalousie sur le mariage. Quoique je sois fort contente ici, j'envie le bonheur qu'a ma soeur Marie de vous voir souvent; j'ose dire que j'en serais aussi digne par la respectueuse et vive tendresse que j'ai pour ma chère maman.

ANTOINETTE.

XXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 21 janvier 1772.

Madame ma très-chère mère. Je ne doute point que Mercy ne vous ait mandé ma conduite du jour de l'an, et j'espère que vous en aurez été contente. Vous pouvez bien

*) Vom Erzherzog Ferdinand.

croire que je sacrifie toujours tous mes préjugés et repugnances, tant qu'on ne me proposera rien d'affiché et contre l'honneur. Ce serait le malheur de ma vie, s'il arrivait de la brouillerie entre mes deux familles. Mon coeur sera toujours pour la mienne, mes devoirs ici seront bien durs à remplir. Je frémis de cette idée; j'espère que cela n'arrivera jamais, et qu'au moins je n'en fournirai pas le prétexte. Je suis charmée que les nouvelles de Naples et de Florence continuent: j'ai un pressentiment que quand les miennes commenceront, elles ne cesseront pas et donneront de la joie à ma chère maman.

Je me suis bien trompée sur ce que je vous ai mandé sur le comte de Provence; il s'est beaucoup déshonoré dans l'affaire de M^me^ de Brancas; sa femme le suit en tout, mais ce n'est que par peur et par bêtise, étant, comme je le crois, fort malheureuse. Au reste je vis fort bien avec eux, quoique je me méfie de leur caractère qui n'est pas aussi sincère que le mien.

Pour le comte d'Artois, quoiqu'encore en éducation, il montre des sentiments d'honnêteté, qu'on ne peut pas croire qu'il les tienne de son gouverneur. Il lui a résisté, lorsqu'il lui voulait faire chasser un honnête homme, que M. de Choiseul avait placé auprès des Suisses comme secrétaire; aussi a-t-il l'approbation de son frère aîné, qui a aussi montré dans l'affaire de Brancas qu'il avait plus d'amitié et de confiance pour sa femme que le comte de Provence.

XXII.

MARIA THÉRESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 13 février 1772.

Je vous envoie sur cette feuille à part par Mercy ma réponse sur la vôtre du 21 janvier, où vous me marquez de vous avoir exécutée le jour de l'an à suivre mes conseils. L'effet a marqué que ces conseils étaient bons, et vous m'avez fait rire de vous imaginer, que moi ou mon ministre pourraient jamais vous donner des conseils contre l'honneur: pas même contre la moindre décence. Voyez par ces traits, combien les préjugés, les mauvais conseils ont pris sur votre esprit. Votre agitation après ce peu de paroles, le propos de n'en plus y venir, font trembler pour vous; quel intérêt aurais-je que votre bien et celui même de votre état, le bonheur du Dauphin et le vôtre? La situation critique, où vous et tout le Royaume et la famille se trouvent; les intrigues, les factions, qui peut vous conseiller mieux, mériter votre confiance que mon ministre qui connaît à fond tout l'état et les instruments qui y travaillent? Il n'a d'autre objet plus intéressant, et je puis dire, le seul, votre bonheur. Son attachement, sa capacité devraient vous tranquilliser et vous en servir, comme d'une ressource dans toutes les différentes occasions où vous pourriez vous trouver, mais il ne suffit pas de l'entretenir seulement: il faut suivre tous les conseils sans exception qu'il vous donnera: il faut par une conduite compassée et suivie vous mettre à même de suffire à tout. Le roi est âgé, les

indigestions dont il souffre ne sont pas indifférentes: il peut arriver des changements en bien et en mal avec la B.*), avec les ministres. La conduite du comte de Provence mérite toute attention et circonspection. Vous trouverez assez de monde qui vous rapporteront, vous animeront contre eux, mais gardez vous bien; ces mêmes gens font peut-être la même chose chez eux. Evitez soigneusement toute scission dans la famille; dissimulez, ne relevez rien et restez bonne; c'est l'unique moyen de soutenir la paix chez soi. Je vous répète, ma chère fille, si vous m'aimez de suivre mon conseil, c'est de suivre sans hésiter et avec confiance tout ce que Mercy vous dira ou exigera; s'il souhaite que vous répétiez vos attentions vis-à-vis de la dame ou d'autres, vis-à-vis du comte de Provence ou elle, de le faire, d'être persuadée qu'il sait mieux que vous tous les ressorts, dont on se sert pour brouiller les choses. On sait cela quand on est attentif et hors des différentes factions; vous ne saurez l'être de même; il faut tous les talents, tout l'attachement de Mercy, pour s'être rendu si utile et nécessaire à vous; il s'agit de votre bonheur, puis-je trop insister que vous suiviez ses conseils et les miens?

Je vous envoie ce papier à part de ma lettre pour le rendre à Mercy, ne voulant qu'il puisse tomber en d'autres mains. Si vous voulez le reprendre tous les mois, vous pourrez le lui rendre cacheté et lui ordonner de vous le rapporter pour passer et vous imprimer d'autant plus mes tendres conseils, qui ne finiront qu'avec ma vie, que vous pourrez rendre plus heureuse ou moins.

---

*) du Barry.

XXIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 13 juin 1772.

Madame ma très-chère mère. J'attends avec la plus grande impatience la nouvelle de l'accouchement de la reine. Je blâme fort ceux qui lui ont donné des préjugés contre les accoucheurs. Je m'abandonnerais bien à me confier à qui l'on voudrait, pour être assurée d'en venir là. Le beau temps étant venu aussi dans ce pays-ci, j'espère que la récolte sera bonne, dont nous avons grand besoin.

Je suis bien affligée de la maladie de van Swieten*); quoique tout le monde ne pense pas de même, je le regarde comme un homme de beaucoup de mérite et à qui toute la famille a de l'obligation. Il a déjà échappé de cette maladie; j'espère encore pour cette fois-ci; ce serait une grande perte pour ma chère maman et pour toute la famille.

La bonne amitié continue toujours entre nous tous. Le comte de Provence est plus de huit jours dans son lit d'une fièvre d'humeur avec des redoublements; il a rendu beaucoup de bile, et il est beaucoup mieux.

Je ne puis vous dire, ma chère maman, combien je suis affligée de l'Infante; il est bien étonnant qu'elle n'ait pas profité de vos bonnes leçons et de tout ce que vous lui avez fait dire par Rosenberg. Malgré tout cela je saisirai avec

*) Der berühmte Leibarzt der Kaiserin, Gerhard van Swieten, welcher schwer erkrankt war.

empressement toute occasion de diminuer la mauvaise impression que cela peut faire ici; sans sela je fuis les occasions d'en entendre parler. Il me semble que si j'avais eu le même malheur qu'elle, le seul désir d'épargner du chagrin à ma chère maman, cela me convertirait.

Je viens de recevoir une lettre de la Böhme*). La reine est bien heureuse et moi aussi en ce moment de la savoir si bien délivrée; quoique ce ne soit qu'une fille, je crois cependant qu'elle doit être contente par l'espérance que cela lui donne d'avoir des garçons.

Le comte d'Angivillier**), homme d'esprit, qui a été attaché à l'éducation de M. le Dauphin et qui est intendant du jardin royal, désirerait d'avoir quelques petits morceaux des mines d'Hongrie et d'Autriche. J'ai pensé que ma chère maman voudrait bien me donner le moyen d'obliger un homme de mérite; je prends la liberté de lui envoyer la note de ce qu'il désirerait.

Vous avez bien de la bonté de penser à ma fête: je ne demande à Dieu que de me rendre digne de ma chère maman et de me conserver son amitié.

ANTOINETTE.

---

*) Frau Eleonore Pöhme, Kammerfrau der Königin Caroline von Neapel.

**) Graf Charles Claude Labillarderie d'Angivillier, Director der königlichen Gebäude und Mitglied der Akademie der Wissenschaften.

XXIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 17 juillet 1772.

Je me représente tout ce que ma tendre mère a souffert pour van Swieten et la reine. Elle m'a écrit elle-même une lettre charmante. Elle est ivre de joie et ne peut la montrer à une soeur qui la sent et partage mieux.

J'ai vu Mercy, et après avoir lu votre chère lettre, je lui ai parlé sur ce qu'elle m'annonçait. Il m'a montré la sienne, qui m'a fort touchée et donné à penser. Je ferai de mon mieux pour contribuer à la conservation de l'alliance et bonne union; où en serais-je, s'il arrivait une rupture entre mes deux familles? J'espère que le bon Dieu me préservera de ce malheur, et m'inspirera ce que je dois faire; je l'en ai prié de bon coeur.

Je ne veux pas attendre après Compiègne pour vous rendre compte de mes lectures. Je lis depuis quelque temps avec l'abbé les mémoires de l'étoile; c'est un journal des règnes de Charles IX., Henri III. et Henri IV. On y voit jour par jour tout ce qui s'est passé dans ce temps-là, les bonnes et les mauvaises actions, les lois et les coutumes. J'y retrouve les noms, les charges et quelquefois l'origine des gens, qui sont à la cour. Je lis encore les lettres d'une mère à sa fille et de la fille à sa mère; quoiqu'elles soient amusantes, elles ont de bons principes et une très-bonne morale.

Mon confesseur m'a donné le livre de Tobie avec une paraphrase très-pieuse; j'en lis presque tous les jours un verset on deux, comme il me l'a recommandé, qui sont ordinairement de deux pages.

La comtesse de Noailles a eu un grand effroi. Le chevalier d'Arpajon, son fils cadet, vient d'avoir la petite vérole; il avait été inoculé par Gatti; ce n'est pas le premier exemple des inoculés de ce médecin-là; aussi tous ceux qui l'ont été par lui, ont eu grande peur.

Un prélat près de Gunzburg m'a envoyé huit médailles de celles qu'il a fait frapper en reconnaissance du blé que V. M. a envoyé aux pauvres gens qui en manquaient; ce monument m'a fait un plaisir sensible. Personne à ma place a jamais eu le plaisir d'entendre parler de sa mère avec une admiration aussi sincère que je l'entends souvent ici. J'ai écrit au prélat pour le remercier. Nous n'avons pas grand monde à Compiègne. Les brouilleries des princes et des ministres en éloignent beaucoup. Tout le monde se porte bien ici; l'on pense à ôter le cautère au comte de Provence, il est d'un temperament bien faible. Dieu merci! M. le Dauphin se porte très-bien.

Ma chère maman est bien bonne de vouloir bien faire faire ma commission pour M. d'Angivillier. Je suis sûre que je lui fais un grand plaisir.

Je n'oublierai sûrement pas ce que Mercy m'a dit; cela est bien important, j'en suis bien inquiétée, mais je serais trop heureuse de contribuer à l'union et de prouver à ma chère maman la déférence et la tendresse respectueuse qu'aura toute sa vie . . .

XXV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

(Ce 14 octobre 1772?).

Madame ma très-chère mère. Agréez mes voeux et mes hommages pour la Sainte-Thérèse; je demanderai bien demain par l'intercession de cette sainte patrone la conservation de votre précieuse santé.

J'ai bien profité du malheur de Schönborn pour M. le Dauphin. Je lui ai lu l'article devant mes tantes, qui l'ont prêché ainsi que moi. Il avait eu deux jours auparavant une bonne leçon par lui-même; en courant à la chasse il n'a pas vu une grosse pierre glissante qui a fait tomber son cheval de manière qu'il s'est trouvé dessous l'animal. Un de ses écuyers s'est risqué à se jeter de la jambe du cheval pour empêcher ses mouvements. Il en a eu un léger coup de pied qui lui a permis de continuer la chasse, ainsi que M. le Dauphin qui n'a eu aucune douleur. Il m'a fait l'amitié de venir me l'apprendre lui-même, de peur que je n'eusse de l'inquiétude.

Ma soeur Marianne m'a fait l'amitié de m'apprendre qu'il y a un nouveau portrait de Votre Majesté. Ce serait une grande grâce si vous m'en accordiez une copie.

Le lait continue à me très-bien faire. Je dors tous les matins une heure ou deux après l'avoir pris. Les gens qui ne m'avaient vue depuis quelque temps me trouvent engraissée.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

Quoique le temps soit fort rempli ici, je lis au moins un peu tous les jours. J'ai commencé à lire les anecdotes de la cour de Philippe Auguste par M^lle^ de Lussan.*)

Je vous remercie bien, ma chère maman, de m'avoir en quelque sorte associée aux fêtes de Laxenbourg par le détail que vous m'envoyez. Il me semble que l'empereur y a bien pris part et en a été fort content.

Le plan de Schönbrunn et de Vienne m'a fait le plus grand plaisir. J'ai été bien payée de la petite peine que j'ai eue à reconnaître les endroits qui ont été changés, par le plaisir que j'ai eu à m'en occuper. Mon appartement de Schönbrunn est bien honoré de loger Votre Majesté. J'en suis bien contente, si cela lui épargne quelques fois de monter; rien n'est plus fatigant pour la respiration. Les soins que ma chère maman s'est trop souvent refusés, elle devrait bien les accorder à la tendresse et à l'inquiétude de ses enfants. La mienne a grand besoin d'être rassurée; c'est la plus grande consolation que je puis avoir.

ANTOINETTE.

---

*) Marguerite de Lussan, eine der fruchtbarsten Schriftstellerinnen in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts. Sie starb im J. 1758.

XXVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 15 décembre 1772.

Madame ma très-chère mère! Les gazettes n'ont pas encore raison : je ne désespère pas que cela n'arrive bientôt. Je crois qu'il n'est pas encore assez fort; certainement du moment que cela arrivera, je ne perdrai pas une minute pour vous le mander. Mercy secondera sûrement bien mon empressement.

Je soupçonne qu'on vous en aura dit sur mes cavalcades plus qu'il n'y en a. Je vais, ma chère maman, vous dire la vérité toute entière. Le roi et M. le Dauphin ont plaisir de me voir à cheval. Je ne le dis que parceque tout le monde s'en est aperçu; surtout pendant le voyage de Compiègne ils ont été enchantés de me voir l'habit d'équipage. Quoique je dois avouer que je n'ai pas eu de peine de me conformer à leur goût, je puis néanmoins assurer que je ne me suis jamais laissée emporter à la poursuite de la chasse, et j'espère que malgré mon étourderie je me laisserai toujours arrêter par des gens sensés qui m'accompagnent et ne me fourreraient jamais dans la bagarre. Je n'aurais pas cru qu'on eut pris pour un accident ce qui m'est arrivé à Fontainebleau; on trouve de temps en temps dans la forêt de grandes pierres de grès; dans un de ces endroits en montant au très-petit pas, mon cheval ne voyant pas une de ces pierres, qui était couverte de sable, a glissé; j'ai fait un mouvement qui l'a retenu et j'ai continué.

La Palffy n'est pas encore venue ici; j'espère qu'elle viendra lundi prochain pour voir le bal. Esterházy a dansé hier avec nous; tout le monde a été fort content de son maintien et de sa manière de danser: j'aurais dû lui parler lorsqu'on me l'a présenté : mon silence n'était que de l'embarras, ne le connaissant pas. On me ferait grande injustice de croire que j'ai de l'indifférence pour ma patrie; j'ai plus de raison que personne pour sentir tous les jours le prix du sang qui coule dans mes veines, et ce n'est que par prudence que dans quelque occasion je n'en fais pas sentir toute la valeur.

Toutes vos lettres vous manderont sûrement la nouvelle disposition des princes. M. le prince de Condé a écrit au roi en son nom et en celui de son fils pour témoigner sa soumission. La lettre était fort bien, quoiqu'il n'y parla pas du parlement, mais on en était convenu. Le roi lui permit de venir le lendemain, et lui et son fils nous ont fait visite à tous, ce qui s'est fort bien passé de part et d'autre. Quelques jours après avec la permission du roi j'ai invité le duc, la duchesse et Mademoiselle de Bourbon au bal. Pour M. le duc d'Orléans, son fils et M. le prince de Condé, ils ne sont pas encore revenus, mais on espère que cela ne tardera pas.

Je ne néglige rien pour faire ma cour au roi et prévenir ses souhaits autant que je puis les deviner. J'espère qu'il est content de moi, c'est mon devoir de le contenter, mon devoir et ma gloire, si je puis contribuer à conserver l'union des deux maisons.

Mercy doit être content du silence que je garde depuis longtemps sur tout ce qui fait murmurer contre la favorite.

Le roi a fait une petite chute avant-hier; nous avons eu peur un moment, mais on nous a rassuré en disant qu'il continue la chasse. Nous nous sommes trouvés à son retour; il était de très-bonne humeur et n'avait pas la moindre chose.

Je préviens le jour de l'an pour ne m'exposer au retard de la poste. Mes voeux les plus ardents sont pour la conservation de votre précieuse santé et pour mériter la continuation des bontés et la tendresse de ma très-chère maman.

XXVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le dernier de l'an 1772.

Ce que vous me dites pour excuse de m'avoir manqué de parole, de courir à cheval à la chasse, aurait été en règle, si avant un an ou peut-être plutôt vous me l'auriez marqué à la première fois que vous l'avez fait. Votre candeur, votre tendresse auraient diminué le petit manque de parole, mais l'ayant dû apprendre par les gazettes, j'avoue, cela m'est sensible, et jette une ombre pour l'avenir sur votre confiance vis-à-vis de moi. Un tel oubli ne peut servir d'excuse, car c'est de cet oubli, dont j'ai à me plaindre. Pourquoi voudrais-je vous priver d'un plaisir si innocent? moi, qui donnerais ma vie pour vous en procurer, si je ne craignais les suites. Les jeunes gens ne restent jamais à une certaine mesure dans leurs amusements. Je prévoyais alors que vous en ferez de même. Je n'ai plus rien à redire, dès

que le roi et le Dauphin l'approuvent: vous n'entendrez plus un mot là-dessus de ma part; mais dont je suis sensible, c'est de votre silence.

L'embarras vis-à-vis d'Esterházy est un autre point que je ne saurais vous passer. Comment, l'Antoinette à 12 et 13 ans savait recevoir très-joliment son monde, leur dire à chacun quelque chose de poli et gracieux? Cette vérité, toute Vienne, tout l'Empire, la Lorraine, la France l'ont vue, et la Dauphine à cette heure pour un simple particulier aurait de l'embarras? Ne vous accoutumez pas à ces frivoles excuses: embarras, crainte, timidité; chimères! Ce n'est que mauvaise coutume, de se laisser aller sans réflexion et sans se gêner pour rien, quand on se sert de ces propos. Vous savez combien votre affabilité vous a gagné les coeurs: vous voyez tous les jours l'opposé, et pouvez vous laisser aller et négliger ce point important?

Je finis avec la vieille année mes sermons; vous me ferez tort si vous ne les prenez pour la plus grande marque de ma tendresse et de l'intérêt vif que je prends à votre futur bien-être, dont je suis continuellement occupée. Je m'attends à apprendre du jour de l'an l'effet de mes conseils pour votre conduite vis-à-vis de la favorite. Sur ce point-là je ne peux vous passer que vous vous contentiez seulement de ne point entrer dans les tracasseries contre elle, mais que vous ne suiviez pas mes conseils, que vous la traitiez avec politesse et lui parliez comme à toute autre dame, reçue à la cour. Vous devez cela au roi et à moi, tous les autres n'ont pas de droit sur votre complaisance. En faisant son devoir, on ne doit point penser au qu'en dira-t-on, et vous n'avez à rendre compte à personne qu'à nous

de vos actions. Je ne voudrais pas que vous vous laissiez avilir ou dominer par d'autres; prenez garde! Cette balance une fois perdue, elle n'est guère à retrouver ou avec beaucoup de peine, à quoi je ne vous crois pas fort encline, aimant trop vos aises.

Je suis bien aise que le retour des deux princes a mis une planche à l'entière réconciliation, les bontés du roi étant si grandes, que je le souhaiterais toujours content et tranquille, comme il le mériterait. Dans un âge avancé on cherche et a besoin de satisfaction et tranquillité.

XXVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 13 janvier 1773.

Vous me punissez bien d'un oubli; sur toute chose écartez cette vilaine ombre sur ma confiance; elle ferait le malheur de ma vie. Je vous ai bien dit la vérité sur l'approbation du roi et de M. le Dauphin; il est vrai qu'il n'y a pas grand mérite à ma complaisance. Je n'oserais pas dire que je vais sagement à cheval, si je n'avais le témoignage de mes deux écuyers qui ne me quittent jamais et qui sont des gens bien graves et bien raisonnables.

Le roi a appris la grossesse de ma soeur*) par une lettre de l'Infant, à qui il n'a pas répondu. Selon l'usage

---

*) Maria Amalia, geboren 1746, Gemahlin des Herzogs Ferdinand von Parma, Infanten von Spanien.

l'Infant a écrit à M. le Dauphin et à mes frères, mais le roi ne leur a pas permis de répondre. Pour moi je me tiens en silence à l'exemple de mes deux familles. Il faut espérer que quand l'Infante se verra plusieurs enfants, elle sentira mieux son devoir et travaillera à contenter ses parents.

J'ai aussi appris la grossesse de la reine*) et ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est qu'on dit que sa grossesse est tout différente de l'autre, ce qui me fait espérer un garçon; quand pourrai-je en dire autant! . . . .

On dit que le Grand-Duc**) et sa femme***) iront en Espagne; je voudrais bien qu'ils eussent peur de la mer et qu'ils prissent leur chemin par ici; il serait un peu plus long mais ils seraient bien reçus, mon frère ayant grande réputation, et avec cela je porte jalousie de ce que je suis la seule de la famille qui ne connaisse pas ma belle-soeur.

Les portraits de mes petits frères que vous m'avez donnés dans la garniture émaillée, me font un nouveau plaisir. Je les ai fait mettre en bague et les porte tous les jours. Ceux qui les ont vus à Vienne, les trouvent fort ressemblants, et tout le monde en général trouve leurs figures charmantes. Le jour de l'an est ici un jour de foule et de cérémonie. Je ne puis m'en faire ni mérite ni blâme pour les conseils de ma chère maman. La favorite est venue chez moi dans un moment où il y avait beaucoup de monde: je n'aurais pu parler à tous et j'ai parlé en général. J'ai lieu de croire que la favorite et sa soeur, qui est son premier conseil,

---

*) von Neapel.

**) Leopold von Toscana.

***) Maria Louise, Tochter des Königs Karl III. von Spanien.

avaient été contentes; cependant je crois que deux jours après M. d'Aiguillon a voulu leur persuader qu'elles avaient été maltraitées. Quant au ministre, il ne s'est jamais plaint de moi pour lui, et à la vérité j'ai toujours eu attention de le traiter aussi bien que les autres ministres.

Vous aurez appris, ma chère maman, que le duc d'Orléans et le duc de Chartres sont revenus. J'en suis charmée pour la paix, la tranquillité et le bonheur du roi, mais je ne crois pas que ma chère maman à la place du roi eût accepté la lettre qu'ils ont osé écrire et qu'ils font imprimer dans les gazettes étrangères.

J'ai eu grand plaisir de revoir M. de Stormond*). Je lui ai demandé des nouvelles de ma chère famille, et il m'a paru avoir plaisir de m'en dire. Jusqu'ici il me paraît revenu et tout le monde lui trouve un fort bon ton. J'ai chargé M. de Mercy de l'engager à venir à un de mes bals de lundi. Nous avons aujourd'hui le premier chez la comtesse de Noailles; ils continueront jusqu'aux cendres; ils commenceront une heure ou deux plus tard, afin de n'être pas si fatiguées que l'année dernière pour commencer le carême. Malgré les plaisirs du Carnaval je suis toujours fidèle à ma chère harpe, et on trouve que j'y fais des progrès. Je chante aussi toutes les semaines au concert de ma soeur Madame; quoiqu'il y ait fort peu de monde, on s'y amuse fort bien, et d'ailleurs cela fait grand plaisir à mes deux soeurs. Je trouve encore le temps de lire un peu; j'ai commencé l'histoire d'Angleterre par M. Hume; elle me paraît fort

*) Lord Stormond, englischer Botschafter in Wien.

quatre ou cinq fois par an que vous adressiez sans affectation la parole à la favorite, et vous ne sauriez mieux confondre M. d'Aiguillon, si vous ne lui donnez aucune prise sur le point. Je prétends même plus; votre contenance vis-à-vis du roi sera plus aisée, plus confiante, quand vous ne vous sentirez point de reproche sur ce point, car au dire de tout le monde, le roi vous marque plus de tendresse que vous ne lui marquez. On vous connait une certaine gêne, qui ôte tout le mérite de vos actions, et ce bon père le mérite si bien.

Ma chère fille! Voilà quatre points que je vous recommande avec toute la tendresse dont vous me connaissez capable. Ne dites pas que je gronde, que je prêche, mais dites: maman m'aime bien, et est continuellement occupée de moi et de mon bien-être; il faut la croire, la consoler en suivant ses bons conseils. Vous vous en trouverez bien, et toute ombre qui vous a tant déplu, sera bannie à l'avenir dans ma confiance. Je ne vous dis plus rien sur ce sujet; j'en ai dit tout ce qu'il fallait la dernière fois. Je ne garde jamais aucune rancune, ni *Verschmach;* quand j'ai dit ces choses, cela me suffit. Je suis sincère et exige une grande exactitude de sincérité et candeur vis-à-vis de moi; n'étant nullement exigeante, mais bien complaisante, je peux l'exiger.

A Florence point de question d'Espagne, mais elle*) est encore grosse de trois mois; si ce voyage en Espagne a lieu une fois, il se fera par mer. Je souhaiterais qu'au retour elle puisse vous voir; c'est une princesse d'une grande

*) Die Grossherzogin von Toscana.

vertu et mérite, amoureuse de son mari. Pendant que tout le monde est au bal masqué, ayant même renvoyé toutes mes femmes, je passe des moments délicieux avec ma fille chérie, et en l'embrassant tendrement, je suis . . .

XXX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 15 février 1773.

Je vous ai écrit, il y a huit jours, par la Palffy; j'apprends qu'elle n'est partie qu'aujourdhui. Je vous parlais d'un rhume tout-à-fait passé et d'une charmante fête, que ma soeur, Madame m'avait donnée, suivie d'un petit bal, qui a duré jusqu'à trois heures du matin. Nous avons été, M. le Dauphin, le comte, la comtesse de Provence et moi, jeudi dernier à Paris au bal de l'opéra; on a gardé le plus grand secret, nous étions tous masqués, cependant on nous a reconnus au bout d'une demie heure; le duc de Chartres et le duc de Bourbon, qui dansaient au palais royal, qui est tout à côté, sont venus nous trouver, et nous ont fort pressés d'aller danser chez Madame la duchesse de Chartres, mais je m'en suis excusée, n'ayant la permission du roi que pour l'opéra. Nous sommes venus ici à 7 heures, et avons entendu la messe avant de nous coucher. Tout le monde est enchanté de la complaisance de M. le Dauphin pour cette partie, pour laquelle on lui croyait de l'aversion.

Le jardin de Schönbrunn me paraît avoir prodigieusement gagné; j'ai peine à croire que tout ce que je vois sur

le plan, puisse être déjà exécuté; la métamorphose de la montagne surtout doit faire un changement fort agréable.

Le portrait de ma petite nièce m'enchante, on l'a vu ici avec grand plaisir; on lui trouve de la ressemblance avec moi. Je l'ai fait encadrer tout de suite, et l'ai envoyé à M^me^ de Beauvau. J'espère que la joie qu'elle en aura ne l'empêchera pas de renvoyer tout de suite mon charmant petit portrait, je l'en ai fait prier.

J'ai été pénétrée de l'amitié de ma soeur Marianne, qui malgré sa maladie m'a écrit par ce courrier; heureusement cette vilaine ne me paraît pas de nature à revenir. La reine m'a mandé la petite vérole de son mari: j'aurais été bien effrayée à sa place. Je suis surprise qu'il est toujours sorti; il me paraît quelle raffolle de sa petite fille. Si on me voyait en particulier avec le roi, on conviendrait que je n'y ai pas l'air gêné; en public c'est autre chose, mais aussi on blâmerait d'y être comme dans le particulier. On croit que le mariage du comte d'Artois avec la soeur de la comtesse de Provence est décidé, quoique pas déclaré. Nous vivons toujours tous dans une fort bonne union. Jeudi j'assisterai à un proverbe, dans lequel joue ma petite soeur; je vous l'envoie, ma chère maman, afin que vous jugiez de nos amusements. Ce proverbe a été composé par un nommé de Dromigola, ami de M^me^ Graffigny*) Quand le courrier arrivera, le carême sera déjà commencé; je le redoute pour la santé de ma chère maman. Je la supplie de penser qu'elle est nécessaire à ses enfants, et à moi plus qu'à aucun autre.

---

*) Françoise de Graffigny, die bekannte Schriftstellerin, welche im Jahre 1758 im 64. Lebensjahre in Paris starb.

XXXI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 3 mars 1773.

La Palffy n'est pas encore arrivée; je l'attends avec impatience pour m'entretenir avec elle de vous, et si elle vous a trouvée changée depuis la première fois qu'elle vous a vue. Le rhume, dont vous étiez affectée et dont Mercy m'a informée, dont je luis sais bon gré, commençait à m'inquiéter; grâce à Dieu que tout est passé et que vous vous êtes si bien divertie le carnaval. Je trouve le proverbe, que vous m'avez envoyé, très-joli. Je vous envoie une musique pour la harpe; vous me direz, si vous avez pu l'exécuter ou non. Vous avez bien raison de ne pouvoir vous représenter les changements de la montagne de Schönbrunn; ils n'existent que dans le plan et ils ne le seront jamais: vous savez que l'empereur n'aime pas Schönbrunn, et à mon âge il serait ridicule de commencer un tel ouvrage. Rien n'existe que le milieu de la montagne, sans aucun bâtiment, et je n'ai fait qu'un grand réservoir au haut de la montagne pour avoir une cascade vis-à-vis de la maison au bout du parterre, qui j'espère pourra jouer en deux ans, et le parterre, je compte l'orner avec des statues. Si je ne vous ai fait cette explication en vous envoyant le plan, c'est que j'avais des choses plus intéressantes qui m'ont fait échapper celle-ci. Votre course à Paris a fait le meilleur effet dans le public. Ce que vous me marquez sur le mariage du comte d'Artois m'étonne; deux soeurs de la même maison; on parlait d'une

princesse de Saxe. J'avoue, ce grand empressement de marier encore le troisième, fait faire bien des réflexions pas du tout agréables; la partie devient forte; vous aurez d'autant plus à vous garder et ne rien négliger qui puisse donner prise contre vous. Ce que vous me dites de la façon, comme vous êtes avec le roi, me rassure et me fait plaisir, point essentiel pour vous. Ma santé est bonne; j'ai été saignée, il y a cinq jours, par précaution. Je fais maigre, mais il me fait toujours bien, et je n'en suis nullement incommodée. La Marianne va mieux, mais a bien de la peine à se refaire; le temps étant si beau, comme au mois de mai, j'espère que cela lui fera plus de bien que tous les remèdes.

Vos courses à cheval seront substituées à la danse, si vous avez le même temps. Je vous recommande la modération. Je me depêche à vous expédier ce courrier pour rester en règle. Le février ayant trois jours de moins, est cause qu'il ne sera expedié que demain de grand matin. Je vous embrasse tendrement et suis . . .

XXXII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 15 mars 1773.

L'assurance que vous me donnez de votre bonne santé, est un grand bien pour moi, surtout au commencement d'un carême. C'est un grand bonheur que le maigre ne vous incommode pas; j'ai entrepris le carême, j'avoue que le maigre me dégoûte, mais il ne m'incommode pas. Je me crois

obligée de continuer et j'espère que j'en viendrai à bout. J'ai été obligée la première semaine de faire gras pendant quatre jours pour une médecine qu'on a cru bonne pour faire finir le reste de mon rhume. Je me porte à merveille.

Le mariage du comte d'Artois avec la soeur de la comtesse de Provence*) sera déclaré publiquement demain. Depuis qu'on parle de ce mariage, j'ai fait bien des réflexions sur l'union qui doit être entre les deux soeurs; avec de la prudence et le coeur de M. le Dauphin j'espère qu'elles ne m'embarasseront pas. Je sens bien que l'empressement de marier le comte d'Artois ne présente pas des idées trop agréables pour ma soeur et pour moi, mais il faut convenir qu'il y a bien d'autres raisons. On espère de faire le mariage de ma soeur avec le prince de Piémont; à cette occasion on nous a voula tendre un piège à M. le Dauphin et à moi, il y a trois semaines. M. de Boynes, ministre de la marine et ami de M. d'Aiguillon, nous a fait dire en grand secret qu'il était le maître de faire épouser au comte d'Artois Mademoiselle de Condé ou la princesse de Savoye, et qu'il ne ferait rien que d'après notre choix. Nous n'avons hésité ni l'un ni l'autre à répondre que nous lui étions bien obligés, que nous serions toujours contents de ce que le roi déciderait et que nous n'avions rien à y dire.

Nous avons ce carême un fort bon prédicateur qui prêche trois fois la semaine; il prêche la bonne morale de l'Evangile et dit bien des vérités à tout le monde; j'aime pourtant encore mieux le petit carême de Massillon, parcequ'il est plus à ma portée.

---

*) Maria Theresia von Savoyen.

Je vous rends grâce, ma très-chère maman, de la musique que vous m'avez envoyée; elle ne m'a pas paru difficile et je l'ai jouée tout de suite d'une main, en attendant que je l'apprenne de l'autre.

On a cru à Paris que nous retournerions au bal de l'opéra; depuis ce temps il y a eu foule et les gens de l'opéra ont gagné beaucoup. J'espère que l'année prochaine nous n'attraperons pas le public et que nous y irons plus d'une fois. La cascade de Schönbrunn doit faire un joli effet; je voudrais bien que ma chère maman fît continuer ce qui est sur le plan de la montagne; ce serait une distraction aux affaires, et sûrement votre santé y gagnerait; elle est plus que jamais nécessaire, pour moi surtout. L'amusement ne m'empêche pas de penser à tout ce qui peut m'arriver. J'ai grand besoin d'être soutenue par les avis et le désir de donner satisfaction en tout à ma chère maman que j'aime et embrasse de toute mon âme.

XXXIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 18 avril 1773.

Il était bien temps pour moi que le courrier arrivât; j'en étais mortellement inquiète depuis quatre jours. J'étais bien dédommagée en voyant que ma chère maman est contente de moi; ce n'est pas tout-à-fait ma faute pour ce qui regarde le roi; je cherche bien lui plaire et j'ai le bonheur de réussir quelquefois, mais il ne m'est pas toujours possible

de deviner sa pensée, parceque pour dire la vérité, les gens qui l'environnent le font changer bien souvent; cependant si je ne me trompe pas, il me semble que le roi est assez content de moi.

Il y a un mois que je n'avais eu des lettres de la Brandis*); j'en étais fort inquiète non seulement parceque je craignais qu'elle fût malade, mais parcequ'il m'était fort doux d'avoir toutes les semaines des nouvelles de ma chère famille et des évènements publics de Vienne. Comme les lettres de la poste me sont remises par ma dame d'honneur, on s'est aperçu que je n'en recevais plus et cela faisait un mauvais effet. Je vous serai bien obligée, ma chère maman, de l'engager à m'écrire plus exactement.

Le maigre m'a dégoûté le carême, mais je me suis accoutumée à en manger; il n'a point fait de mal à ma santé, je suis même engraissée; je ne désire pas l'être d'avantage. Le jour du mariage du comte d'Artois est fixé au 16 novembre; une partie de sa maison est nommée d'avant-hier, elle sera tout aussi nombreuse et aussi bien composée que celle du comte de Provence; il faudrait pourtant des gens raisonnables et d'esprit auprès de mon frère; quoique fort aimable il a une tête bien vive.

C'est un grand bonheur que le carême n'ait point fait de mal à ma chère maman, j'en étais bien inquiétée. Au beau temps que nous avons ici, j'espère que vous irez bientôt à Schönbrunn. J'espère que quoique mon frère n'aime pas cette habitation, il sera le premier à vous presser de l'embellir. Je ne crois pas être peureuse, je n'aimerais pour-

*) Marie Judith Gräfin Brandis, Marie Antoinettens Erzieherin.

tant pas à essayer ce cabinet volant; cela me paraît fort joli, mais pas trop assuré.

Je suis bien obligée à ma chère maman de la liste du voyage de l'empereur; s'il menait autant de suite que dans ce pays-ci, il lui serait impossible de faire tant de chemin en si peu de temps. Ce n'est pas à moi à juger si sa présence est nécessaire à tous les camps, mais je trouve qu'il voyage trop dans une année. Dieu veuille que sa santé n'en souffre pas.

Il est bien à désirer que la diète apporte de la tranquillité; j'espère que les Turcs et les Russes se lasseront de faire la guerre.

Je suis enchantée que la reine se porte mieux; j'espère qu'elle aura le bon esprit de nous donner un garçon. Si j'avais le bonheur de suivre son exemple, j'espérerais que ma chère maman m'aiderait de ses bons avis pour l'élever et aurait la consolation de le voir marié; peut-être pour venir plus tard, s'en porteront-ils mieux. Mon frère Ferdinand doit être bien content si les espérances continuent pour la grossesse de sa femme. Je n'entends pas non plus parler de l'Infante; il faut qu'elle sente bien peu le bonheur de contenter ses parents, pour ne pas changer de conduite. Je ne comprends pas comment elle peut vivre sans avoir des nouvelles de la meilleure des mères. Dieu me préserve, ma chère maman, d'un malheur semblable; je ne connaîtrais pas de pénitence assez rude pour fléchir votre bonté et obtenir mon pardon. L'abbé se met à vos pieds.

XXXIV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 4 mai 1773.

Je suis fâchée que le retard du courrier de l'autre mois vous ait causé des inquiétudes; les mauvaises nouvelles se débitent toujours plutôt et vous pouvez être rassurée s'il arrivait quelque chose à la famille ou à moi, qu'on expédiera des estaffettes; ainsi à l'avenir mettez votre charmant et tendre coeur en repos sur tous les retards qui sont très-faciles; un accident peut arriver à un courrier, et comme ils passent par Bruxelles, il y a aussi des retards de ce côté; mais voyant le tendre intérêt que vous prenez à nous, vous serez servie et toutes les semaines vous recevrez une lettre de vos soeurs ou frères, qui le font avec grand plaisir pour vous en procurer; mais pour la correspondence de la Brandis, vous voudrez la laisser à l'arrangement pris par le courrier. L'empereur part après-demain*) et moi pour Schönbrunn; mais les embellissements ne se feront plus que de petites choses de peu de valeur, et plutôt de commodités. Le voyage de l'empereur est bien plus long que de trois mois; il sera de six, si tout s'exécute encore, surtout ce voyage en Pologne en octobre.

Je suis bien contente, comme vous vous êtes comportée pour la maison du comte d'Artois, et on nous prête gratuitement bien des procédés que nous n'avons pas seulement en idée, voulant tant par les liens les plus tendres que par ceux du bien de nos états et notre considération et le repos pu-

*) Nach Ungarn und Siebenbürgen.

blic conserver et lier de plus en plus l'alliance qui subsiste si heureusement entre nous; et j'avoue, ce qu'on nous a prêté en dernier lieu de nous être alliés aves les Russes, fait voir combien il importe aux autres de dissoudre cette bonne intelligence, ce qui devait d'autant plus nous garder de leurs fausses insinuations, surtout de la Russie, qui nous a fait à peu près les mêmes confidences que la France la cherchait et lui faisait des avances à notre préjudice. J'avoue, la chute sur ce bruit de l'escadre de Toulon, que tous les ministres à toutes les cours étrangères ont tant fait valoir, hors celui d'ici, me fait de la peine par rapport à la considération de la France. J'avoue, elle joue le même rôle humiliant, et plus encore vis-à-vis des Anglais, et même de ses alliés, que nous malheureusement vis-à-vis du roi de Prusse. Il y a pourtant une belle différence: la France a la mer entre, et toutes les frontières garnies de places; et nous le roi de Prusse à notre porte, sans avoir une seule place que le misérable Olmütz.

Voilà assez politiquer; Mercy est bien content, comme vous saisissez les affaires, mais il faut aussi les suivre, et employer les moyens nécessaires, en suivant les conseils de Mercy. Vous ne ferez que suivre les miens, ayant à juste titre ma confiance et l'attachement à votre personne, et même l'alliance; il pense en bon français, comme bon allemand. De Parme je n'ai rien, hors que le médecin écrit à Störk*) que la charmante petite-fille est toujours très-incommodée, qu'on a même craint quelle ne tombe dans une consomption. Votre soeur s'avise aussi de faire le médecin,

*) Hofrath Anton v. Störk, kaiserlicher Leibarzt.

d'ouvrir les fenêtres, de ne lui rien donner à manger contre les avis des médecins; c'est un grand malheur que son humeur et son entêtement. J'ai fait ce que j'ai pu, je ne suis pas éloignée de rouvrir la correspondance avec elle, mais elle sera très-courte, car elle ne suit et ne veut aucun conseil. De Parme on mande, qu'ils ont prié le roi*) pour être parrain et que par ce moyen ils comptent faire leur réconciliation; je le souhaite bien et la durée. La reine m'inquiète; elle se dit si grosse et si pesante à cinq mois, mais cela ne devrait être; elle a eu quelques marques de fausse couche, après la saignée cela c'est dissipé, mais je ne suis pas tranquille. Je ne suis pas réservée à cette consolation, ma chère fille, de vous voir dans cet état. J'avoue, c'est la seule chose qui pourrait m'intéresser encore à prolonger mes plus que tristes jours, étant toujours . . .

XXXV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 17 mai 1773.

Nous avons été dans les malades, mais Dieu merci tout va bien. M. le Dauphin a eu un mal de gorge et une petite fièvre qui n'a duré que trois ou quatre jours; il n'en a plus et est purgé aujourd'hui. Ma tante Victoire a eu la rougeole, qui s'est fort bien passée; elle n'a plus du régime à observer et être séparée de nous pour quinze jours, dont je suis bien fâchée.

---

*) von Spanien.

Je désire et j'espère que la bonne intelligence se soutiendra; il y a un bonheur dans ce pays: c'est que si les mauvais bruits se répandent promptement, ils s'en vont de même, mais je crois que M. d'Aiguillon est un peu honteux de n'avoir pas mieux pris ses mesures pour l'escadre de Toulon. Le roi de Prusse est de sa personne un vilain voisin, mais les Anglais le seront toujours pour la France, et de tout temps la mer ne les a pas empêchés de lui faire bien du mal.

Mes frères vont la semaine prochaine à Paris pour le service du roi de Sardaigne. J'espère que M. le Dauphin et moi nous y ferons notre entrée le mois prochain, ce qui me fera grand plaisir. Je n'ose pas encore en parler, quoique j'aie la parole du roi; ce ne serait pas la première fois qu'on l'aurait fait changer. Le départ de l'empereur me fait peur, surtout pour si longtemps.

La revue qui devait être lundi, a été remise au jeudi; j'étais bien fâchée que M. le Dauphin n'ait pas pu y aller. Elle était fort belle; il y avait prodigieusement de monde, se faisant aux portes de Paris. Le roi en a été fort content.

Je promets bien, si j'ai le bonheur d'avoir des enfants, d'avoir plus d'attention à leur santé, et de ne pas m'en rapporter à mon avis. Il faut espérer que si ma chère maman a la bonté de récrire à l'Infante, elle rentrera en elle-même et reconnaîtra tous ses torts.

Vous êtes à Schönbrunn, ma chère maman; que ne puis-je m'y transporter! Je suivrais vos pas aux promenades du soir, je serais plus en état de profiter de vos bons avis et de témoigner combien mon âme est remplie de respect et de tendresse pour la meilleure des mères.

XXXVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 14 juin 1773.

Madame ma très-chère mère. Je suis toute honteuse de vos bontés. Avant-hier Mercy m'a remis votre précieuse lettre, et hier j'ai reçu la seconde; c'est passer bien heureusement sa fête. J'en ai eu mardi dernier une, que je n'oublierai de ma vie; nous avons fait notre entrée à Paris. Pour les honneurs nous avons reçu tous ceux qu'on a pu imaginer, mais tout cela quoique fort bien, n'est pas (ce) qui m'a touché le plus, mais c'est la tendresse et l'empressement de ce pauvre peuple, qui malgré les impôts, dont il est accablé, était transporté de joie de nous voir. Lorsque nous avons été nous promener aux Tuileries, il y avait une si grande foule que nous avons été trois quarts d'heures, sans pouvoir ni avancer ni reculer. M. le Dauphin et moi avons recommandé plusieurs fois aux gardes de ne frapper personne, ce qui a fait un très-bon effet. Il y a eu si bon ordre dans cette journée, que malgré le monde énorme, qui nous a suivis partout, il n'y a eu personne blessé. Au retour de la promenade nous sommes montés sur une terrasse découverte et y sommes restés une demie heure. Je ne puis vous dire, ma chère maman, les transports de joie, d'affection, qu'on nous a témoignés dans ce moment. Avant de nous retirer nous avons salué avec la main le peuple, ce qui a fait grand plaisir. Qu'on est heureux dans notre état de gagner l'amitié de tout un peuple à si bon marché! Il n'y a pourtant rien de si précieux; je l'ai bien senti et ne l'oublierai jamais.

Un autre point, qui a fait grand plaisir dans cette belle journée, c'est la conduite de M. le Dauphin. Il a répondu à merveille à toutes les harangues, a remarqué tout ce qu'on faisait pour lui, et surtout l'empressement et la joie du peuple, à qui il a montré beaucoup de bonté. Entre tous les vers qu'on m'a donnés à cette occasion, j'ai trouvé ceux-ci les plus jolis; j'ose vous les envoyer. Nous allons demain à l'opéra à Paris; on le désire fort et je crois même que nous irons deux autres jours aux comédies française et italienne. Je sens tous les jours de plus en plus ce que ma chère maman a fait pour mon établissement. J'étais la dernière de toutes, et elle m'a traitée en aînée; aussi mon âme est-elle remplie de la plus tendre reconnaissance.

Le roi a eu la bonté de faire délivrer 320 prisonniers pour dettes, dûes aux nourrices qui ont allaité leurs enfants: cette délivrance à été faite deux jours après notre entrée. J'avais le désir de faire mes dévotions le jour de ma fête; mais la veille au soir, ma soeur, Madame, m'a donné un proverbe avec dès chansons pour moi avec un feu d'artifice; cette distraction m'a obligée de remettre mes dévotions au lendemain.

J'ai grande joie de la bonne espérance qu'a V. M. pour le maintien de la paix; pendant que les intrigants de ce pays-ci se mangent les uns les autres, ils ne tracasseront pas leurs voisins ni leurs alliés. Je commence à être plus tranquille sur le voyage de l'empereur, puisqu'il est sorti bien-portant du Banat. J'ai eu le plaisir de voir le général Stein*);

*) Freiherr von Stein, Generalmajor und Ritter des Marien-Theresien-Ordens.

j'en aurai encore d'avantage à voir Neny*), parcequ'il est plus en état de me dire des nouvelles ma chère maman. Je désirerais bien que Mme de Schwarzenberg**) me prêtât un de sa fécondité. Dieu merci, M. le Dauphin se porte bien, et j'ai toujours bonne espérance. Les vomissements de la reine me font peine, j'espère qu'en avançant dans sa grossesse ils cesseront; je désire fort qu'elle me donne un neveu. La rougeole de ma tante n'a été contagieuse pour personne; elle s'est bien passée pour elle, et à présent elle se porte à merveille. Elle et moi nous n'allons pas aux processions de la fête-Dieu, parceque nous prenons du lait d'ânesse, de peur de nous échauffer.

Ma chère maman me loue trop sur ma tendresse et mon attachement pour elle; jamais je ne pourrai lui rendre la moitié de ce que je lui dois; je l'embrasse de tout mon coeur.

---

*) Cornelius Baron Neny, Staatsrath und erster geheimer Cabinetssecretär der Kaiserin.

**) Marie Eleonore Fürstin Schwarzenberg, geborne Gräfin Oettingen, geboren 1747, vermählt 1768, starb als Mutter von dreizehn Kindern im Jahre 1797.

XXXVII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 17 juillet (1773).

Madame ma très-chère mère. Votre satisfaction est tout ce qui pouvait ajouter à la joie et au sentiment que j'aurai toute ma vie pour l'accueil que j'ai reçu à Paris. J'avouerai à ma chère maman qu'en partant pour Compiègne j'ai eu quelque regret de m'éloigner de cette bonne ville; il est bien vrai que j'y ai été attendrie jusqu'aux larmes, surtout à la comédie italienne, lorsque le parterre, ne faisant qu'une voix avec les acteurs, tout s'est écrié: „vive le roi!“ Clerval, un des acteurs, ajoute „et ses chers enfants“ à quoi il a été fort applaudi. Je ne peux comparer cette grande journée qu'a celle où ma chère maman est venue au spectacle après la naissance de mon neveu de Florence**). Quoique je fus fort enfant, j'ai bien senti comme tous les coeurs étaient émus par la présence de ma tendre mère. M. le Dauphin a été à merveille toutes les fois qu'il a été à Paris, et si je l'ose dire, il a gagné dans l'esprit du peuple par l'air de bonne amitié qui était entre nous; c'est peut-être ce qui a fait dire qu'il m'a embrassé publiquement, quoique cela ne soit pas vrai; mais ma chère maman est bien trompée en croyant qu'il ne l'a pas fait depuis mon

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Des nachmaligen Kaisers Franz I. Es war damals, als Maria Theresia in der ersten Freude ihres Herzens in das Theater eilte und aus ihrer Loge in das Parterre hinabrief: „Der Leopold hat ein Buben“.

arrivée; au contraire depuis longtemps tout le monde remarque son empressement auprès de moi.

Je suis fâchée de l'état de la Weinrottre*); sa résignation est la plus grande grâce que Dieu puisse lui accorder; je suis aussi bien fachée de la de Peste**).

Nous avons appris ici les couches de l'Infante; l'Infant qui ne m'avait pas écrit depuis son mariage, m'a écrit cette fois-ci. Il est vrai qu'il a oublié que j'étais sa belle-soeur; il m'appelle sa cousine; c'est encore assez de parenté; pour la conduite qu'il tient je souhaite qu'il en change, le roi n'a pas voulu que je lui réponde. Un des premiers officiers des mousquetaires revient de Naples et ne cesse de chanter les louanges de la reine; vous ne sauriez***) croire, ma chère maman, quel plaisir cela me fait; j'espère que vous vous êtes trompée dans le temps de ses couches, vu la grosseur dont elle est†); je désire fort que mes deux belles-soeurs accouchent heureusement.

Il me tarde fort que l'empereur revient; j'aimerais mieux qu'il ne vît pas le roi de Prusse. L'abbé se met à vos pieds; il a été également transporté et pour moi et pour ses compatriotes. Vous avez bien de la bonté, ma chère maman, de m'envoyer la liste de Laxenbourg; n'espérant plus

---

*) Frau Marie Anna von Weyrother, Marie Antoinettens Kammerfrau vor ihrer Vermählung.

**) Frau Elisabeth de Pest, eine der Kammerdienerinnen Marie Antoinettens vor ihrer Vermählung.

***) „sauriai".

†) „ait".

de revoir ma patrie, c'est une grande consolation pour moi de savoir ce qui s'y*) passe.

On a voulu depuis quelque temps nous faire de tracasseries; grâce à Dieu, le plus fort est passé et nous n'avons plus de crainte. Le parti de M. le Dauphin et le mien sont assez bien pris pour ne jamais manquer au roi et à nous. J'espère sur toute chose que ma chère maman sera toujours contente de moi et me conservera toujours ses bontés et son amitié qui me sont plus précieuses que tout.

ANTOINETTE.

XXXVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.**)

Ce 13 d'août (1773).

Madame ma très-chère mère. La présentation de la jeune M^me^ du Barry s'est très-bien passée; un moment avant qu'elle vint chez moi on m'a dit que le roi n'avait dit mot ni à la tante ni à la nièce; j'en ai fait autant, mais au reste je puis bien assurer à ma chère maman que je les ai reçues très-poliment; tout le monde qui était chez moi est convenu que je n'avais ni embarras ni empressement à les voir sortir; le roi sûrement n'a pas été mécontent, car il a été de très-bonne humeur toute la soirée avec nous. Le voyage finira beaucoup mieux qu'il paraissait d'abord, nous

*) „si".

**) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

n'entendons plus parler de mouvement ni d'intrigue; entre nous il y a une parfaite union.

Nous avons eu trois petites fêtes chez la marquise Durfort; nous en avons encore une la semaine prochaine; je désire fort qu'il fasse moins chaud surtout s'agissant de danse, car il fait aujourd'hui une chaleur excessive.

Je suis ravie que l'empereur n'ait pas son entrevue, mais je ne serai entièrement rassurée que lorsqu'il sera revenu de ses courses; je lui écris un mot par ce courrier.

Mercy m'a déjà parlé du prince Louis;*) sa mauvaise conduite me fait peine de toute manière, c'est un point encore plus fâcheux dans ce pays-ci qu'il déshonore**) que pour Vienne qu'il scandalise; quand Mercy croira qu'il est temps je ferai ce qu'il me dira, mais j'imagine qu'il voudra des ménagements, tant à cause de M^me^ Marsan,***) que du crédit de M. de Soubise.

J'attends Neny avec impatience; on me peint actuellement, il est bien vrai que les peintres n'ont pas encore attrapé ma ressemblance; je donnerais de bon coeur tout mon bien à celui qui pourrait exprimer dans mon portrait la joie que j'aurais à revoir ma chère maman; il est bien dur de ne pouvoir l'embrasser que par lettre.

ANTOINETTE.

Mon mari est touché de vos bontés; j'espère qu'il les méritera davantage.

---

*) Der nachmalige Cardinal von Rohan, damals französischer Botschafter in Wien.

**) „deshonneur".

***) Die Gräfin de Marsan, Schwester des Prince de Soubise aus dem Hause Rohan, desselben, der bei Rossbach geschlagen wurde.

XXXIX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 29 août 1773.

Madame ma chère fille. Je préviens le premier de l'autre mois puisque je vais à Esterházy chez le prince de ce nom*). J'avoue qu'il me coûte beaucoup d'entreprendre cette partie de plaisir, qui ne sont plus faites pour moi. Le temps s'est mis au froid les matins et soirs, et la poussière était terrible; depuis une heure il pleut, j'espère que nous reviendrons tous bien, car toute la famille d'ici, qui consiste dans le prince Albert et elle, et votre frère**) et deux soeurs***), y restera. Votre frère, qui est fort laconique, laissera à la Marianne de vous informer de notre séjour, ou se corrigera dans la relation de notre séjour. Je n'ai jamais vu de couche plus heureuse que celle de la reine; elle est enchantée de sa petite Louise; elle la trouve belle et plus approchante de notre famille que l'aînée; elle est bien plus raisonnable que nous deux sur ce chapitre, mais ce qui m'en fait encore plus de peine, c'est la troisième qu'elle doit

---

*) Fürst Nikolaus Joseph, gestorben 1790.

**) Erzherzog Maximilian, Marie Antoinettens jüngster Bruder.

***) Die unverheiratheten Erzherzoginnen Maria Anna und Elisabeth.

encore avoir. Pour vous, mes chers enfants, il n'y a rien de perdu; vous commencez, vous pouvez l'attendre; mais moi je finis ma carrière et c'est la différence, et ce rien de nouveau dans votre situation ne m'a pas contentée non plus.

Je ne saurais être d'avis avec vous sur la réception de la jeune Barry. Ce que vous me dites de la bonne humeur du roi, ne me décide ni me rassure, et je vous avoue, la différence entre vous et la comtesse de Provence dans cette occasion m'a fait de la peine et je ne voudrais pas que le roi trouvât cette même différence comme moi. On vous laissera toute seule un jour dans cette fausse démarche; vous avez déjà éprouvé le changement de votre tante; ainsi point de fausse honte de revenir aussi d'un faux pas; les bontés du roi méritent bien cette très-petite complaisance et attention de votre part.

J'ai reçu ce matin des lettres de l'empereur du 23; il se porte, grâce à Dieu, bien, mais il ne dit mot de son retour. Pour l'entrevue, il n'y en a eu jamais question, mais j'ai eu garde de l'en faire souvenir. Pour Rohan vous ferez très-bien de ne rien faire semblant, si Mercy ne vous en prie; c'est pour l'influence que ce vilain évêque pourrait avoir sur vous que je dissimule encore, mais si l'occasion s'en présente, ce serait nous délivrer d'un grand fardeau. Je vous prie de vouloir bien permettre à Neny de vous faire sa cour plus souvent le peu de jours qu'il se trouvera à Paris, mais je vous prie d'en parler à Mercy, jusqu'où vous pouvez vous en expliquer. J'espère que le raccomodement de Parme se fait; Llano*) est rappelé, l'Infant me l'a mar-

*) Der Spanier de Llano, Dutillots Nachfolger als erster Minister des Herzogs von Parma.

qué, mais elle pas un mot; pourvu que cela s'achève tout de bon et que votre soeur ne mette encore du sien ou s'absente, ce que j'ai craint. J'ai offert mes dix enfants et mes dix petit-enfants ce matin aux Minimes aux S. S. Anges, pour les tenir sous leur sainte garde; en vous embrassant..

XL.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA*).

Ce 15 septembre (1773).

Madame ma très-chère mère. Je suis tout-à-fait ravie que vous vous soyez déterminée à aller à Esterházy; il serait bien à désirer que vous preniez plus souvent de ces petites distractions.

J'ai suivi le conseil de Mercy, j'ai parlé à M^me^ de Marsan pour le coadjuteur; elle est bien affligée de la conduite de son parent; elle a eu depuis une explication avec Mercy, qui vous mandera dont ils sont convenus, du reste M^me^ de Marsan paraît contente de la manière dont je lui ai parlé, quoique je ne sois entrée en aucun détail.

Quoique cela soit bien raisonnable à la reine, je regarde comme un vrai bonheur l'enchantement dont elle est de sa petite Louise.

Il est vrai que le courrier m'a vue à cheval, mais ce n'était point à la chasse où je n'ai été qu'une fois à cheval,

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

encore était-ce à une chasse à vue qui fait faire moins de chemin que les autres . . .

Pour la jeune du Barry je suis bien fâchée que ma chère maman ne soit pas contente de moi; si elle pouvait voir tout ce qui se passe ici, elle jugerait que la bonne mine du roi était sincère et qu'il ne désire jamais qu'on ait des attentions pour eux que dans le moment où toute cette cabale le tourmente. Pour ma soeur de Provence je n'ai jamais blâmé sa conduite, mais ma chère maman me permettra de lui dire avec confiance quelque petite différence d'elle à moi; 1° le caractère italien lui donne des ressources que je n'ai pas; 2° lorsqu'elle est arrivée ici, le comte de Provence était mêlé dans les intrigues et désirait la tournure que sa femme a prise: pour moi au contraire je suis bien sûre que M. le Dauphin l'aurait trouvé mauvais. Pour ma tante, sa conduite ne peut pas me régler, mais il n'est pas vrai qu'elle ait changé et il n'y a que les intrigues de M^me^ de Narbonne qui ont donné lieu aux mauvais propos.

En revenant de Compiègne j'avais grand désir de retourner à Paris; j'avais bien raison, car nous avons été parfaitement bien reçus; je compte y retourner pour voir les tableaux; j'ai prêté celui de ma chère maman qu'on voit avec beaucoup d'empressement.

La réconciliation de Parme est entièrement faite; c'est un grand bonheur si elle peut être durable; je suis bien fâchée que ma soeur ne le sente pas assez pour vous en avoir écrit tout de suite; cela ne peut venir que de la honte et de l'embarras de ses torts. Neny n'est pas encore arrivé; il me tarde bien de le voir; ce sera sûrement le plus que je pour-

rai; comme c'est un bon serviteur de ma chère maman, il partagera bien la joie que j'ai eue parlant de la plus tendre et respectable mère.

ANTOINETTE.

XLI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 21 septembre (1773).

Madame ma très-chère mère. Il m'est impossible d'exprimer tout ce que je sens de vos bontés; j'avais au moment où Neny est arrivé, l'audience de l'ambassadrice de Sardaigne et tout le corps diplomatique. Quelle joie et quelle gloire pour moi, de montrer une aussi charmante marque de la tendresse maternelle! Autre grande joie pour moi c'est que M. le Dauphin a bien montré à Neny son respect pour ma tendre mère. Neny vous dira ce qu'il a vu ici et à Paris; je ne veux pas tarder son courrier; jamais respect et tendresse n'ont rempli l'âme comme à moi.

ANTOINETTE.

L'abbé est transporté d'admiration et de reconnaissance; je suis bien touchée de ce que vous faites pour un homme qui m'est attaché.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

XLII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 3 octobre 1773.

Vos lettres du 15 et du 21 ne me sont parvenues que de douze heures de différence. J'étais bien contente que vous l'êtes de ma fleur, et j'espère que vous vous reconnaîtrez au pot; elle est justement arrivée pour vous en servir, recevant le corps diplomatique. Je veux bien que toute l'Europe sache combien je vous aime et que mon bonheur consiste dans celui de mes enfants. J'avoue que les affaires de Parme me font grand plaisir; j'en souhaite seulement la continuation. Je ne sais si vous osiez une fois parler au roi et lui en marquer de ma part toute la reconnaissance dont je vous ai chargée de ma part, sachant qu'il a rendu les plus grands services en Espagne par ses bontés. Il est bien bon père; c'est la raison pourquoi j'exige toutes les attentions et soumissions de vous autres, et nonobstant tout ce que vous me dites sur ce chapître, je gagnerais ma cause à toutes les universités, mais je me flatte que vous ne me pousserez pas à bout; sans plaider nous nous accorderons, mais je ne puis attendre longtemps.

L'autre sujet de plainte n'est non plus bien éclairci: il est sûr que j'ai vos promesses en main, sans les avoir exigées et vous les avez éludées: c'est de monter tant à cheval, surtout à la chasse. Je vous ai cité l'exemple de la reine de Portugal d'à cette heure, qui a fait sept ou huit fausses couches.

L'exemple de la reine de Naples doit vous toucher et vous servir d'exemple, et le bon Dieu a béni son sacrifice, qui pour elle était bien plus grand que pour vous, n'ayant guère des ressources dans ce pays, et vous êtes au milieu du beau monde et des amusements. Je suis toujours contente en vous voyant si contente des courses à Paris; jamais la reine, feue la Dauphine, vos tantes y ont été, et le roi veut bien condescendre à tout cela, puisque cela plaît à sa petite Dauphine; quelle obligation lui en devez-vous! Il va au-devant de vos souhaits: faites-en de même.

L'empereur vous écrira lui-même; grâce à Dieu! il se porte bien, mais il est bien maigri. J'étais fort contente des soins et attentions que vous aviez pour votre tante, qui a été incommodée; cela est à sa place et ressemble à votre bon coeur. Comme vous avez parlé à M^me^ Marsan, cela est très-bien et je vous en suis obligée; j'espère que les effets répondront. Je me prête à ce qu'ils ont exigé; journellement il y a de nouvelles incartades et je crains effectivement pour lui (Rohan); le peuple étant irrité à l'excès; ses pages en ont déjà ressenti les effets. Il ne convenait nullement que vous entriez en détail, car il nie dans une heure ce qu'il a avoué dans une autre; cela ne ferait que des tracasseries et explications, qui ne conviennent pas à nous.

L'abbé indépendamment de vous être si attaché et utile est si honorable qu'il mérite toutes mes attentions.

XLIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 3 avril 1774.

Vous aurez actuellement Lascy*), si sa santé le permet, pour vous faire sa cour; il ne vient à Paris que pour vous voir, n'aimant nullement d'être courtisan, encore moins les vivacités françaises. Il mérite que vous le traitiez bien; il m'est extrêmement attaché et je ne me ressens que trop du vide que son absence me cause de toute façon; je serais charmée qu'il fût mieux; je crains bien que sa santé est confisquée à force de blessures et de travailler.

M. de Esterházy s'est bien mal comporté de toute façon, je ne veux pas dire pour s'être battu contre les ordres divins et de son souverain, mais la cause est encore plus horrible: lui marié, entretenir la femme d'un autre, dépenser à ce sujet cent mille florins, cela n'est pas excusable. Il y a déjà quinze jours que le chancelier**) son oncle lui a envoyé les ordres de revenir tout de suite; aux Pays-bas les mêmes occasions se trouveraient; il est temps qu'il vienne se rendre à son devoir. Je sais les bontés que vous avez eues pour lui, cela caractérise votre bon coeur, mais malheureusement étant souveraine, on ne peut se laisser aller à son penchant, il faut la plupart du temps agir contre.

---

*) Franz Moriz Graf Lascy, Feldmarschall und Präsident des Hofkriegsrathes.

**) Franz Graf Esterházy, ungarischer Hofkanzler.

Voilà ma situation assez pénible et désagréable qui à la longue rend notre métier insupportable et même dangereux.

J'ai appris par les gazettes votre visite à M^me^ Mailly; cela fait une sensation bien différente, mais tous les sensés doivent l'approuver, d'autant plus qu'on dit que cette dame mérite vos bontés et attention et vous fait honneur, que vous l'estimez et distinguez. J'espère donc à la fin d'être quitte de notre Rohan, et bientôt après de Georgel*). M. d'Aiguillon, étant ministre de la guerre, a commencé de vouloir gagner vos bonnes grâces; c'est en règle, il faut que vous ayez de même de bons procédés tant qu'il les mérite. Je ne souhaite jamais de bassesse de vous, mais non plus aucun esprit de parti.

Pour ceux que le roi élève et estime, vous n'en devez pas aller chercher plus loin, et en faire de même. Sur ce point écoutez et suivez les conseils de Mercy; il n'est occupé par son attachement que de votre bien et ne vous conseillera jamais rien dont vous aurez à rougir. Votre situation est trop brillante pour ne pas faire des envieux, ceux-ci ne négligeront aucune occasion pour la troubler, il faut donc aller avec bien de la circonspection. N'étant occupée, ma chère fille, que de votre bonheur, je voudrais vous le procurer aux dépens de mes jours.

---

*) Der Abbé Jean François Georgel, der Günstling Rohans und sein erster Secretär, während er sich als französischer Botschafter in Wien befand.

XLIV.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN MERCY*).

(le 3 avril 1774).

M^me^ la Dauphine a appris que M. de Lascy est à Paris. S'il doit venir à Versailles mardi, elle prie M. de Mercy de l'amener de bonne heure pour qu'elle puisse le voir avant le lever du roi.

ce 3 du mois.

XLV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Choisy, le 14 mai 1774.

Madame ma très-chère mère. Mercy vous aura mandé les circonstances de notre malheur; heureusement cette cruelle maladie a laissé au roi la tête présente jusqu'au dernier moment, et sa fin a été fort édifiante. Le nouveau roi paraît avoir le coeur de ses peuples; deux jours avant la mort du grand-père il a fait distribuer 200/m. francs aux pauvres, ce qui a fait le plus grand effet. Depuis la mort il ne cesse de travailler et de répondre de sa main aux ministres qu'il ne peut pas encore voir, et à beaucoup d'autres lettres. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a le goût de l'économie et le plus grand désir de rendre ses peuples heureux.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

En tout il a autant d'envie que de besoin de s'instruire; j'espère que Dieu bénira sa bonne volonté.

Le public s'attendait à beaucoup de changements dans le moment; le roi s'est borné à envoyer la créature en couvent et à chasser de la cour tout ce qui porte ce nom de scandale. Le roi même devait cet exemple au peuple de Versailles, qui au moment même de l'accident a accablé Mme de Mazarin, l'une des plus humbles servantes de la favorite. On m'exhorte beaucoup à prêcher la clémence au roi pour un nombre d'âmes corrompues, qui ont fait bien du mal depuis quelques années. J'y suis fort portée; mais au milieu de ces idées, je ne puis m'empêcher de songer au sort d'Esterházy. Je crois qu'on a indisposé V. M. par des rapports faux sur quelques points et exagérés sur d'autres. Il est vrai qu'il a eu bien des torts, mais au milieu de tout cela il n'y a qu'une voix sur son honneur et sa probité, et il y a tout lieu d'espérer qu'éloigné des occasions de ce dangereux pays et vivant au sein de sa famille, il peut devenir un bon sujet. Au contraire je crains, que si on le traitait avec toute la sévérité qu'il mérite, sa tête ne soit pas encore assez remise, pour qu'il ne fasse quelque nouvelle sottise. J'espère que ma chère maman ne me jugera pas assez insensée pour vouloir lui donner des conseils. Je sens, qu'étant chargée du gouvernement, elle est obligée à la justice; je désire seulement pour qu'elle ne tourne pas toute entière contre Esterházy.

On arrive dans ce moment pour me défendre d'aller chez ma tante Adélaïde qui a beaucoup de fièvre et maux de reins: on craint la petite vérole. Je frémis et n'ose pas penser aux suites; il est déjà bien affreux pour elle de payer

si vite le sacrifice qu'elle a fait. Je suis charmée que le maréchal Lascy a été content de moi. J'avoue à ma chère maman que j'ai été bien affectée lorsqu'il a pris congé de moi, en pensant combien il m'arrive rarement de voir des personnes de mon pays, surtout de celles qui ont le plus le bonheur de vous approcher. J'ai vu, il y a quelque temps, M^me^ de Marmier; j'en ai été ravie, sachant les bontés que ma chère maman a toujours eues pour elle.

Le roi me laisse la liberté de choisir pour les nouvelles places dans ma maison en qualité de reine. J'ai eu plaisir de donner aux Lorrains une marque d'attention, en prenant pour premier aumônier l'abbé de Sabran, homme de bonne conduite, de grande naissance et nommé à l'évêché qu'on va faire à Nancy. Quoique Dieu m'a fait naître dans le rang que j'occupe aujourd'hui, je ne puis m'empêcher d'admirer l'arrangement de la providence, qui m'a choisie, moi la dernière de vos enfants, pour le plus beau royaume de l'Europe. Je sens plus que jamais ce que je dois à la tendresse de mon auguste mère, qui s'est donnée tant de soins et de travail pour me procurer ce bel établissement. Je n'ai jamais tant désiré de pouvoir me mettre à ses pieds, l'embrasser, lui montrer mon âme toute entière et lui faire voir comme elle est pénétrée de respect, de tendresse et de reconnaissance.

P. S. L'abbé se met à vos pieds; il a autant de respect et de reconnaissance pour vos bontés que d'attachement pour moi.

(*Zusatz von der Hand des Königs:*)

Je suis fort aise de trouver une occasion, ma chère maman, de vous prouver ma tendresse et mon attachement. Je désirerais bien avoir de vos conseils dans ces moments-ci, qui sont si embarrassants. Je serais bien enchanté de pouvoir vous contenter et de vous marquer par là tout mon attachement et la reconnaissance que j'ai, que vous avez bien voulu m'accorder votre fille, dont je suis on ne saurait plus content.

(*Fortsetzung von der Hand der Königin:*)

Le roi n'a pas voulu laisser partir ma lettre sans y écrire son petit mot. Je sens bien qu'il n'aurait pas trop fait en écrivant une lettre exprès; je supplie ma chère maman de l'excuser, vu le grand nombre d'affaires, dont il s'occupe beaucoup, et aussi un peu sa timidité et embarras naturel. Vous voyez, ma chère maman, par la fin de son compliment, que quoiqu'il ait beaucoup de tendresse pour moi, il ne me gâte pas par ses fadeurs.

XLVI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Laxenburg, le 18 mai 1774.

Hier à huit heures du soir il nous est arrivé le triste courrier que nous attendions du 10. Je regretterai toute ma vie ce prince et cet ami, et votre bon et tendre beau-père.

J'admire en même temps la grâce de Dieu d'avoir donné le moment au roi de recourir à sa divine miséricorde, et les paroles du grand aumônier, prononcées de la part du roi, ne peuvent se lire sans fondre en larmes et espérer son salut. Nous avons d'abord interdit tout spectacle ici, et que nous ne verrons personne avant le 24, où on mettra le grand deuil, et je le porterai tout le reste de mes jours. Je ne vous fais point de compliments sur votre dignité, qui est achetée bien chèrement, mais qui le deviendra encore plus si vous ne pouvez mener la même vie tranquille et innocente que vous avez menée pendant ces trois années par les bontés et complaisance de ce bon père, et qui vous a attiré l'approbation et l'amour de vos peuples; grand avantage pour votre situation présente, mais il faut la savoir conserver et l'employer au bien du roi et de l'état. Vous êtes tous deux bien jeunes, le fardeau est grand, j'en suis en peine et vraiment en peine. Sans que votre adorable père dans le cas pareil m'aurait soutenue, jamais j'aurais pu en sortir et j'étais plus âgée que vous deux. Tout ce que je puis vous dire et souhaiter, c'est que vous tous deux ne précipitiez rien: voyez par vos propres yeux, ne changez rien, laissez tout continuer de même, le chaos et les intrigues deviendraient insurmontables, et vous seriez, mes chers enfants, si troublés que vous ne pourriez vous en tirer. Je puis vous en parler d'expérience; quel autre intérêt pourrais-je avoir de vous conseiller d'écouter surtout les conseils de Mercy; il connait la cour et la ville, il est prudent et vous est entièrement attaché. Dans ce moment-ci regardez-le autant comme un ministre de vous que le mien, quoique cela combine très-bien. L'intérêt de nos deux états exige que nous nous tenions

aussi étroitement liés d'intérêt comme de famille. Votre gloire, votre bien-être m'est autant à coeur que le nôtre. Ces malheureux temps de jalousie n'existent plus entre nos états et interêts; mais notre sainte religion, le bien de nos états exigent que nous restions intimement liés de coeur et d'intérêt et que le monde soit convaincu de la solidité de ce lien. Je ne négligerai rien de ma part, et mes vieux jours ne peuvent couler tranquillement que vous voir tous deux, mes chers enfants, heureux. J'en prie et ferai prier instamment à ce sujet; en vous donnant ma bénédiction, je suis toujours . .

P. S. J'espère qu'il n'y aura plus question de la malheureuse Barry, pour laquelle je n'ai jamais été portée qu'autant que votre respect pour votre père et son souverain l'exigeait. J'espère de n'entendre plus son nom qu'en apprenant que le roi l'ait traitée avec générosité, en la confinant avec son mari loin de la cour, lui adoucissant, autant que cela convient et l'humanité l'exige, son sort.

XLVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 30 mai 1774.

Vous aurez vu par le courrier expédié le 26 nos inquiétudes, n'ayant plus de nouvelles depuis le malheureux jour du 10. L'Ambassadeur du roi nous ayant remis sa notification, nous n'avions rien de plus pressé que d'expédier le lendemain le courrier avec nos réponses et nous

continuerons ainsi tous les premiers et tous le 16 à en expédier; il m'importe trop de savoir de vos nouvelles justes, et des bruits alarmants causent souvent des inquiétudes insoutenables. On disait le roi malade, Mesdames Adélaïde et Sophie attaquées de la même maladie. Rien ne serait plus naturel pour ces deux princesses, ayant assisté le roi; mais rien ne serait plus effrayant que d'en savoir le roi attaqué. Dieu nous en préserve! Il fait la consolation et espérance de son peuple, de ses alliés, de sa famille. Je ne saurais vous exprimer, combien j'étais touchée des lignes que le roi a voulu mettre à la fin de votre lettre; cette cordialité, je la préfère à tout, et cette attention pour moi de me dire qu'il est content de ma chère fille et qu'il a pensé les premiers moments de sa pénible situation à moi, m'ont touchée aux larmes. Il s'exprime même qu'il voudrait avoir des conseils; que cela est respectable à son âge! Il en trouvera s'il ne précipite rien; qu'il fasse voir qu'il ne souhaite que le bien public, d'être le père de ses peuples, et que ceux qui auront à lui suggérer des moyens à y parvenir, seront écoutés et récompensés; qu'il veut s'instruire lui-même; s'il n'a de confiance dans ceux qui sont actuellement à la tête des départemens, après mûre considération qu'il prenne ceux qu'il croit les plus habiles et qui soient chrétiens et aient des vertus morales même. Point de gens fougueux, violents, ambitieux; point de premier ministre; cela fait trop souffrir le reste de ses égaux et le peuple. Que le roi soit lui-même son premier ministre à bien choisir ceux pour les départemens, les écouter et prendre après son parti. Nous sommes heureusement en paix, rien ne presse; la France a des ressources

immenses, il y a des abus énormes, mais ceux-ci augmentent pour ce moment les ressources, en les abolissant et s'attirant par là la bénédiction de ses peuples. La perspective est grande et belle, il ne s'agit que de ne rien précipiter et faire un bon choix des ministres et même des alentours. Il y a en France autant de ressources en sujets qu'en effets; et avec la grâce de Dieu, en suivant la voie de la vertu, en distinguant ceux qui en ont, et en éloignant ceux qui n'en ont point, je me flatte de voir le règne de Louis Auguste heureux et glorieux. La clémence et la générosité sont deux points, employés à temps qui surmontent tout; mais tout a ses bornes: employer ces deux moyens indifféremment à tout, cela ôte entièrement leur mérite.

Je me suis étendue sur ce point un peu trop, animée par la demande du roi, par ma tendresse à vous voir tous deux heureux et grands. Je parle à l'amie, à la confidente du roi, qui ne doit être occupée que de son bonheur et mériter sa confiance en plein. J'espère que les exilés à une époque si glorieuse auront tous leur grâce, et que Choiseul et sa soeur seront du nombre, mais je ne saurais m'empêcher de vous recommander une seule personne: c'est Durfort, qui a représenté la personne du roi ici à cette grande époque de votre mariage. Je vous l'ai toujours recommandé particulièrement, de même à Mercy: il n'a reçu aucune grâce, c'est un honnête homme, qui est vertueux et attaché, comme il le faut, à son maître, et qui a très-bien réussi ici. Je crois que vous lui devez cette reconnaissance, en priant le roi de vouloir lui faire quelque grâce et distinction. J'en écris aussi à Mercy de vous en faire souvenir, qu'une bonne fois il soit consolé; votre propre gloire l'exige. Vous savez

que je ne suis pas au reste portée aux recommandations, mais je n'ai pu passer celle-ci en oubli. Pour Mercy, je puis vous le donner comme un homme non seulement tout à vous, mais un homme bien éclairé sur les sujets et intrigues, et vous pouvez lui donner votre confiance entière: il est autant votre ministre que le mien. Heureusement nos intérêts, non seulement de coeur, mais de nos états sont liés si intimement que pour les bien faire, il faut les faire avec une intimité, comme feu le roi a bien voulu y mettre la première base, et la continuer, nonobstant les divers changements arrivés, toujours de même.

De mes chers enfants j'espère bien autant; une diminution me donnerait la mort. Il ne faut à nos deux monarchies que du repos pour ranger nos affaires. Si nous agissons bien étroitement liés ensemble, personne ne troublera nos travaux et l'Europe jouira du bonheur de la tranquillité. Non seulement nos peuples seront heureux, mais même tous les autres qui ne cherchent qu'à troubler par leurs intérêts particuliers. Les premiers 20 ans de mon règne en font preuve, et depuis notre heureuse alliance, qui est cimentée par tant de liens les plus tendres, ce repos commence à s'établir, qui est à souhaiter pour longues années. Mercy pourra vous informer de tout ce qui peut avoir connexion aux affaires générales: je ne lui laisserai rien ignorer. Mon style et mon caractère n'étant pas des meilleurs, mon bras et mes yeux me faisant faire souvent faux bond, je suis obligée de me servir d'une autre main à l'avenir. Vous excuserez les pâtés et les corrections dans celle-ci; je l'ai dû écrire à trois reprises, et le vent l'a jetée deux fois à terre. Vous connaissez les vents qui règnent dans mes chambres. Toutes les lettres,

toutes les gazettes même, que je me fais lire à cette heure, dans l'article de France, ne sont remplies que d'éloges et de belles actions du roi; celle des 200/m. francs lui fera toujours un honneur ineffaçable.

Le choix que le roi vous a permis de faire dans votre maison, n'a pas moins réussi: je vous en fais mon compliment; surtout ce que vous dites des Lorrains est touchant et à sa place. Il n'y a que le choix de Maurepas*), qui étonne, mais qu'on attribue à Mesdames. Je ne puis vous marquer mon étonnement, qu'on les a prises sans les moindres précautions à Choisy: si elles prennent la petite vérole, j'espère bien que vous ne resterez pas vingt quatre heures là. Mon Dieu! ce serait horrible! Je vous conjure (Dieu nous préserve, mais si le cas arrivait) d'employer toute votre tendresse et même autorité, à faire partir tout de suite le roi: le reste peut le suivre, mais point de tantes.

Vous me sollicitez encore pour Esterházy; plus il tarde à se rendre à mes ordres, et plus ses affaires s'empirent. Avant tout il faut se soumettre, et la punition ne sera pas si forte, mais il faut de la correction. Je ne puis m'empêcher de vous relever cette grande protection pour ce jeune homme, qui a triplement manqué et grièvement, et votre rigueur vis-à-vis de la famille ou adhérents de cette malheureuse; c'est la dernière fois, que nous nous occuperons de ces deux sujets, et cela n'était dit qu'en passant.

---

*) Jean Frédéric Phelippeaux Comte de Maurepas, welcher aus dem Exil zurückgerufen und zum ersten Minister ernannt wurde.

Celle-ci n'est que trop longue; je ne vous marque rien des nouvelles d'ici; vos soeurs ou la Brandis vous en informent exactement. Votre frère sera à cette heure à Bruxelles. Je n'ai eu de ses nouvelles que du 21 de Mayence; il se porte bien et s'approche de vous; que je lui porte envie! En vous embrassant tendrement je suis toujours . . . .

XLVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 1 juin 1774.

Madame ma chère fille! Vous pouvez vous imaginer mes inquiétudes sur la situation du roi. Autant que je suis pour l'inoculation, qui m'a conservé trois fils et six petits enfants, autant je suis en peine que dans le plus fort des chaleurs et sur les trois frères en même temps on l'entreprend. Dieu en soit loué, que vous n'ayez rien contribué à la décision, quoique la plupart des lettres vous l'attribuent; que vous en étiez enchantée, c'est à sa place; mais je crains bien que vos inquiétudes auront été des plus grandes. Autant que cette résolution fait honneur au caractère personnel du roi, autant elle fait trembler pour des jours si précieux, qui promettent à la France, à l'Europe un prince dont on attend le bonheur universel. Vous voilà actuellement dans les jours les plus critiques, je compte tous les moments; ils finissent s'il n'y a pas d'accident particulier à la quinzaine, mais je commence presque à douter si elle a été entreprise le 18, puisque nous n'avons aucune nouvelle, même par la

poste, elle devait nous venir aujourd'hui. L'attente et l'éloignement sont cruels dans des instants pareils. J'ai reconnu votre bon coeur en me priant de ne pas croire à d'autres nouvelles que celles que vous m'enverrez; mais est-on le maître de son sentiment, quand on aime bien et qu'on a eu tant de revers? La grâce de Choiseul m'a fait un plaisir sensible par rapport au roi, à vous et même pour l'alliance. Je suis flattée que même ceux, qui ne pensent pas de même comme vous, ont trouvé très-convenable et à sa place ce retour. J'attends à cette heure quelques grâces pour Durfort, quoique je convienne avec ceux qui disent qu'il n'a eu que la représentation; mais celle-ci seule exige quelques bontés. Vous recevrez par Rohan, qui a pris congé hier, une lettre. Je lui dois cette justice, que depuis quelques mois il s'est beaucoup changé en bien, mais j'avoue que je ne suis pas fâchée de ce changement, espérant que le roi ne laissera plus longtemps Georgel chargé d'affaires.

Je ne vous dis rien d'ici; ma tête n'est remplie, autant que mon coeur, que d'inoculation. J'ai recours aux pauvres qui prient Dieu bien instamment chez les bons capucins et au couvent de la reine, où je compte bien tenir un Te-Deum, si le bon Dieu nous accorde le rétablissement *Unseres werthen Königs;* quelque peu d'allemand pour que vous ne l'oubliez; je vous embrasse.

XLIX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 16 juin 1774.

Je ne saurais vous exprimer ma consolation et joie particulière sur tout ce qu'on entend de chez vous; tout l'univers est en extase. Il y a de quoi; un roi de 20 et une reine de 19, toutes leurs actions sont comblées d'humanité, générosité, prudence et grand jugement. La religion, les moeurs si nécessaires pour attirer la bénédiction de Dieu et pour contenir les peuples, ne sont pas oubliées, enfin je suis dans la joie de mon coeur et prie Dieu qu'il vous conserve ainsi pour le bien de vos peuples, pour l'univers, pour votre famille et pour votre vieille maman, que vous faites revivre. Je ne vous dis rien sur le choix des ministres que tout le monde trouve convenable. Je suis bien aise de la retraite d'Aiguillon et de la Vrillière sans lettres de cachet, méthode dure et pas usitée qu'en France jusqu'à cette heure, et j'aime, mes chers enfants, vous voir toujours aimés et estimés et pleins de bonté. Qu'il est doux de rendre les peuples heureux, fût-ce même seulement en passant. Que j'aime dans cet instant les Français! que de ressources dans une nation qui sent si vivement! Il n'y a qu'à leur souhaiter la constance et moins de légèreté; en rectifiant leurs moeurs cela se changera aussi. La génerosité du roi pour Trianon, qu'on dit la plus agréable des maisons, me fait grand plaisir, et ce que vous me marquez du testament du roi me paraît

très-bien. On compte beaucoup sur des millions qu'on aura trouvés dans la chatouille du roi, tout cela facilite les généreuses intentions du roi. Le refus du don gratuit et de la ceinture de la reine sont dignes de leurs princes et le bon mot de la reine, qu'on ne porte plus de ceinture, m'a fait plaisir. Le rétablissement de vos trois tantes intéresse tout l'univers après la belle action de ne pas avoir quitté leur père et s'être exposées, comme effectivement elles ont été infectées; mais dont je ne puis me taire et vous conjure, c'est de ne les laisser pas approcher du roi avant dix semaines. Vous savez les précautions, que le grand van Swieten, qui n'était rien moins que trop minutieux, a pris vis-à-vis de vos frères et soeurs, pour m'approcher. Il n'y a point de comparaison avec le cas présent: le roi est un objet trop intéressant, trop cher, pour ne pas prendre même des précautions superflues. L'espèce de petite vérole paraît même plus mauvaise en France que chez nous, et la maison de Bourbon n'a que trop de malheurs à compter; ainsi aucune précaution de trop. Joignez mes prières aux vôtres pour me rassurer sur ce point, qui gâte tout le bonheur dont je jouis à cette heure par toutes les belles actions qui sont innombrables, qu'on mande de tous côtés, et je me les laisse toutes conter; je lis même dans toutes les gazettes l'article de Paris. Employez-même votre autorité qu'on ne laisse approcher le roi de qui que ce soit qui ait eu la petite vérole, avant dix semaines.

C'est le premier courrier que je vous envoie; pour moi l'incommodité ne sera pas. J'ai trop de consolation de recevoir de vos nouvelles, mais si cela vous fatiguait, vous n'avez qu'à me marquer un mot, et je le remettrai au mois.

Agissez avec moi, non seulement comme votre tendre mère, mais votre intime amie. J'ai manqué par le dernier courrier de vous faire mon compliment pour votre fête; c'est tous les jours, presque toutes les heures que je fais des voeux pour vous, et ce jour particulièrement j'ai fait mes dévotions pour vous. Je ne réponds pas au roi pour ne pas l'incommoder, étant une réponse à la mienne. S'il veut m'écrire plus souvent, sans que cela l'incommode, tâchez qu'il le fasse comme vous sans le moindre cérémoniel. J'en ferai autant. Souvenez-vous de ce que je vous ai recommandé par le dernier courrier, de tâcher d'être l'amie et la confidente du roi, tout en dépend: son bonheur et le vôtre. Vous avez su si bien lui concilier l'amour du public et le rendre si affable, il faut continuer de même. Si j'ai tant recommandé de ne vous mêler des recommandations, c'était le danger où je vous voyais par la bonté de votre coeur, et comme vous dites vous-même, que par nonchalance ou paresse vous ne vous laissiez pas surprendre par d'autres: à cette heure le choix est fait, que le roi a un conseil, je n'en suis plus inquiète et vous feriez très-mal et contre nos intentions si vous voulez vous en passer entièrement. Vous avez fait un si bon choix avec la permission du roi de votre maison, que vous ferez très-bien de continuer de même. En France c'est tout différent d'ici et vous manqueriez autant en vous abstenant qu'ici en vous mêlant; c'est un point qui me tient extrêmement à coeur, puisqu'il s'agit du bonheur de vos jours, que je voudrais vous procurer par tout ce qui est possible, même aux dépens des miens.

L.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Marly, le 27 juin 1774.

Nous sommes ici il y a vendredi huit jours; le roi, mes frères et la comtesse d'Artois ont été inoculés le samedi; depuis ce moment ils n'ont pas manqué à se promener au moins deux fois par jour. Le roi a eu de la fièvre assez forte pendant trois jours, depuis avant-hier au soir l'éruption s'est décidée, et la fièvre a tombé si bien, qu'il n'y en a plus à cette heure. Il n'aura pas beaucoup de boutons, il en a au nez de fort remarquables, au poignet et à la poitrine, ils commencent déjà à blanchir. On lui avait fait quatre petites incisions, ces petites plaies suppurent bien, ce qui assure les médecins que l'inoculation a entièrement réussi. Les trois autres sont un peu moins avancés, l'éruption est pourtant déjà commencée, et ils vont très-bien.

La lettre de ma chère maman a mis la joie dans mon âme; je ne puis être heureuse qu'en la rendant contente de moi. Tout continue fort bien ici, mes tantes sont arrivées au soir; comme l'éruption est parfaitement bien établie, les médecins n'y trouvent aucun inconvénient. La cassette du feu roi s'est trouvée beaucoup plus légère qu'on ne la croyait; il n'y avait guère que 50/m. francs, qui font environ 20/m. florins. J'ai dit au roi la bonté de ma chère maman pour lui; il en est bien touché et reconnaissant. Rien n'échappe à votre tendresse pour moi; je suis comblée de joie de votre souvenir pour ma fête. Je compte que Mercy

dépêchera encore un courrier cette semaine; quoique nous n'ayons aucune inquiétude pour le roi, je serai bien aise d'en donner encore des nouvelles et de réitérer à ma chère maman le respect et la tendresse que ses bontés augmenteraient, s'il était possible.

LI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Marly, le 1 juillet 1774.

Madame ma très-chère mère. L'inoculation est entièrement finie; le roi n'a souffert véritablement que pendant la fièvre qui l'a fatigué et un peu accablé deux jours. Il sera purgé demain; je compte que les médecins feront un procès verbal sur tout ce qui s'est passé. Je l'enverrai à ma chère maman aussitôt qu'il sera fait. Mes frères et ma soeur sont également hors de toute crainte.

J'ai vu M. d'Esterházy avec grand plaisir; je souhaiterais bien que son cousin fût aussi raisonnable que lui. Je le trouve inexcusable de n'avoir pas obéi aux ordres de V.M. J'ai bien pensé à mon frère Maximilien depuis quelque temps. On m'a dit qu'il était venu à Dunkerque. Je n'ai pu le savoir si près sans désirer vivement de le voir. Je n'aurais jamais osé ici, étant trop près de Paris, mais si nous avions été à Compiègne, je ne sais si j'aurais pu m'empêcher de l'inviter à faire une course de quelques jours. Serait-il impossible qu'il y vînt de Bruxelles sans aller à Paris?

Nous serons à Compiègne depuis les premiers jours d'août jusqu'au commencement de septembre.

Vous voyez, ma chère maman, combien j'use du privilège d'amie, que vous voulez bien m'accorder, en vous parlant aussi franchement de mes rêveries. Je me remets en tout à votre indulgence et bonté, et vous embrasse avec autant de tendresse que de respect.

(Von der Hand des Königs:)

Je vous assure aussi avec ma femme, ma chère maman, que je suis très-bien rétabli de mon inoculation, et que j'ai très-peu souffert. Je vous demanderais la permission de vous embrasser, si mon visage était plus propre.

LII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 16 juillet 1774.

Je vous ai promis de vous communiquer ou avertir de ce qui me revient d'autre part du règne heureux qu'on se promet de Louis XVI et de sa petite reine. Le voilà, reste à évaluer si tout est vrai; il servira toujours de vous en prévaloir ou non; cela vient de ma tendresse pour vous, que rien ne me paraît de trop, quand il s'agit de vous. Tout est en extase, tout est fou de vous autres; on se promet le plus grand bonheur, et vous faites revivre une nation, qui était aux abois, et que son attachement seul pour ses princes soutenait. Il faut dire cela à sa louange, mais elle est vive,

et plus qu'elle n'en a besoin et espère tout du roi, et plus grande sera la difficulté à la contenter; à cela il n'y a qu'un seul moyen, de fixer des principes, et ne plus s'en départir. Il vaut mieux passer pour exact et économe, pour juste et religieux, comme on a cru que Louis XVI sera, que de croire qu'il sera capable de se laisser entraîner d'être bon ou faible, encore pis, et de ne pas soutenir la première idée que le public en a tirée et dont vous avez vu les effets merveilleux, même en dehors. La gratification d'Aiguillon de 500/m. livres, la pension de Monteynard et d'autres ont fait une grande sensation dans le public, non en admirant la générosité du roi, mais on cherchait les sujets qui ont pu entraîner le roi, et on a conclu tout de suite: il ne sera pas ferme et aura des favoris qui pourront le mener.

On parle aussi de millions destinés à des bâtiments; dans ce moment-ci, où des chevaux ont été réformés, on ne pouvait s'attendre à des dépenses pareilles, dix fois plus fortes. On dit qu'on ne connaissait pas la reine des autres princes, que la familiarité est extrême. Dieu me garde que je voudrais vous inspirer de leur faire sentir votre supériorité, où Dieu vous a mise, mais vous vous êtes déjà trouvée souvent attrappée tant par les tantes que par le comte ou la comtesse de Provence. Le comte d'Artois, on le dit hardi à l'excès; cela ne convient pas que vous le toléries, et vous pourriez à la longue vous en trouver le plus mal; il faut rester à sa place, savoir jouer son rôle, par là on se met et tout le monde à son aise. Toutes les complaisances et attentions pour tous, mais point de familiarité, ni jouer la commère; vous éviterez par là les tracasseries et recommandations. A cette heure, c'est le grand point: jus-

qu'à ce moment la dissipation était grande et même une suite nécessaire du changement. Je crains ce point pour vous plus que tout autre; il faut absolument vous occuper de choses sérieuses, qui peuvent être utiles, si le roi vous demande votre avis ou vous parle en amie. Ne le menez pas dans des dépenses extraordinaires; que ce charmant premier don du roi (Trianon) ne serve pas à faire de trop grandes dépenses, et encore moins de dissipations; tout dépend que cet heureux début, qui passe toute croyance, soit conservé et vous rende tous deux heureux, en rendant vos peuples de même, qui n'attendent leur salut que de vous. Un caractère soutenu de justice, mêlé de bonté et d'une économie convenable feront respecter ce monarque par les amis et ennemis. Moi-même j'ai rougi en mon particulier, qu'après 33 ans de règne je n'aie pas fait ce que ce cher prince a fait en 33 jours; mais il faut soutenir ce beau et merveilleux commencement, dont je suis très-occupée. Il faut que le roi, en approchant les honnêtes gens, en éloignant les intrigants, ait des amis qui puissent lui dire la vérité pure sans fard. Je ne sais si la réponse du roi est vraie, qu'on lit dans la gazette de Cologne, mais elle est admirable et m'a tiré les larmes: „qu'il souhaitait d'être informé du mal qu'on dirait de lui pour s'en corriger.“ Avec l'aide de Dieu et cette admirable volonté tout est à espérer, tout ira bien; je crains seulement votre paresse et dissipation: le seul ennemi que vous avez à craindre. Il faut vous rendre capable de servir de conseil au roi, et pour cela il faut orner son esprit de choses analogues à la tâche que vous avez à remplir. Je touche cette matière à Mercy, en l'animant d'y appuyer et de vous en faire souvenir en temps et lieu. Pour-

quoi serais-je si affectée de ce point, si je ne savais y être attaché tout votre bonheur, qui fait toute mon occupation? Je vous embrasse tendrement.

LIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Marly, le 14 juillet 1774.*)

Vos deux dernières lettres m'ont comblée de satisfaction par la bonté, avec laquelle ma chère maman pense à tout ce qui m'intéresse, et par ses bons avis qui sont encore plus de la tendresse et amitié que des droits de mère; si je n'en profite autant que je devrais, pour moi, au moins je répon-

---

*) An dem gleichen Tage richtete Ludwig XVI. das nachfolgende ganz eigenhändige Schreiben an Maria Theresia:

Madame ma soeur et belle mère, votre lettre m'a fait le plus grand plaisir, j'ai la plus grande satisfaction de recevoir de vos nouvelles, et de me rappeler au souvenir d'une mère si tendre; je me porte à merveille depuis mon inoculation, sauf une dent qui me tourmente depuis quelques jours, j'espère que cela passera bientôt; nous partons après-demain pour Compiègne, où ma femme m'a dit que vous permettiez à mon beau-frère de venir passer quelques jours; je serai enchanté de faire connaissance avec lui, ce que j'ai toujours désiré étant de connaître toute la famille; je reçois avec bien de la reconnaissance, ma chère maman, les conseils que vous me donnez pour ma santé, j'en profiterai; je vous prie de me permettre de vous embrasser, et de me dire toujours Madame ma soeur et belle-mère

Votre bon frère et beau-fils

Louis.

Marly, ce 30 juillet 1774.

drai à ma tendre mère avec sincérité et confiance. Il est bien vrai que les éloges et l'admiration pour le roi ont retenti par tout, il le mérite bien par la droiture de son âme et l'envie qu'il a de bien faire, mais je suis inquiète de cet enthousiasme français pour la suite. Le peu que j'entends des affaires, me fait voir qu'il y en a de fort difficiles et embarrassantes. On convient bien que le feu roi a laissé les choses en très-mauvais état; les esprits sont divisés, et il sera impossible de contenter tout le monde dans un pays où la vivacité voudrait que tout fût fait dans un moment. C'est bien vrai ce que dit ma chère maman, fixer des principes et ne s'en plus départir. Le roi n'aura pas la même faiblesse que son grand père. J'espère aussi qu'il n'aura pas de favori, mais je crains qu'il ne soit trop doux et trop facile, comme quand M. de Maurepas lui a fait donner les 500/m. francs à M. d'Aiguillon. La pension de M. de Monteynard est bien différente. On ne lui a donné que ce qu'on donne toujours aux ministres rétirés; il s'était conduit en honnête-homme et tout son tort était de déplaire au vilain tripot. Ma chère maman peut compter que je n'entraînerai pas le roi dans de grandes dépenses; bien au contraire je refuse de moi même les demandes qu'on me prie de lui faire pour de l'argent. Le roi ne pense pas à dépenser des millions en bâtiments, c'est une exagération comme sur bien des choses, et sur ma familiarité, qui ne pourrait être vue que de bien peu de monde. Ce n'est pas à moi à me juger, mais il me semble qu'il n'y a entre nous que l'air de bonne amitié et de gaieté de notre âge. Il est vrai que le comte d'Artois est bien vif et bien étourdi, mais je sais lui faire sentir ses torts. Pour mes tantes, on ne

peut plus dire qu'elles me conduisent; et quant à Monsieur et à Madame, il s'en faut bien que je me confie entièrement à eux.

Je dois avouer ma dissipation et paresse pour les choses sérieuses. Je désire et espère me corriger peu à peu, et sans jamais me mêler d'intrigues, me mettre en état de répondre à la confiance du roi, qui vit toujours de bien bonne amitié avec moi. Ce que dit la gazette de Cologne, est bien dans son coeur, mais je ne crois pas qu'il l'ait dit.

J'envoie à ma chère maman le rapport de l'inoculation. Elle en recevra douze exemplaires par Mercy. J'ai pensé que sa tendresse sera bien aise de savoir en détail tout ce qui s'est passé ici.

Le roi a renvoyé M. de Boynes, ministre de la marine; ce n'est pas pour ses liaisons et bassesses pour la du Barry, mais pour son incapacité reconnue de tout le monde; son successeur a la réputation d'un très-honnête homme. Je suis fâchée de la disgrâce des ducs d'Orléans et de Chartres, parceque je voudrais qu'il n'y eût plus de brouilleries. J'espère que celle-ci ne durera pas: il ne sont exilés nulle part; seulement défense de venir à la cour. Le roi ne pouvait pas les y laisser dans le moment où ils refusaient d'aller au service de son grand-père.

Je suis transportée de la bonté de ma chère maman pour laisser venir à Compiègne mon frère; s'il venait, je ferais tout de mon mieux pour lui ôter l'air d'embarras, mais la santé de Rosenberg me fait craindre qu'il ne puisse pas venir.

Je suis bien touchée des prières que ma chère maman a fait faire, et de l'affection de mes chers compatriotes; je

leur rends bien le change par mes sentiments, mais je ne pourrai jamais montrer à ma chère maman, combien j'ai de respect, de tendresse et de confiance en elle.

P. S. L'abbé serait bien affligé si j'oubliais de le mettre à vos pieds.

LIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Versailles, ce 7 septembre (1774).

Madame ma très-chère mère. J'ai été vraiment fâchée de ne pas voir mon frère; je m'en faisais un grand plaisir, et le roi m'a paru bien penser comme moi. Je reconnais bien la tendresse de ma chère maman à l'inquiétude qu'elle a pour le temps où il sera ici; je suis sûre que s'il manque quelque chose dans les manières et le langage, il en dédommagera par sa bonne éducation et ses qualités; d'ailleurs nous avions peu de monde à la fin de Compiègne et c'eût été une bonne occasion pour prendre en peu de jours une première idée de ce pays-ci.

J'espère que ma chère maman sera rassurée dans ce moment-ci sur le coadjuteur, et qu'elle sera contente du baron de Breteuil. Il a beaucoup d'esprit et l'âge a diminué sa vivacité. Le coadjuteur a eu une petite consolation dont il n'est pas trop content quoiqu'il se vante beaucoup. On

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

lui a donné une pension de 50000 francs pour payer ses dettes jusqu'à ce qu'il ait l'évêché de Strasbourg; j'en fais mon compliment à ses créanciers.

Le peuple a fait des extravagances de joie du renvoi du chancelier*) et du controleur général**). Je ne me mêle d'aucune affaire, mais je désire bien que celle-ci finisse, car je crains qu'elle ne donne bien de la peine et de la tracasserie au roi. J'ai déjà dit à ma chère maman, que M. Turgot***) était un très-honnête homme; cela est bien essentiel pour les finances. On a mis M. de Sartines†) pour la marine; il s'est fait adorer du peuple étant lieutenant de police; je ne sais pourtant s'il a des talents pour la marine, peut-être par la suite le changera-t-on de place; c'est toujours un grand bonheur qu'un aussi honnête homme soit auprès du roi. Pour moi j'en suis enchantée; pour le garde des sceaux††), je ne le connais point du tout.

En revenant de Compiègne j'ai eu une petite indisposition fort désagréable en voyage; la grande chaleur et le mouvement de la voiture où j'étais montée en sortant de table, m'ont porté au coeur, ce qui m'a fait beaucoup vomir, ce qui m'a fait grand honneur dans le public, mais malheureusement ma chère maman voit bien que j'étais bien loin de grossesse. Quatorze heures de repos m'ont entièrement

---

*) Maupeou.

**) Der Abbé Joseph Marie Terray.

***) Anne Robert Turgot, der berühmte Nachfolger des Abbé Terray.

†) Antoine Raimond de Sartines.

††) Armand Thomas de Miroménil.

remise et il n'y paraît plus du tout. Ma chère maman ne me parle point de sa santé; j'espère qu'elle est bonne, mais j'aimerais bien à être rassurée sur la chose du monde qui m'est la plus chère; permet-elle que je l'embrasse de tout mon coeur?

ANTOINETTE.

L'abbé se met à vos pieds.

LV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Fontainebleau, le 18 octobre 1774.

Madame ma très-chère mère. Nous sommes à Fontainebleau depuis huit jours; ma santé est tout à fait remise. Je ne puis pas dire autant de celle de ma tante Adélaïde, qui est restée à Versailles avec mes deux autres tantes à cause de la fièvre double tierce, qui lui a pris la veille de notre départ. Elle s'en croit délivrée à cette heure et compte venir la semaine prochaine. Avant de venir ici, nous avons passé cinq jours à Choisy; le roi y était à merveille, de la plus grande honnêteté pour tout le monde et surtout pour les dames, pour lesquelles il avait bien plus d'attention qu'on en espérait de son éducation. Nous avons soupé tous les soirs tant avec celles de Choisy qu'avec celles qu'on invitait de Paris; cela a bien réussi dans le monde, et je crois que rien n'est plus propre pour former le roi et le faire aimer. Je voudrais bien l'engager à en faire autant ici. Pour la

chasse il est vrai que quelquefois elles sont bien violentes; j'en suis très-fâchée, mais pourtant je dois convenir qu'il s'est modéré depuis qu'il est roi, et qu'il a beaucoup diminué de ses chasses. . . . . .

Certainement M^me^ du Muy *) s'apercevra de la bonté que ma chère maman a eue de m'en parler; quoiqu'elle soit bien nouvellement ici, on dit beaucoup de bien de son esprit et de son caractère.

C'est bien à moi de me désoler de n'avoir pu encore trouver un peintre qui attrappe ma ressemblance; si j'en trouvais un, je lui donnerais tout le temps qu'il voudrait, et quand même il ne pourrait en faire qu'une mauvaise copie, j'aurais un grand plaisir de la consacrer à ma chère maman. Le roi sera bien flatté, qu'elle veuille bien son portrait; je souhaite qu'il en envoie un bien ressemblant. J'attends avec bien de l'impatience les cheveux que j'ai pris la liberté de demander à ma chère maman, elle ne peut imaginer combien ils me seront précieux. Permet-elle que je l'embrasse de tout mon coeur?

ANTOINETTE.

L'abbé se met à vos pieds.

---

*) Die Gemahlin des Grafen Louis Nicolas du Muy, Marschalls von Frankreich.

LVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Le 16 novembre 1774.

Mâdame ma très-chère mère. Je suis bien contente d'avoir pu remplir vos intentions. Le roi m'a accordé la présentation de M^me^ de Vergennes**); le mari, à qui je l'ai annoncé, m'en a paru touché et attendri jusqu'aux larmes.

La grande affaire des parlements est enfin terminée; tout le monde dit que le roi y était à merveille. Mercy y a assisté et vous en rendra compte. Quoique je n'aie pas voulu me mêler ni même questionner sur ces affaires, j'ai été sensible à la confiance du roi. Ma chère maman en jugera par le papier que je lui envoie; il est de l'écriture du roi, qui me l'a donné la veille du lit de justice. Tout s'est passé comme il le désirait et les princes du sang nous sont venus voir dès le lendemain. J'ai bien de la joie de ce qu'il n'y a plus personne dans l'exil et le malheur; lorsqu'on avait cassé les parlements, la moitié des princes et des pairs s'était opposée; aujourd'hui tout est réussi et cependant il me paraît, que si le roi soutient son ouvrage, son autorité sera plus grande et plus solide que par le passé. J'aurais regretté ce chancelier comme défenseur des droits du roi, mais

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Die Gemahlin des Grafen Charles de Vergennes, welcher damals zum Minister der auswärtigen Angelegenheiten ernannt wurde.

outre qu'il était souvent de mauvaise foi, on prétend qu'il a brouillé toutes les affaires pour s'en emparer et les arranger à son goût et intérêt.

Je suis bien contente d'avoir engagé le roi à donner à souper une fois la semaine avec nous aux cavaliers et dames; je crois que c'est le meilleur moyen d'empêcher qu'on ne l'entraîne à de mauvaise compagnie comme son grand-père. Cela est encore bon pour diminuer la familiarité qu'il aurait pu avoir avec ses valets. Jusqu'ici les soupers passent à merveille, je regarde comme mon devoir d'y parler et avoir attention pour tout le monde.

Le roi vient de faire une chose charmante pour moi. Je n'avais pour ma cassette que quatre vingt seize mille livres, comme la feue reine, dont on avait payé les dettes trois fois; je n'en ai jamais fait, mais j'aurais été obligée à de la lésinerie: le roi, sans que j'en susse rien, a augmenté ma cassette de plus du double; j'aurai deux cent mille francs par an, qui font quatre vingt mille florins.

J'avais oublié Beaumarchais*); c'est encore une occasion où le roi m'a montré son amitié et confiance. Il regarde cet homme comme un fou, malgré tout son esprit, et je crois qu'il a raison. Il est vrai que le comte d'Artois est turbulent et n'a pas toujours la contenance qu'il faudrait; mais ma chère maman peut être assurée que je sais l'arrêter dès qu'il commence des polissonneries, et loin de me prêter à des familiarités, je lui ai fait plus d'une fois des leçons mortifiantes en présence de ses frères et ses soeurs.

---

*) Pierre Augustin Caron de Beaumarchais.

L'abbé est bien touché et reconnaissant des bontés et du souvenir de ma chère maman; il m'en serait plus attaché s'il ne m'était aussi fidèlement dévoué que possible.

Les peintres me tuent et désespèrent; j'ai retardé le courrier pour laisser finir mon portrait; on vient de me l'apporter; il est si peu ressemblant que je ne puis l'envoyer. J'espère en avoir un bon pour le mois prochain.

Ma chère maman voudra-t-elle bien m'envoyer la mesure de son troisième doigt ou du petit pour les deux bagues; il y en a de charmantes en forme de jarretière; pour les bracelets je me suis trompée, il est vrai qu'on en a fait, mais ils sont si vilains qu'on n'en fait plus.

Les cheveux de ma chère maman font mon bonheur, j'en ai en coeur et en bagues: je n'ai pas besoin de ces précieux bijoux, pour me rappeler à tout moment la meilleure et la plus tendre des mères.

ANTOINETTE.

LVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Le 30 novembre 1774.

Madame ma chère fille. Je suis bien contente que mes vieux grisons vous ont voulu faire tant de plaisir. Je vous envoie la mesure désirée du troisième doigt et du petit par un officier, qui les remettra à Mercy. Vous serez étonnée de la mesure de mon doigt et elle est bien juste. Tous ces deux tableaux de porcelaine m'ont fait grand plaisir; ils

sont charmants, hors le minois de ma chère reine, qui est bien mal. Quelque mauvais portrait que vous puissiez avoir, je vous prie de me l'envoyer toujours. Lascy est scandalisé de ne trouver chez moi un seul portrait de vous que celui avant votre départ de la Bertrand*), comme il l'a été en voyant le vilain portrait de l'empereur chez vous. Je fais actuellement travailler à un autre, mais il ne sera achevé qu'aux pâques.

Je vous renvoie ce papier précieux du roi, c'était un grand jour et j'espère que les suites confirmeront la bonté de l'entreprise. J'approuve infiniment, ma chère prudente fille, que vous n'êtes entrée en rien dans cette affaire plus que délicate, et que vous n'ayez pas même fait des questions; cela vous fait honneur et à vos 19 ans de discrétion; mais cette confiance du roi, en vous communiquant lui-même le tout avant de l'entreprendre, a tout lieu de me flatter et consoler. Conservez soigneusement cet avantage par votre discrétion autant qu'en vous rendant capable de pouvoir lui être de ressource et de conseil dans ces sortes d'occasions, sans cela rien ne se soutiendra. Je vous recommande toujours la lecture, unique moyen pour nous autres et pour former nos idées et coeurs. Si on s'apercevait, surtout en France, où on épluche tout et tire tout en conséquence, que vous n'entriez en rien, vous seriez bientôt déchue de tous

*) Gabriele Bertrand, eine geschickte Künstlerin. Im Jahre 1737 zu Luneville geboren, verheirathete sie sich in Wien mit dem Hofbildhauer Beyer. Ihr bekanntestes Gemälde ist ein Bildniss Maria Theresia's, welches im Auftrage der Königin Caroline von Neapel gemalt wurde und die Kaiserin darstellt, wie sie den Trauerflor wegwirft und die Regierungsgeschäfte übernimmt.

ces applaudissements qu'on vous prodigue à cette heure. C'est le monde, cela arrive à nous tous plus tard ou plus tôt, mais il faut donc se tenir dans une assiette telle que cela ne puisse arriver par notre faute.

J'étais étonnée et flattée de la réponse du président du parlement au roi pour tout ce qu'il disait de vous; jugez combien mon coeur sent le prix de tout cela; il faut conserver, mériter tout cela. Les soupers, je les trouve admirables, je les aimerais mieux trois qu'une fois.

Je vous remercie pour la réussite de Mme Vergennes; je vous en ai une vraie obligation: lui nous ayant rendu des services réels à Constantinople et étant un honnête homme et bon ministre. Mme du Muy a écrit à Mme Esterházy, avec quelle bonté vous l'aviez traitée à Fontainebleau: tout cela est charmant de votre part; mais voilà un oubli! J'y reviens toujours, ce malheureux Durfort sera-t-il oublié pour toujours?

L'affaire de la chatouille est bien touchante, mais surtout ce que vous ajoutez que vous ne ferez jamais des dettes; vous seriez plus coupable à cette heure que toute autre. Je suis bien aise que vous êtes tirée de cet embarras de lésineries, et que vous pouvez faire des générosités. Je ne vous parle point d'affaires, Mercy pourra vous les dire, elles sont très-désagréables, tant celle de Pologne que de Moldavie, et bien contraires à ma façon de penser; mais je n'ai pu me séparer des deux autres puissances sans m'exposer à une guerre, ce que je n'étais pas en état de faire alors. Je finis vous embrassant tendrement, vous assurant que vous me faites vivre 10 ans de plus par toutes les consolations que vous me procurez.

LVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 17 décembre (1774).

Madame ma très-chère mère. Je suis dans le bonheur d'avoir pu donner quelques moments de satisfaction. Elle n'aura pas tant de joie en apprenant qu'on croit la comtesse d'Artois grosse; elle a passé le 14 pour la seconde fois; elle n'est pas incommodée du tout. J'avoue à ma chère maman que je suis fâchée qu'elle devienne mère avant moi, mais je ne m'en crois pas moins obligée à avoir pour elle plus d'attention que personne. Le roi a eu il y a huit jours une grande conversation avec mon médecin; je suis fort contente de ses dispositions et j'ai bonne espérance de suivre bientôt l'exemple de ma soeur.

Le pauvre Dutillot**) est mort subitement; quoique je le connusse peu, cela m'a fait de la peine par les bontés qu'avait ma chère maman pour lui.

L'affaire du parlement continue à bien aller, cependant il y a déjà eu une assemblée des pairs; mes frères y ont été, on n'a rien décidé et on est revenu à l'avis de M. le prince Conti, qui était de remettre la délibération au 30 de ce mois; cela me paraît bon parcequ'il y a du temps pour prendre des mesures.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Guillaume Léon Dutillot Marquis de Felino, durch lange Zeit erster Minister des Herzogs von Parma.

Je n'ai vu Mercy qu'un moment le jour où il m'a remis les lettres; je l'attends mardi pour qu'il me parle de la Pologne et de la Moldavie; ces vilaines affaires m'affligent pour mille raisons, mais surtout pour le tourment qu'elles donnent à ma chère maman; après toutes les peines qu'elle s'est données pour ses enfants et pour ses peuples, elle mériterait bien de jouir du fruit de ses travaux. C'est le plus ardent de mes voeux et de mes prières; ma chère maman, daigne-t-elle les agréer à ce renouvellement d'année, et me croire avec le respect le plus tendre et le plus reconnaissant sa bien obéissante fille

ANTOINETTE.

Ma chère maman doit savoir actuellement que M. de Durfort est duc de Civrac. L'abbé a l'honneur de se mettre à vos pieds.

On vient enfin de m'apporter deux portraits; ils ne sont pas encore tels que je les désirerais pour ma chère maman, pourtant j'espère qu'elle ne sera pas mécontente, surtout du petit.

Le roi vient de donner la place de premier écuyer au duc de Coigny*); ce choix est généralement approuvé; M. de Durfort l'avait jadis demandée, mais il n'a pas assez d'activité pour cette place, d'ailleurs le roi a eu la bonté de le faire duc avant de la nommer.

---

*) François Henri de Franquetot, duc de Coigny, nach der Restauration Marschall von Frankreich, geboren 1737, gestorben 1821.

LIX.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN MERCY.*)

Ce vendredi matin. (Février 1775).

Je sais, Monsieur le Comte, que mon frère**) doit venir demain matin voir plusieurs choses ici et nommément le grand Trianon. S'ils pouvaient finir par là, je leur donnerais tout de suite à diner au mien. Je me charge d'y faire donner à diner aux valets de chambre et femmes de chambre pour qu'ils puissent faire leur toilette après diner pendant que je ferai la mienne. J'ai demandé pour tout leur monde les mêmes places qu'au dernier spectacle. Il faut prévenir M^me^ de Cusani que je ne lui donnerai pas à diner, mais qu'elle aura une loge comme la dernière fois, ainsi que M. Scotti. Voyez, je vous prie, si cet arrangement leur convient et mandez-le moi ce soir. Adieu, Monsieur, vous connaissez mes sentiments pour vous.

Comment trouvez-vous le jugement?

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Der Erzherzog Maximilian.

LX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 5 mars 1775.

Madame ma chère fille. Votre lettre du 18 au milieu de vos continuels amusements du carnaval et de la joie que vous a causée l'arrivée de votre frère, m'a été bien consolante. Tout ce que vous me dites de touchant pour votre famille et pour moi m'a attendrie, aussi comme vous l'étiez à l'entrevue de votre frère. Vous soutenez si bien ce sentiment en toute occasion, que je ne saurais qu'en être touchée et glorieuse et souhaiter que rien ne puisse jamais y porter atteinte. Votre frère et Rosenberg ne peuvent assez marquer leur satisfaction et étonnement de votre situation et conduite, et je m'attends en trois semaines de m'en occuper encore plus. Que d'heureux moments n'en aurais-je pas? Je vous remercie de tout ce que vous avez bien voulu faire pour votre enfant, et vous vous acquitterez de même de ma part auprès du roi, étant très-sensible à toute l'amitié qu'il a voulu avoir pour votre frère et à toutes les marques de bonté pour le comte de Burgau. Actuellement le voilà déjà parti; cela lui paraîtra un songe. Je vous sais bon gré du projet du sacre du roi, mais je ne le trouve pas combinable; mais il aura une autre fois, si vous le souhaitez, le bonheur de vous revoir. Grâce à Dieu! voilà cet éternel carnaval fini! Vous me trouverez bien vieille par cette ex-

clamation, mais j'avoue, les fatigues étaient de trop dans ces veilles; je tremblais pour la santé et pour l'ordre de la vie ordinaire de la cour, point essentiel à conserver. Toute lecture, toute autre occupation auront été interrompues pendant deux mois; le temps est précieux et il n'y a de perte réelle et irréparable que celle-ci. Quand on est jeune, on n'y pense pas; quand on vieillit, on le reconnaît, mais alors d'autres faiblesses nous rendent fautives. De même je ne peux m'empêcher de vous toucher un point que bien des gazettes me répètent trop souvent: c'est la parure dont vous vous servez; on la dit depuis de la racine des cheveux 36 pouces de haut, et avec tant de plumes et rubans qui relèvent tout cela! Vous savez que j'étais toujours d'opinion de suivre les modes modérément, mais de ne jamais les outrer. Une jeune jolie reine, pleine d'agréments, n'a pas besoin de toutes ces folies; au contraire la simplicité de la parure fait mieux paraître et est plus adaptable au rang de reine. Celle-ci doit donner le ton, et tout le monde s'empressera de coeur à suivre même vos petits travers; mais moi, qui aime et suis ma petite reine chaque pas, je ne puis m'empêcher de l'avertir sur cette petite frivolité, ayant au reste tant de raisons d'être satisfaite et même glorieuse sur tout ce que vous faites.

Vous recevrez une lettre de l'empereur qui m'a fait grand plaisir; je vois qu'il pense sérieusement à vous venir voir, et il vous marque ses conditions. Pour Breteuil, je le trouve bien vieilli; mais il me rendra la pareille; il m'a remis la plus belle chose et la plus chère à mon coeur: votre buste très-bien travaillé, et deux quadres charmants, mais mes bagues, surtout celle de vos cheveux, ne me quittent

pas et ont toujours la préférence. Je vous remercie de tous ces chers et beaux présents, et vous prie de me croire toujours votre bien fidèle mère et amie.

LXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 17 mars 1775.

Madame ma très-chère mère. Le départ de mon frère m'a fort affligée; c'est une chose cruelle que le doute de savoir si jamais on se verra. Il s'est fait ici la réputation de bien élevé par sa politesse, honnêteté et attention pour tout le monde. Il n'a pas si bien réussi pour les choses qu'on lui a montrées, parcequ'il a toujours été fort indifférent. Je crois que dans quelque temps il sera plus en état de profiter d'un pareil voyage.

J'espère que bientôt on ne parlera plus de la tracasserie des princes, qui a été bien envenimée par de vilains gens, qui en auraient voulu faire une division éternelle. Après le départ de mon frère, le roi a fait dire aux princes, hors M. le duc de Chartres, de ne pas venir de 10 ou 12 jours souper chez lui. Mardi dernier M. le prince de Condé et son fils sont revenus souper; je les ai traités comme à l'ordinaire, sans leur parler de rien. M. le duc d'Orléans et M. le prince de Conti ne sont pas encore revenus, mais c'est qu'ils ont la goutte.

Quoique le carnaval m'ait bien amusée, je conviens qu'il était temps qu'il finît. Nous sommes remis à cette heure

dans notre train ordinaire, et j'en profiterai pour causer davantage avec le roi, qui est toujours de très-bonne amitié avec moi.

Il est vrai que je m'occupe un peu de ma parure, et pour les plumes, tout le monde en porte, et il paraîtrait extraordinaire de n'en pas porter. On en a fort diminué la hauteur depuis la fin des bals.

La lettre de l'empereur m'a fait très-grand plaisir; c'est actuellement que j'espère véritablement de le voir. Je lui répondis sur toutes ses conditions; il doit être bien sûr de toutes celles qui dépendront de moi, et pour le reste il verra qu'à peu de choses près il sera le maître de suivre tous ses goûts.

Mme de Brionne n'ayant guère d'espérance pour le mariage de sa fille, elle m'a priée d'informer ma chère maman qu'elle allait y renoncer tout-à-fait, et de la remercier de la part qu'elle a bien voulu y prendre. Je suis fâchée qu'elle a manqué un si bon établissement; j'espère cependant qu'elle en trouvera de convenable, et elle le mérite pour son esprit et pour son caractère. Je n'ai point de termes suffisants pour remercier ma chère maman de toutes ses bontés et amitiés. Je sens un plaisir unique, qu'elle veuille bien porter mes bagues; rien n'égale mon respect, ma tendresse et ma reconnaissance.

LXII.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN FRANZ XAVER VON ROSENBERG.*)

Le plaisir que j'ai eu à causer avec vous, Monsieur, doit bien vous répondre de celui que m'a fait votre lettre. Je ne serai jamais inquiète des contes qui iront à Vienne tant qu'on vous en parlera; vous connaissez Paris et Versailles, vous avez vu et jugé. Si j'avais besoin d'apologie, je me confierai bien à vous; de bonne fois j'en avouerai plus que vous n'en dites, par exemple mes goûts ne sont pas les mêmes que ceux du roi qui n'a que ceux de la chasse et des ouvrages mécaniques. Vous conviendrez que j'aurais assez mauvaise grâce auprès d'une forge; je n'y serais pas Vulcain et le rôle de Vénus pourrait lui déplaire beaucoup plus que mes goûts qu'il ne désapprouve pas.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

(Mit Beibehaltung der Schreibart der Königin):

le plaisir que j'ai eu a causer avec vous, Monsieur, doit bien vous repondre de celui que ma fait votre lettre je ne serai jamais inquiette, des contes qui yront a Vienne tant qu'on vous en parlera, vous connoissez paris et versailles, vous avez vue et jugé, si j'avois, besoins d'apologie je me confirai bien a vous, de bonne fois, j'en avourai plus que vous n'en dite, par exemple mes gouts ne son pas les mêmes que ceux du Roi, qui n'a que ceux de la chasse, et des ouvrages mechaniques, vous confiendrai, que j'aurai assez mauvaise grace auprès d'une froge, je n'y serai pas Vulcain et le role de venus pouroit lui deplaire beaucoup plus que mes gouts, qu'il ne désapprouve pas.

Les princes sont tous revenus à l'exception de M. le prince de Conti qui a encore la goutte et qui m'a fait dire tous ses regrets par sa nièce. On ne parle plus du tout de cette tracasserie.

Notre vie actuelle ne ressemble en rien à celle du carnaval. Admirez mon malheur, car les dévotions de la semaine sainte m'ont beaucoup plus enrhumée que tous les bals. Vous trouvez sûrement que cela est bien fait pour cela. J'ai établi chez moi un concert tous les lundis qui est charmant. Toute étiquette en est ôtée. J'y chante avec une société de dames choisies qui y chantent aussi. Il y a quelques hommes aimables mais qui ne sont pas de la jeunesse; il y a

---

les princes sont tous revenu a l'exception de M. le prince de conti qui a encore la goute, et qui ma fait dire tous ces regrets par sa niece, on ne parle plus du tout de cette tracasserie.

Notre vie actuel ne ressemble en rien a celle du carnaval, admiré mon malheur les devotions de la semaine saintes m'ont beaucoup plus enrhumé que tout les bals. vous trouvez surement que cela est bien fait pour cela. J'ai etablie chez moi un concert tout les lundi qui est charmant toute etiquette en est ôté, j'y chante avec une societé de dames chosie qui y chante aussi il y a, quelques hommes aimables mais qui ne sont pas de la jeunesse, il y a M. de Duras, le Duc de Noailles, le baron de besenwalde, d'Esterhazy, M. de polignac, de Guémené, et deux ou trois autres cela dure depuis six heures jusqu'a neuf est ne paroit long a personne.

Je suis bien fachée que vous ayez de si bonne raison de ne pas continuer les voyages c'est un grand malheur pour mon frere, j'espere que vous l'aurai bien preché avant son depart, vous s'avez qu'il faut stile un peu vif, pour l'animer, dieu veuille, que vous en soyez venu a bout. Je ne vous pardonne pas vos excuses sur la longeur de votre lettre; il faudroit que vous me crussiez bien fause pour douter de mes sentiments pour vous et du plaisir que jaurai a recevoir de vos lettres, j'y compte

Antoinette.

ce 17 avril.

M. de Duras, le Duc de Noailles, le baron de Besenval, d'Esterházy, M. de Polignac, de Guéménée et deux ou trois autres. Cela dure depuis six heures jusqu'à neuf et ne paraît long a personne.

Je suis bien fâchée que vous ayez de si bonnes raisons de ne pas continuer les voyages; c'est un grand malheur pour mon frère. J'espère que vous l'aurez bien prêché avant son départ; vous savez qu'il faut un style un peu vif pour l'animer. Dieu veuille que vous en soyez venu à bout. Je ne vous pardonne pas vos excuses sur la longueur de votre lettre; il faudrait que vous me crussiez bien fausse pour douter de mes sentiments pour vous et du plaisir que j'aurai à recevoir de vos lettres. J'y compte.

ANTOINETTE.

ce 17 avril (1775.)

Aufschrift: A Monsieur le comte de Rosemberg.

Siegel von rothem Wachs. Doppelschild; das französische (die drei Lilien) und das österreichische Wappen.

LXIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 2 juin 1775.

J'étais enchantée de tout ce que vous me dites du maintien du roi et des ordres vis-à-vis du parlement dans cette malheureuse émeute. Je crois comme vous qu'il y a quelque chose dessous. Le même langage que vous me marquez,

ont porté aussi nos gens en Bohême, hors que les vôtres étaient pour la cherté du pain, et les nôtres pour les corvées. Ils ont prétendu aussi qu'il y avait une ordonnance, qui les abolissait. En général cet esprit de mutinerie commence à devenir familier partout, c'est donc la suite de notre siècle éclairé. J'en gémis souvent, mais la dépravation des moeurs, cette indifférence sur tout ce qui a rapport à notre sainte religion, cette dissipation continuelle sont cause de tous ces maux. Je vous avoue que j'ai vu avec grande peine dans des feuilles imprimées, que vous vous abandonnez plus que jamais à toutes sortes de courses au bois de Boulogne aux portes de Paris avec le comte d'Artois, sans que le roi y soit. Vous devez savoir mieux que moi que ce prince n'est nullement estimé, et que vous partagez ainsi ses torts. Il est si jeune, si étourdi; passe encore pour un prince; mais ces torts sont bien grands dans une reine plus âgée et dont on avait tout autre opinion. Ne perdez pas ce bien inestimable que vous aviez si parfaitement. Une princesse doit se faire estimer dans ses moindres actions, et point faire la petite maîtresse, ni en parure, ni dans ses amusements. On nous épluche trop, pour ne pas être toujours sur ses gardes.

Il y a encore un point plus triste pour moi: toutes les lettres de Paris disent que vous êtes séparée de lit avec le roi, et que vous avez peu de part à sa confiance. J'avoue que cela me frappe d'autant plus que de jour étant toujours dissipée et sans le roi, cette amitié, cette coutume d'être ensemble finira bientôt de même, et je ne prévois que des malheurs et chagrins pour vous dans la plus brillante position, que Rosenberg m'a assurée de ne dépendre que de vous de la conserver, le roi vous aimant et estimant. Votre

seule tâche doit être de vous trouver le plus souvent toute la journée chez lui, de lui tenir compagnie, d'être sa meilleure amie et confidente, et tâcher de vous mettre au fait des choses pour pouvoir raisonner avec lui et le soulager; qu'il ne trouve jamais d'ailleurs plus d'agréments et de sûreté que dans votre compagnie. Nous sommes dans ce monde pour faire du bien aux autres; votre tâche est une des plus essentielles; nous ne sommes pas pour nous-mêmes et pour nous amuser, mais pour acquérir le ciel, où tout tend, et qui ne se donne pas gratis; il faut le mériter. Pardonnez ce sermon, mais je vous avoue: ce lit à part, ces courses avec le comte d'Artois ont mis d'autant plus de chagrin dans mon âme que j'en connais les conséquences et ne saurais vous les présenter trop vivement pour vous sauver de l'abîme où vous vous précipitez. Attribuez à ma tendresse ces alarmes, mais ne les croyez pas superflues.

LXIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

A Versailles, le 22 juin 1775.

Madame ma chère mère. Depuis votre chère lettre du 17 mai je n'ai point eu d'occasion pour répondre. Mon frère Ferdinand doit être bien content d'avoir un héritier; je plains sa femme d'avoir souffert, mais revenue en convalescence, le plaisir de voir son enfant doit lui faire oublier tout. Si j'étais en sa place, je crois que ma santé n'arrêterait pas le voyage de Vienne. Madame la comtesse de la Marche m'a dit que sa nièce allait fort bien à cette heure.

L'empereur m'a fait grand plaisir en m'écrivant de venir au moment de l'arrivée de mes trois frères. Le sacre a été parfait de toute manière, il paraît que tout le monde a été fort content du roi; il doit bien l'être de tous ses sujets: grands et petits, tous lui ont montré le plus grand intérêt, les céremonies de l'église étaient interrompues au moment du couronnement par les acclamations les plus touchantes. Je n'ai pu y tenir, mes larmes ont coulé malgré moi, et on m'en a su gré. J'ai fait de mon mieux pendant tout le temps du voyage pour répondre aux empressements du peuple, et quoiqu'il y ait eu beaucoup de chaleur et de foule, je ne regrette pas ma fatigue, qui d'ailleurs n'a pas dérangé ma santé. C'est une chose étonnante et bien heureuse en même temps, d'être si bien reçu deux mois après la révolte et malgré la cherté du pain, qui malheureusement continue. C'est une chose prodigieuse dans le caractère français de se laisser emporter aux mauvaises suggestions et de revenir tout de suite au bien. Il est bien sûr qu'en voyant des gens qui dans le malheur nous traitent aussi bien, nous sommes encore plus obligés de travailler à leur bonheur. Le roi m'a paru pénétré de cette vérité; pour moi, je sais bien que je n'oublierai de ma vie (dût-elle durer cent ans) la journée du sacre. Ma chère maman qui est si bonne, aurait bien partagé notre bonheur.

Le rhume que j'ai eu pendant longtemps, s'est entièrement passé avec le lait. Il est vrai que pendant qu'il a duré, le roi a couché dans son appartement; mais ma chère maman peut être rassurée sur cet article, il y a longtemps qu'il est revenu. De plus il y avait une grande incommodité de nos appartements; nous ne pouvions aller l'un chez l'autre sans

être vus de tout le monde. J'ai fait faire une communication, par où il peut venir chez moi, et moi chez lui sans être aperçus. Je suis fâchée que ma chère maman juge de mes promenades au bois de Boulogne par les papiers publics; ils disent souvent faux et exagèrent toujours. Les jours, où j'ai été avec le comte d'Artois, le roi faisait des chasses où il était absolument impossible que j'y allasse. D'ailleurs c'était toujours de l'aveu du roi, et à ces promenades il y avait toujours beaucoup d'hommes et de femmes de la cour. Esterházy, qui en était, pourrait bien assurer qu'il n'y avait à redire.

Je fais une grande perte dans ce moment-ci par la retraite de Mme de Cossé, ma dame d'atour; je le craignais depuis longtemps, mais je n'ai pu me refuser au triste état de son enfant, dont cette pauvre mère sèche sur pied: il n'a que quatre ans, elle l'a nourri elle même, depuis six mois il a été inoculé, et après cette malheureuse inoculation il est devenu boiteux. Les remèdes sans nombre, qu'on lui a faits, ont un peu remédié à la boiterie, mais il maigrit et dépérit sensiblement. Dans sa désolation Mme de Cossé n'a d'autre ressource que de mener son fils à des eaux en Savoye et de passer l'hiver dans les provinces méridionales. Je la regrette fort, parceque c'est une femme de mérite et des plus honnêtes que je puisse jamais trouver. Je crois que je la remplacerai par Mme de Chimay, une dame à moi, qui est généralement aimée.

Mme de Marsan mène ma soeur*) à Chambery et après

*) Marie Clotilde, die ältere Schwester Ludwigs XVI., welche im Jahre 1775 dem Prinzen von Piemont, nachmaligem König Karl Emanuel IV. von Sardinien vermählt wurde.

son retour paraît enfin décidée à quitter la cour. Malgré sa dévotion je crois que nous ne faisons pas grande perte; ce sera de moins une source d'intrigue et de méchanceté. Nous venons déjà de gagner quelque chose par l'avis que le roi a fait donner à M. d'Aiguillon de ne pas aller au sacre et de se retirer à Aiguillon; nous avons évité la forme d'exil, qui est barbare, quoique lui-même s'en est servi.

M^me^ la comtesse d'Artois avance toujours dans sa grossesse; elle est assez heureuse pour ne pas craindre les couches. Il est vrai, qu'elle est si enfant qu'elle est dans la grande joie parcequ'on lui promet qu'elle ne prendra pas de médecine noire.

Mes tantes Victoire et Sophie, qui avaient une même maison, se sont séparées: il a fallu faire une maison à ma tante Sophie, cela fait encore de la dépense, j'en suis fachée.

Le baron*) m'a fait une honnêteté, qui m'a été bien précieuse. On m'avait dit que ma chère maman lui avait donné son portrait, qui est le plus ressemblant de tous. Je lui ai fait demander une copie bien ressemblante; il m'a envoyé l'original et a gardé la copie pour lui, je lui écris pour l'en remercier.

Je reviens à ces misérables gazettes dont les mensonges me font tant de peine, ne désirant rien tant que de conserver et mériter les bontés et la tendresse de ma chère maman.

P. S. J'ose envoyer à ma chère maman deux médailles du sacre, une pour elle et l'autre pour l'empereur.

---

*) Breteuil, damals französischer Botschafter in Wien.

LXV.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN ROSENBERG.

le 13 juillet 1775.

Je n'étais pas à mon aise, Monsieur, lors de ma dernière lettre, parcequ'elle devait partir par la poste. Je suis obligée de remonter au départ de M. d'Aiguillon pour vous rendre un compte entier de ma conduite. Ce départ est tout à fait mon ouvrage. La mesure était à son comble; ce vilain homme entretenait toute sorte d'espionnage et de mauvais propos. Il avait cherché à me braver plus d'une fois dans l'affaire de M. de Guines; aussitôt après le jugement j'ai demandé au roi son éloignement. Il est vrai que je n'ai pas voulu de lettre de cachet, mais il n'y a rien perdu, car au lieu de rester en Touraine, comme il voulait, on l'a prié de continuer sa route jusqu'à Aiguillon qui est en Gascogne.

Vous aurez peut-être appris l'audience que j'ai donné au duc de Choiseul à Rheims. On en a tant parlé que je ne repondrai pas, que le vieux Maurepas n'ait eu peur d'aller se réposer chez lui. Vous croirez aisément que je ne l'ai point vu sans en parler au roi, mais vous ne devinerez pas l'adresse que j'ai mise, pour ne pas avoir l'air de demander permission. Je lui ai dit que j'avais envie de voir M. de Choiseul, et que je n'étais embarrassée que du jour. J'ai si bien fait que le pauvre homme m'a arrangé lui même l'heure la plus commode où je pouvais le voir. Je crois que j'ai assez usé du droit de femme dans ce moment.

Enfin nous allons être débarrassés de M. de la Vrilliére. Quoiqu'il ait l'oreille dure, il a pourtant entendu qu'il était temps qu'il partît, de peur qu'on lui fermât la porte au nez. C'est M. de Malesherbes qui le remplacera.

Monsieur et Madame vont à Chambery voir le roi et la reine de Sardaigne. Ils sont au comble de la joie, et moi, j'ai le coeur bien serré de n'en pouvoir pas faire autant. J'en ai pleuré toute une partie de la journée, où j'ai appris cette nouvelle; mais je m'en cache devant eux pour ne pas troubler leur bonheur. Au nom de Dieu persuadez donc mon frère de ne plus laisser d'incertitude sur son voyage ici. J'y ai compté et j'en mourrais de chagrin. Pour me faire le plaisir entier, il faut qu'il vous amène; vous lui serez fort utile et vous ne pouvez pas douter du plaisir que cela me ferait. Je vous présenterais un homme avec qui j'ai fait connaissance depuis votre départ, et en qui j'ai grande confiance. C'est le baron de Besenval; il me suffirait pour m'y attacher, l'idée qu'il a de vous.

J'ai fait une grande perte dont vous jugerez en sachant que c'est M^me^ de Cossé; cette pauvre femme a été obligée de me quitter à cause du mauvais état où était son fils. Il a été toujours malade depuis son inoculation; il est encore entre la vie et la mort. Je la regrette et plains de toute mon âme; M^me^ de Chimay l'a remplacée.

J'ai bien autre projet dans la tête. La maréchale du Mouchy doit quitter, à ce que l'on dit. Je ne sais qui je prendrai à sa place; mais j'ai demandé au roi de profiter de ce moment de changement pour prendre M^me^ de Lamballe pour sur-intendante. Jugez de mon bonheur; je rendrai mon amie intime heureuse et j'en jouirai encore plus

qu'elle. C'est encore un secret, je n'en parle pas encore à l'Impératrice. Il n'y a que l'Empereur qui le sâche; prêchez le bien à n'en pas parler, vous en sentez la conséquence. Adieu, monsieur, la longueur de ma lettre vous assure assez du plaisir que j'ai à causer avec vous.

LXVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 14 juillet 1775.

Madame ma très-chère mère. La bonté et la tendresse de ma chère maman me pénétrent l'âme, mais dans ce moment elle augmente bien mon mal: depuis quatre jours je suis suffoquée par la joie de Monsieur et de Madame. Ce n'est pas que je ne la trouve bien naturelle; je les approuve tant que j'ai caché mes larmes pour ne pas troubler leur joie. Trois jours après le départ de ma soeur Clotilde ils s'en vont passer quinze jours dans le plus grand incognito à Chambery. Qu'il est affreux pour moi de ne pouvoir espérer le même bonheur!

Nous vivons fort bien avec Monsieur et Madame; ils sont l'un et l'autre fort réservés et fort tranquilles, au moins en apparence. Madame est Italienne de corps et d'âme; le caractère de Monsieur y est très-conforme. Notre pli est pris, nous vivrons toujours sans division ni confiance, et je crois que le roi est comme moi sur cet article.

Depuis le retour de Rheims le roi s'est adonné à St. Hubert qui est à six lieues d'ici; quoiqu'il n'y couche

jamais et que la course soit un peu fatigante, j'ai cru devoir m'accoutumer à le suivre toutes les fois.

M. le comte d'Eu vient de mourir; il avait fait un marché avec le feu roi, et en conséquence il revient beaucoup de terres et maisons au roi; je crois qu'il en donnera une partie à mes frères, et peut-être à mes tantes qui le poursuivent. Nous attendons à chaque instant l'accouchement de la comtesse d'Artois, qui se porte toujours à merveille et qui sort encore tous les jours, quoique dans son neuf depuis quatre jours.

Nous aurons très-peu de fêtes quoiqu'elles seront tout à la fois pour les couches et le mariage. On épargnera de l'argent, mais ce qui est bien plus essentiel, c'est le bon exemple pour le peuple, qui a tant souffert de la chertè du pain. Heureusement l'espérance commence à renaître; les blés sont très-beaux et on est sûr que le pain diminuera après la moisson.

Mme de Marsan paraît toujours décidée à se retirer, mais je ne suis pas sans inquiétude sur les idées qu'elle peut donner à Monsieur et à Madame pendant le voyage; heureusement il a le caractère aussi faible que dissimulé. Je suis enchantée de ma soeur Elisabeth; elle montre à l'occasion du départ de sa soeur et de plusieurs autres circonstances une honnêteté et sensibilité charmante. Quand on sent si bien à onze ans, cela est bien précieux. Je la verrai davantage à présent qu'elle sera entre les mains de Mme de Guéménée; la pauvre petite partira peut-être dans deux années. Je suis fâchée qu'elle aille si loin que le Portugal; ce sera un bonheur pour elle de partir si jeune, elle en sentira moins la différence des deux pays. Dieu

veuille que la sensibilité ne la rende pas malheureuse. Pour ma soeur Clotilde, elle est ravie de partir. Il est vrai qu'elle compte aller tous les deux ans à Chambery, et voir de temps à autre quelqu'un de la famille. Je n'imagine pas qu'elle ait très-grand succès à Turin, mais du reste on fera tout ce qu'on en voudra. Elle est bon enfant, n'a pas beaucoup d'esprit et ne s'affectionne vivement pour rien.

Je suis effrayée de la rapidité avec laquelle l'empereur est revenu; ne gagnerai-je jamais au goût qu'il a pour les voyages?

Quand le prince Louis*) viendra ici, je crois qu'il s'apercevra que ses mensonges ne réussissent pas.

Ma chère maman, voudra-t-elle bien agréer une montre où j'ai réuni les cheveux du roi et les miens. J'ai tâché de faire imiter le bois pétrifié; nous serons trop heureux si ces cheveux peuvent nous rappeler à ma chère maman, et surtout une fille, qui sans le respect qu'elle lui doit, lui dirait qu'elle l'adore et fera toujours sa gloire et son bonheur de chercher à lui plaire.

LXVII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 12 août 1775.

Madame ma très-chère mère. La comtesse d'Artois est accouchée le 6 à trois heures trois quarts le plus heureusement possible: elle n'a eu que trois grandes douleurs, et en

*) Rohan.

tout elle n'a été que deux heures en travail. J'ai été pendant tout le temps dans sa chambre: il est inutile de dire à ma chère maman combien j'ai souffert de voir un héritier qui n'est pas de moi; je suis pourtant venue à bout de ne manquer à aucune attention pour la mère et l'enfant. Ma chère maman voudra-t-elle agréer le respect et la tendresse d'une fille . . .

LXVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, ce 31 août 1775.

Madame ma chère fille. J'avoue cet heureux accouchement de votre belle-soeur a un peu touché mon coeur par la même réflexion que vous me faites; il est pourtant toujours à préférer et à souhaiter de la succession de la famille même. Il y a un long temps que je n'entends plus rien sur cet important chapitre qui l'est bien pour vous; il me semble que vous ne le prenez pas tant à coeur, et ne vous en occupez pas assez. J'étais contente des soins et attentions que vous aviez pour la mère et l'enfant; en cela je reconnais ma chère fille, et cela vous a attiré justement l'approbation et les coeurs; il n'y a que la bonté qui nous les gagne et conserve, et nullement la hauteur ou l'intrigue qui est un vice doublement noir dans une grande princesse.

J'ai vu hier ces belles teintures et tapis que le roi a voulu donner à votre frère; je vous charge, si vous le trouvez convenable, de l'en remercier.

LXIX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 15 septembre 1775.

Madame ma très-chère mère. La comtesse d'Artois se porte toujours à merveille; elle a été à la chapelle dimanche dernier, jour ou les cinq semaines étaient révolues. Le roi lui a donné mille louis pour ses couches, et son mari des bracelets de diamants avec l'étui aussi en diamants avec le portrait de son fils.

Ma soeur la princesse de Piémont est partie de Choisy le 28, où nous étions tous allés avec elle. La veille au soir elle a été médiocrement affligée de la séparation; cela est assez naturel, elle vivait peu avec nous, et M^me^ de Marsan, qui était de nom et de coeur sa petite chère amie, l'avait totalement subjuguée. Nous sommes à peu près débarrassés de cette fameuse gouvernante; je dis à peu près, car elle conserve son logement, quoiqu'elle ait abandonné ses fonctions. Depuis son départ je connais beaucoup plus ma soeur Elisabeth; c'est une charmante enfant qui a de l'esprit, du caractère et beaucoup de grâce; elle a montré au départ de sa soeur une sensibilité charmante et bien au-dessus de son âge; cette pauvre petite a été au désespoir, et ayant une santé très-délicate, elle s'est trouvée mal et a eu une attaque de nerfs très-forte. J'avoue à ma chère maman que je crains de m'y trop attacher, sentant pour son bonheur et par l'exemple de mes tantes combien il est essentiel de ne pas rester vieille fille dans ce pays-ci.

L'ambassadeur d'Espagne m'a fait présent d'un fort beau cheval de son pays; il me l'a présenté lui-même dans mon appartement, quoiqu'il y ait beaucoup à monter. Les harnois et les trousses sont superbes; je suis à cette heure après à imaginer ce qui convient pour lui faire un beau présent.

La comtesse de Noailles a donné sa démission; le roi m'accorde Mme de Lamballe pour sur-intendante, Mme de Chimay, qui était dame d'atour, pour dame d'honneur, et Mme de Mailly, qui était dame à moi, pour dame d'atour. Elle sera remplacée par Mme de la Roche-Aymon, nièce du grand-aumônier, à qui le feu roi l'avait promis. J'espère que ce que ma chère maman apprendra de Mme de Lamballe, lui persuadera qu'il n'y a certainement rien à craindre de sa liaison avec mes belles-soeurs. Elle a toujours eu bonne réputation et n'a pas du tout le caractère italien. Elle est établie pour sa vie ici, ainsi que son frère. Je crois qu'ils sentent bien, l'un et l'autre, que la France est à présent leur véritable patrie.

P. S. Je viens de faire donner une pension à l'abbé de Cléry, parent de Neny; oserais-je supplier ma chère maman de le lui dire?

LXX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Fontainebleau, le 17 octobre 1775.

Madame ma très-chère mère. Voudra-t-elle bien encore recevoir mon hommage pour son jour de fête? Je suis hon-

teuse de le lui offrir si tard; ce n'est sûrement pas oubli; je comptais que le courrier arriverait quatre jours plutôt. J'ai besoin de toute l'indulgence de ma chère maman pour cette méprise. Je plains véritablement mon frère et ma belle-soeur; la séparation leur aura bien coûté. Cette idée est terrible pour moi et me remplit d'amertume le plaisir que j'ai de penser à ma patrie. Il me paraît que ma belle-soeur a parfaitement bien réussi; quand on a une aussi bonne tournure, on peut se passer d'être jolie. J'en suis enchantée pour elle et encore plus pour mon frère, dont elle doit faire le bonheur.

La mort du maréchal du Muy est affreuse, mais c'est surtout pour sa femme, qui est aimée de tout le monde par sa douceur et son honnêteté. Ma chère maman serait touchée de l'état affreux où elle est. Elle n'apprit qu'on taillait son mari qu'en entendant ses cris; en entrant dans la chambre elle a tombé sur le seuil de la porte où elle a resté pendant toute l'opération qui a duré 35 minutes. Il a souffert des douleurs inouïs, et est mort dans les deux fois vingt quatre heures. On craint que la maréchale ne lui survive pas longtemps; c'est tout ce qu'elle désire. Le roi lui avait donné 10000 francs de pension à son mariage, il vient de lui en donner 30000; c'est un traitement sans exemple pour la veuve d'un ministre, qui l'a été aussi peu de temps; elle est bien faite pour exception, et on ne lui fera jamais autant de bien que je lui en souhaite.

Je n'aurai rien à me reprocher pour le choix d'un nouveau ministre de la guerre; j'ai à me louer des attentions et égards de M. de Maurepas, qui d'abord m'a confié ses idées, avant d'en avoir aucune arrêtée, et ensuite m'a instruit

du choix qu'il proposait au roi. C'est M. de St. Germain, qui avait quitté le service de France pour celui de Danemarc. On en garde un profond secret, jusqu'à ce qu'on ait sa réponse. On ne sait pas s'il l'acceptera. Je n'ai rien à dire, ni pour ni contre, ne m'étant chargée que du secret, et ne le connaissant point.

Monsieur et Madame sont revenus le 2 du mois, très-contents de leur voyage. On s'est amusé à répandre le bruit de brouillerie entre eux et moi; je puis assurer ma chère maman qu'il n'en est pas un mot, et que nous sommes fort bien ensemble.

L'opéra comique a dû faire du plaisir à Vienne. Ma chère maman doit avoir été contente de la musique, on doit le redonner ici dans quelques jours. J'avoue que je suis agréablement surprise de voir le maréchal Lascy à la tête des divertissements; je crois que la société y gagnera beaucoup. Si j'osais charger ma chère maman de mes commissions, je la supplierais de lui dire que nous serons brouillés ensemble, s'il ne repart pas ensuite de la promesse, qu'il m'a faite de venir cette année.

Je suis bien aise que le baron de Breteuil ait approuvé le choix de mes dames; sa fièvre m'avait inquiétée; je suis charmée qu'il est en train de se rétablir.

Ma chère maman est trop bonne de me parler de la pension de Cléry. J'en ai été bien récompensée par le plaisir de récompenser un aussi bon serviteur que Neny. J'ai si peu de moyens de montrer à ma chère maman mon respect et ma vive tendresse. Je suis trop heureuse de trouver une occasion de faire plaisir à ceux, qui ont le bonheur de l'approcher aussi souvent.

LXXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 12 novembre 1775.

Madame ma très-chère mère. Quelle tendresse de me faire sentir mes torts! Que par de nouvelles bontés la lettre de ma chère maman pour mon jour de naissance m'a rendue bien confuse, en me rappelant mon inexactitude pour la Sainte Thérèse.

M. de St. Germain est établi ici avec l'applaudissement de tout le militaire, si j'en excepte quelques grands Seigneurs qui craignent de ne pas trouver leur compte avec lui.

Il est bien certain que non seulement il n'y a point de brouillerie entre Monsieur et moi, mais ce qui est plus, c'est qu'on n'en croit pas, et tout le monde remarque mes bonnes manières pour lui et sa femme. Je dirai cependant à ma chère maman qu'elle est un peu trompée sur son compte; il est bien vrai qu'il n'a pas les inconvénients de la vivacité et turbulence du comte d'Artois, mais à un caractère très-faible il joint une marche souterraine et quelquefois très-basse; il emploie pour faire ses affaires et avoir de l'argent de petites intrigues dont un particulier honnête rougirait. Par exemple n'est-il pas honteux qu'un fils de France signe par devant notaire un acte par lequel il achète de M^me^ de Langeac, maîtresse de M. de la Vrillière, une fôret que ce ministre avait attrapée au feu roi par M^me^ du Barry? Malheureusement pour Monsieur toutes ces menées commencent à être connues et ne lui laissent ni considération ni affection

publique. Il a même eu quelque temps la réputation d'esprit qu'il a perdue par quelqu'une de ses lettres qui ont paru dans le public et qui étaient peu honnêtes et très-maladroites.

Le roi paraît redoubler d'amitié et de confiance pour moi, et je n'ai rien à désirer de ce côté-là. Pour l'objet important qui inquiète la tendresse de ma chère maman, je suis bien fâchée de ne pouvoir rien lui apprendre de nouveau; la nonchalance n'est sûrement pas de mon côté. Je sens plus que jamais combien cet article est intéressant pour mon sort, mais ma chère maman doit juger que ma situation est embarrassante et que je n'ai guère d'autres moyens que la patience et la douceur.

Je suis fâchée de l'indisposition renouvelée du baron au bord de l'hiver. Nous sommes à la veille de quitter Fontainebleau; le voyage, quoique fort bruyant, s'est assez bien passé.

Ma chère maman permet-elle bien que je l'embrasse avec la vive et respectueuse tendresse que je lui dois et que je lui ai vouée pour la vie.

LXXII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Le 15 décembre 1775.

Madame ma très-chère mère! Depuis ma dernière lettre j'ai encore été enrhumée, mais ce rhume m'a été commun

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

avec tout le monde. Nous avons eu des brouillards affreux, qui ont occasionné une grippe générale. Elle commence par un mal de tête, continue par de la fièvre et de la toux. Ma grippe est finie, je tousse pourtant encore un peu; mes soeurs l'ont eue aussi, et nous nous sommes trouvées un jour, ayant la fièvre toutes quatre à la fois, ainsi que le comte d'Artois. Pour le roi et Monsieur, ils l'ont échappé jusqu'ici, mais tous les jours il y a de nouvelles personnes qui en sont attaquées.

M. de St. Germain commence de grandes réformes dans les troupes et dans la maison du roi; son projet est d'augmenter le militaire de 40000 hommes, sans qu'il en coûte rien au roi.

Je n'ai jamais oublié ce que ma chère maman me dit sur le caractère piémontais; il va très-bien à Monsieur, et à cet égard il ne s'est point mésallié. Je ne sais quel est son projet dans ce moment; nous vivions fort bien ensemble, et même depuis quelque temps on me faisait compliment de mes attentions pour lui et sa femme. Il a imaginé de chercher l'intimité, et pour s'y introduire, il a écrit (c'est son expédient ordinaire dans les grandes affaires, quoique jusqu'ici il y ait assez mal réussi). Sa lettre est adressée à un homme de sa maison, mais en même temps il lui a indiqué un homme en qui j'ai confiance, pour me la montrer. Il y a dedans beaucoup de phrase, de bassesse et de fausseté; malgré cela j'ai cru devoir en paraître la dupe et croire à tout ce qu'il disait. Je lui en ai parlé la première, en débutant par un reproche obligeant sur ce qu'il se servait d'un tiers avec moi. Depuis nous continuons à être sur le ton de l'amitié et de la cordialité; à dire vrai je vois qu'elle n'est

pas plus sincère d'un côté que de l'autre; plus je suis convaincue, que si j'avais à choisir un mari entre les trois, je préférerais encore celui que le ciel m'a donné. Son caractère est vrai, et quoiqu'il est gauche, il a toutes les attentions et complaisances possibles pour moi.

Nous sommes dans une épidémie de chansons satyriques. On en a fait sur toutes les personnes de la cour, hommes et femmes, et la légèreté française s'est même étendue sur le roi. Pour moi, je n'ai pas été épargnée. Quoique les méchancetés plaisent assez dans ce pays-ci, celles-ci sont si plates et de si mauvais ton, qu'elles n'ont eu aucun succès, ni dans le public ni dans la bonne compagnie.

Quel bonheur va avoir le grand-duc pour lui et pour ses enfants! Pourquoi faut-il qu'il arrive précisément au moment où j'espérais voir l'empereur? Je ne m'en plains pas, parceque je sacrifierais toujours tout ce qui m'est le plus cher pour la satisfaction de ma chère maman. Elle m'a beaucoup affligée dans cet article de sa lettre par une idée de vieillesse, qui n'est pas de son âge; nous avons ici des femmes qui avec vingt ans de plus ont encore une bonne santé. J'espère que Dieu nous bénira assez tous tant que nous sommes ses enfants, pour nous la conserver assez jusque dans l'âge le plus avancé.

Ma soeur ne choisit pas la plus belle saison pour son voyage d'Italie, mais comme la température est plus douce, je conçois que le voyage pourra être fort agréable pour elle, surtout pouvant y voir la plus grande partie de la famille.

Ma chère maman sait comment je pense sur le baron de Breteuil, ainsi elle peut s'imaginer le plaisir que j'ai de

l'en voir aussi contente. Je voudrais bien lui faire avoir le cordon bleu, mais le roi n'en fera pas de sitôt, et il me paraît impossible de le déterminer à une exception.

La maréchale du Muy est toujours inconsolable; on craint bien qu'elle ne se rétablisse pas de l'état de langueur où elle est.

Ma chère maman est actuellement rassurée sur la reine de Naples. Elle aurait peut-être désiré un garçon, mais il y a à parier que ce ne sera pas son dernier enfant.

Je prends la liberté d'envoyer deux vases à ma chère maman; je ne lui souhaite pour la nouvelle année qu'une continuation d'une bonne santé, et à moi le bonheur de la contenter toujours. Je n'en ferai jamais assez pour reconnaître sa tendresse et les peines qu'elle s'est données pour moi.

L'abbé se met aux pieds de ma chère maman.

LXXIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 14 janvier 1776.

Madame ma très-chère mère! Ma santé est, Dieu merci, fort bonne à présent; jamais il me sera si doux de lui obéir et de sacrifier quelque amusement pour conserver ma santé que dans le moment où mon âme est toute transportée du bonheur qu'elle me fait entrevoir. Il est trop grand pour que j'ose y compter, mais il est bien vrai que si la santé de ma chère maman pouvait n'en pas souffrir, il n'arriverait jamais rien de si heureux et de si utile pour moi. Quand je suis

partie de Vienne, j'étais encore enfant; mon coeur était bien déchiré de me séparer de ma chère mère, mais ma tête et mon âme étaient bien éloignées de sentir que je ne retrouverais jamais ni cette tendresse ni des conseils aussi utiles. Si j'ai le bonheur de les retrouver, les moments m'en seront bien précieux et ils influeront sur le reste de ma vie.

L'accident de Neny me touche infiniment; sa perte serait irréparable, et quand ma chère maman trouverait un homme aussi bon et fidèle, je suis sûre qu'elle regretterait toujours un ancien serviteur.

Ma chère maman a toute raison contre la légèreté française, mais je suis vraiment affligée qu'elle en conçoive de l'aversion pour la nation. Le caractère est bien inconséquent, mais il n'est pas mauvais; les plumes et les langues disent bien des choses qui ne sont point dans le coeur. La preuve qu'ils ne haïssent pas, c'est qu'à la plus petite occasion ils disent du bien et louent même beaucoup plus qu'on ne mérite. Je viens de l'éprouver tout à l'heure. Il y a eu un incendie terrible au palais où on juge les procès à Paris. Le même jour je devais aller à l'opéra; je n'y ai point été et j'ai envoyé deux cent louis pour les besoins préssants. Du moment de l'incendie les mêmes gens qui ont répété les propos et chansons contre moi, m'élevaient jusqu'aux nues.

Nous avons ici une quantité de neige si grande qu'on n'en a point vu tant depuis bien des années; aussi va-t-on en traîneaux comme à Vienne. Nous y avons été hier ici, et aujourd'hui on fait une grande course dans Paris. J'aurais été charmée d'y pouvoir aller, mais comme on n'y a jamais vu de reine, on en aurait fait des contes, et j'ai aimé mieux y renoncer que d'être ennuyée par de nouvelles histoires.

Je suis trop heureuse que ma chère maman ait agrée les vases; ils doivent former une garniture de cheminée qui n'était pas encore finie le mois dernier. J'envoie le reste par ce courrier-ci; j'espère qu'elle est bien persuadée que le sentiment de sa bonté est tout pour moi, et que ni bijoux ni présents ne peuvent me le rendre plus sensible. Je ne suis guère plus contente que ma chère maman des propos des médecins.

Mercy m'a montré l'extrait de la lettre; je ne suis pas étonnée qu'on ait fait courir ces bruits, mais on est du reste désabusé. Les ministres savent, il y a longtemps, que jamais je n'ai pas contribué à une grâce si considérable pour M. de Luxembourg, et le public est bien convaincu que je n'ai su la chose que lorsqu'elle a été faite, et que je ne l'approuve pas. Pour M^me^ la Comtesse de la Marche je n'ai pu refuser de dire la demande qu'on m'en avait faite, mais je n'en ai parlé qu'une fois et n'ai fait nulle instance.

Il est fâcheux pour ma soeur Marie que le dégel l'ait surprise en route; j'espère qu'elle en sera quitte pour rester un peu plus longtemps en chemin, et qu'elle arrivera à Florence en bonne santé.

Je connais trop ce que ma chère maman appelle ménagement, pour être rassurée sur son rhume. Au nom de Dieu, au nom de cette tendresse qui fait le bonheur de ses enfants, qu'elle n'omette aucune précaution. Oserais-je encore la supplier de ne pas perdre de vue cette précieuse idée qui me ravit et qui me mettrait à portée de lui montrer mon âme, mon respect et toute ma tendresse.

L'Abbé se met aux pieds de ma chère maman; il a été bien touché de l'accident de Neny.

LXXIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 27 février 1776.

Madame ma très-chère mère. La nomination des cordons bleus m'a fait bien du plaisir. Le baron a raison d'être content; quoiqu'il mérite beaucoup, c'est une grande grâce de l'avoir compris dans la première nomination que le roi fait, mais il devait cette attention à ma chère maman, et quand je n'aurais pas eu d'autres raisons de protéger Breteuil, je n'aurais pu m'en taire. Le roi l'a fait de très-bonne grâce, ainsi que le duc de Civrac, ci-devant marquis de Durfort, qui est bien heureux d'avoir été à Vienne. Je le crois très-honnête homme, mais son mérite ne fait pas grande sensation ici. Le roi m'a fort bien traitée à cette nomination de cordons bleus; il le donne au marquis de Tessé, mon premier ecuyer, homme de naissance, et à M. de Mailly*), beau-père de ma dame d'atour.

Il ne m'est pas permis de souhaiter la mort du roi de Prusse, mais il faudra toujours se méfier de sa tête, et ce serait un grand bien, si par sa mauvaise santé il était hors d'état de remuer et de mettre le feu partout, comme il a fait jusqu'ici. Breteuil est parti dans des bonnes dispositions, et je suis persuadée que ses rapports et dépêches seront toujours pour entretenir l'union entre mes deux familles.

---

*) Joseph Augustin Comte de Mailly d'Haucourt, Marschall von Frankreich.

Le duc de Wurttemberg*) est arrivé ici, il y a quelques jours. J'ai été étonnée du ton d'aisance et de connaissance avec lequel il m'a parlé; il traîne partout sa maîtresse qui est une comtesse d'assez mauvaise mine. Je l'ai rencontrée au bal de l'Opéra; je ne sais pas ce qu'ils sont devenus; je crois qu'ils sont repartis.

Le roi a fait des édits, qui occasionneront peut-être de nouvelles brouilleries avec le parlement. J'espère qu'elles n'iront pas si loin que sous le dernier règne, et que le roi maintiendra son autorité.

J'ai bien passé mon carnaval, mais le surlendemain du mardi gras j'ai été prise de rhume et de mal de gorge. Je commence à sortir aujourd'hui; je n'ai eû ni fièvre ni mal de tête comme bien d'autres.

Je serais bien affligée pour la reine de Naples, si elle ne profitait pas du voyage de Gorice. Il serait abominable aux Espagnols de l'en empêcher; les Français ne seraient pas capables de cette barbarie, et je suis sûre que quand on saura que ma chère maman viendra à Bruxelles, tout le monde préviendra mon désir.

Je ne m'attendais pas à tant de bonté et de tendresse pour ma dernière lettre; j'ai laissé aller ma plume, et elle n'a pu rendre que faiblement les sentiments de mon coeur. Mon plus grand bonheur sera toujours dans le respect, la tendresse et la reconnaissance pour la plus grande et la meilleure des mères!

---

*) Carl Eugen.

LXXV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 10 avril 1776.

Madame ma très-chère mère. L'arrivée du courrier m'a fait grand plaisir; je craignais qu'il ne fût encore différé; jamais je n'avais été si longtemps sans recevoir des nouvelles qui sont les plus chères à mon coeur. Quelle joie pour mon frère et toute sa famille! Elle sera si pure et si juste que je ne puis me permettre d'en être jalouse; je n'en sens pas moins l'affliction de tout l'avantage qu'ils ont sur moi. Je suis enchantée que ma chère maman a bien voulu m'envoyer la liste de son voyage; elle soulagera mes inquiétudes, mais je ne serai entièrement rassurée que quand je saurai ma chère maman de retour à Vienne. Je suis bien fâchée que la reine de Naples ne partage pas la joie de ce précieux voyage; j'avoue que j'aurais mieux aimé qu'elle y fût au lieu de l'Infante.

Il est bien vrai que j'ai été au bal la nuit et Madame n'y a pas été, mais c'est que sa santé qui depuis quelque temps n'est pas bonne, l'empêche de veiller.

J'enverrai à ma chère maman par le prochain courrier le dessin de mes différentes coiffures; elle pourra les trouver ridicules, mais ici les yeux y sont tellement accoutumés qu'on n'y pense plus, tout le monde étant coiffé de même.

Quand Mercy m'a remis les lettres, je n'ai pu le voir qu'un moment. La première fois qu'il viendra je lui deman-

derai des détails sur l'Abbaye de Messines. Ma chère maman ne peut imaginer le plaisir que j'aurai d'être occupée d'une chose qui l'intéresse. Quand j'y mettrai tout mon temps, je ne pourrai jamais assez reconnaître ses bontés et sa tendresse.

LXXVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 15 mai 1776.

Madame ma très-chère mère. J'ai été bien étonnée et effrayée en apprenant que le voyage de Gorice n'avait plus lieu. J'avais grand besoin d'être rassurée par tout ce que ma chère maman a la bonté de me mander sur sa santé; j'espère qu'elle ne sera pas longtemps *grandig*, et quelle reprendra bientôt son humeur naturelle de bonté. Il fallait m'avertir, car à sa gracieuse lettre je ne m'en serais jamais doutée. Au reste pour le splin, s'il continue à ma chère maman, je n'y connais qu'un remède qui réussit à tous les Anglais, c'est de venir en France. M. de Malesherbes*) a quitté le ministère avant hier, il a été remplacé tout de suite par M. Amelot**). M. Turgot a été renvoyé le même jour, et M. de Clugny***) le remplaçera. J'avoue à ma

*) Chrétien Guillaume Lamoignon de Malesherbes. Er hatte sich nur durch neun Monate im Ministerium befunden.

**) Er bekleidete nach Malesherbes das Amt eines Ministers des königlichen Hauses.

***) Jean Etienne Bernard Clugny de Nuis bekleidete das Finanzministerium nur durch sechs Monate, indem er am 18. October 1776 starb.

chère maman que je ne suis pas fâchée de ces départs, mais je ne m'en suis pas mêlée.

Je reviens à ce voyage, qui m'intéressait à tant de titres. Il est affreux pour moi de renoncer à l'espérance que j'avais pour l'année prochaine, et pour mes soeurs je sens et je partage bien leur chagrin et leurs regrets. Ils ne seront jamais si bien fondés, surtout pour la reine de Naples, qui a moins d'espérance que toute autre, et qui n'en a pas le coeur moins bon et sensible.

Quoique l'affaire de Messines soit fort peu de chose, elle occupe cependant deux ministres, Mrs. de Vergennes et de St. Germain, que j'ai encore revus ce matin; il m'a promis qu'elle sera bientôt finie. Ma chère maman permet-elle que je l'embrasse, mon respect et ma tendresse ....

LXXVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Laxenbourg, le 30 mai 1776.

Madame ma chère fille! La remède pour le splin que vous me proposez si joliment, pourrait bien m'entraîner à me laisser aller à cette vilaine incommodité, et ne pas lutter contre, et le mot allemand, que vous avez si bien tracé que j'ai encore reconnu la main de Mesmer*), ne m'a pas fait moins de plaisir; mais vous avez oublié les dessins de

*) Joseph Messmer, Schuldirector und Rector der deutschen Stadtschulen zu Wien.

votre façon de vous mettre ; on nous porte des extravagances trop fortes pour pouvoir croire que la reine, ma fille, en fasse de même. Je vous prie d'y ajouter encore comme les femmes d'un certain âge se portent; ce n'est pas pour critiquer, mais je ne saurais croire que les gens raisonnables se portent, comme on veut nous le persuader ici, et je veux défendre la nation française, et ne passer ces enfantillages qu'à la jeunesse, à laquelle il faut passer quelque chose. Ce que vous me dites sur l'affaire de Messines, me marque l'empressement que vous avez à me complaire; j'en sens tout le prix, mais les deux ministres font leur devoir de ne rien faire à la légère dans ce qui peut être du service du roi.

Je suis bien contente que vous n'avez point de part au changement des deux ministres, qui ont pourtant bien de la réputation dans le public et qui n'ont manqué à mon avis que d'avoir trop entrepris à la fois. Vous dites que vous n'en êtes pas fâchée; vous devez avoir vos bonnes raisons; mais le public depuis un temps ne parle plus avec tant d'éloge de vous, et vous attribue tout plein de petites menées, qui ne seraient convenables à votre place. Le roi vous aimant, ses ministres doivent vous respecter; en ne demandant rien contre l'ordre et le bien, vous vous faites respecter et aimer en même temps. Je ne crains pour vous (étant si jeune) que le trop de dissipations. Jamais vous avez aimé la lecture, ni aucune application; cela m'a donné souvent des inquiétudes. J'étais si aise, vous voyant adonnée à la musique; je vous ai si souvent tourmentée pour savoir vos lectures, pour cette raison. Depuis plus d'un an, il n'y a plus de question ni de lecture, ni de musique, et je n'entends que des courses de chevaux, des chasses de même,

et toujours sans le roi, et avec bien de la jeunesse non-choisie: ce qui m'inquiète beaucoup, vous aimant si tendrement. Vos belles-soeurs font tout autrement, et j'avoue, tous ces plaisirs bruyants, où le roi ne se trouve pas, ne sont pas convenables. Vous me direz: „il les sait, il les ap„prouve". Je vous dirai, qu'il est bon, et pour cela vous devez de vous-même être plus circonspecte, et lier vos amusements ensemble. A la longue vous ne pouvez être heureuse que par cette tendre et sincère union et amitié.

Le Grand-Duc et elle viendront le juillet ici, et la Marie et son mari aussi; je m'en fais une grande consolation. L'archiduchesse de Milan est enceinte; on dit la comtesse d'Artois de même. Nous sommes depuis près de trois semaines à Laxenbourg et j'avoue que je serai bien aise de retourner à Schönbrunn reprendre mon train ordinaire.

LXXVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Marly, le 13 juin 1776.

Madame ma très-chère mère. Nous venons d'être bien inquiets pour le comte d'Artois. Sa rougeole, qui s'est décidée dès jeudi matin, nous a fait établir ici samedi. Il a été plus mal qu'on ne l'est ordinaire; sa toux a été si forte quil a craché un peu de sang; le mal de tête très-violent,

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

et une fièvre assez considérable pendant plusieurs jours a fait craindre qu'il ne fut en danger. Tous les accidents ont cessé depuis hier; il est à la veille de la convalescence, qui exigera bien des ménagements. La comtesse d'Artois, qui avance toujours heureusement dans sa grossesse, est restée à Versailles; on l'a fait changer d'appartement, pour qu'elle fût à l'abri de la rougeole. Du reste son caractère tranquille lui a épargné bien de l'inquiétude, et on n'a pas eu de peine à lui cacher l'état de son mari. On compte qu'elle accouchera environ dans six semaines.

Comme tout le monde déménageait de Versailles, j'ai fait établir mon neveu à Trianon chez moi. Nous avons eu un moment peur pour ma soeur Elisabeth; elle a eu un mouvement de fièvre et de mal de tête, mais cela ne venait que d'une grosse dent qui a percé; elle est à cette heure avec nous et se porte à merveille.

Je n'ai pas pu avoir les dessins des coiffures, lorsque le courrier est parti; ma chère maman a dû les recevoir par le courrier du baron de Breteuil. Il en est de la coiffure pour les femmes d'un certain âge, comme de tous les articles de l'habillement et de la parure, excepté le rouge, que les personnes âgées conservent ici, et souvent même un peu plus fort que les jeunes. Sur tout le reste après 45 ans on porte des couleurs moins vives et moins voyantes, les robes ont des formes moins ajustées et moins légères, les cheveux sont moins frisés et la coiffure moins élevée.

Il est affligeant pour moi, que ma chère maman croyait à mon désavantage des rapports souvent faux et presque toujours exagérés. Je ne devine pas ce qu'on entend par des petites menées non convenables à ma place; j'ai laissé

nommer les ministres sans m'en mêler d'aucune manière; j'ai dit avec franchise à ma chère maman que je n'étais pas fâchée du départ des autres; c'est qu'ils mécontentaient presque tout le monde. Du reste ma conduite et même mes intentions sont assez connues et bien éloignées de menées et d'intrigues. Il peut y avoir des gens inquiets de ce qui se dit entre le roi et moi; mais pour les satisfaire, je ne renoncerai pas à entretenir la confiance qui doit rester entre mon mari et moi; j'espère d'ailleurs que l'opinion générale ne m'est pas si contraire qu'on l'a dit à ma chère maman. Mon goût pour la musique n'a pas cessé; je m'en occupe aussi souvent et avec autant de plaisir. Jusqu'au voyage de Marly j'ai eu toutes les semaines un concert chez moi, où je chantais avec plusieurs personnes. J'ai repris depuis quelque temps les lectures de l'histoire romaine de Laurent Echard.*)

Il n'y a plus depuis deux mois des courses de chevaux. Le roi chasse deux fois la semaine à St. Hubert, j'y vais souper très-exactement, et quelquefois je chasse avec lui. J'ai attention aux gens âgés, lorsqu'ils viennent me faire leur cour. Je conviens qu'il n'y en a beaucoup dans ma société particulière; mais doit-on dire à ma chère maman qu'elle n'est composée que de jeunesse non-choisie, pendant que ce sont des gens de naissance et qui occupent presque tous des places et sont de l'âge de trente-cinq à quarante ans et plus.

---

*) Wahrscheinlich las Marie Antoinette dieses Werk des englischen Geschichtschreibers in der französichen Uebersetzung von Daniel de la Roque und Desfontaines.

Je n'ai rien à dire contre mes belles soeurs, avec qui je vis bien; mais si ma chère maman pouvait voir les choses de près, la comparaison ne me serait pas désavantageuse. La comtesse d'Artois a un grand avantage, celui d'avoir des enfants; mais c'est peut-être la seule chose qui fasse penser à elle, et ce n'est pas ma faute si je n'ai pas ce mérite. Pour Madame, elle a plus d'esprit, mais je ne voudrais pas changer de réputation avec elle.

J'ai fini mon jubilé, il y a huit jours, je l'ai terminé en faisant mes dévotions en même temps que la dernière station; pour le roi, il en a encore trois à faire.

Je suis charmée de savoir que mon frère et ma soeur seront avec ma chère maman le mois de juillet. L'état de la reine m'inquiète, quand cela ne serait que des vapeurs, cela est toujours fâcheux à son âge. Ma chère maman trouvera peut-être mon apologie trop vive, mais il ne m'est guère possible d'être tranquille, quand je vois des rapports comme ceux-là. Ma chère maman excusera ma sensibilité, si elle rend justice au désir que j'ai de lui plaire et de la satisfaire.

J'y attache tout mon bonheur.

LXXIX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 30 juin 1776.

Madame ma chère fille. J'avoue, la rougeole du comte d'Artois m'inquiète; elle s'étend plus que la petite vérole dans les familles. Je ne sais si le roi l'a eue. Pour Madame Elisabeth je ne doute pas qu'elle la gagnera. Pour vous je

ne crains rien, pourvu que vous ne les approchiez trop-tôt. Avant quatre semaines on n'en est jamais sûr; les suites en sont souvent plus mauvaises que celle de la petite vérole pour les yeux et surtout pour la poitrine, et c'est ce que je craignerais le plus pour vous; vous étiez déjà attaquée avec violence une couple de fois de rhumes violents qui proviennent d'échauffement et affaiblissent la poitrine. Je suis toujours aise, quand j'entends qu'on vous donne du lait. Je ne trouve nullement votre apologie trop vive, j'en suis enchantée, mon coeur est toujours d'accord avec vous et ne croit qu'avec peine ce qui pourra être contre vous; mais je crois devoir en mère et amie vous avertir de ce qu'on dit, pour vous tenir en garde au milieu d'une nation si légère et si flatteuse. Vous avez besoin, ma chère fille, d'une amie telle que moi, surtout à votre âge et aimant trop la dissipation. Je suis bien aise que vous continuez la musique et la lecture, ressources nécessaires, mais surtout pour vous. J'avoue, les dessins des parures françaises sont bien extraordinaires; je n'ai pu croire qu'on les porte ainsi et moins encore à la cour. Ce que vous avez fait pour votre neveu, vous ressemble; vous ne manquerez jamais dans ces sortes d'occasions, j'y reconnais l'esprit et le coeur de ma chère Antoinette.

Aujourd'hui en quinze jours arriveront mes enfants de Toscane et ceux de Presbourg ensemble; j'irai à leur rencontre à Laxenbourg, craignant plus loin le chaud et la poussière, pour ne pas gagner encore un rhume. Je vous charge de remercier le roi d'avoir voulu finir les affaires de Messines avec tant de promptitude que d'attention pour moi. Je vous en ai toute l'obligation: par là l'établissement

pieux pourra avoir lieu, ce qui me tenait à coeur; à mon âge on ne peut compter à des années, mais ma tendresse ne finira qu'avec mes jours pour vous toujours.

P. S. L'abbée Thermes compte se rendre à Paris et vous voir, je vous en préviens : il n'a ni lettre ni commission de moi.

LXXX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA. *)

Le 14 juillet (1776).

Madame ma très-chère mère. Nos rougeoles sont finies le plus heureusement du monde: celle du comte d'Artois a été plus effrayante d'abord, il avait une toux si violente et si continuelle qu'il en a craché le sang; il est parfaitement rétabli. La rougeole de Monsieur a été beaucoup moins forte et n'a donné aucune inquiétude; cependant il n'est pas si bien rétabli que le comte d'Artois, et on lui a fait prendre du lait qui ne lui a pas réussi. Nous sommes restés à Marly non seulement pendant la rougeole de mes frères et leur convalescence, mais jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de rougeole à Versailles, où il y en avait eu beaucoup; par ces précautions, une médecine et le régime que le roi a observé, il a été préservé et sa santé est très-bonne.

Nous attendons incessamment l'accouchement de la comtesse d'Artois; sa santé a été très-bonne pendant toute sa grossesse, excepté que depuis quelques jours elle se plaint

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

de quelques douleurs, c'est ce qui fait croire qu'elle ne tardera pas d'être délivrée.

Mme de Chabrillant, fille de M. d'Aiguillon, est morte à Aiguillon, où elle était allée voir son père. Dès que j'ai su qu'elle était en danger, j'ai trouvé que si M. d'Aiguillon venait à perdre sa fille, il serait inhumain de l'obliger à rester dans l'endroit où sa fille serait morte. J'ai demandé au roi de lui laisser la liberté d'aller partout où il voudrait, excepté la cour; le roi me l'a accordé.

M. de Starhemberg est venu auprès de Paris, sa femme*) a passé six ou sept jours dans la capitale; quoique ce ne soit pas par eux que j'ai appris qu'ils étaient si près, je les ai fait inviter l'un et l'autre par M. de Mercy pour venir nous voir à Marly**). Je désirerais fort de voir le mari à cause de la confiance que ma chère maman a en lui. J'ai été fâchée qu'ils n'aient pas cru pouvoir répondre à mon invitation.

---

*) Des Fürsten zweite Gemahlin Franziska, Tochter des Fürsten Nikolaus Leopold von Salm.

**) Hiebei liegt ein eigenhändiges Billet der Königin an Mercy. Es lautet:

L'abbé m'apprend, M. le comte, que M. et Mad. de Starhemberg sont auprès de Paris et ne comptent pas venir me voir.

J'en serais bien fâchée; soyez, je vous prie, mon ambassadeur, faites mes compliments à l'un et à l'autre et assurez les qu'ils me feront grand plaisir de venir à Marly, où la rougeole de Monsieur nous retiendra encore trois semaines.

J'espère, M. le comte, que vous ne doutez pas de mes sentiments pour vous.

Ce samedi.

Je verrai l'abbé Thermes, puisqu'il vient de Vienne, mais comme ma chère maman ne lui a donné ni commission ni lettre, je crois que je pourrais me dispenser de faire conversation avec lui.

Je suis bien charmée que ma chère maman ne s'expose pas au voyage pendant les chaleurs, quoiqu'elle ait un grand plaisir à voir ses enfants; il vaut bien mieux que ce soit un jour plus tard, que d'exposer une santé qui nous est si chère et si utile à ses peuples. A moins que le grand-Duc ne craigne de trop déranger l'éducation de ses enfants, je ne vois pas comment il a pu se décider à n'en pas amener. Je crois que pour leur santé ils auraient bien supporté le voyage, ma nièce*) ayant déjà neuf ans et demie.

La décision de Messines m'a fait plaisir; la complaisance du roi ne m'en fera jamais tant que dans les occasions qui ont rapport à ma chère maman.

Je sens bien l'avantage et la bonté extrême de ma chère maman de vouloir me traiter en amie; c'est mettre le comble à tout ce qu'elle a fait pour mon établissement et mon éducation. Je ne crains que de n'être pas assez digne d'elle, si ce n'est par le coeur, le respect, la tendresse et la reconnaissance.

---

*) Die Erzherzogin Maria Theresia, geboren 1767, im J. 1787 vermählt mit Anton, nachmaligem Könige von Sachsen.

LXXXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 26 juillet (1776).

Madame ma très-chère mère. Le courrier qui va à Madrid m'a fait deux grands plaisirs; celui d'avoir des nouvelles de ma chère maman, et celui de savoir l'arrivée de mes frères et soeurs.

M^me^ de Matignon m'a comblée de joie en me parlant de toutes les bontés que ma chère maman a eues pour elle. Je l'ai trouvée bien maigrie; elle souffre beaucoup de son estomac; je crois que c'est un reste de lait et j'espère qu'elle se remettra bientôt ici. C'est un grand mérite à son père de réussir si bien à Vienne, ayant trouvé beaucoup de prévention contre lui; son succès me fait grand plaisir. Ma tante Adélaïde m'a priée de recommander à ma chère maman une affaire pour laquelle elle réclame ses bontés; je ne lui détaillerai pas cette affaire, ma tante doit lui en écrire elle même.

Le prince de Ligne**) m'a présenté une supplique dont je n'ai pu lui refuser de parler à ma chère maman. Il a plusieurs biens en France et il est au moment de gagner un procès qui lui assurera ceux qui lui sont contestés. Il craint avec raison de n'être pas à la suite le maître d'en jouir hors de France; il désirerait établir son second fils en

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Der nachmals so berühmte Feldmarschall Prinz Carl Joseph de Ligne.

France, mais avant de ne se rien permettre là dessus, il sent bien qu'il a besoin de la permission de ma chère maman pour cela, et m'a priée de la lui demander. Si elle a la bonté de le permettre, j'en serais bien aise, et je prendrais cet enfant dans mon régiment jusqu'à ce qu'il pût être mieux.

Le voyage de l'empereur me fera le plus grand plaisir dans quelque temps qu'il arrive, mais il aime peu les bals et les spectacles, et le carnaval sera le temps le moins propre de tout voir et de tout examiner comme il en a le goût. Je profite du courrier qu'on renvoie au baron; je ne veux pas le retarder et je me borne a renouveler à ma chère maman mon respect et ma tendresse.

LXXXII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

le 16 août (1776).

Madame ma très-chère mère. Vous aurez déjà su l'heureux accouchement de la comtesse d'Artois: sa santé va fort bien, et ni elle ni sa fille n'ont éprouvé aucun accident.

Nous avons perdu le prince de Conti; il avait beaucoup d'esprit, mais il était bien dangereux par ses intrigues continuelles avec les parlements.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

J'ai été ravie de voir mardi dernier le comte Dominique Kaunitz*), mais comme ce n'était qu'en céremonie, je ne l'ai vu qu'un instant, et il est revenu hier me voir en particulier. J'ai eu grand plaisir à causer avec lui, et surtout à être entièrement rassurée sur la santé de son père, dont j'étais fort inquiète; je sens quelle perte ma chère maman ferait. Je serais aussi fort affligée de la mort de Störk; j'espère qu'il s'en**) tirera, n'étant pas encore âgé, et se portant assez bien du reste.

Je serais fort aise de voir M. de Starhemberg, sachant combien il a la confiance de ma chère maman; pour moi, je ne saurais assez me louer de l'honnêteté de M. de Mercy dans toutes les occasions.

J'envie bien le bonheur du Grand-Duc et de sa femme, mais je ne puis m'empêcher de penser au moment de leur départ qui leur sera bien amer, et la tendresse de ma chère maman en souffrira sûrement aussi. Je conçois que la fatigue du voyage ait maigri ma soeur Marie, mais le bonheur de se retrouver avec une mère qui est adorée de tous ses enfants, doit beaucoup contribuer à son rétablissement. Ma chère maman permet-elle que je l'embrasse et que je finisse, car je suis dans mon lit avec la migraine, mais je ne veux pas retarder le courrier.

---

*) Oesterreichischer Botschafter in Spanien.

**) „sans."

LXXXIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 2 septembre 1776.

Madame ma chère fille. Votre courte lettre par le courrier, à laquelle j'ai trouvé même un changement au caractère, m'a inquiétée, puisque vous me dites d'avoir une migraine, mais celle de Mercy du 21 m'annonçant deux jours après que vous aviez quelque accès de fièvre tierce, mais que votre médecin n'en est pas inquiet, et vous en laissera encore quelques uns, si les accès n'augmentent, pour détruire les humeurs dont vous êtes quelquefois attaquée; nonobstant ce raisonnement très-convenable et qui ressemble à notre grand van Swieten, et que Störk approuve de même, j'aimerais mieux vous savoir entièrement quitte, et je crains que vous ne vous ménagiez assez, surtout en automne.

Je vous dois une réponse pour le prince de Ligne pour l'établissement de son second fils en France. Je suis toujours charmée de pouvoir faire plaisir à ceux que vous protégez, mais il faut qu'il demande par la voix du gouvernement de Bruxelles et du prince Kaunitz mon agrément, avant de rien constater, comme le duc d'Aremberg l'a fait. Je dois seulement vous prévenir que le prince de Ligne a bien de l'esprit et agrément, mais que son caractère et légèreté n'y correspondent pas, et qu'il s'est beaucoup vanté de son dernier voyage de Paris.

Toutes les nouvelles de Paris annoncent que vous avez fait un achat de bracelets de 250/m. livres, que pour cet effet vous avez dérangé vos finances et chargé de dettes, et que vous avez pour y remédier donné de vos diamants à très-bas prix, et qu'on suppose après que vous entraînez le roi à tant de profusions inutiles, qui depuis quelque temps augmentent de nouveau et mettent l'état dans la détresse où il se trouve. Je crois ces articles exagérés, mais j'ai cru qu'il était nécessaire que vous soyez informée des bruits qui courent, vous aimant si tendrement. Ces sortes d'anecdotes percent mon coeur, surtout pour l'avenir; mais voilà deux autres circonstances qui m'ont comblée de consolation. On attribue à vous les bons procédés du comte d'Artois vis-à-vis de sa femme, et on ne peut assez dire de ceux que vous aviez pour elle. Je reconnais en cela ma bonne et tendre fille, de même dans l'histoire de cette bonne grand' maman dont vous avez pris un enfant: toutes ces anecdotes me font revivre, mais celle des diamants m'a humiliée. Cette légèreté française avec toutes ces extraordinaires parures! Ma fille, ma chère fille, la première reine, le deviendrait elle-même! Cette idée m'est insupportable!

Nous avons encore ici pour une quinzaine de jours mon fils et elle: ces deux mois ont passé bien vite, et les adieux coûteront d'autant plus qu'à mon âge on ne peut plus compter. Je l'ai trouvé bien maigri, mais se portant bien et avec bonne couleur. Elle est beaucoup mieux que passé six ans; elle est encore enceinte de son onzième enfant, et j'avoue que c'est un grand sujet d'inquiétude pour moi pour le voyage; l'accoucheur viendra pour les accompagner. Ils m'ont porté un tableau de famille char-

mant, les enfants ne laissent rien à souhaiter pour leur santé et forces. Je n'ai pu m'empêcher de vous souhaiter une couple des six garçons qu'ils ont. La reine de Naples avait son fils très-incommodé, et elle-même depuis ses dernières couches n'est pas bien, et elle se désespère de n'être pas grosse: je lui souhaiterais une couple de princes, car un seul est trop alarmant. Mon fils Ferdinand vient de perdre le sien; il en est inconsolable; il me fait grande pitié. Elle est avancée dans sa grossesse; il faut espérer que la perte sera bientôt réparée; mais le coeur paternel s'en ressentira toujours, et moi j'embrasse tendrement ma chère fille, et je suis toute à elle.

LXXXIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Ce 14 septembre 1776.

Madame ma très-chère mère. Ma fièvre est finie depuis huit jours, actuellement je ne suis point fâchée d'en avoir eu quelques accès, quoiqu'on en souffre beaucoup. Le quinquina, que j'ai pris après, m'a occasionné une grande fonte d'humeurs, et une espèce de débordement de bile. On a été obligé de me purger; je suis très-bien actuellement, et j'ai repris le quinquina. Ma chère maman peut être sûre que j'observerai le régime, ne fut-ce que la bonté et l'inquiétude qu'elle veut bien prendre pour son enfant. Nous avons ordinairement un très-bel automne à Fontainebleau;

je n'en abuserai pas et je serai toujours rentrée de très-bonne heure.

Le prince de Ligne est à son régiment; je lui ai fait savoir les intentions de ma chère maman. Quoiqu'il soit très-aimable et très-aimé ici, je n'en connais pas moins sa légèreté.

J'ai pris à moi pour survivancier de M. de Tessé M. le comte de Polignac*), colonel du régiment du roi et homme de très-bonne maison. Il est mari d'une femme**) que j'aime infiniment. J'ai voulu encore prévenir les demandes des Noailles qui sont une tribu déjà trop puissante ici.

J'ai vu hier Mme de Sinzendorff***), qui m'a remis la lettre de ma chère maman. Nous avons causé une heure et demie ensemble; son mari†) n'a pas pu venir à cause de sa santé; il va pourtant mieux, mais il a une espèce de gale sur le visage qui l'empêche de se montrer. J'ai été fort contente d'elle, et j'ose dire même que je l'ai trouvée mieux dans la conversation que j'y comptais.

J'ai été frappée du malheur de Ferdinand; quand j'aurais comme lui l'espérance d'avoir beaucoup d'enfants, je serais inconsolable de la perte d'un premier fils. Celui de la reine de Naples m'a bien inquiétée, et je ne suis pas encore bien rassurée sur la santé de la mère.

---

*) Jules de Polignac.

**) Yolande Martine Gabrielle de Polignac, die bekannte Freundin der Königin Marie Antoinette.

***) Maria Anna Gräfin Sinzendorff, geborne Fürstin Schwarzenberg.

†) Ludwig Graf Sinzendorff. Er starb im Jahre 1780.

Je n'ai rien à dire sur les bracelets; je n'ai pas cru qu'on pût chercher à occuper la bonté de ma chère maman de pareilles bagatelles.

M. d'Angivillier m'a apporté le beau présent que M. de Mercy lui à remis; il n'y a que le coeur de ma chère maman qui puisse faire des présents aussi noblement. J'en suis toute glorieuse; je le serais bien davantage si je pouvais espérer de lui ressembler un jour, quoiqu' imparfaitement. Permet-elle que je l'embrasse de toute la tendresse de mon âme?

LXXXV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 1 octobre 1776.

Madame ma chère fille. Je suis bien consolée que cette assez longue fièvre vous ait quittée, et que vous me rassurez vous-même sur le bon état de votre santé. Je ne crains que l'automne et un peu votre jeunesse; les ménagements ne seront pas tels que cela exigerait. Je vous prie, puisque vous voulez me rassurer, de vous en souvenir pour l'amour de moi dans les occasions; vous ne sauriez rien faire qui m'obligeât plus. Je suis rassurée sur la santé de la reine de Naples, et surtout pour son fils; la perte de celui de votre pauvre frère lui à été assommante; on l'a dû saigner, et même à cette heure il ne se porte pas entièrement bien; il est très-sensible, et la perte n'était pas prévue. Elle accouchera les premiers jours de décembre; je lui souhaite un

fils. Si j'étais à même seulement d'en espérer de vous! Je ne sais ce que je ferais; j'en prie Dieu tous les jours; je serais trop heureuse, car pour votre bonheur futur, qui me tient tant à coeur, cela est de la plus grande importance. Il y a bien long-temps que vous ne me dites rien de nouveau sur ce chapitre.

Vous ne sauriez croire combien vos bontés pour la Sinzendorff font du bruit ici; elle le mérite de toute façon; Schwarzenberg*) son père est venu tout enchanté me conter vos bontés. Vos bons compatriotes, les Allemands méritent que vous les aimez, étant si attachés à leurs princes et à vous en particulier.

Le Grand-Duc et elle nous ont quittés le 22 de l'autre mois. J'avoue j'étais bien sensible; le peu de semaines qu'ils étaient ici, ils m'ont comblée de consolations. Votre frère est extrêmement maigri, mais a meilleure couleur et est plus gai. Pour elle, je l'ai trouvée mieux qu'avant six ans, mais la grossesse, qui est venue bien mal à propos, a diminué à la fin ses couleurs et petit embonpoint. J'ai des nouvelles du 28, leur voyage continue heureusement. J'avoue que je ne serai tranquille que quand je les saurai à Florence.

Pouvais-je faire assez en recevant ce portrait tant désiré du roi? Je serais bien fâchée si vous n'étiez mieux que moi, tant de figure que d'esprit: vous vous trouvez jeune dans un pays avec des talents naturels; il y a de quoi se former et devenir parfaite; il n'y a que la légèreté que je crains, et que je ne saurais vous cacher là dessus mes

---

*) Der kaiserliche Obersthofmeister Fürst Joseph Schwarzenberg. Er starb im Jahre 1782.

craintes. Vous passez fort légèrement sur les bracelets, mais cela n'est pas tel que vous voulez l'envisager. Une souveraine s'avilit en se parant, et encore plus, si elle pousse cela à des sommes si considérables et en quel temps? Je ne vois que trop cet esprit de dissipation; je ne puis me taire, vous aimant pour votre bien, non pour vous flatter. Ne perdez pas par des frivolités le crédit que vous vous êtes acquis au commencement; on sait le roi très-modéré, ainsi la faute resterait seule sur vous. Je ne souhaite survivre à un tel changement. Je suis toute à vous *).

---

*) An den Abbé de Vermond richtete Maria Theresia an dem gleichen Tage das folgende Schreiben:

Je suis bien touchée de vos services et attachement, qui n'ont pas d'exemple; mais je le suis aussi de l'état de ma fille, qui court à grands pas à sa perte, étant entourée de bas flatteurs qui la poussent pour leurs propres intérêts. Dans ces circonstances ma fille a besoin de vos secours. Mercy et moi espérons que vous ne vous refuserez à nos souhaits et tâcherez de traîner votre retraite jusqu'aprés l'hiver; si alors les choses ne changent, je ne saurais exiger de vous de nouveaux sacrifices, sans en pouvoir espérer du changement; et j'aurai en toute occasion et à tout événement pour vous toute estime et reconnaissance.

P. S. Etant logée à Schönbrunn dans les chambres où ma fille a été, je me trouve à la même place où vous avez eu vos conversations; jugez combien j'en suis affectée.

LXXXVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Fontainebleau, octobre 1776.

Madame ma très-chére mère. Je suis bien honteuse des excuses que j'ai à faire à ma chère maman pour le retard de mes voeux et de mes hommages à l'occasion de la St. Thérèse; le voyage de Choisy et le départ pour Fontainebleau m'avaient un peu dérangée, et j'espérais que ce courrier arriverait plutôt. J'éprouve en toute occasion combien il est fâcheux pour moi d'être si éloignée de ma chère maman.

Le chagrin de Ferdinand me paraît bien naturel; je suis bien impatiente de la savoir rétabli et de le voir dédommagé par la naissance d'un second fils. Les bonnes nouvelles de Naples me font grand plaisir. Ma chère maman peut être entièrement rassurée sur ma santé; j'ai assez bien suivi le régime et les ménagements, pour que les médecins ne craignent plus le retour de la fièvre. Ma chère maman peut bien croire que, s'il y avait eu le moindre changement dans mon état, je l'en aurais instruite tout de suite. J'en suis assez affligée, mais pourtant je dois convenir qu'il n'y a rien de reculé et que je conserve toujours bonne espérance.

M^me^ Sinzendorff doit passer quelques jours ici avec son mari qu'elle conduit à Montpellier; je suis ravie qu'elle ait été contente de moi; je l'ai été d'elle, quoique toutes ses formes ne soient pas également agréables. Je la crois femme de mérite et essentielle. Je souhaite qu'elle puisse venir

pendant que nous avons encore beau temps, pour qu'elle puisse jouir de Fontainebleau et de ses environs, dont les situations sont assez singulières.

J'espère que mon frère et ma belle soeur, ayant encore beau temps, arriveront heureusement à Florence. Je ne me flatte pas d'avoir les talents et les dispositions que ma bonne maman me suppose, mais je n'oublierai rien pour profiter de ses bons avis, trop heureuse si je pouvais y réussir et mériter sa tendresse et ses bontés.

LXXXVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 31 octobre 1776.

Madame ma chère fille. J'espère que celui-ci arrivera avant le 10 comme vous le souhaitez, pour avoir le temps de l'expédier avant votre retour de Fontainebleau, autrement on aurait manqué tout un mois, et j'avoue j'attends toujours avec un empressement bien tendre l'arrivée de ces courriers. Vos excuses pour l'oubli de ma fête sont acceptées sans rancune; mais ma chère fille, ce n'est pas une fois l'année que je souhaite que vous pensiez à moi, mais tous les mois, semaines et jours, que vous n'oubliez pas ma tendresse et mes conseils et exemple.

J'avoue, cette vie continuellement dissipée, des promenades, courses, qu'on n'a jamais vues telles aux autres reines beaucoup plus âgées que vous, quoique jeunes aussi et accompagnées de leurs époux; point qui me fait le plus

de peine, que tout cela se fait sans le roi, et que c'est votre volonté seule et sa trop grande complaisance qui pourra finir une fois, surtout si les dépenses extraordinaires s'en mêlent. C'est dans ces occasions que je voudrais que vous pensiez à moi, et je suis sûre et connais votre coeur, s'il n'est entièrement changé par les flatteries et frivolités, que la pensée seule vous retiendrait par le chagrin que me causeraient ces légèretés, qui finiront de soi-même, mais peut-être trop tard pour votre bonheur et gloire, qui fait mon unique occupation, et le sera tant que je vivrai.

LXXXVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 12 novembre 1776.

Madame ma très-chère mère. La bonté de ma chère maman pour mon jour de naissance et son extrême indulgence pour mon oubli m'en font un reproche bien sensible. Comment pourrais-je oublier un seul instant tout ce que ma chère maman a fait pour moi? Ses exemples feront toujours ma gloire, et je serais trop heureuse, si je pouvais les imiter, quoique de loin.

Notre voyage s'est fort bien passé; le roi a chassé trop souvent pour que je pusse l'accompagner chaque fois, mais j'y ai été très-souvent. J'irai mercredi avec lui à une fameuse course de chevaux; nous vivons toujours dans une très-bonne union et intimité.

La Sinsin*) est partie, à ce qu'il m'a paru fort contente de ce pays-ci, mais très-inquiète avec raison sur l'état de son mari, qui est parti bien souffrant. Le baron de Breteuil vient d'arriver, j'espère le voir aujourd'hui; j'ai grande impatience de le voir pour causer avec lui, et surtout pour m'assurer de la santé de ma chère maman.

Le général Pellegrini**) a passé trop peu de temps ici pour bien connaître cette cour-ci; j'espère cependant qu'il ne sera pas mécontent du petit séjour qu'il y a fait.

Je viens de voir le baron; il m'a remis la lettre de ma chère maman; je suis charmée qu'elle est aussi contente de lui; je n'ai pu le voir qu'un instant à cause de la fête, mais il restera jusqu'à notre départ, et je n'en aurai trop pour causer avec lui de tous les détails qui m'intéressent pour ma chère maman, ma famille et ma patrie.

Je finis ma lettre pour aller aux vêpres, et supplie ma chère maman de me conserver ses bontés; mon plus grand désir est et sera toujours de les mériter.

---

*) Sinzendorff.

**) Der Feldzeugmeister Graf Carl Pellegrini, Commandant des Ingenieurcorps.

LXXXIX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 30 novembre 1776.

Madame ma chère fille. Je suis bien aise de vous savoir de retour et plus tranquille pour l'hiver; à la longue votre santé ne résistera pas à toutes ces courses et veilles; s'il fût encore en compagnie du roi, je me tairais, mais toujours sans lui et avec tout ce qui est de plus mauvais à Paris et de plus jeune, que la reine, cette charmante reine est presque la plus âgée de toute cette compagnie! Ces gazettes, ces feuilles, qui faisaient l'agrément de mes jours, qui marquaient des bienfaits et des traits les plus généreux de ma fille, sont changées; on n'y trouve que courses de chevaux, jeux de hazard et veilles, de façon que je n'ai plus voulu les voir, mais je ne peux empêcher qu'on m'en parle, car tout le monde qui connaît ma tendresse pour mes enfants, me parle, me conte d'eux. J'évite souvent de me trouver en compagnie, pour n'entendre des choses affligeantes; mais voilà une bien consolante, si rien n'empêche l'exécution, c'est que l'empereur compte venir en France. Je peux me présenter la consolation que vous en aurez, et que vous profiterez des moments qu'il se trouvera avec vous, et de ses conseils. Il en est bien capable, et son amitié pour vous ne vous laissera rien à désirer.

XC.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 16 décembre 1776.

Madame ma très-chère mère. Dans le vrai je pourrais me dire malheureuse des différents jugements qu'on porte sur moi. Tandis qu'on persuade à ma chère maman que je ne suis qu'en société de gens aussi jeunes que moi, ici depuis un an les très-jeunes gens se croyaient mal traités et éloignés de moi, et il n'y a pas quinze jours que l'on parlait d'une petite intrigue entre eux, pour ne pas venir à mes bals. Ils y sont pourtant tous venus, et même il y a des enfants qui ont l'air de sortir du collège. J'ai cru avoir mandé à ma chère maman que j'avais été à la grande course de Fontainebleau avec le roi et que je chasse avec lui tant que je puis. J'ai été enchantée pour la reine de Naples du départ de M. Tanucci.*) Quoiqu'elle se soit toujours bien conduite à son égard, c'est toujours un grand avantage de s'en être débarassé. Je trouve que ma soeur et le roi se sont conduits fort adroitement dans cette affaire.

Nos bals sont commencés depuis ce mois-ci; j'y danse avec plaisir, mais je compte bien de ne m'y pas fatiguer comme les années dernières.

Ma chère maman est bien bonne de s'intéresser à ma santé; quoiqu'elle soit bonne, je prends depuis quinze jours

---

*) Der berühmte neapolitanische Minister Bernardo Tanucci, welcher im October 1776 entlassen wurde.

des eaux de Walsch*) et des bols, que mon médecin croit bonnes pour dissiper un petit embarras que j'ai à la rate depuis ma fièvre tierce, et qui me fait souffrir effectivement. Depuis que je prends ces eaux, la douleur est plus rare et moins forte.

Ma chère maman peut imaginer le plaisir que j'aurai à voir l'empereur; il y a si longtemps que je l'espère, que je n'ose pas encore y compter. Outre ma satisfaction, le plus grand bonheur pour moi serait, qu'après avoir vu les choses comme elles sont, il pût désabuser ma chère maman des préventions qu'on cherche à lui donner contre moi. Elles m'affligent beaucoup, et je n'aurai jamais de bonheur qu'en lui persuadant que je conserverai jusqu'au dernier jour de ma vie le respect et la reconnaissance pour ses bontés, qui n'ont point de pareilles.

XCI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 2 janvier 1777.

Madame ma chère fille. Cette année commence si heureusement pour vous que j'espère que vous en sentirez pour longtemps les effets. Dans un mois vous verrez l'empereur; c'est une époque pour vous bien intéressante. Vous connaissez son coeur et sa sagacité; du premier vous avez tout

*) Der Sauerbrunnen von Vals im französischen Departement Ardêche.

à attendre, il ne restera pas en défaut, se faisant une vraie satisfaction de vous voir, et de l'autre vous pourriez en tirer une grande ressource. J'espère que vous lui parlerez avec cette confiance et tendresse qu'il mérite et qui doit resserrer pour toujours les liens, non seulement de nos maisons et familles, mais la plus tendre amitié entre les souverains: unique moyen de rendre heureux nos états comme nos familles. J'espère qu'il conviendra au roi, et les premiers embarras passés, que l'amitié et confiance prendront place. J'espère que les eaux et bols raffermiront votre santé, que le carnaval ne gâtera pas, et cette visite sera pour vous le plus sûr remède. Souvenez-vous de votre maman, en vous trouvant ensemble; j'en jouis dès à cette heure de cette consolation et croyez-moi toujours toute à vous.

XCII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, ce 16 janvier 1777.

Madame ma très-chère mère. Je suis comblée de l'espérance de voir bientôt mon frère; je n'ai pas besoin de le dire, ma chère maman le sait bien, il me sera dur de ne pouvoir le loger auprès de moi. On en sera surpris, mais je sacrifie tout à son goût; il sera logé et vivra, comme il l'ordonnera; le voir et causer avec lui, ce sera un si grand bonheur pour moi. Je compte sur son amitié, il doit être sûr de la mienne, et quand la sienne serait égale, je gagnerais bien plus que lui, puisqu'il me parlera de ma chère maman,

dont je suis si éloignée. Je suis persuadée que le voyage de l'empereur fera bien à tous égards; je connais bien sa discrétion et parlerai en confiance. Passé le premier moment qui aura peut-être un peu d'embarras, le roi sera content de le voir et de lui parler: il ne peut s'en suivre que du bien, et pour les affaires et pour moi. ' Ma santé va fort bien, le carnaval est court, et d'ailleurs je m'y ménage; j'espère en être moins fatiguée que les années dernières. Je voudrais avoir la même espérance pour le carême de ma chère maman, sa santé et le bonheur de la satisfaire sont mes plus grands désirs. Permet-elle que je l'embrasse?

XCIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 3 février 1777.

Madame ma chère fille. Vos lettres du 16 et du 24 m'ont causé de différents sentiments; celle qui exprimait si vivement l'attente de votre cher frère, m'a bien fait du plaisir, mais en même temps augmenté mes chagrins de la voir manquée. La lettre du roi m'a sensiblement touchée, et si vous le trouvez convenable, marquez lui en ma sensibilité. Ne souhaitant plus rien dans ce monde que le bien de notre sainte religion, le bonheur de mes chers et plus que chers enfants, le bien-être de nos états et le bonheur de nos peuples, que j'aime aussi bien sincèrement, je ne souhaite donc que de voir liées étroitement et indissolublement, comme elles le sont actuellement, nos maisons et

intérêts, de même les personnes d'une amitié et cordialité à toute épreuve, qu'aucun ministre, ni envieux de cette union ne puisse jamais faire changer ou diminuer. L'empereur et le roi étant si jeunes, tous deux avec le coeur bon et grand, mes espérances sont bien fondées, s'ils se connaissent et constatent cette confiance mutuelle qui leur sera si nécessaire et utile dans leur course politique, pour être heureux et rendre tels leurs états et même l'Europe. Ces réflexions d'une vieille bonne maman et Souveraine m'ont engagée d'envoyer de nouvelles instructions à Mercy, lui ordonnant de vous informer et concerter, comment se prendre vis-à-vis de vos ministres. Voilà les plus grands objets que je ne vous touche qu'en passant. Les dissensions entre les Turcs et les Russes, entre l'Espagne et le Portugal aussi bien que la guerre en Amérique peuvent bien facilement causer un embrasement où je pourrais être entraînée malgré moi, d'autant plus qu'avec notre mauvais voisin il faut aller avec autant plus de circonspection, sa haine ordinaire contre nous s'étant beaucoup augmentée depuis que nous avons osé en Pologne et ailleurs agir contre ses principes injustes. Il fait l'impossible pour s'accrocher ou au moins diminuer partout à toutes les cours notre façon d'agir; aucune calomnie n'est ménagée, mais surtout en France, et c'est la raison qui me fait doublement regretter que l'entrevue n'a pas eu lieu. La joie que le roi de Prusse en a, est une sûre marque combien cela lui importe et doit nous lier d'autant plus immuablement; l'étant, ni lui ni personne n'osera nous inquiéter. Je ne puis vous cacher que vous n'êtes pas mieux ménagée dans votre particulier, et j'en ai touché à Mercy quelques traits, qui depuis long-

temps me font bien de la peine, sur vos divertissements, jeux, promenades: étant mal avec le roi, séparée de lit, voulant rester toute la nuit à jouer, c'est ce que le roi ne voulait pas: que vous étiez frappée sur l'arrivée de l'empereur, et que vous ne l'aviez nullement souhaitée, et même que vous étiez charmée à cette heure pour laisser le libre cours à vos plaisirs. Toutes ces insinuations viennent de Berlin en Saxe, Pologne etc. et partout, et j'avoue: depuis quelques mois elles m'ont causé des chagrins cuisants. Ma consolation était que disant des calomnies atroces contre l'empereur et moi, que cela sera de même contre vous; mais ma chère fille! les gazettes ne confirment que trop tous ces différents amusements où ma chère reine se trouve sans ses belles-soeurs et le roi, et m'ont causé bien de tristes moments. Vous aimant si tendrement, je vois un peu dans l'avenir et je vous prie d'en faire autant.

Vous me rassurez sur votre santé; c'est déjà un grand point pour moi, mais je vous conjure, tâchez de conserver cette estime et affection du public, que vous aviez si parfaitement, et croyez moi toujours votre bien tendre mère et amie.

P. S. Je ne saurais vous flatter trop, nonobstant que je le souhaite ardemment, sur l'arrivée de l'empereur en avril. Il s'en explique lui même là dessus, les affaires de Bohême exigent les plus grandes attentions. Je suis mal servie et peu soutenue; dans ces circonstances, qui ne permettent pas de retard, je ne saurais me passer de votre frère.

XCIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 17 février 1777.

Madame ma très-chère mère. Je puis entièrement rassurer la bonté de ma chère maman. Ma santé est très-bonne et s'est bien soutenue à la fin du carnaval; je prends pourtant des bouillons rafraichissants depuis trois jours, et je compte qu'après cela je me porterai mieux qu'avant. J'ai vu hier Mercy, il m'a parlé de tout ce dont ma chère maman l'a chargé. Je suis plus révoltée qu'étonnée des vilainies et méchancetés du mauvais voisin; peut-être lui-même est-il trompé sur quelques points par le ministre qu'il a ici; il est connu depuis longtemps pour un homme peu scrupuleux et qui, pour se faire valoir auprès de son maître, n'hésite pas à lui mander toute sorte de fables.

Je dois avouer à ma chère maman que j'ai profité non seulement des bals chez moi, mais encore de ceux de l'opéra à Paris; mais je n'y ai été qu'après en avoir parlé au roi, et m'être assurée que cela ne lui déplairait pas. Il m'a répondu de bonne amitié que je pouvais aller autant que cela m'amuserait; au reste je n'y ai jamais été qu'avec Monsieur qui me donnait toujours le bras dans le bal. Sur le dernier temps la comtesse d'Artois y est aussi venue. Il est bien triste pour moi que ma chère maman s'est toujours affectée de pareils bruits.

Quoique j'ai fort peu d'expérience des affaires, je ne puis me défendre d'une grande inquiétude sur tout ce qui

se passe en Europe de tout côté. Il serait bien terrible, si les Turcs et les Russes recommençaient la guerre. Au moins pour ce pays-ci, je suis bien sûre qu'on a grand désir d'entretenir la paix. Si mon frère était venu, je pense bien, comme ma chère maman, que la connaissance qu'il aurait faite avec le roi, aurait été fort utile pour le bien et la tranquillité générale. Ce serait le plus grand bonheur, si la confiance pouvait s'établir entre ces deux souverains, qui me touchent de si près; ils pourraient finir bien des choses par eux mêmes, et ils seraient à l'abri de la maladresse et de l'intérêt personnel de leurs ministres.

Le grand aumônier *) est à l'extrémité; le Prince Louis le remplacera dans cette charge. J'en suis bien fâchée, et c'est bien à contre-coeur que le roi le nommera, mais il y a deux ans qu'il s'est laissé surprendre par M. de Soubise et M^me^ de Marsan une demie promesse, qu'ils ont rendue entière en remerciant, et qu'ils ont bien su faire valoir dans ce moment-ci. S'il se conduit comme par le passé, cela fera beaucoup d'intrigues ici.

Malgré mon trouble et mes inquiétudes pour la guerre, il me semble pourtant que tout peut encore se concilier. C'est mon plus grand désir, et outre les maux affreux qui en résulteraient, je serais surtout accablée des peines et chagrins qu'en aurait ma chère maman. Sa santé et sa satisfaction, c'est le plus ardent de mes voeux. Permet-elle que je l'embrasse?

---

*) Der Cardinal Charles Antoine de la Roche-Aymon. Er starb am 27. Octòber 1777.

XCV.

MARIA THERESIÀ AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 4 mars 1777.

Madame ma chère fille. J'ai des remercîments à vous faire; la belle et magnifique table est arrivée il y a dix jours dans le meilleur état; elle fait l'admiration d'ici. Vous me parlez des bouillons rafraichissants, les gazettes parlent des eaux de Plombières; j'aimerais mieux une façon de vivre plus réglée que des remèdes. A la longue ces courses nuiront à votre santé et crédit. On dit le roi ne sait rien vous refuser et qu'il est difficile de vous résister. Employez ces talents, cette amitié pour un avenir solide, et évitez les légèretés des jeunes gens qui ne laissent qu'un vide d'autant plus dangereux que la santé et toute application sérieuse en est bannie; à la longue cela ne se soutient.

La place que Rohan doit occuper m'afflige; c'est un cruel ennemi, tant pour vous que pour ses principes qui sont les plus pervers. Sous un dehors affable, facile, prévenant il a fait beaucoup de mal ici, et je dois le voir à côté du roi et de vous. Il ne fera guère d'honneur non plus à sa place comme évèque.

Je veux bien me flatter comme vous, qu'on pourra encore empêcher la guerre, mais à la longue j'ai bien peur, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai souhaité que les deux beaux-frères se connaissent et se lient de coeur comme d'intérêt. Je vous embrasse sincèrement.

XCVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, mars 1777.

Madame ma très-chère mère. Le roi est enrhumé et depuis huit jours n'a pas quitté sa chambre; je lui ai tenu fidèle compagnie; son rhume commence à mûrir, j'espère qu'il en sera bientôt quitte. Les eaux de Plombières sont un rêve du gazettier; je n'y ai jamais pensé et je serais très-fâchée d'être obligée à m'éloigner si longtemps du roi.

Je pense bien comme ma chère maman sur le prince Louis, que je crois de fort mauvais principes et très-dangereux par ses intrigues, et s'il n'avait tenu qu'à moi, il n'aurait pas de place ici. Au reste celle de grand-aumônier ne lui donne aucun rapport avec moi, et n'aura pas grande parole du roi, qu'il ne verra qu'à son lever et à l'église.

Je ne puis tout-à-fait me refuser à l'espérance si douce de voir mon frère ici; indépendamment de mon bonheur particulier, je suis bien persuadée que le bien public gagnera beaucoup à la connaissance qui se fera entre le roi et lui.

Je suis charmée que la table soit arrivée en bon état; puisse-t-elle rappeler à ma chère maman une fille qui ne pourra jamais assez lui prouver sa tendresse et son respect.

XCVII.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN MERCY*).

(Avril 1777).

Nous sommes en querelle depuis ce matin, le roi, M. de Vergennes et moi. Ces Messieurs soutiennent que mon frère est arrivé cette nuit, moi je dis qu'il est impossible qu'il soit à Paris sans que vous le sachiez et qu'alors vous me l'auriez mandé tout de suite. Je vous prie de me répondre tout de suite pour savoir à quoi m'en tenir.

A onze heures trois quarts.

XCVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA**).

Versailles, le 14 juin 1777.

Madame ma très-chère mère. Il est vrai que le départ de l'empereur m'a laissé un vide dont je ne puis revenir; j'étais si heureuse pendant ce peu de temps, que tout cela me paraît un songe dans ce moment-ci. Mais tous ce qui

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Dieses Schreiben, das einzige der vorliegenden Sammlung, ist wortgetreu abgedruckt im I. Bande des Werkes von Feuillet de Conches. S. 90.

n'en sera jamais un pour moi, c'est tous les bons conseils et avis qu'il m'a donnés et qui sont gravés à jamais dans mon coeur.

J'avouerai à ma chère maman qu'il m'a donné une chose que je lui ai bien demandée et qui me fait le plus grand plaisir: c'est des conseils par écrit qu'il m'a laissés. Cela fait ma lecture principale dans le moment présent, et si jamais (ce dont je doute) je pouvais oublier ce qu'il m'a dit, j'aurais ailleurs ce papier toujours devant moi qui me rappelerait bientôt à mon devoir.

Ma chère maman aura vu par le courrier qui est parti hier combien le roi s'est bien conduit dans les derniers moments que mon-frère a été ici. En tout j'ose assurer à ma chère maman que je le connais bien et qu'il a été véritablement affecté de ce départ. Comme il n'a pas toujours les formes pour lui, il lui est moins aisé de prouver à l'extérieur ses sentiments; mais tout ce que j'en vois me prouve qu'il est bien véritablement attaché à mon frère et qu'il a beaucoup d'amitié pour lui. Dans le moment de ce départ où j'étais le plus au désespoir, le roi a eu des attentions et des recherches de tendresse pour moi que je n'oublierai de ma vie, et qui m'y attacheraient si je ne l'étais déjà.

Il est impossible que mon frère n'ait pas été content de la nation d'ici, car pour lui qui sait examiner les hommes, il doit avoir vu que, malgré la grande légèreté qui est établie, il y a pourtant des hommes faits et d'esprit, et en général un coeur excellent et beaucoup d'envie de bien faire. Il n'y a qu'à bien mener; il en voit un exemple à cette heure dans la marine, dont il est très-content, et dont, j'imagine, il rendra compte à ma chère maman.

Je reçois dans l'instant par la poste une lettre de ma chère maman. Quelle bonté que dans le moment où elle a tant d'affaires, elle veut bien encore penser à mon jour de nom! Cela me rend bien confuse. Elle veut faire des voeux pour mon bonheur; ah, le plus grand de tous est de la savoir contente de moi, de mériter toujours ses bontés et de pouvoir lui persuader que personne au monde ne l'aime plus tendrement et plus respectueusement que moi.

XCIX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 16 juin 1777.

Madame ma très-chère mère. Ma séparation de mon frère m'a donné une cruelle secousse; j'ai souffert tout ce qui est possible, et je ne puis me consoler qu'en pensant qu'il a partagé ma peine; toute la famille d'ici en a été touchée et attendrie. Mon frère a eu une conduite si parfaite avec tout le monde, qu'il emporte les regrets et l'admiration de tous les états; on ne l'oubliera jamais. Pour moi je serais bien injuste, si ma douleur et le vide que j'éprouve ne me laissaient que des regrets. Rien ne peut payer le bonheur dont j'ai joui et les marques d'amitié qu'il m'a données. J'étais bien sûre qu'il ne voulait que mon bonheur, et tous ses conseils en sont la preuve; je ne les oublierai pas. Il ne lui a manqué que le temps nécessaire pour connaître plus particulièrement les gens avec qui j'ai à vivre.

Je me suis mise à la discrétion du peintre, pour autant qu'il voudra, et dans l'attitude qu'il voudra. Je donnerais

tout au monde pour qu'il pût réussir et satisfaire ma chère maman; quand je ne devrais pas tout faire pour la contenter, qui pourrait résister à la tendresse avec laquelle elle s'occupe de ma figure?

Le beau temps a commencé le jour que mon frère est parti: s'étant bien porté ici, j'espère pour la suite du voyage. Je ne crains que pour son courage qui lui fait prendre plus de fatigue qu'un homme n'en peut porter. Les grandes chaleurs ne doivent naturellement commencer qu'après le temps où il sera sorti des provinces méridionales.

On croit la comtesse d'Artois encore grosse. C'est un coup d'oeil assez désagréable pour moi après plus de sept ans de mariage; il y aurait pourtant de l'injustice à en montrer de l'humeur. Je ne suis pas sans espérance, mon frère pourra dire à ma chère maman ce qui en est. Le roi a causé avec lui sur ce chapitre avec sincérité et confiance.

Je suis bien charmée que la maladie du prince Albert n'a pas eu des suites. Ma chère maman me permettra-t-elle une petite représentation? Elle a la bonté de me rassurer sur les ménagements dont elle a besoin. Je désirerais beaucoup qu'elle diminuât de son travail et de ses jeûnes pour le mouvement et la dissipation; elle ne peut que lui être salutaire. Comment ma chère maman peut-elle craindre d'être à charge? Tout ce qui a le bonheur d'approcher d'elle, aura toujours de la joie de ce qui lui sera utile ou commode; j'en répondrais bien.

Je reçois dans l'instant une lettre de mon frère de Brest; il m'en paraît fort content. Comme le courrier doit partir tout de suite, ma chère maman me permettra de me borner à l'assurer de ma tendresse respectueuse.

C.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schlosshof, le 29 juin 1777.

Madame ma chère fille. Je dois prévenir d'écrire un jour plutôt, pour que le courrier parte le 1. J'ai à répondre sur deux de vos chères et intéressantes lettres du 14 et 16. J'ai prévu la secousse que cela vous aura causée, et j'en étais bien en peine: effectivement on mande que vos nerfs s'en sont ressentis. J'espère que cela n'aura eu des suites, puisque vous ne me mandez rien et Mercy non plus. Il est bien flatteur et consolant pour moi, l'approbation générale que ce cher fils s'est attirée. J'avais un peu peur que sa rigide philosophie et simplicité ne plairaient pas et que lui ne trouverait non plus cette nation à son gré, mais j'ai la consolation de voir le contraire. C'est tout ce que j'aurais pu souhaiter; me voilà contente: mais ce qui met le comble, c'est ce que vous me dites de l'amitié et de la confiance mutuelle des deux beaux-frères. Dieu donne que cela soit pour tout leur règne, pour le bien des états et de nos familles, que je regarde depuis longtemps comme la même. Vous pouvez le plus contribuer à cet heureux commencement, en suivant les conseils de votre frère, desquels vous me paraissez si contente et convaincue; et tout ce que vous me dites là dessus et sur les papiers qu'il vous a laissés, m'a touchée jusqu'aux larmes. Conservez exactement cette bonne volonté; ne la laissez pas tarir. L'empereur a été touché de vous goûter, il trouvait une grande douceur dans votre

conversation et amitié. Je ne le trahis pas, en mettant ses propres paroles, que je ne pourrais jamais rendre si bien:

„J'ai quitté Versailles avec peine, attaché vraiment à ma soeur; j'ai trouvé une espèce de douceur de vie, à laquelle j'avais renoncé, mais dont je vois que le goût ne m'avait pas quitté. Elle est aimable et charmante; j'ai passé des heures et des heures avec elle, sans m'apercevoir comment elles s'écoulaient. Sa sensibilité au départ était grande, sa contenance bonne; il m'a fallu toute ma force pour trouver des jambes pour m'en aller."

Jugez combien ce récit a de consolant et de touchant pour une mère qui aime si tendrement ses enfants. J'en attends les plus heureuses suites, et même pour votre état de mariage, sur lequel on me laisse espérance: mais on remet le tout au retour où on pourra me parler. J'avoue, cela me donne un peu d'humeur, car il s'agit pour vous du tout au tout, d'avoir de la succession, et je trouve très-bien votre façon de penser sur la grossesse de votre belle-soeur. Pardonnez-moi mon importunité pour votre portrait en grand, Mercy reçoit aujourd'hui les mesures pour cela; le premier sera pour mon cabinet, pour y être avec celui du roi, mais ce grand sera pour une salle où toute la famille est en grand; et cette charmante reine ne devrait pas s'y trouver? Sa mère seule devrait en être privée de cette chère fille? Je voudrais avoir votre figure et habillement en habit de cour; si le visage même ne sera pas si ressemblant. Pour ne vous trop incommoder, il me suffit que j'aie la figure et le maintien, que je ne connais pas et dont tout

le monde est si content, ayant perdu ma chère fille bien petite et enfant: ce désir de la connaître comme elle s'est formée doit excuser mon importunité, venant d'un fond de tendresse maternelle bien vive.

L'empereur a été très-content de la nation, et c'est ce qui augmente mon contentement. Il est revenu de bien des préjugés qu'on lui a donnés contre: mais il n'est occupé que des regrets d'avoir dû vous quitter, et content de l'amitié et confiance du roi. Tout ce que vous m'en dites du roi, met le comble des soins et tendresse, qu'il vous a montré dans cette occasion, que vous avez bien raison de dire de ne l'oublier jamais. Continuez à mettre en exécution les conseils de votre ami et frère, et vous en verrez en peu de temps l'effet, et votre bonheur constaté en sera la suite. Je vous embrasse tendrement et avec consolation, et suis toujours pour la vie . . . .

CI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 19 août 1777.

Madame ma très-chère mère. Ma santé est entièrement remise à cette heure, et les bontés de ma chère mère achèvent la guérison, s'il y manquait encore quelque chose. Mon côté est aussi très-bien, et je n'y ai point du tout souffert dans cette fièvre-ci. L'idée des eaux de Carlsbad m'en donne presque des regrets; ce serait un bonheur bien grand pour moi, si je pouvais espérer jamais de me trouver

aussi près de ma chère maman: tout ce qu'elle veut bien dire sur cela, me pénètre de reconnaissance. Je me représente la joie qu'aura eue ma chère maman de revoir l'empereur plutôt qu'elle ne comptait; il m'a mandé qu'il devait faire une surprise et se trouver le 2 à Vienne. J'étais bien sûre qu'il ne tiendrait pas à aller au camp, sans au moins passer quelques jours à Vienne; je suis bien soulagée de savoir enfin ses courses finies. Belgiojoso*) qui est revenu, m'a assurée qu'il se porte très-bien, et qu'il n'était point fatigué. Il est bien heureux qu'il soit sorti à temps de ce pays-ci, car depuis huit jours il fait même ici une chaleur très-grande et qui aurait pu l'incommoder beaucoup dans les provinces qu'il avait à parcourir. Par tout ce qu'il m'a mandé, il me paraît content de ce qu'il a vu; pour les endroits où il a passé, il y a eu partout le même enchantement; toutes les lettres qui en arrivent, ne parlent que de lui.

Je suis très-inquiète de ce que ma chère maman veut bien me dire sur Ferdinand; je ne savais rien de sa santé et j'avoue à ma honte, qu'étant fort paresseux tous deux, il y a fort longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles. J'ai grande impatience d'apprendre l'accouchement de la reine de Naples. Je désire fort qu'elle ait un garçon, mais il me semble qu'elle n'y compte guère. Le roi se porte fort bien, et je n'ai qu'à m'en louer de toute manière. Il vient de nommer l'évêque d'Autun pour la feuille des bénéfices; c'est un bon choix de l'aveu de tout le monde; c'est un honnête-homme et un digne ecclésiastique qui ne sortait pas de son évêché. Il n'en est pas de même de l'autre place

*) Ludwig Graf Belgiojoso, österreichischer Gesandter in England.

qu'il va avoir à donner; nous touchons au moment où le cardinal de la Roche-Aymon va mourir et que le prince Louis aura sa place. Je ne cache pas à ma chère maman que cela me fait beaucoup de peine, et le roi lui-même n'en est pas bien aise; il a été horriblement trompé sur cela. Voilà le malheur d'être bien jeune et de n'avoir personne de raisonnable pour se conduire. Ma chère maman me permet-elle de l'embrasser et de l'assurer de ma respectueuse tendresse?

P. S. L'abbé n'est pas ici dans ce moment; je lui dirai les bontés de ma chère maman. Il en sera pénétré, il les mérite bien, car c'est un bien digne homme et dont je suis fort contente.

CII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 31 août 1777.

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que cette vilaine fièvre est finie. Tout ce que vous me dites sur le Carlsbad est charmant, je vous en embrasse. Notre chère reine s'est bien conduite; voilà un second gros garçon et qui porte le nom de François*): attention charmante pour moi. J'attends à cette heure avec empressement les estaffettes qui me porteront journellement ces neuf premiers jours de ses

*) Er bestieg im Jahre 1825 als Franz I. den neapolitanischen Thron.

nouvelles: pourvu qu'elle se ménage, ses nerfs en ont besoin.

J'ai trouvé l'empereur un peu maigri; il est parti après deux jours pour les camps. Il est revenu de Styrie et de Hongrie assez content des troupes. Il est actuellement à Laxenbourg pour le camp de Minkendorf. Je le trouve bien; il est bien content du roi, surtout de sa chère et belle reine: s'il trouvait une femme pareille, il passerait d'abord aux troisièmes noces! Jugez combien je suis occupée de tout ceci, combien je dois être contente de tout ce qu'il me dit de vous! Il est enchanté des provinces et de la marine et des troupes; il n'a pas renoncé à revenir vous voir, et vous jugerez bien que je n'y mets points d'empêchement, et que j'en suis flattée. D'abord qu'il ne veut rester avec moi, je le souhaite auprès de la famille, en France, Naples ou Toscane. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Les nouvelles de votre frère ne sont pas encore meilleures, j'y ai envoyé un médecin pour savoir les choses au juste. Vous direz à Vermond que l'empereur m'a confirmé toute son assiduité et zèle à vous servir, que je connais depuis tout le temps que je le connais.

CIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 10 septembre 1777.

Madame ma chère mère. La naissance du fils de la reine de Naples m'a fait une joie que je ne puis dire; j'aime certainement ma soeur de tout mon coeur. J'ai pris la plus grande part à tout ce qui lui est arrivé, mais j'avoue que ce nouveau né me fait encore plus de plaisir par l'espérance que j'ai d'avoir bientôt le même bonheur. Depuis la lettre que j'ai écrite à ma chère maman par le courrier du baron, j'ai eu un moment d'espérance d'être grosse; elle s'est évanouie, mais j'ai grande confiance qu'elle reviendra bientôt. L'état de Ferdinand m'inquiète; de si loin je ne puis raisonner, mais il me semble que dans l'état où il est, l'air natal devrait lui faire du bien, et je désire fort qu'il passe son hiver à Vienne.

Je ne suis point étonnée que ma chère maman ait trouvé l'empereur maigri; il s'est donné un terrible mouvement depuis quatre mois. J'espère que sa santé n'en est point altérée et que le repos le remettra dans son état ordinaire. Qu'il me conserve sa bonne volonté, qu'il revienne une fois nous voir: il fera encore plus de plaisir à tout le monde, actuellement qu'on le connaît, et pour moi, il sait bien que je serais parfaitement heureuse de ce retour.

Il fait le plus beau temps du monde ici; nous partons cet après-dîner pour Choisy jusqu'au 16. Il n'y aura pas beaucoup de monde, car le roi compte y chasser tous les

jours. Je m'empresse à finir ma lettre, pour ne pas retarder le courrier. Ma chère maman permet-elle que je l'embrasse bien tendrement?

P. S. L'abbé se met à vos pieds; il est bien pénétré de vos bontés.

CIV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 3 octobre 1777.

Madame ma chère fille. Je suis enchantée de ce que vous me dites pour votre frère Ferdinand. Voilà encore ma chère Antoinette que j'y reconnais. Il sera ici le 28; le mal n'est pas si pressant, mais j'avoue que je ne suis pas tranquille, mais je vous en informerai exactement. Le fils de notre chère reine de Naples m'a fait grand plaisir; je n'ose me laisser aller à cette idée, si j'en voyais un de vous, mais que notre chère Charlotte se trouve dans une terrible situation qui pourrait achever à la perdre de santé, car sans cela elle souffre des nerfs, sa trop grande vivacité et sensibilité l'assomment, mais cette fois-ci il y a de quoi. Cinq petits enfants (elle trois semaines en couches) doivent fuir de Naples pour sauver le roi qui n'a pas eu cette cruelle maladie dont vient de mourir dans sa maison le frère*). Elle veut faire inoculer ses trois aînés; j'avoue le moment

*) Philipp Anton, Infant von Spanien, gestorben am 19. September 1777.

présent ne me paraît pas le plus convenable; je crains infiniment pour le roi, s'il la prend il est mort, ayant le sang très-échauffé, et cette cruelle maladie n'est que trop dangereuse dans la maison de Bourbon.

L'empereur est enfin arrivé de ses éternels camps en bonne santé, et moi j'embrasse tendrement ma chère petite femme que j'aime bien.

CV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Fontainebleau, octobre 1777.

Madame ma très-chère mère. J'ai relu à plusieurs fois et toujours avec le même attendrissement la lettre que ma chère maman a bien voulu m'écrire. Il est impossible d'y mettre plus d'intérêt et de bonté qu'elle n'y met; mais j'ose dire qu'il est impossible en même temps d'en sentir plus vivement tout le prix, que je le fais. Nous sommes à Fontainebleau depuis huit jours, le roi est enrhumé depuis ce temps-là, cela ne l'empêche pourtant pas de sortir. J'ai profité de ce moment pour prendre pendant 8 ou 10 jours des bains, dont j'avais absolument besoin, étant très-échauffée. Pour ce qui est des veilles, je n'en fais presque plus et tout l'été je suis très-peu sortie de chez moi, tant pour ma santé que commençant à savoir m'occuper un peu mieux chez moi que par le passé. Je lis, je travaille, j'ai deux maîtres de musique, l'un de chant, l'autre de harpe; j'ai repris un peu le dessin, tout cela m'occupe et m'amuse,

Voici le moment de la plus grande dissipation qui est le voyage de Fontainebleau, mais j'ose assurer à ma chère maman que cela changera fort peu de chose à mon train de vie ordinaire. Pour le jeu, il y a déjà plus de deux mois que je ne joue que chez moi, où cela est absolument nécessaire une ou deux fois par semaine, et si ma chère maman voyait les choses elle-même, elle verrait que cela ne se peut pas autrement. Au reste je ne vais plus jouer nulle part, et si je sors, je ne joue qu'au billard, et pas au jeu d'hazard.

Je dirai à Lassone*) que ma chère maman a la bonté d'être contente de lui; il s'empressera sûrement de lui écrire, ou à Störk, pour lui mander de mes nouvelles, puisqu'elle a la bonté de s'en occuper.

Je monte fort peu à cheval, et depuis trois mois je crois que j'y ai monté tout au plus quatre fois, surtout à cette heure.

Je suis enchantée que Ferdinand soit décidé d'aller à Vienne, car j'avoue à ma chère maman que j'en étais bien inquiète: mais il faut espérer que l'air natal et le bonheur de se retrouver au milieu de toute sa famille le remettra bientôt en bonne santé.

J'ai reçu une lettre de cette pauvre reine de Naples; elle s'est trouvée dans une position bien affreuse pendant ses couches. Elle me mande le projet qu'elle a de faire inoculer ses enfants; je désire bien vivement qu'ils réussissent,

---

*) Joseph Marie François Lassone, Leibarzt des Königs und der Königin von Frankreich.

mais je crains bien que toutes ces inquiétudes multipliées ne finissent par lui faire tort à sa santé.

Je suis charmée que l'empereur soit enfin revenu de toutes ses courses en bonne santé. Il m'a écrit; il me paraît qu'il n'est pas trop content des Français que nous lui avons envoyés cette année, mais voilà le malheur de tous les pays : ce ne sont jamais les gens aimables ni d'esprit qui voyagent.

Mais je m'aperçois que j'abuse de la bonté de ma chère maman, en l'ennuyant par cette longue lettre. Permet-elle donc que je finisse par l'embrasser tendrement et l'assurer que personne au monde ne lui est plus tendrement et plus respectueusement attachée et ne désire plus vivement de continuer à mériter ses bontés que moi.

CVI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 5 novembre 1777.

Madame ma chère fille. L'arrivée de Ferdinand a retardé pour ce peu de jours l'expédition du courrier qui devait selon l'avis de Mercy ne pas venir les derniers jours de Fontainebleau, et comme vous ne serez de retour que le 8, il arrive encore à temps, et j'avoue, je serais charmée de vous savoir hors tout ce train et un peu plus en repos. Le temps vous favorise, il fait beau et chaud comme en septembre. J'étais bien enchantée de votre dernière lettre; vous entrez en matière et détails, et rien ne peut m'ennuyer

de ce qui vient de vous. Le moindre sujet est pour moi un objet des plus importants, vous aimant si tendrement, n'étant occupée que de votre bien-être. Je suis bien aise que vous continuez la musique, l'ouvrage et surtout la lecture, d'autant plus que le roi n'est pas enclin à tous ces bruyants plaisirs qui n'ont qu'un certain temps, finissent par eux-mêmes, et laissent un grand vide et souvent encore des inconvénients. Si je n'en connaissais tout le mal, pourquoi voudrais-je vous en priver? J'y contribuerais plutôt et de tout mon coeur. Le jeu est sûrement un des plus mauvais, cela attire mauvaise compagnie et propos. Du temps du feu roi on a joué aussi, mais le landsknecht, le cavagniol et le visque ou autre jeu de commerce, mais le pharaon attire trop. Je le sais par expérience et on ne s'en débarrasse que tout d'un coup; il ne faut capituler vis-à-vis de soi-même, ni vers les autres, ces derniers trouvant trop d'utilité de duper, car ce jeu n'est que cela. Je trouve très-prudent que vous ne vous fatiguiez à cheval, mais je serais fachée si vous l'abandonniez entièrement; vous vous en acquittez si bien, et cela vous approche toujours du roi, qui a ce seul amusement. Je vous suis obligée de ce que vous me dites de votre santé et de Lassone. J'ai le coeur bien léger sur ce point vous sachant en si bonnes mains.

Grâce à Dieu! votre soeur, la reine est hors de ses grandes inquiétudes et ses enfants sont remis. J'ai reçu hier soir un courrier que j'ai envoyé exprès pour voir au commencement le roi, la reine et les deux petits, et après avant de partir les inoculés. Il m'a porté les plus consolantes nouvelles, et que votre soeur est bien remise. Elle craint le retour à Naples, où la petite vérole fait grand ravage.

J'avoue à sa place j'en serais aussi très-affectée; tous les rois ne pensent pas comme le vôtre.

Vous recevrez vous-même une lettre de Ferdinand, que je lui ai remise. Il a été enchanté, vous connaissez son coeur; il est bien capable de sentir, mais sa santé m'inquiète beaucoup, il a maigri furieusement et est si maigre que Léopold l'était, mais il a beaucoup plus mauvais visage et des tirements de nerfs et indigestions à tout moment. J'avoue j'en suis très en peine; on veut me rassurer, mais je ne saurais l'être, si je ne vois bientôt un grand changement. C'est bien moi, ma chère fille qui vous seque*) avec cette longue épître. Je n'ai pas de meilleurs moments que ceux que je crois passer avec mes chers enfants. En vous embrassant tendrement je suis toute à vous.

CVII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Choisy, ce 18 novembre 1777.

Madame ma très-chère mère. Le courrier m'arrive ici, et pour ne pas le retarder, je profite un peu de la permission qu'elle m'a donnée pour la brièveté de ma lettre.

Quoique j'aie fort bien passé mon temps à Fontainebleau, je ne suis pas fâchée que le voyage soit fini.

---

*) tourmente.

Le pharaon avait véritablement de l'inconvénient à Fontainebleau par la foule, mais à Versailles il n'en sera pas de même, et je vais faire des arrangements pour qu'il n'y ait rien à redire au jeu de la cour. Ferdinand m'a mandé qu'il était très-bien; j'avoue que je n'en suis pas rassurée, surtout d'après ce que me mande ma chère maman. Je n'ai point d'expression pour remercier ma chère maman et de la bonté de son souvenir, et de la manière dont elle me la marque, pour mon jour de naissance; je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve pour sentir que je ne pourrai jamais lui témoigner la reconnaissance et la respectueuse tendresse que je lui ai vouée pour la vie.

CVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 5 décembre 1777.

Madame ma chère fille. Tous les courriers j'attends des nouvelles consolantes, mais elles tardent trop. Je souhaite un temps abominable, pour que le roi ne chasse pas tant et se fatigue, et que la reine ne joue pas les soirs, et bien avant dans la nuit. Cela est mal pour votre santé et beauté, très-mauvais vous séparant du roi et très-mauvais pour le présent et l'avenir. Vous ne faites pas votre devoir de vous ranger selon votre époux. S'il est trop bon, cela ne vous excuse pas et rend vos torts plus grands, et votre avenir me fait trembler. Ne vous faites point d'illusion, ce jeu attire après-soi très mauvaise compagnie et actions dans

tous les pays du monde. Cela est reconnu, il attache trop par l'envie de gagner, et on est toujours la dupe, calcul fait, on ne peut gagner à la longue, si on joue honnêtement. Ainsi ma chère fille! je vous prie: point de capitulation, il faut s'arracher tout d'un coup de cette passion. Personne ne peut mieux vous en conseiller que moi, qui étais dans le même cas. Si je n'obtiens rien sur vous, je recourrai un jour au roi même, pour vous sauver de plus grands inconvénients. J'en connais trop les conséquences, et vous perdez beaucoup dans le public, mais surtout chez l'étranger, ce qui m'est bien sensible, vous aimant si tendrement.

Votre frère*) vous marquera une idée qu'il a de retourner par la France. C'est une idée bien creuse, car sa santé ne permettrait pas, comme elle est à cette heure, d'y penser, et il y a encore bien d'autres réflexions, si cela vous conviendrait, et à quel temps (ayant sa femme avec), comment on le traiterait. Rien n'est encore décidé, au contraire; mais je n'ai pas voulu le refuser entièrement, lui laisser ce plaisir en attendant, dont il se fait un grand à juste titre. Je vous embrasse.

---

*) Erzherzog Ferdinand.

CIX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 19 décembre 1777.

Madame ma très-chère mère. Je ne veux pas ennuyer ma chère maman sur tous les contes et exagérations qu'il me paraît qu'on a portés à Vienne sur mon jeu; je ne joue qu'au jeu public et d'étiquette de la cour, et à commencer de cette semaine jusqu'à la fin du carnaval il n'y aura jeu que deux fois la semaine.

Les bals ont commencé cette semaine; comme j'étais très-enrhumée et que je commençais à avoir la colique, j'ai été au bal, mais je n'y ai fait que marcher.

Le duc de Bragance*) est arrivé depuis huit jours; je ne l'ai pas encore vu; j'en ai grande impatience pour parler avec lui de tout ce qui m'est cher de mon pays. Que j'aurais de joie de voir mon frère et ma belle-soeur ici! Pour les logements il n'y aurait pas d'embarras; surtout venant au printemps ou au commencement de l'été ils seraient fort bien dans ma maison de Trianon, et à Paris Mercy a une maison capable à les recevoir. Je crois bien qu'il y aurait plus d'embarras pour l'étiquette, mais cela ne me paraît pas

*) Johann von Braganza, Herzog von Lafoens, geboren 1719, diente während des siebenjährigen Krieges als Freiwilliger in der österreichischen Armee. Nach weiten Reisen durch verschiedene Welttheile kehrte er nach Lissabon zurück und wurde dort der Gründer und Präsident der Akademie der Wissenschaften. Er starb im J. 1806.

impossible à arranger d'avance; j'en raisonnerai avec Mercy. Quand il viendra, le plus pressé et essentiel c'est la santé de mon frère, dont je suis toujours inquiète; s'il pouvait être une fois en bonne convalescence, je crois que l'air de France pourrait lui faire du bien.

Ma chère maman voudra-t-elle agréer mes compliments et mes voeux pour la nouvelle année? Sa santé et sa satisfaction c'est-ce que je désire le plus au monde; que ne puis-je y contribuer comme je voudrais.

CX.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN MERCY*).

(Décembre 1777.)

La reine prie M. de Mercy de faire dire à M. le duc de Bragance qu'il lui est impossible de le voir demain, et qu'elle désire que ce soit dimanche dans l'après-dînée, si cela l'arrange. Elle est bien aise que la santé de M. le comte soit meilleure.

A cinq heures.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

CXI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne le 5 janvier 1778.

Madame ma chère fille. L'idée seulement qu'un courrier puisse me porter la nouvelle d'une grossesse me met hors de moi, de consolation et d'impatience; à 60 ans on n'a guère plus à attendre, et ma tendresse pour vous et pour le roi même me fait radoter. Que je crains cet éternel carnaval, qu'il ne mette encore des entraves nouvelles! Ne dois-je pas déclarer la guerre à toutes ces continuelles dissipations, qui nous privent d'un point si essentiel et qui tirent après soi tant de propos si peu convenables pour ma chère reine. Les bals chez vous sont convenables et on doit se dissiper et les autres, mais ceux de l'opéra ne le sont point du tout. Vous avez déjà éprouvé l'année passée les inconvénients; ils m'ont causé de cruels chagrins, mais cette année où nous avons de si grandes espérances que d'un jour à l'autre vous pourriez être enceinte, il serait impardonnable de vous exposer, d'aller à la nuit pour cette raison et saison à Paris, où jamais reine de France ne s'est produite, laissant le roi seul à Versailles. Votre santé doit en souffrir; elle ne vous appartient à vous seule, il faut la ménager pour nous et pour l'état. Ma chère fille! je vous conjure, tirez-moi de cette inquiètude et conservez-vous.

Je mérite par ma tendresse un peu de condescendance et consolation.

Nous venons d'apprendre la mort de l'électeur de Bavière*); j'en suis bien fâchée; Mercy est informé tout au long pour vous en informer, et je vous prie de l'écouter avec attention. Il s'agit du repos de l'Europe, de l'amitié du roi, qui m'est doublement cher pour le tendre lien qui unit nos intérêts politiques, qui doivent être à jamais indissolubles, et nos neveux même doivent en ressentir les effets. Dans l'instant on m'annonce l'heureuse délivrance de la grande-duchesse d'un prince. J'en sens la joie et la partage sincèrement, mais je n'ai pu l'entendre sans faire des voeux que dans cette année le bon Dieu m'accorde de ma chère reine la même consolation. J'avoue, je raffole de cette idée, et tout ce qui peut la retarder m'est odieux.

L'idée de Spaa pour votre frère n'a plus lieu; vous vous souviendrez que j'ai taxé le désir de ce voyage creux; il n'aura plus lieu, et ils retourneront tout droit chez eux. Je ne le trouve pas mieux, d'autres le trouvent, je souhaite de me tromper, mais il ne perd pas l'idée d'en profiter une autre fois.

Mercy m'a envoyé une mesure pour un tableau que vous souhaiteriez avoir pour Trianon; c'est l'opéra joué aux noces de l'empereur. Je me fais le plus grand plaisir du monde de vous servir, mais il me faut une explication: il y en a deux, l'un l'opéra, l'autre le ballet où cette petite reine était avec ses deux frères. Je crois que vous voudriez avoir ce dernier ou peut-être tous les deux. Vous serez

*) Maximilian Joseph. Er starb am 30. December 1777.

servie, mais dans ce cas il me faudra encore une mesure pour le second tableau, savoir de quel côté le jour vient, si cela doit être un quadre ou servir de tapisserie, attachée à la muraille. Je tâcherai que vous serez servie avant huit ans, que j'attends moi votre portrait avec tant d'empressement; mais je ne les lâcherai pas avant de recevoir ce cher et tant désiré portrait de votre part; c'est être vindicative, mais la paix se fera facilement, en voyant vos traits. Je vous embrasse.

CXII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 15 janvier 1778.

Madame ma très-chère mère. Mercy qui est malade, m'a déjà fait parvenir en partie ce qui concerne la Bavière. Je vois avec grand plaisir que tout se passe amiablement, et que l'alliance et l'amitié entre les deux familles ne seront pas affaiblies. Au premier moment de la mort de l'électeur j'ai été saisie d'un mouvement d'inquiétude; j'ai été bien heureuse, car j'en ai été délivrée bien promptement; il me fallait cela, car je sens que l'idée seule de brouillerie ferait le malheur de ma vie.

Tous les bals sont commencés partout; je danse bien modérément à ceux de Versailles, et pour ceux de Paris, je n'y ai pas été.

Ma chère maman me confond par sa bonté pour les tableaux; je n'aurais jamais osé les demander, quoiqu'ils me feront le plus grand plaisir du monde. Elle me met dans le plus grand embarras en m'exposant à lui faire croire qu'il n'y a que mon intérêt qui fait avancer ces portraits commencés et manqués par tant de peintres. Je n'enverrai pas par ce courrier les mesures à ma chère maman, parceque le concierge de Trianon, où je compte placer les tableaux, est absent. Je suis désolée que Ferdinand ne puisse pas venir; je m'étais déjà fait un si grand plaisir de le voir et de nous rappeler la tendresse avec laquelle nous avons vécu dans notre enfance.

J'espérais faire partir avec cette lettre une boîte porcelaine que j'ai jugée pouvoir servir à ma chère maman à ses petits dîners. Le paquet est trop gros et trop fragile pour aller par le courrier. Je supplie ma chère maman de vouloir bien l'agréer avec cette bonté que je désire tant mériter et conserver jusqu'au dernier jour de ma vie.

CXIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Le 1 février 1778.

Madame ma chère fille. La maladie de Mercy ne pouvait venir plus mal à propos; c'est dans ce moment-ci où j'ai besoin de toute son activité et de tous vos sentiments

pour moi, votre maison et patrie, et je compte entièrement les représentations différentes qu'il sera peut-être obligé de vous faire sur différents objets majeurs, sur les insinuations qu'on fera de toute part de nos dangereuses vues, surtout de la part du roi de Prusse, qui n'est pas délicat sur ces assertions, et souhaitant depuis longtemps de se rapprocher de la France, sachant très-bien que nous deux ne pouvons exister ensemble, cela ferait un changement dans notre alliance, ce qui me donnerait la mort, vous aimant si tendrement, et j'étais touchée bien vivement de l'alarme que vous avez prise; ce qui me rassure sur votre sujet et me fait en attendre tout le bon succès. Le roi de Prusse ne craint que vous, et j'avoue, cela me fait grand plaisir et doublement pour vous et pour nous. Notre alliance, la seule naturelle et utile à nos pays, et serrée par des liens si tendres et par notre façon de penser, si nécessaire pour la religion et le bien de milliers de personnes et leur fortune, m'est très à coeur, et j'espère que par tout ce que Mercy vous pourra insinuer avec le temps que vous en connaîtrez l'utilité et le bien.

J'attends avec toute l'impatience les mesures pour les tableaux à vous envoyer. J'en suis très-occupée, de même de la boîte de porcelaine, que vous m'envoyez. Nous avons un temps charmant, mais beaucoup de malades. Notre carnaval va son train, et comme votre frère paraît se remettre, je compte le renvoyer le carême à Milan, s'il n'arrive rien qui devrait faire changer. Je vous embrasse, ma chère fille; que ne puis-je prononcer bientôt ma chère maman! On prie ici de tous côtés pour vous. Je suis toujours toute à vous.

CXIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Versailles, le 13 février (1778).

Madame ma très-chère mère. J'attends Mercy demain avec grande impatience. Il m'est trop essentiel de raisonner avec lui et de m'instruire pour dissiper les nuages qu'on pourrait donner au roi dans des mouvements comme ceux-ci, et le mettre plus que jamais en garde contre les insinuations perfides du roi de Prusse qui certainement ne s'oublie pas; voilà déjà cinq courriers de sa part depuis un mois.

Mes soeurs me parlent d'un peintre français qui est à Vienne, nommé Rosceline**); il a eu grande réputation ici, quoique quelques uns trouvent que son talent n'était pas pour les ressemblances; peut-être c'étaient ses envieux. Il paraît qu'il réussit fort bien à Vienne, et on désirerait fort que ma chère maman eût la complaisance de se faire peindre par lui. S'il y réussissait, je serais bien sa plus ardente panégyriste ici, et j'espérerais que ma chère maman qui a tant de bonté pour moi, aurait encore celle de m'en donner une copie.

Nos affaires avec l'Angleterre se brouillent beaucoup; ils ont attaqué plusieurs de nos vaisseaux, et enfin on ne

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Alexander Roslin, eigentlich ein Schwede von Geburt und ein damals viel beschäftigter Porträtmaler. Er starb im Jahre 1793.

croit plus devoir cacher des dispositions qu'on fait ici pour repousser leurs insultes; on arme à force des vaisseaux et on vient de faire marcher de l'artillerie et des troupes en Bretagne. Peut-être nos préparatifs les rendront plus sages; il n'en est pas encore sûr que nous ayons une guerre suivie.

Je viens de voir Mercy: d'après tout ce qu'il m'a dit et ce que je vois de mon côté, j'espére que les petits nuages qu'on a voulu répandre, seront bientôt dissipées et ne causeront aucune altération dans l'alliance et la bonne amitié si utile pour l'Europe et à laquelle personne ne peut s'intéresser plus de toute manière que moi.

C'est une bien bonne nouvelle pour moi que la meilleure santé de Ferdinand; je souhaite bien qu'elle se soutienne, mais à moins que le temps ne soit bien beau, le carême me paraît bien tôt pour son départ.

Je finis en renouvelant à ma chère maman mon respect et la tendresse de mon attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

CXV.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN MERCY*).

(1778).

La lettre de ma mère ne me dit pas un mot de la raison pour laquelle on envoie un courrier en Espagne; cela m'inquiète. Voudriez vous bien, quand vous en aurez le temps, me mander de quoi il s'agit. Adieu, Monsieur le comte, je suis fort pressée. Comptez toujours sur ma parfaite estime.

CXVI.

MARIE ANTOINETTE AN DEN GRAFEN MERCY**).

(1778).

La reine prie M. de Mercy d'engager l'abbé à venir passer la journée de demain samedi et la matinée de dimanche ici; elle en a absolument besoin. Elle avertit M. le comte qu'elle n'a pas encore eu la conversation qu'elle devait avoir; quand elle le verra, elle lui dira les raisons qui la lui font retarder. Elle l'assure en même temps de toute son estime.

Ce vendredi à 11 heures du matin.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

CXVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 19 février 1778.

Madame ma chère fille. C'est à cinq heures du matin et bien à la hâte, le courrier étant à ma porte, que je vous écris. Je n'étais pas prévenue de son départ, et on presse son départ pour obvier aux plus noires et malicieuses insinuations du roi de Prusse: espérant, si le roi est au fait, qu'il ne laissera pas s'entraîner par des méchants; comptant sur sa justice et sa tendresse pour sa chère petite femme. Je n'entre dans aucun détail, l'empereur et Mercy s'en sont chargés, mais je n'ai qu'à ajouter que peut-être jamais il n'y avait une occasion plus importante à tenir fermement ensemble et que le système en dépend. Jugez combien j'en suis affectée! L'intérêt de nos deux maisons, mais surtout celui de nos états et de l'Europe même en dépend. Qu'on ne se précipite en rien et qu'on tâche de gagner du temps pour éviter l'éclat d'une guerre, qui une fois commencée, pourra durer et avoir des suites malheureuses pour nous tous. Jugez de ma peine en particulier: l'empereur et votre frère*) et le Prince Albert y seraient les premiers acteurs: l'idée seule me fait presque succomber, mais je ne saurais l'empêcher, et si je n'y succombe, mes jours seraient pires que la mort. Je vous embrasse.

---

*) Erzherzog Maximilian.

CXVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 6 mars 1778.

Madame ma chère fille. La vôtre du 13 m'a consolée sur ce que vous me dites d'obligeant et tendre sur nos affaires en Bavière, qui me tiennent bien à coeur et dont je ne saurais encore rien vous dire, me remettant entièrement à ce que Mercy vous en dira; de même sur ce que les ministres du roi ont dû dire dans les cours sur ce sujet. Ce n'est pas comme une plainte ou reproche; malheureusement toute cette affaire n'a pas été préparée ni prévue assez: mais il nous importe à tous deux qu'on nous croie liés de façon, que rien de louche ne paraisse. Il n'y a sans cela que trop de surveillants qui, ne trouvant pas leur intérêt dans nos liaisons, profitent de chaque petite circonstance pour animer et confondre. Rien n'est donc de trop pour écarter soigneusement toute ombre de différence ou refroidissement. J'aime trop le roi pour le vouloir entraîner dans quelque chose contraire à ses intérêts ou à sa gloire; je sacrifierais plutôt la mienne; mais si nous voulons faire le bien, il le faut faire conjointement, sans cela rien ne se fera de solide.

J'ai une bonne fluxion aux dents et à la tête, même aux yeux, mais pas la moindre fièvre; cela incommode surtout pour écrire. Voilà l'explication pour les deux tableaux que vous souhaitez, auxquels on travaille déjà, mais ils ne pourront se finir que dans un an: si vous en êtes contente, vous me le marquerez, qu'on puisse continuer.

Pour Rosseline, il n'y a pas moyen de se faire peindre. La Marie a eu la complaisance de se faire peindre pour son mari; elle a eu quatre sessions, chacune de trois heures, et cela n'est pas encore fini; on n'ose se remuer, ni faire la moindre chose pendant ce temps. Je ne trouverais guère douze heures a perdre dans une semaine, car les trois dernières sessions se doivent faire de suite, et je plaindrais cet habile homme de s'appliquer à faire quelque chose de si vilain qu'une femme de 60 ans: surtout moi qui suis extremement tombée de figure et de visage: mais mon coeur, ma tendresse sont toujours les mêmes et ne changeront qu'avec ma fin, en vous embrassant tendrement.

CXIX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 14 mars 1778.

Madame ma chère fille. Le courrier nous est revenu hier du 2, et nous a un peu rassurées sur les intentions du roi. Dans notre critique situation je suis fâchée d'alarmer à si juste titre votre tendresse, mais l'occasion est pressante. Mercy est chargé de parler clair et demander conseil et secours. Si les hostilités sont une foix commencées, il sera bien plus difficile de concilier les choses. Vous connaissez notre adversaire, qui tâche à frapper de grands coups au commencement: jugez de ma situation, y ayant des fils bien chers. Toute ma constance m'abandonne à ce souvenir et

je ne sens que d'être mère, et de l'état de même, en rendant tant de malheureux; cette situation se sent, mais ne peut s'exprimer assez. Je suis toute à vous.

CXX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Versailles, le 18 mars (1778).

Madame ma très-chère mère. Je serais bien inquiète si ma chère maman n'avait la bonté de me marquer qu'elle n'a pas de fièvre. Je suis bien impatiente de la savoir délivrée de sa fluxion. J'ai causé assez longtemps hier avec Mercy; il m'a paru assez content de la conversation qu'il venait d'avoir avec les ministres; pour moi, je le suis beaucoup du roi; il veut bien sincèrement maintenir l'alliance. Il a fait dire à M. de Goltz qu'il ne voulait pas se mêler des affaires de son maître. Le roi a fait dire au roi d'Angleterre qu'il avait fait un traité avec les Américains. Mylord Stormond a reçu dimanche ordre de sa cour de quitter la France. Il y a apparence que notre marine, dont on s'occupe depuis longtemps, va bientôt être en activité. Dieu veuille que tous ces mouvements n'amènent pas la guerre de terre.

Nous avons eu une affaire, dans laquelle le roi m'a montré bien de la confiance et de l'amitié. Dieu merci, elle est finie mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Le mardi gras,

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

au bal de l'opéra Mme la duchesse de Bourbon a eu vis-à-vis du comte d'Artois une vivacité qui passe pour insulte au bal. Mon frère lui a répondu par une autre plus forte; elle s'est trouvée insultée. Je n'en ai rien su que deux jours après, en apprenant les propos malhonnêtes, que Mme la duchesse de Bourbon a tenus devant quarante personnes. L'affaire s'est tant envenimée, que mon frère et M. le duc de Bourbon s'étant rencontrés lundi au bois de Boulogne, ils ont mis l'épée à la main. On les a séparés après quatre ou cinq minutes, et qu'on a cru qu'un des deux a été blessé. Grâce à Dieu, il ne leur est rien arrivé ni à l'un ni à l'autre et ils se portent fort bien tous deux. Mon frère a été de là chez Mme la duchesse de Bourbon, à qui il a fait des excuses pour l'histoire du bal; les propos qu'on tenait, l'en avaient empêché jusque là. Mme la duchesse de Bourbon était venue trois jours avant demander pardon au roi et lui désavouer les propos qu'on lui imputait. M. le duc de Bourbon a eu au bois de Boulogne le ton et les procédés les plus honnêtes et les plus respectueux pour le frère du roi; en tout le public est très-content de l'un et de l'autre. Le roi les a exilés, l'un à Chantilly, l'autre à Choisy, mais j'espère qu'ils n'y resteront que huit jours.

Je ne savais pas que Rosceline fût si indiscret pour la longueur de ses séances; j'aurais eu garde de le proposer à ma chère maman.

Je suis bien touchée de la bonté de ma chère maman pour les tableaux. La mesure est parfaite, ils augmenteront bien le plaisir que j'ai quand je suis à Trianon. Ma chère mère me permet-elle de l'embrasser de toute mon âme?

CXXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 25 mars (1778.)

Madame ma très-chère mère. J'espère que par ce courrier Mercy ne donnera encore que des nouvelles rassurantes à ma chère maman. Pour le roi personnellement, il est bien attaché à l'alliance, et autant que je puisse le désirer, mais pour un moment aussi intéressant je n'ai pas cru devoir me borner à en parler au roi. J'ai vu MM. de Maurepas et de Vergennes; ils m'ont fort bien répondu sur l'alliance, et m'y paraissent véritablement attachés; mais ils ont tant de peur d'une guerre de terre, que quand je les ai poussés jusqu'au point où le roi de Prusse aurait commencé les hostilités, je n'en ai pu avoir de réponse bien nette.

Ma chère maman ne me parle point de sa fluxion ni de sa santé: j'ai grand besoin d'en être rassurée, surtout dans ces moments-ci, où elle est si tourmentée. Je partage bien sa peine; elle serait moindre pour moi, si je pouvais réussir à lui donner quelques consolations et à lui prouver mon respect et toute ma tendresse.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

CXXII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 6 avril 1778.

Madame ma chère fille. Les vôtres du 18 et du 25 de l'autre mois me sont arrivées le dernier du même mois. Je vous suis tendrement obligée de l'intérêt que vous prenez à ma situation. Jamais occasion n'a été plus importante, et sans entraîner ou exposer les convenances de la France, le roi peut nous être du plus grand secours, en marquant avec fermeté l'amitié qu'il nous porte et à notre alliance. Malheureusement les propos tenus par plusieurs ministres du roi dans les cours ont fait croire le contraire. Je suis à la veille du départ de l'empereur: jugez, si je puis être occupée d'autre chose. J'attends le courrier que Mercy nous promet, avec la dernière impatience.

CXXIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 19 avril 1778.

Madame ma chère mère. Mon premier mouvement et que je me repents de n'avoir pas suivi, il y a huit jours, c'était d'écrire mes espérances à ma chère maman. J'ai été arrêtée par la crainte de causer trop de chagrin si mes grandes espérances venaient à s'évanouir; elles ne sont

pas encore entièrement assurées, et je n'y compterai entièrement que dans les premiers jours du mois prochain: époque de la seconde révolution. En attendant je crois avoir de bonnes raisons pour y prendre confiance: du reste je me porte à merveille, mon appétit et mon sommeil sont augmentés. Je dois aussi prévenir les alarmes et inquiétudes de ma chère maman, en lui rendant un compte fidèle et bien vrai de ma manière de vivre. Depuis le commencement de mes espérances j'ai interrompu toute espèce de course en voiture et me suis bornée à de petites promenades à pied. On m'assure que quand la seconde révolution sera passée, il sera plus salutaire d'être moins renfermée. Ma chère maman peut compter que je serai bien modérée et attentive sur tous mes mouvements.

Mercy m'apporte mes lettres: c'est déjà une grande inquiétude de moins pour le retard de ce courrier, mais la lettre de l'empereur et son départ me donnent bien d'autres alarmes. Après avoir causé avec Mercy sur le mauvais état des affaires, j'ai fait venir MM. de Maurepas et de Vergennes. Je leur ai parlé un peu fortement, et je crois leur avoir fait impression, surtout au dernier. Je n'ai pas été trop contente des raisonnements de ces Messieurs qui ne cherchent qu'à biaiser et à y accoutumer le roi. Je compte leur parler encore, peut-être même en présence du roi. Il est cruel dans une affaire aussi importante d'avoir à faire à des gens qui ne sont pas vrais.

La reine de Naples m'a écrit pour m'annoncer l'inoculation du roi: je suis ravie qu'il ait pris ces précautions contre cette affreuse maladie. Je viens de lui répondre et

lui ai fait part de mes espérances; je suis persuadée qu'elle prendra part à ma joie.

Mercy m'a remis un éventail et un portefeuille qui sont charmants et me seront bien précieux, venant de ma chère maman.

J'ai oublié de dire qu'on m'a obligée de ne pas faire la cérémonie de la Cène, à cause de la fatigue qui est assez grande ici. J'ai eu soin que les pauvres eussent tout ce qu'ils ont d'ordinaire. J'ai été à tous les offices de la semaine, excepté que j'ai été dans une tribune au lieu d'aller avec le roi à cause du grand habit. Hier en revenant des ténèbres j'ai un peu vomi, ce qui augmente mes espérances. Je serais trop heureuse si les affaires pouvaient s'arranger et me délivrer des alarmes et des plus grands malheurs que je puisse éprouver. Je n'y puis penser sans frémir, surtout pour ma chère maman, qui a le coeur si bon, si sensible et qui mérite si bien d'être heureuse, après avoir fait le bonheur de tout le monde. Permet-elle que je l'embrasse tendrement?

CXXIV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 2 mai 1778.

Madame ma chère fille. Le courrier du 19 de l'autre mois m'a bien porté des consolations dont j'avais bien besoin dans les circonstances présentes; l'effet en a suivi de m'être établie ici à Schönbrunn; j'avais de la difficulté à me trans-

porter, étant si accablée. Vous m'annoncez une grande, une non-attendue nouvelle; que Dieu en soit loué, et que ma très-chère Antoinette soit affermie dans sa situation brillante, en donnant des héritiers à la France! Aucune précaution n'est de trop; je suis enchantée que vous ne courez la nuit à Paris, que vous avez même laissé le jeu de billard. Je vois par là que vous n'omettez rien et sacrifiez vos amusements les moins dangereux: mais je vous prie, ma chère fille! que les deux mois ne sont pas suffisants, il faut treize semaines complètes, surtout à une première grossesse pour être sûr. Continuez donc ces cinq semaines de plus ces mêmes ménagements. Je suis d'avis qu'en avançant plus et en sentant votre enfant, vous ne restiez trop assise ou couchée sur des chaises longues, hors un accident, dont Dieu nous préserve, alors vous suivrez aveuglément les avis de Lassone, qui s'est acquis à juste titre ma confiance. J'espère que le choix de l'accoucheur sera fait par lui, que ce soit un homme expert et chrétien. Je ne voudrais pas celui de votre belle-soeur, et que les intrigues de cour (d'hommes et de femmes) n'y entrent pour rien; chacun veut s'introduire et placer une créature. Je me suis toujours très-bien trouvée de laisser faire le choix à ceux qui connaissent le mieux leur savoir et qui peuvent en répondre, toutes les autres recommandations en fait de savoir sont suspectes, et pour tenir l'ordre et la tranquillité il faut se tenir à un seul, par qui tout doit passer, et croire que leur fortune en dépend.

Si vous voyiez la joie qui est ici sur cette grande nouvelle! A Paris on ne peut en avoir davantage. On pourra y faire plus de démonstrations que nos bons Allemands, mais

dans le fond nous leur gagnons. La nouvelle avait transpiré cinq ou six jours avant le courrier, et je vous suis bien obligée des regrets que vous me montrez de ne pas m'en avoir écrit plutôt. Cela marque votre attachement et en même temps votre attention, à ne vouloir me causer de la joie en vain. Je vous prie pourtant une autre fois, si quelque chose vous touche, de ne me pas ménager. Tout m'est infiniment à coeur, je ne me livre pas trop vite à la joie et je suis accoutumée aux chagrins depuis trente six ans; cela est devenu une seconde nature; un instant donc de plaisir est pour moi un grand bien. Mais que ne dois-je pas vous marquer, ma chère fille, sur ce que vous me mandez, mais encore plus le fidèle Mercy, combien vous avez employé tous vos soins et agréments! Les ministres en Bavière et à Ratisbonne parlent déjà différemment, et j'ose vous assurer, si on n'avait gâté les choses dès le commencement, jamais elles seraient à ce point, comme elles sont: que jamais guerre serait arrivée, et que nous n'aurions jamais abusé de l'alliance: qu'aucun agrandissement, mais plus de solidité dans notre situation était et sera toujours notre but. Jugez combien tout ce renversement doit me peiner, mais surtout le danger où se trouve ce cher fils l'empereur, qui non seulement s'exposera plus qu'un autre, mais qui par la force du travail et des fatigues ne se donne pas de repos et doit succomber à la longue.

Je me suis toujours flattée qu'il n'y avait pas de mauvaise volonté chez vous, mais faiblesse et prévention sur nos projets et des anciennes rivalités, qui devraient bien ne plus exister pour notre bonheur commun et de l'Europe même. Mais j'ai vu à mon grand regret combien dans le

gros de la nation cela est imprimé par l'exécution des ordres avec précipitation et emphase, qu'on y a employées à toutes les cours, qui ont rendu notre ennemi si hardi et ont prévenu et intimidé tout le monde. Ils reviendront, mais trop tard pour nous et le bien public, si nous ne pouvons conjurer encore la guerre. Mercy vous en parlera plus en détail. Ce n'est pas que nous ayons à craindre plus que les autres fois; jamais notre armée était si forte, ne manquant de rien, de la meilleure volonté, brûlant d'envie de se mesurer avec la prussienne. Les apparences n'ont jamais été telles que cette fois-ci; la présence de l'empereur, tout est favorable, mais le sort des armes est très-variable et incertain. Mais rien que le sort de tant de malheureux qu'on fait, nous fait souhaiter de terminer les choses amiablement mais convenablement: reste à différer encore à un autre temps à changer nos positions, qui ne peuvent subsister ainsi à la longue et nous rendront toujours flottants et à charge à nos amis mêmes, hors qu'on se lie étroitement, qu'on parle le même langage et en agisse de même, ce qui est plus à souhaiter qu'à espérer.

Je suis assez contente des nouvelles de Bohême; tous se portent bien, nonobstant les fatigues continuelles par les plus mauvais chemins et temps. Je suis bien contente de ceux que vous avez pris pour le grand habit, la Cène et même jusqu'aux maux de coeur que vous aviez, et espère bien de la continuation. Je vous prie de n'en pas être si occupée; cela est plus facile à conseiller qu'à exécuter, mais il faut tâcher tant qu'on peut de se tranquilliser là-dessus. Tout le monde s'intéresse pour vous, tout le monde prie; mais en cas que nos espérances ne se soutiennent, il n'y a

rien de perdu. Il suffit que la possibilité y soit, et Dieu vous accordera sa bénédiction et à ce sage et vertueux roi, mon cher fils. Je vous embrasse.

La joie de la reine de Naples sera extrême; je parie qu'elle en pleure de tendresse.

CXXV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 5 mai 1778.*)

Madame ma très-chère mère. J'avais été véritablement outrée de cette dépêche si malhonnête qu'on a cachée à Mercy, et que nous n'avons pu prévoir, ni y parer. J'en ai témoigné mon mécontentement aussitôt que je l'ai su. Il est inouï, le talent qu'ont les ministres d'ici pour noyer les

---

*) Den Tag zuvor richtete Ludwig XVI. das folgende ganz eigenhändige Schreiben an Maria Theresia:

Madame ma soeur et belle-mère. C'est avec le plus grand plaisir que j'apprends à V. M. l'heureux événement qui m'arrive, la reine vient de passer le second terme de sa grossesse et je n'ai plus lieu de douter qu'elle le soit; je connais trop bien la tendresse que V. M. a pour sa fille, et l'intérêt qu'elle prend à ce qui me regarde pour douter de la part qu'elle met à notre bonheur. La reine se porte fort bien jusqu'à présent et j'espère qu'au mois de décembre j'aurai le plaisir de lui annoncer la naissance d'un petit-fils. Je prie V. M. d'être bien persuadée de la vive et sincère amitié avec laquelle je suis, Madame ma soeur et belle mère

de Votre Majesté

bon Frère et Fils

Louis.

a Versailles ce 4 mai 1778.

affaires dans un déluge de mots. Néanmoins d'après tout ce que m'avait dit Mercy, et les réflexions que je ne puis m'empêcher de faire à chaque instant sur l'affaire la plus importante de ma vie, je les ai tant pressés qu'ils ont été obligés de changer un peu de ton. Ils sont assez convenus de leur tort pour cette vilaine dépêche. Le roi m'a montré celle qui est partie, il y a huit jours. Je n'entends pas assez les affaires pour en juger, mais Mercy, qui ne me paraît pas trop content du fond, l'est beaucoup plus du style et de la tournure de celle-ci. Je croyais que les ministres reviendraient me parler à l'occasion des nouveaux courriers qu'ils ont reçus du roi de Prusse. Ils ne sont pas encore venus; je crois mieux faire d'attendre pour leur parler, que le courrier de ma chère maman soit arrivé. Il me semble par toutes les lettres qu'il y a encore espérance de n'avoir point de guerre. Quel bonheur si nos alarmes étaient vaines !

Ma santé et mes espérances continuent toujours à être bonnes, et on les croit si sûres que l'on commence à nommer la maison d'Elisabeth, dont l'éducation ne pourrait se continuer avec celle de mes enfants.

Le roi me charge de ses lettres pour ma chère maman et mon frère. Permet-elle que je l'embrasse? Je n'ose pas encore lui demander ses bontés pour son futur petit enfant, mais je me promets bien que les premiers mots qu'il apprendra, seront pour la plus grande souveraine et la plus tendre des mères.

CXXVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 16 mai 1778.

Madame ma très-chère mère. Que je serais heureuse d'imaginer que les bontés que ma chère maman a pour moi, lui donnent dans ce moment-ci un peu de consolation! Je continue toujours à me porter à merveille, à quelques étouffements près qui sont inévitables. J'ai vu ce matin mon accoucheur (c'est Vermond, un frère de l'Abbé), c'est moi-même qui me suis sentie plus de confiance en lui qu'en tout autre: d'ailleurs c'est le meilleur d'à présent, et Lassone l'a beaucoup approuvé. Il a été fort content; il m'a permis de faire des petites promenades en voiture, pourvu que je n'aille pas trop vite. Selon son calcul et le mien j'entre dans le troisième mois; je commence déjà à grossir visiblement, surtout des hanches. J'ai été si longtemps sans oser me flatter du bonheur d'être jamais grosse, que je le sens bien plus vivement à cette heure, et qu'il y a des moments encore où je crois que tout cela n'est qu'un songe, mais ce songe se prolonge pourtant, et je crois qu'il n'y a plus de doute à avoir.

Je suis bien touchée de la joie que ma chère maman veut bien me dire qui règne dans Vienne sur ma grossesse; s'il était possible, cela me ferait encore mieux aimer ma

patrie. J'ai vu hier matin Caironi*); je l'ai chargé de bien dire à toutes les personnes qui veulent bien s'intéresser à moi, qu'il m'a vue lui-même et très-bien portante. J'oubliais de dire à ma chère maman qu'à ma seconde révolution j'ai demandé au roi 500 louis, ce qui fait 12000 francs, que j'ai cru à propos d'envoyer à Paris pour les pauvres qui sont retenus en prison pour dettes des mois qu'ils doivent aux nourrices, et 4000 francs ici à Versailles aussi pour les pauvres. C'était une manière de faire une charité en même temps que de constater mon état aux yeux de tout le peuple. Je connais trop le bon coeur de ma chère maman pour ne pas espérer qu'elle m'approuvera.

Que ma chère maman est bonne de vouloir me montrer son contentement sur la manière de me conduire dans toutes les affaires à cette heure! Hélas, il n'y a pas de gré à m'en avoir: c'est mon coeur seul qui agit dans tout ceci. Je m'afflige seulement de ne pas pouvoir entrer moi-même dans l'esprit de tous ces ministres pour leur faire comprendre combien tout ce qu'on a fait et demande à Vienne, est juste et raisonnable: mais malheureusement il n'y a pire sourd que ceux qui ne veulent pas entendre, et au reste ils ont tant de mots et de phrases qui ne signifient rien, qu'ils sont déjà étourdis avant que de dire une chose raisonnable. J'userai d'un moyen, c'est de leur parler à tous deux devant le roi, pour obtenir du moins qu'ils tiennent un langage convenable dans ce moment-ci au roi de Prusse, et en vérité c'est pour l'utilité et la gloire même du roi que je le désire, car il ne peut que gagner de toute manière à soutenir des

*) Der österreichische Hof- und Cabinetscourrier Cajetan Caironi.

alliés qui lui doivent être si chers de toute manière. Au reste il se conduit parfaitement envers moi, vu mon état, et y a beaucoup d'attentions. J'avoue à ma chère maman que mon coeur serait déchiré de l'idée qu'elle a pu le soupçonner un instant sur ce qui se passe: non, c'est la faiblesse affreuse de ses ministres, et la grande méfiance qu'il a en lui-même, qui fait tout le mal, et je suis sûre que si jamais il ne prend conseil que de lui-même, on verra son honnêteté, la justesse et le tact qu'il a et qui assurément sont bien loin de juger à présent. Nous allons demain passer trois semaines à Marly, ce sera une occasion de me promener beaucoup et de me distraire: il y aura beaucoup de monde. Ma chère maman me permet-elle de l'embrasser tendrement?

CXXVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 17 mai 1778.

Madame ma chère fille. La consolation que me procure votre grossesse, annoncée même par le roi et par vos deux lettres du 4 et du 5, me comble de consolation. Je ne peux assez remercier Dieu de m'avoir accordé encore cette grâce, de vous voir, ma chère fille, plus solidement établie pour l'avenir. Tous mes voeux dans ma famille sont donc accomplis, je puis fermer mes yeux tranquillement. J'avoue: votre situation me tenait plus à coeur que je n'ai fait semblant (vous aimant si tendrement) et cette satisfaction vient bien à temps pour me soutenir dans ma cruelle situation.

Mercy nous mande de quelle façon obligeante et tendre vous vous êtes employée pour votre famille et patrie! Les suites feront voir que l'intérêt et la considération même de la France l'exigeaient, et si on avait tenu au commencement le même langage, dont nous ressentons déjà les meilleurs effets, je suis bien sûre que tout se serait calmé sans ces terribles aspects qui nous menacent, et une fois commencés ne finiront si aisément, et je souhaite pour l'humanité qu'on puisse encore s'arranger. La France n'a jamais à craindre que nous la voulons commettre, entraîner ou diminuer son influence. Nos intérêts sont trop intimément liés de coeur et de famille pour n'entrer sincèrement dans ses vues quelconques, hors une liaison avec le roi de Prusse. Je vous avoue: cela nous a séparé de l'alliance avec l'Angleterre, et je serais bien plus fâchée, si cela devait en être un jour de même. Il y a longtemps que nous voyons un patelinage politique, beaucoup de secret, des complaisances réciproques; la conduite dans cette occasion a malheureusement dû augmenter ces doutes. Le roi se vante de temps en temps d'être très-bien avec vos ministres; il prétend même de leur avoir communiqué la correspondance secrète entre l'empereur et lui. C'est encore un trait de sa façon; les deux princes sont convenus à leur entrevue à Neustadt de s'écrire quand il s'agira des occasions importantes, l'empereur s'est prêté à mes instances de tenter cette voie pour conjurer l'orage qui était prêt à éclater. Vous pouvez bien croire qu'il a coûté à votre frère de s'y prêter; il l'a fait de bonne grâce, et en a reçu la réponse la plus impertinente qu'on puisse voir et qui était nullement conséquente au cas présent, mais qui lui convenait pour dire toutes ces sottises

à l'empereur. Vous serez enchantée de la réponse de votre frère. Le courrier lui porta en chemin cette belle érudition: sur-le-champ il a fait la réponse et renvoyé dans une heure de temps le même courrier. La promptitude de cette réponse et le peu d'embarras qui s'y trouvait, la leçon qu'il lui faisait en lui démontrant qu'il était nullement au fait de la question, même la fin de la lettre ont fait changer le ton et ont arrêté jusqu'à cette heure heureusement le commencement de la guerre. Mercy aura le bonheur de vous communiquer les lettres et notre situation présente. Depuis que vous voulez entrer avec tant de tendresse que de zèle dans nos intérêts et situation, je trouve nécessaire de vous mettre au fait de plus en plus. Nous n'aurions jamais été les prémiers à faire usage d'un secret convenu entre deux princes, mais en ayant fait usage, à ce qu'il se vante, vis-à-vis de vous, de la Russie, Saxe etc., nous ne sommes plus tenus non plus, et ne croyons pas d'être honteux des avances que nous avons faites pour changer la situation présente ou faire traîner au moins la chose.

Vous voyez par ce trait, quel compte on peut faire sur lui et sa parole. La France l'a éprouvé en bien des occasions, et aucun prince en Europe n'en est échappé à ses perfidies; et c'est celui qui veut s'ériger en dictateur et protecteur de toute l'Allemagne, et tous les grands princes ne tiennent pas ensemble pour empêcher un malheur pareil qui tombera un peu plutôt ou plus tard sur tous? Depuis trente-sept ans il fait le malheur de l'Europe par son despotisme, violences etc. En bannissant tous les principes de droiture et vérité reconnus, il se joue de tout traité et alliance. Nous, qui sommes les plus exposés, on nous laisse; nous

nous tirerons peut-être encore cette fois-ci, tant bien que mal: mais je ne parle pas pour l'Autriche, c'est la cause de tous les princes. L'avenir n'est pas riant. Je ne vivrai plus, mais mes chers enfants et petits-enfants, notre sainte religion, nos bons peuples ne s'en ressentiront que trop. Nous nous ressentons déjà d'un despotisme qui n'agit que selon ses convenances sans principes et avec force. Si on lui laisse gagner du terrain, quelle perspective pour ceux qui nous remplaceront! Cela ira toujours en augmentant. Je voudrais au prix de mes jours rendre nos enfants plus heureux, plus tranquilles que nous, surtout depuis que j'ai l'espérance de voir un Dauphin, mon petit-fils.

Pardonnez cette longue tirade, c'est une mère tendre qui s'épanche avec sa chère fille, non de souveraine à souveraine. J'ai laissé aller mon coeur sans trop réfléchir, et ces moments m'ont été bien doux, ayant le coeur très-serré; en vous embrassant tendrement, ma chère petit maman et votre enfant. Adieu.

CXXVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Marly, le 29 mai 1778.

Madame ma très-chère mère. Toutes les bontés et la joie que ma chère maman me marque sur mon état présent me comblent de reconnaissance, et me le rendent encore

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

plus précieux, s'il est possible. Je continue toujours à me porter à merveille et n'ai pas la moindre incommodité. Nous sommes à Marly depuis dix jours. C'est un lieu charmant; j'en profite beaucoup pour me promener à pied, surtout le matin. Cela me fait grand bien et ne me fatigue pas trop, quoique je grossisse étonnamment, ne me serrant point du tout que ce qu'il faut pour me soutenir. J'ai vu Mercy ces jours derniers; il m'a montré les articles que le roi de Prusse avait envoyés à mon frère. Je crois qu'il est impossible de rien voir de plus absurde que ses propositions; enfin elles le sont au point qu'il m'a paru qu'on les trouvait même telles ici, au moins pour le roi j'en réponds. Je n'ai pas pu voir les ministres; M. de Vergennes n'est pas venu ici, il est malade, ce sera donc pour notre retour à Versailles.

J'avais déjà vu la correspondance du roi de Prusse avec mon frère. Il est bien abominable à ce premier de l'avoir envoyée ici, d'autant plus qu'en vérité il n'a pas de quoi s'en vanter. Son imprudence, sa mauvaise foi et son esprit aigri paraissent à chaque ligne. J'ai été enchantée des réponses de mon frère; il est impossible d'y mettre plus de grâce, de modération et de force en même temps. Je m'en vais dire quelque chose de bien vain, mais je crois qu'il n'y a au monde que l'empereur et surtout le fils de ma chère maman, qui a le bonheur de la voir tous les jours, qui puisse écrire de cette manière.

Je ne puis dire à ma chère maman combien je suis touchée de sa lettre; la confiance qu'elle m'y*) marque me pénètre. O Dieu! que je voudrais pouvoir donner tout mon sang

*) „mis".

pour qu'elle soit heureuse et qu'elle jouisse de tout le bonheur et tranquillité qu'elle mérite autant! Ce ne sera jamais la faute de ses enfants. Toujours je juge de leurs coeurs par le mien; il faudrait être bien ingrat pour ne pas sacrifier tout pour une mère aussi tendre que la nôtre. Voilà au moins ma manière de penser et celle d'eux tous, j'en suis sûre. Mais je sens que je m'attendris, je ne peux continuer. Ma chère maman me permet-elle de l'embrasser tendrement?

CXXIX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 1 juin 1778.

Madame ma chère fille. Celle-ci viendra bien près au 13 de ce mois: jour qui m'est si cher et qui m'intéresse plus que jamais. Le Saint sera tourmenté pour vous. Vous ne sauriez croire comme tout le monde est occupé de vous; on ne pourrait l'être plus si l'empereur était marié. Quel plaisir d'être aimé, mais encore plus de le mériter; c'est la seule récompense de nous autres! Dieu vous conserve et votre cher enfant, et vous donne un fils, si non une fille qui vous ressemble en tout, et vous donne les mêmes consolations que vous me procurez! Je suis extrêmement contente du choix de l'accoucheur; son nom me prévient pour lui et m'est d'un bon augure, mais surtout l'approbation de Lassone qui a à juste titre toute ma confiance, et je suis bien rassurée de vous voir en si bonnes mains, et que vous vous prêtiez si bonnement à toutes ses ordonnances. Il n'y a rien de trop, surtout à une première grossesse.

Le choix des gens qui auront à soigner ce précieux enfant est un autre objet de votre attention et de mes inquiétudes. A force de soins on peut faire bien du mal, et je voudrais que les femmes n'eussent rien à ordonner, mais à suivre les ordonnances du médecin, comme chez nous et dont je me suis si bien trouvée. Je ne crains que les cabales et recommandations, et auprès des enfants, surtout la première année, tout dépend des soins qu'on en a. Je dis des soins raisonnables et selon la nature, à ne les pas serrer dans leurs langes, de ne les pas tenir trop chauds, de ne pas les surcharger de bouillies ou mangeailles, et surtout une bonne et saine nourrice qui est sujette à caution à Paris, et des gens de campagne, c'est à peu près la même chose, vu la corruption des moeurs.

Je suis enchantée de l'aumône que vous avez demandée au roi, je suis enchantée de même, comme vous m'écrivez, des sentiments du roi pour nous, et de la vivacité dont vous vous exprimez, ce qui marque si bien combien vous êtes attachée à lui et à nous. Notre situation est encore la même; Mercy vous mettra au fait de tout ce qui est passé depuis. On a commencé à se parler, et vous trouverez encore que le roi de Prusse ne s'est pas démenti ou oublié, même à cette occasion, et c'est à celui-ci qu'on prête l'oreille qui veut faire une alliance entre la France, Russie et lui, pour obvier à tous les inconvénients pour l'avenir et nous tenir tête, comptant si la paix se fait (ce que je souhaite bien ardemment toujours et dont je ne puis assez vous recommander d'y coopérer) qu'elle ne subsistera pas longtemps, et pour nous retenir ou écraser, il flatte vous autres de se lier ensemble. Il fait toutes les cajoleries et avances possibles, on

connaît cela, quand il veut venir à son but, mais y étant il oublie tout et fait même tout le contraire, ne tenant jamais sa parole; la France en a fait quelque expérience et tous les princes de l'Europe, hors la Russie qu'il craint. Qu'on ne se flatte pas sur cette dernière; elle suit les mêmes maximes que le roi, et le successeur est plus prussien que son soi-disant père l'était, et sa mère qui en est un peu revenue, mais jamais autant pour rien espérer contre le roi de Prusse, pas même des ostentations: très-généreuse en belles paroles qui ne disent rien, ou selon la foi grecque: *graeca fides.*

Voilà les deux puissances qu'on veut substituer à nous bons et honnêtes Allemands. Nous avons les mêmes intérêts de famille et d'état: nous nous concerterons mieux à l'avenir si on voulait entreprendre un changement. L'acquisition malheureuse de la Galicie nous a un peu induit, l'ayant faite si facilement, mais celle-ci nous donne une bonne leçon et nous ne reviendrons plus si facilement. Les frais immenses, les inquiétudes, la perte de confiance partout sont des objets pas petits pour ne pas faire longtemps un triste souvenir du pas précipité qu'on a fait. L'abandon de nos amis y entre aussi un peu, mais nos coeurs les excusent, si on ne nous fait jamais en souvenir à l'avenir. La faiblesse et mauvaise volonté des ministres et de la plupart de la nation qui ne s'est que trop manifestée ne sera pas mise en compte et même oubliée; comptant entièrement sur le coeur du roi et de son aimable reine, et sur notre intime tendresse pour eux qui nous fait regarder leur gloire et intérêt comme le nôtre; et ils peuvent compter que jamais nous les induirons en quelque occasion qui puisse seulement les embarrasser. Nous

leur sommes utiles qu'ils puissent jeter toute leur attention à la marine, leurs colonies et commerce, dont nous ne serons jamais jaloux; mais il faut aussi un peu de retour, et nous laisser jouir aussi du bonheur de cette union qui seule, bien constatée, peut remettre pour toujours le calme à l'Europe.

Il serait bien malheureux que ce repos dépendît de deux puissances si connues dans leurs maximes et principes, même en gouvernant leurs propres sujets; et notre sainte religion recevrait le dernier coup, et les moeurs et la bonne foi devraient alors se chercher chez les barbares. Après ce tableau qui n'est pas outré, jugez quelle douleur pour moi, si je voyais la France avec ou même nous autres, car je dois avouer qu'à la longue nous devrions pour notre propre sûreté ou pour avoir aussi une part au gâteau, nous y mettre de la partie. Il ne serait pas si difficile de les détacher en leur faisant entrevoir plus de convenance, comme cela s'est pratiqué dans la guerre de 1741.

Ma chère fille! rien n'est de trop dit dans ce que je vous marque. Il est encore temps de mettre ordre à tout et de se bien concerter, mais cette occasion manquée, il n'en sera plus. Profitez de ma vieille tête grise pour recevoir mes plus tendres conseils pour le bien-être de nos royaumes, familles et de mes chers enfants que j'aime et embrasse tendrement.

CXXX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, ce 12 juin 1778.

Madame ma très-chère mère. Je ne pourrai jamais lui marquer ma reconnaissance pour toutes les bontés et la tendresse qu'elle me témoigne, mais je les sens bien, et mon âme en est pénétrée, comme venant d'une mère incomparable.

Ma chère maman ne sera peut-être pas entièrement contente de la réponse qu'on a faite à M. de Goltz. C'est bien le cas de dire que l'on tire d'une mauvaise paye ce qu'on peut, car nos ministres ne se conduisent guère bien, et dans ce moment je n'ai pu m'empêcher d'en parler au roi. Voici le fait, ma chère maman me jugera. On m'a non seulement gardé le secret après la décision arrêtée, mais même depuis qu'on l'avait communiquée à Mercy, et c'est par lui que j'en ai été informée. Je n'ai pu cacher au roi la peine que me faisait son silence; je lui ai même dit que je serais honteuse d'avouer a ma chère maman la manière dont il me traitait pour une affaire aussi intéressante pour moi et dont je lui ai parlé si souvent. J'ai été désarmée par le ton qu'il a pris. Il m'a dit: Vous voyez que j'ai tant de tort, que je n'ai pas un mot à vous répondre. En effet il était bien excusable, car pendant tout le voyage de Marly il a été bien tracassé par les intrigues de M. le prince de Condé qui voulait avoir le commandement des troupes, et par celles du Maréchal de Broglie, qui, se croyant

nécessaire, voulait s'arroger l'autorité du roi pour nommer à son gré tous les officiers qui serviront sous lui. Heureusement ils ont été tous déjoués, et le roi seul a tenu bon. J'ai cru devoir prier le roi de parler à ses ministres sur la malhonnêteté de leur silence à mon égard: il me paraît essentiel qu'ils ne s'y accoutument pas.

Mercy sort de chez moi: il m'a montré les nouvelles propositions du roi de Prusse. Elles me paraissent, quoiqu'il y ait changé quelques mots, aussi absurdes que les autres. C'est absolument vouloir jeter de la poudre aux yeux.

Je me porte très-bien, et le voyage de Marly où il faisait le plus beau temps du monde, m'a fait grand bien. Je logeais en bas, cela fait que je me promenais à toutes les heures du jour, surtout le matin à neuf ou dix heures. Je grossis beaucoup; j'ai eu l'enfance de me mesurer, j'ai déjà augmenté de quatre pouces et demie. Ma chère maman est bien bonne de vouloir s'inquiéter pour ce petit enfant futur; j'ose l'assurer que j'en aurai le plus grand soin. A la manière dont on les élève à cette heure, ils sont bien moins gênés; on ne les emmaillote pas, ils sont toujours dans une barcelonnette ou sur les bras, et du moment qu'ils peuvent être à l'air, on les y accoutume petit-à-petit, et ils finissent par y être presque toujours. Je crois que c'est la manière la plus saine et la meilleure de les élever. Le mien logera en bas avec une petite grille, qui le séparera du reste de la terrasse, ce qui même pourra lui apprendre plutôt à marcher, que sur les parquets. La reine de Naples m'a écrit sur ma grossesse; j'ai été bien touchée de sa lettre, je compte lui répondre ces jours. Ma chère maman me permet-

elle de l'embrasser et de l'assurer qu'il est impossible de l'aimer plus tendrement que moi?

CXXXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 7 juillet 1778.

Madame ma très-chère mère. J'apprends dans l'instant que le courrier, qui est ici, doit partir dans le soir. Quoique je n'ai qu'un moment, je ne veux pourtant pas le laisser partir sans remercier ma chère maman de sa dernière lettre et de la prédiction qu'elle m'a envoyée. Je désire fort qu'elle s'ensuive, mais je n'y ai pas grande foi, croyant qu'elle s'est déjà trompée sur le temps, ne comptant guère accoucher avant le 15. Du reste je me porte à merveille. J'ai été saignée, il y a quinze jours, ce qui m'a fait beaucoup de bien. Il n'y a que les grandes chaleurs qu'il fait depuis quelques jours qui m'incommodent beaucoup, mais il pleut aujourd'hui, ce qui me fait espérer que j'étoufferai moins. Le courrier va partir; ma chère maman me permet-elle de l'embrasser? Le courrier du mois va arriver, je me réserve de lui écrire plus en détail par lui.

CXXXII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Le 15 juillet (1778.)

Madame ma très-chère mère. Il m'est impossible d'exprimer à ma chère maman l'attendrissement et l'inquiétude, où je suis dans ce moment de malheur: mais mon plus grand tourment est la sensibilité et le coeur de ma chère maman. Je les connais et je sens ce qu'elle doit souffrir; jusqu'à son courage même tout me fait trembler pour elle. Dieu! que ne puis-je voler auprès d'elle! Je la regarderais, je la verrais, je pourrais, pour ainsi dire, partager ses peines, mêler mes larmes aux siennes! Quelle me pardonne ces expressions, mais elles partent d'un coeur pénétré de douleur; pourtant j'ai de grandes espérances! Non, Dieu ne laissera pas triompher un homme aussi injuste! La présence de l'empereur, les deux généraux qui commandent, et surtout le coeur de tous les Autrichiens me donnent grande confiance. J'ai eu ce matin une scène bien touchante avec le roi. Ma chère maman sait que jamais je n'ai attribué à son coeur tout ce qui se passait, mais à son extrême faiblesse et au peu de confiance qu'il avait en lui-même. Aujourd'hui donc il est venu chez moi; il m'a trouvé si triste et allarmée qu'il en a été touché jusqu'aux larmes. J'avoue que j'en étais bien contente; cela me prouve toute

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

son amitié pour moi, et j'espère qu'enfin il prendra son parti de lui même pour se conduire en vrai et bon allié. J'ai vu aussi M. de Maurepas depuis l'arrivée du courrier: je lui ai fait sentir toute l'indécence de la conduite de M. de Goltz dans ce pays-ci, et enfin je l'ai persuadé d'envoyer la déclaration qu'on a faite ici il y a un mois, au chargé d'affaires qui est à Berlin, pourqu'il la montre pleine et entière au roi de Prusse, telle qu'on l'avait mandée à Vienne, et qu'elle devait être.

Ma chère maman est trop bonne de s'inquiéter encore de ma santé. Elle est très-bonne, et j'ose dire que dans ce moment-ci elle ne tienne absolument qu'à la sienne propre. Je la supplie donc de se menager, ne fût-ce que par bonté pour ses enfants, à qui elle est si chère, et de se persuader, que même pour le bien des affaires sa santé, s'il est possible, est plus précieuse que jamais. Permet-elle que je l'embrasse tendrement? Que je crains, mais désire en même temps l'arrivée d'un nouveau courrier!

CXXXIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 3 d'août 1778.

Madame ma chère fille. Personne n'était plus impatiente que moi de vous envoyer un courrier sur notre situation, mais malheureusement les choses ont traîné et paraissent encore peu favorables à venir à cette fin que j'ai tant désirée, pour tirer promptement l'empereur et mes fils de la cruelle situation où ils se trouvent, et qui a aug-

menté encore par la jonction des Saxons, qui sont 30000, et par là causent au roi une supériorité de 40000 hommes sur les nôtres et nous obligent à la défensive. Tant que nous pouvons garder les deux endroits du côté, où le roi se tient depuis un mois, et de Zittau à Aussig du côté du prince Henri, il n'y a rien à craindre; mais il ne peut rester plus longtemps ainsi, alors le pays étant dégarni de toute forteresse, il peut nous tourner, forcer, ayant la supériorité, et notre retraite sera de nouveau vers Collin, comme l'année 1757 avant la bataille qui a sauvé Prague. J'avoue que cette perspective est des plus désolantes. D'abandonner tant de pays et ressources à l'ennemi qui ne fait que piller partout et nous priver en même temps de bien grandes ressources, et voir nos bons sujets foulés! J'attends encore une réponse en peu de jours, qui doit éclaircir nos espérances ou craintes, et je n'ai pas voulu arrêter plus longtemps ce courrier, comptant vous envoyer un autre, d'abord que je verrai plus clair ou que les choses changeront. En attendant nous ne pouvons assez remercier Dieu que la santé de vos deux frères se soutient, et le prince Albert se remet un peu lentement à cause des fatigues et du peu de repos, mais pourtant bien, grâce à la China*).

Ce que vous me mandez d'un entretien avec le roi, m'a tiré les larmes de consolation, mais encore plus ce que Mercy me marque de vos chères larmes, et combien vous étiez touchée. Je reconnais bien ce coeur admirable de ma chère Antoinette! L'idée de ne vouloir plus intervenir aux spectacles, est bien touchante à votre âge et dans un pays

*) (au quinquina).

où on croit ne pouvoir vivre sans cela; mais je vous prie de suivre le conseil là-dessus de Mercy. On peut être triste, mais jamais abattu. Notre cruel ennemi en jouirait bien; plus que les circonstances sont critiques, et plus on doit se soutenir pour pouvoir prendre les moyens nécessaires. Je ne puis vous exprimer ma consolation, combien la fête contremandée à Trianon vous a fait honneur dans toutes les lettres particulières; surtout Breteuil en a eu une joie très-vive et l'a bien débité par tout. Votre état de grossesse, qui me cause tant de consolation, exige que vous ne vous laissiez pas aller trop aux tristes idées (je vous conjure), on incline sans cela dans cet état à la fin à un peu de mélancolie. Espérons en Dieu, qu'il ne nous abandonnera pas et nous tirera tout d'un coup de cet état dangereux. Je souhaiterais bien que votre santé fût si robuste que la mienne: mais vous me dites si agréablement que la vôtre ne tient absolument qu'à la mienne, que j'en aurai tout le soin et plus que je n'en ai eu jusqu'à cette heure.

CXXXIV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 6 août 1778.

Madame ma chère fille. Mercy est chargé de vous informer de ma cruelle situation, comme souveraine et comme mère. Voulant sauver mes états de la plus cruelle dévastation, je dois, coûte qu'il coûte, chercher à me tirer de cette guerre; et comme mère, j'ai trois fils qui ne courent pas seulement les plus grands dangers, mais doivent succomber par les

terribles fatigues, n'étant accoutumés à ce genre de vie. En faisant à cette heure la paix, je m'attire non seulement le blâme d'une grande pusillanimité, mais je rends le roi toujours plus grand, et le remède devrait être prompt. J'avoue: la tête me tourne, et mon coeur est depuis longtemps déjà entièrement anéanti! Mais ne craignez pas pour ma santé, elle est bonne et je la conserve pour l'amour de vous, mais je suis bien affligée. Le commencement de la campagne n'est pas heureux. Le prince Henri étant entré de tous côtes de la Saxe avec force, Laudon n'a pas cru pouvoir lui tenir tête, s'est replié jusqu'à Kosmanos derrière l'Iser, et par l'à donne cinq cercles les plus beaux à l'ennemi, qui ne fait que piller. Nous avons fait même dans cette retraite de petites pertes par-ci par-là, mais il a voulu se mettre au niveau de la grande armée, pour se donner la main, mais il y en a à craindre que celle-ci même ne pourra guère plus se soutenir dans son poste avantageux, l'ennemi venant de deux côtés à ses flancs. Alors les choses prendront une tournure assez délicate et je vous recommande de soutenir Mercy pour sauver votre maison et vos frères. Je ne demanderai jamais rien au roi qui puisse l'attirer dans cette malheureuse guerre, mais des ostentations, de nommer ou rassembler des régiments et généraux pour venir nous secourir, en cas que les Hannoveriens et autres se mettent avec nos ennemis. Il ne convient pas à la France, que nous devenons subjugués à notre cruel ennemi. Elle ne trouvera jamais un ami et allié plus sincèrement attaché pour le fond que nous: pour les dehors, attentions et cajoleries, j'avoue, en cela nous sommes toujours en défaut. Je suis doublement agitée, craignant votre trop de sensibilité dans l'état présent.

Je vous conjure de vous ménager, de vous ranimer et ne vous abandonner. Le bon Dieu aura pitié de nous, et nos alliés nous aideront à nous tirer d'affaire avec honneur, Je vous embrasse.

CXXXV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 14 août 1778.

Madame ma très-chère mère. J'ai passé d'abord quinze jours dans la plus cruelle inquiétude, ne recevant point de nouvelles. Je me figurais toute sorte d'horreurs. L'arrivée des courriers que j'attendais avec tant d'impatience n'a fait qu'augmenter mes alarmes et la cruelle incertitude qui me dévore. Mais puis-je penser à mes maux, quand ma chère maman est dans une si affreuse situation! Il est vrai que depuis trois semaines ce point de vue anéantit et absorbe tous mes autres sentiments.

Je m'étais décidée hier à engager le roi à offrir sa médiation; pour le décider, j'avais préféré de l'aller trouver dans le moment où je le savais avec MM. de Maurepas et de Vergennes. Nous venions d'entamer l'affaire, et le roi paraissait déjà très-bien disposé, lorsque les dépêches du baron sont arrivées; elles ont été lues en ma présence. Je ne cacherai pas à ma chère maman que M. de Maurepas faisait de temps en temps des difficultés sur les dépêches du baron. On a été étonné du changement pour les marggraviats; il me semble, que le soir Mercy a bien éclairci cet

article avec M. de Vergennes. Quoiqu'il reste aux ministres, surtout à M. de Maurepas, un peu de cette maudite peur qui a fait tant de mal à nos affaires, il convient cependant (et pour ce point c'est bien le roi qui a donné le ton) que les choses sont bien changées, et que le roi de Prusse aura tout le tort, si malgré les propositions de ma chère maman il ne consent pas à la paix. En conséquence dès lundi prochain M. de Vergennes doit écrire d'une manière très-positive au chargé d'affaires à Berlin; ils pensent aussi à envoyer un négociateur en Allemagne. Je crois être venue à bout d'écarter M. Odune, que Mercy m'a dit ne pas convenir. Le grand point est de faire tenir à nos ministres le langage véritable de l'alliance; ils le promettent, mais il y aura à y veiller et à batailler plus d'une fois. Si cette malheureuse affaire ne se termine pas tout de suite, j'ai une grande consolation de ce que le roi y est bien porté de coeur et d'âme.

J'ai un grand bonheur que ma grossesse se trouvant dans un si affreux moment, ma santé est toujours très-bonne. Mon enfant a donné le premier mouvement le vendredi 31 juillet, à dix heures et demie du soir; depuis ce moment il remue fréquemment, ce qui me cause une grande joie. Je ne peux pas dire à ma chère maman combien chaque mouvement ajoute à mon bonheur. Depuis ce temps je suis beaucoup grossie, et plus même qu'on ne l'est ordinairement à cinq mois. Je ne mérite certainement aucun éloge pour la fête de Trianon, il m'aurait été bien impossible d'y avoir une contenance. Quelques jours après je me suis remise au train ordinaire; ma tête ne suffirait pas aux réflexions qui m'accablent; il est encore vrai qu'elles sont nécessaires

pour dérouter les conjectures et des raisonnements par le moyen des philosophes et des intrigues de toute espèce. Le roi de Prusse est venu à bout de se faire un grand nombre de partisans, et je me trouve obligée dans certains moments de montrer un visage gai, n'en ayant assurément ni sujet ni envie. Nous allons passer huit jours à Choisy; je n'ai pas cru devoir m'opposer aux deux spectacles qui sont toujours dans les voyages; on aurait encore tenu des propos sur cela. Il est arrangé que mon enfant sera baptisé et nommé aussitôt après sa naissance. Si ma chère maman a la bonté d'être la marraine, j'espère qu'elle aura la bonté d'envoyer sa procuration et les noms qu'elle voudra lui donner. Le roi d'Espagne sera parrain. J'ai bien de l'impatience du courrier prochain. Je n'ose me flatter qu'il apporte une bonne conclusion. Dieu veuille qu'elle ne soit pas désolante.

CXXXVI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 23 août 1778.

Madame ma chère fille. J'étais à vous faire expédier un courrier, quand Kleiner*) arrive et me porte la vôtre du 14. Vous pouvez bien vous présenter toute ma sensibilité pour tout ce que vous me dites et faites. Vous n'avez que trop bien deviné que la négociation échouerait. J'avoue, je

*) Der österreichische Hof- und Cabinetscourier Johann Kleiner.

m'en flattais un peu, surtout proposant de rendre la Bavière à l'électeur, pourvu que le roi se tienne à son temps pour les Marggraviats au convenu. Vous serez informée par Mercy du détail et de nos dispositions ultérieures, en attendant la Bohême est saccagée le plus cruellement, et à la fin, si la jonction se fait des deux armées, cela viendra à une bataille qui décidera et rendra tant de milliers de personnes malheureuses, et peut-être nous mêmes dans notre famille. J'avoue, cette perspective est cruelle, et j'aurais tenté l'impossible pour la pouvoir décliner, car je vous avoue, le pas que j'ai fait vis-à-vis de ce cruel ennemi, m'a bien coûté. Ma chère fille! Il ne s'agit plus de jalousie entre nos deux monarchies, il s'agit de se soutenir bien étroitement liés, qu'aucun ne puisse espérer de nous pouvoir séparer. Le sang nous lie si heureusement; mon beau-fils et mon petit-fils en France sont ce que Léopold et ses enfants et ceux de Naples me sont. Nos intérêts, (si on veut exterminer, je me sers de ce mot, car il faut le vouloir et ne pas négliger d'écraser les anciens préjugés entre nos états et nations) sont les mêmes, tant par rapport à notre sainte religion, qui en a bien besoin qu'on se tienne bien ensemble, que par rapport à nos intérêts. Nous serons culbutés, l'un après l'autre, si nous ne prévenons par notre fermeté le renversement total. C'est donc la raison qui nous a fait prendre celle que Mercy vous présentera. Vous verrez que ce n'est pas par rapport à nous, et les dangers que nous courons pour à cette heure, seuls exposés, mais pour le bien public, et de toute l'Allemagne, et peut-être même de l'Europe, que nous ôtons la cause de la guerre, dans l'espérance que nos amis, nos alliés reconnaîtront le cas et la nécessité de

nous secourir et de conserver des amis pareils, auxquels on attribuait bien des vues contraires.

Que votre santé se soutient si bien, c'est la plus grande grâce et consolation que Dieu puisse m'accorder, mais je vous avoue, connaissant votre sensibilité, je ne suis pas rassurée entièrement. Vous avez cela de bon, que vous pouvez bien pleurer, et c'est ce qui m'a toujours soulagée dans ma vie désastreuse. Je vous souhaite bien ma santé. Ce que vous me dites, combien le mouvement de votre enfant augmente votre bonheur, m'a tiré les larmes. Je suis bien touchée que vous voulez me prendre pour marraine. Je charge Mercy de s'informer bien de ce qu'il y a à faire, à qui adresser les pleins pouvoirs. Je vous prie de croire, si vous ne recevez des nouvelles, qu'il n'y a rien de nouveau. A la moindre époque un peu importante je vous enverrai courriers ou estafettes, de même si ma santé se dérangeait qui se soutient très-bien; mais pour vous rassurer entièrement, vos soeurs changeront toutes les semaines pour vous donner des nouvelles courantes, qui effectivement ne sont guère intéressantes jusqu'à cette heure. J'en ai demandé à l'empereur à deux reprises d'en faire coucher de meilleures pour vous et Naples; mais il m'a répondu qu'il ne pouvait donner autre chose que ce qui est contenu dans le journal. C'est justement de celui-ci que le public se plaint, et non sans raison, mais moi-même je ne sais rien de plus. Il y avait un peu d'humeur entre nous à cause de la négociation, mais j'espère que cela se changera dans peu, et je compte envoyer à l'empereur Rosenberg; on ne peut tout écrire pour donner des explications, surtout de bouche. J'avoue, cette altercation augmentait mes chagrins, et je souhaite de

la voir finir au plutôt, et je me flatte dans l'essentiel des affaires nous sommes d'accord; ce n'était que dans les moyens que nous pensions différemment. Je suis indiscrète de faire une si longue lettre; m'entretenant avec vous, ce sont les moments les plus heureux et croyez moi toujours toute à vous.

CXXXVII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA. *)

Versailles, ce 3 septembre (1778).

Madame ma très-chère mère. Il est donc décidé que nous allons être livrés aux alarmes et aux horreurs de la guerre. Le roi de Prusse s'est tout-à-fait démasqué, et ses partisans n'ont plus qu'à rougir. On me paraît pour ce moment-ci de bonne foi décidé à donner tous les témoignages d'improbation pour le roi de Prusse. Mercy est plus content de sa dernière conversation avec les ministres; il en rendra compte à ma chère maman. J'ai vu MM. de Maurepas et de Vergennes. M. de Maurepas m'a paru tout-à-fait changé en bien sur les affaires; Dieu veuille que cela dure! Ils m'ont parlé nettement sur M. de Goltz et ses mensonges, et ils prennent actuellement le parti de ne plus le voir séparément, et ils ne lui ont rien dit de la dépêche envoyée au chargé d'affaires qui est à Berlin. On n'en a pas encore de réponse. M. de Pons**) est retourné à Berlin; et les

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Der Marquis de Pons, später französischer Gesandter in Schweden.

affaires ne passeront plus que par lui, et non par M. de Goltz. J'avais proposé à ces messieurs d'envoyer une lettre à tous les ministres d'Allemagne pour qu'ils fassent connaître dans leurs résidences la manière de penser du roi sur la conduite du roi de Prusse; mais ils veulent différer jusqu'à la réponse qu'ils attendent de Berlin.

Ma santé continue à être très-bonne; je serai saignée après-demain, et j'espère que je ne le serai plus que peut-être à la fin. Les intentions de ma chère maman seront suivies pour les noms, soit de garçon ou de fille. Je suis pénétrée de la bonté avec laquelle elle accepte d'être marraine. J'imagine que si le roi d'Espagne donne ses pouvoirs à un de mes frères, ma chère maman pourra envoyer les siens à Madame. Il n'est pas étonnant que dans des affaires comme celle-ci, et tel que je connais mon frère, il a pu être affecté de manière à se donner des torts, mais ma chère maman est trop bonne pour ne pas les apprécier, et ne pas les attribuer aux circonstances. Je ne puis éloigner l'idée de tout ce qui peut arriver; la promesse des courriers est la plus grande consolation que je puis avoir. Je ne puis m'aveugler sur cet ennemi cruel; on doit tout en craindre, sachant qu'il se permet d'user de toute sorte de moyens. Je me rassure un peu sur le courage des bons et fidèles serviteurs de ma chère maman qui seront bien encouragés encore par la présence et l'exemple de mes frères. J'ai surtout confiance que le ciel protégera la justice et récompensera dans ces terribles circonstances les vertus de la meilleure des mères et des souveraines. Permet-elle que je l'embrasse tendrement?

CXXXVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 9 septembre 1778.

Madame ma chère fille. Je commence par ce qui vous est le plus à coeur, que nos armées sont toujours de même vis-à-vis l'une de l'autre, qu'elles souffrent beaucoup dans ces montagnes, où il y a déjà de la neige, de même que beaucoup d'incommodités et de maladies: mais que la nôtre est beaucoup mieux en tout que celle du roi. Mince consolation est le moindre mal, mais si nous pouvons soutenir encore ces deux mois, mais qu'il ne gagne plus de pays, on aura fait beaucoup en faisant perdre à cet ennemi son activité qui était son grand art. L'empereur se porte, grâce à Dieu! encore bien, mais Maximilien a pris une fièvre tierce qui j'espère n'aura de suite; il a dû se retirer dans un château à quatre heures de l'armée. Avant hier le Grand-Duc est arrivé ici, et elle suivra le 20. Je le trouve, comme toujours, maigre, mais robuste. Il me fallait un peu de secours dans ces circonstances; ils comptent rester ici l'hiver ou tant que ces malheureuses circonstances dureront. Tâchez, ma chère fille, de les faire finir au plutôt; vous sauverez une mère qui n'en peut plus, et deux frères qui à la longue doivent succomber, votre patrie, toute une nation qui vous est si attachée. La gloire et l'intérêt même du roi et de l'alliance y est très-intéressé. Après notre déclaration de tout rendre pour l'amour de la paix générale, et de réclamer la

médiation du roi, comme notre ami, allié et garant de la paix de Westphalie, il paraît que nous devons espérer le plus prompt effet et ne pas laisser aux intrigues et fourberies, trop employées à différer ces moyens si salutaires à l'humanité.

Nous n'exigeons que de parler un langage ferme partout, surtout par les ministres en empire, qui, je dois dire, ont toujours tenu, si non un langage contraire à notre système, mais au moins très-faible et de façon à confirmer nos adversaires, que la France n'est nullement liée fermement avec nous. La pierre d'achoppement étant levée entièrement, je m'attends qu'on prendra tout un autre langage, si nécessaire pour effectuer le bien, de faire même des démonstrations, de ne pas laisser passer ce temps sans obtenir le but de la tranquillité, et même reconnaître le cas de nous assister selon nos traités. Si un langage ferme et égal est partout employé ainsi et qu'on voit que notre alliance est solide et indissoluble, tant par les liens du sang que par nos convenances et intérêts communs, nous aurons cette paix par la voie de la France, et la satisfaction d'avoir tiré son allié et augmenté par là nos obligations. Mais je dois vous répéter que quelque favorable que paraisse ce tableau, il faut beaucoup de fermeté et égalité de langage, et ne pas perdre un instant: si on traîne jusqu'à la nouvelle année, tout sera plus difficile et moins solide. Il faut profiter de cet instant où les incommodités et misères de cette campagne sont encore vivement imprimées. Quel bonheur si vous pouviez faire vos couches en paix, et de nous l'avoir procurée si glorieusement pour le roi, en serrant de plus en plus les noeuds de notre alliance, la seule nécessaire et

convenable pour notre sainte religion, pour le bonheur de l'Europe et de nos maisons! Je me sens revivre par l'idée seule; Dieu veuille bénir nos intentions! Je vous embrasse tendrement, et les larmes me tombent des yeux par l'espérance seule.

CXXXIX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 17 septembre 1778.

Madame ma chère mère. Je ne sais si je me fais illusion, mais le dernier courrier diminue un peu mes inquiétudes, quoiqu'il m'en reste encore beaucoup pour les suites. C'est déjà un grand coup, et aux yeux de l'Europe, que d'avoir mis l'activité du roi et de son frère au néant. Quoique le mal d'autrui ne soulage pas le nôtre, cependant dans cette occasion je le regarde comme un grand bien, parce qu'il obligera nos ennemis de quitter la Bohême. On me paraît toujours ici dans la meilleure disposition pour s'entremettre pour la paix. Je n'ai pas encore vu la réponse de M. de Gaussen*) qu'on a dû envoyer à ma chère maman. Je m'en vais encore travailler à ce qu'on écrive dans les cours d'Allemagne pour faire connaître ce qu'on a mandé en Prusse. Je ne pourrais jamais avoir plus grande gloire ni plus grand bonheur que de contribuer en quelque chose à cette grande

*) Der französische Geschäftsträger in Berlin.

affaire et au repos de ma chère maman qui est si précieux de toute manière.

Je suis inquiète de la fièvre de Maximilien. Je crois qu'il est bien affligé de se trouver retenu dans ce moment-ci. Je suis charmée de savoir le Grand-Duc à Vienne; il sera d'une grande ressource pour ma chère maman. Sa femme doit être bien près de Vienne; comme c'est pour longtemps, n'amène-t-elle pas quelques-uns de ses enfants avec elle? Ma santé est toujours très-bonne, malgé les incommodités inséparables d'un avancement de grossesse. Je commence à être un peu lourde, mais comme je marche tous les jours, j'espère aller bien jusqu'à la fin. J'ai été saignée il y a huit jours; on n'a pu me tirer que deux très-petites palettes de sang à cause de la petitesse de mes veines, ce qui me mettra peut-être dans le cas d'être encore saignée dans un mois.

CXL.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 17 octobre (1778).

Madame ma très-chère mère. Vos deux dernières lettres m'ont donné une joie que je n'avais goûtée depuis longtemps. Ma chère maman commence enfin à respirer et à avoir quelques sujets de satisfaction et de consolation. J'ai été bien inquiète de Maximilien, et je sens combien elle a eu de joie de le revoir et en bonne convalescence. Pour le départ du

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

roi de Prusse et de ses troupes, parties en si mauvais état, c'est un avantage inestimable qui doit bien l'humilier et encourager tout Autrichien, s'il en avait besoin, combattant pour une souveraine adorée et ayant toujours l'exemple de l'empereur à leur tête. Tous les voeux de mon âme sont pour que ce terrible ennemi se tienne tranquille, au moins cet hiver, et que le mauvais succès qu'il a eu, l'amène à une paix raisonnable. Je suis désolée de la faiblesse et des variations de M. de Maurepas; je lui ai parlé plusieurs fois et assez fermement; mais j'ai cru devoir me contenir et ne pas rompre tout-à-fait pour ne pas mettre le roi dans l'embarras entre son ministre et sa femme. Je lui reparlerai au premier jour pour qu'enfin il effectue la parole qu'il avait donnée de faire écrire à tous les ministres d'Allemagne, comme on a écrit à M. de Gaussen. Le roi désire sincèrement de procurer la paix à l'Allemagne, et je suis sûre qu'il en viendrait à bout, s'il pouvait faire par lui-même et n'être pas embarrassé, par ses ministres. Pour moi, j'ai tous les motifs réunis, car je suis bien persuadée qu'il y va de la gloire du roi et du bien de la France, sans compter le bien-être de ma chère patrie, et j'ai toujours été persuadée que si dès le commencement on eût parlé ferme ici, les affaires se seraient arrangées sans compromettre personne.

Nous sommes à Marly depuis dix jours; je m'y porte à merveille, et m'y promène autant que je peux. Lassone enverra à ma chère maman le plus grand détail de ma santé. Permet-elle que je l'embrasse tendrement?

CXLI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 2 novembre 1778.

Madame ma chère fille. Au jour et au moment je m'entretiens avec vous, que vous êtes venue au monde: jugez combien j'en suis touchée, n'ayant que des grâces à rendre des consolations, que Dieu veuille vous rendre au centuple et vous rendre plus heureuse, pas comme mère, mais comme souveraine. Je n'ai plus rien à dire depuis ma lettre du 4, on n'a pas trouvé même faisable la circulaire aux ministres, et surtout le reste, mais aucun effet. Je rends justice à votre zèle et tendresse, et même je tremble quelquefois que vous ne vous engagiez trop sans rien effectuer: que vous pourriez vous commettre vis-à-vis des gens qui pensent mal ou qui vous amusent avec des propos, dont je m'aperçois par les faits qu'on ne remplit pas avec exactitude, dont on paraît convenu vis-à-vis de vous. Quelle différence entre l'allié du roi de Prusse et nous! Non seulement la Russie soutient en toute occasion le même langage que son allié, mais la déclaration claire, que le dernier courrier vous aura portée de notre part, nous met dans un grand embarras, et de cette façon la paix n'est pas à espérer, et est pourtant bien à souhaiter. Les mouvements du roi depuis quinze jours dénotent de grandes vues; tout d'un coup, étant déjà entré en cantonnement en Silésie, il rassemble ses troupes et se jette avec toutes forces sur notre bout de Silésie, qui est

tout ouvert et est toujours au premier venu. Il pille à l'ordinaire et fait mine de pousser en Moravie, ce qui ne me paraît pas vraisemblable, voyant la saison et tous les chemins rompus. Je crois plutôt que c'est un mouvement analogue aux troupes russes, que les nouvelles de Pologne disent en marche, nonobstant la guerre turque. Ce serait le comble, mais dans ce temps-ci on doit s'attendre à tout, surtout nous n'étant nullement épaulés de notre allié, qui même auprès du Palatin et du Duc de Deux-Ponts ne croit pas nous pouvoir être utile.

Je suis fâchée de devoir relever ces anecdotes, mais ce n'est pas tant pour nous, car les choses sont venues trop loin à pouvoir les redresser à temps, mais pour le bien et la considération même de la France une conduite plus mâle serait nécessaire, et j'avoue, l'abandon de nos intérêts dans le moment le plus intéressant pour la France de votre grossesse me le rend plus sensible. Que peut-on attendre à l'avenir, et sans alliés aucune puissance ne peut exister.

Nos santés sont bonnes; nous attendions l'empereur en huit jours, si les affaires de Moravie n'y mettent obstacle; jugez combien j'en serais fâchée de toute façon. Je vous prie de vous bien ménager en couches, et surtout pour les odeurs, pommades et poudres. Notre neuvaine commence le 20 de ce mois; toute la cour y est animée, et surtout votre famille et bonne maman qui vous embrasse.

CXLII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 25 novembre 1778.

Madame ma chère fille. Je serai fort courte; celle-ci vous trouvera bien près de votre terme. Je compte toujours entre le 8 et le 15 que Dieu nous accorde la consolation de vous savoir délivrée. Tout le reste est indifférent; les fils suivront les filles. On dit que vous comptez nourrir vous-même votre enfant; cela dépend du roi et du médecin; j'avoue à leur place je ne vous l'accorderais pas, c'est très-bien de vous offrir. Nous tenons notre neuvaine dans la chapelle de St. Xavier avec un concours de monde qui est touchant. Celle-ci finira le 28, recommencera à la visitation; celle-ci finie, Parhamer*) commence la sienne, et entre ce temps j'espère d'avoir la tant desirée nouvelle.

Ce courrier est expédié pour nos affaires de médiation; par bonheur nous possédons l'empereur en parfaite santé, mais maigre. Je joins ici quelques lignes pour le roi, n'ayant pu me résoudre d'écrire de main propre tout ce fatras de phrases politiques. Il nous faut la paix, et la plus prompte sera la meilleure, sans congrès; il y a trop d'intérêts à démêler. Les médiateurs devraient nous dicter de tout restituer, comme c'était l'année passée 1777: ceux de

---

*) Der Jesuit Ignaz Parhamer, Vorsteher des Waisenhauses in Wien.

la succession de Bavière avec la Saxe et les autres intéressés ne devraient être mêlés et remis à la décision de l'empire. Tout serait dit en peu de temps et nous y perdrions toujours le plus, les frais immenses et les dévastations de nos pauvres pays. Le roi de Prusse ne saurait rien demander, ayant été l'agresseur et ayant déclaré qu'il ne demanderait rien. L'éloignement de la Russie de la France me fait craindre pour les longueurs. Je finis par raison pour ne vous troubler ce dernier temps, vous embrassant.

CXLIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 1 d'avril 1779.

Madame ma chère fille. J'avoue que la journée d'aujourd'hui m'a un peu abattue, et je n'ai pas voulu arrêter le courrier; ces trois jours qui suivent, sont aussi occupés que celui-ci. J'ai reçu la nouvelle du retour de votre frère et belle-soeur très-heureusement; ils ont trouvé leurs enfants très-bien, mais votre frère Maximilien me cause bien des inquiétudes. Depuis sa grande maladie à l'armée il avait des enflures, des dépôts, surtout aux jambes. Il a négligé cela, a caché, autant qu'il pouvait, ces incommodités, pour s'amuser, danser, aller à cheval, jeu de paume etc. ce qui est très à sa place à son âge; mais ce dépôt a augmenté tout d'un coup, qu'on lui a ordonné les eaux de Baden. Il les a prises et le mal a empiré, de façon qu'il est alité depuis trois semaines, et qu'on a dû lui faire déjà trois incisions. Il

ne s'en trouve pas mieux et essuyera encore quelques-unes, pourvu que l'os ne soit attaqué et qu'il ne reste estropié à 22 ans. Il supporte sa situation avec une patience et fermeté mâle, que j'en suis doublement touchée.

De la paix, j'en suis on ne peut être plus inquiète. Il me semble, les belles espérances s'évanouissent; ce n'est pas notre faute, mais on ne peut non plus exiger de nous, que nous laissons écorcher seul notre électeur, et que nos adversaires, qui sont sous la protection du roi de Prusse et de la Russie, triomphent contre la France et nous; il faut un peu d'équité et d'égalité.

Ce que vous me mandez de votre chère fille, me fait grand plaisir, et surtout de la tendresse du roi. Mais j'avoue, je suis insatiable; il lui faut un compagnon et il ne doit pas tarder trop longtemps. Ma chère fille! ne négligez rien de ce qui dépend de vous, et surtout à cette heure à la belle saison ne courez pas trop à cheval; ce qui est absolument contraire à nos souhaits, et à tout bon Français et Autrichien, et croyez moi toujours votre bonne maman et amie.

P. S. Votre grand portrait fait mes délices! Ligne a trouvé de la ressemblance, mais il me suffit qu'il représente votre figure, de laquelle je suis bien contente.

CXLIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, avril 1779.

Madame ma très-chère mère. La rougeole que je viens d'essuyer, a été plus douloureuse qu'elle ne l'est ordinairement dans ce pays-ci; j'étais au moment de me purger, dont j'avais grand besoin, et d'ailleurs j'avais encore des restes de lait. Tout est fini à merveille, mes yeux n'ont pas souffert et on ne craint rien pour ma poitrine. Je n'ai été encore purgée qu'une fois; je vais aujourdhui m'établir à Trianon pour changer d'air jusqu'à la fin de mes trois semaines, époque où je pourrai voir le roi. Je l'ai empêché de s'enfermer avec moi; il n'a jamais eu la rougeole, et surtout dans ce moment où il y a tant d'affaires, il aurait été fâcheux qu'il gagnât cette maladie. Nous nous écrivons tous les jours: je l'ai vu hier de dessus un balcon en plain air. Ma chère mère permet-elle que je l'embrasse? Je ne suis pas assez forte pour écrire davantage: j'ai chargé Mercy de mes commissions.

CXLV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 1 de mai 1779.

Madame ma chère fille. Je ne puis vous annoncer encore la paix signée (il faut tant d'écritures et concours d'autrui) mais arrangée, dont je suis bien soulagée et vous prie de marquer au roi toute ma reconnaissance pour ses bons offices, et je les dois en partie à vous, ma chère fille, par la tendresse qu'il vous porte, et par l'intérêt que vous y avez mis. Tâchez que dans tous les grands et petits événements à l'avenir on s'entende préalablement: unique moyen pour le bien de nos états et familles, qui par bonheur n'en font qu'une. Vous conserverez donc exactement cette confiance mutuelle, qui nous est bien nécessaire, voyant comme nos adversaires sont liés et le deviennent toujours plus par le concours de la Russie, et même une autre fois avec les Anglais, Hannovre ne s'étant cette fois-ci que trop démasqué. La Saxe sera plus que jamais Prussienne, et les deux Marggraviats en Franconie donnent une si grande supériorité, voisinage et influence dans l'empire et nos pays, que notre situation devient toujours plus difficile. Malheureusement encore la religion y contribue beaucoup, les catholiques et même les princes ecclésiastiques ne tiennent pas ensemble, ou n'ont des forces suffisantes, ce que les protestants ont et cultivent exactement.

J'étais bien touchée du vif intérêt que vous avez pris à votre frère qui mérite votre tendresse. Il vous remerciera lui même de la charmante attention de nous vouloir envoyer des chirurgiens; j'en étais touchée aux larmes: cela vous ressemble. Grâce à Dieu! cela va mieux; je l'ai vu depuis six semaines hier un moment debout sur ses deux jambes. Ma joie était inexprimable, mais il a encore ouvertes les deux dernières incisions. Les trois premières se ferment, mais il a une douleur à cette heure à l'autre jambe, qui a une tumeur, mais qui est diminuée par les remèdes qu'on y a appliqués à l'os de la cuisse, qui lui fait un tiraillement au genou. J'avoue, cela me donne encore bien des inquiétudes, car c'est toujours la même tumeur qui est répandue depuis la campagne et par les fatigues inouïes dans son sang. Il prend aussi des remèdes intérieurs, une grande diète, et il est d'une docilité et humeur égale, ne se plaignant de rien, pas même ennuyé, que j'avoue que je n'aurais pas la même force, mais cela me le rend et à nous tous plus cher. C'est touchant à le voir, et il se soutient si bien depuis le commencement. Il a ses heures réglées, lit beaucoup, fait musique, s'applique dans le militaire et l'hongrois, et tâche de tirer parti de sa situation; j'en suis extrêmement contente.

L'empereur m'a aussi un peu inquiétée. Il a souffert depuis dix jours des hémorroïdes sans fièvre ni aucun accident que l'incommodité et mélancolie que cela cause. Il voulait ni sortir ni voir du monde, mais cela est fini à cette heure; il est extrêmement inquiet, quand il lui manque quelque chose.

Votre rougeole m'a bien inquiétée, et je ne me suis jamais rassurée avant que les onze jours furent passés.

Vous l'avez eue comme votre soeur Marianne, avec un grand mal de gorge, des aphtes*) à la bouche et surtout à la langue. Je souhaite plus que je me flatte que vous employiez tous les ménagements nécessaires, surtout les courses à cheval, qui généralement à cette heure que vous avez commencé à porter des enfants, ne conviennent nullement, et je vous recommande d'y penser sérieusement. Vous le devez au roi, à vos peuples et un peu pour ma consolation; souhaitant ardemment un Dauphin. Je n'ai plus guère à attendre, il faut se dépêcher.

J'ai reçu un bureau magnifique et charmant; il est dans mon cabinet sous votre portrait en grand, qui fait mes délices. Je vous en remercie le plus tendrement et vous embrasse ....

CXLVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 15 mai 1779.

Madame ma très-chère mère. De quel bonheur ne jouis-je pas en apprenant que cette paix tant désirée est enfin faite! Elle était bien dûe à ma chère maman, et je désirais bien de pouvoir me flatter que nous y avons contribué d'ici. Certainement mon plus grand soin sera désormais à soutenir l'union entre mes deux pays (si je puis m'exprimer ainsi). J'en ai trop senti le besoin, et le malheur

*) „affts."

et l'inquiétude que j'ai éprouvée dans l'année dernière, ne peuvent s'exprimer. Mais je suis née à devoir tout à ma chère maman, et je lui dois encore la tranquillité qui renaît dans mon âme, par sa bonté, sa douceur, et j'ose dire, sa patience envers ce pays-ci. J'ai dit au roi les bontés de ma chère maman; il en est très-reconnaissant, et m'a bien chargée de l'en remercier.

Ma santé va bien à présent; voilà une lettre de Lassone qui lui en donnera plus de détail que je ne pourrais faire moi-même. J'ai toujours mal aux entrailles, mais je commence pourtant à en moins souffrir. Ma chère maman peut être assurée que je prends tous les ménagements possibles, mangeant fort peu et ne veillant point du tout. Pour le cheval je n'y ai pas encore remonté depuis que j'ai été malade, et en tout je compte y monter fort peu.

Maximilien m'a écrit lui-même. Je suis charmée de le savoir mieux, mais je serai toujours inquiète jusqu'à ce que cette tumeur qu'il a, soit entièrement passée. Il est bien rare d'avoir à son âge autant de raison et de patience qu'il en montre dans cette occasion-ci.

Ma fille se porte très-bien; elle commence à connaître les personnes qu'elle voit le plus; j'en suis encore séparée, étant à Marly et elle à Versailles, mais j'y vais le plus souvent que je puis. Ma chère maman est trop bonne d'être contente du bureau qu'elle a reçu; permet-elle que je l'embrasse, en l'assurant de mon profond et tendre respect?

CXLVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Laxenbourg, le 1 de juillet 1779.

Madame ma chère fille. La vôtre du 15 nous a trouvés ici à Laxenbourg, où nous nous trouvons encore. L'air a fait un bien infini à votre frère qui, à ma grande consolation, marche à cette heure sans béquilles, et avec une canne très-légère. Mais le tout n'est pas encore guéri; cela demandera encore bien du temps et ménagement. Avec lui cela est d'autant plus facile qu'il se prête à tout et de la meilleure façon, ne s'en faisant pas même un mérite.

Ce que vous me mandez de votre charmante fille me comble de joie, et une lettre du 23 de Mercy le ferait encore plus: mais je n'ose m'y livrer encore. Ce serait le comble pour moi, puisque vous me dites que votre santé est entièrement remise, et que la dame russe le dit aussi. Elle a été frappée, voyant entrer la Marie, combien elle lui trouvait de ressemblance avec vous: ce que je ne peux croire, ni selon que je vous ai vu partir, ni après les portraits.

Je souhaite bien sincèrement au roi la paix: la guerre de mer est encore plus cruelle et dispendieuse. Notre ami réconcilié cherche à nous nuire par ses menées et insinuations très-fines et captieuses. A éloigner tout le monde de nous, il emploie tout ce qui est à imaginer, des préventions et cajoleries. Ce n'est sûrement pas par amitié pour la France; on sait comme il s'en explique dans son particulier

très-indécemment, mais pour nous l'arracher : c'est son seul but. Je me flatte que cela ne sera jamais. Je compte trop sur les sentiments du roi et sur l'honnêteté de son ministère, mais quelque petite liaison ou du louche qui pourrait en naître, je dois répéter ce que je vous ai déjà mandé autrefois, que nous ne pouvons jamais tenir ensemble; et c'est cette alliance avec l'Angleterre qui nous a fait changer alors entièrement de système. Je m'en trouve très-bien, et je crois que la France y trouve aussi son compte. Ce n'est que depuis cela qu'elle a pu mettre toute son attention et dépense à la marine, et tenir tête à son ancienne rivale. On viendra de plusieurs façons, surtout avec une alliance ou commerce avec la Russie. Qu'on y prenne bien garde ! Ces deux puissances ne font qu'une. Il ne faut pas les heurter de front, mais il ne faut pas se flatter d'en tirer parti à jamais à notre avantage réciproque.

J'aime mieux paraître importune que de manquer à vous recommander d'être bien sur vos gardes. Qu'on ne prête l'oreille à ces insinuations; au commencement tout est plus facile qu'après coup. Malheureusement les anciens préjugés dans nos deux nations ne sont pas encore si effacés que je le souhaiterais, et on trouve souvent encore revenir des anciennes préventions, contre lesquelles il n'y a que notre constance et amitié qui à la longue triomphera pour le bien de nos maisons, peuples et sainte religion. Ce sont des objets bien grands et chers, pour ne rien négliger à les consolider et éterniser. Ma chère fille ! Vous pouvez beaucoup, en suivant ces principes, et en voulant écouter et suivre les insinuations de Mercy qui a toute ma confiance, et qui vous est sûrement aussi attaché qu'aucun de vos

Français et ministres. Je vous embrasse de tout mon coeur. Dieu conserve nos espérances!

CXLVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 1 d'août 1779.

Madame ma chère fille. La vôtre du 16 par le courrier m'a fait bien de la peine, voyant toutes nos belles espérances évanouies, auxquelles j'avoue, je me suis livrée entièrement. Il n'y a rien de perdu, vous êtes tous les deux si jeunes, en bonne santé, et vous aimant si tendrement, ce sera facilement réparé, mais il est plus sûr d'avoir que d'attendre. Grâce à Dieu que vous n'avez eu ni perte ni aucune incommodité ou faiblesse. Il faudra suivre les conseils de Lassone, et quoique je suis contraire aux séparations, dans ce cas, si lui l'exige, je serais bien aise que vous vous y prêtiez, s'entend avec l'agrément du roi, autrement pas, mais je vous avoue, je me souviens du passé que vous n'étiez que trop d'accord sur ce point, et je ne voudrais pas que cela devienne de nouveau coutume. Votre bonheur en dépend, celui de vos peuples et de votre famille.

Je vous avoue que je suis dans des transes pour les flottes, et nonobstant la grande supériorité, je ne suis pas rassurée. Les choses combinées sont bien difficiles pour le moment qu'il faut saisir, et il me paraît déjà qu'il y a quelque chose de perdu et beaucoup de temps qu'on a laissé aux Anglais pour prendre tout ensemble, que cela coûtera

à cette heure le double. Mercy vous informera de ce qui nous est venu de leur part, et nous attendrons ce que vous en penserez, ne souhaitant que de pouvoir vous être utile et rendre ce que vous nous avez procuré à Teschen, dont je n'oublierai jamais l'époque et les bons services de Breteuil. Il compte partir ce mois et je ne pourrai m'empêcher de vous le bien recommander; tout ce que le roi fera pour lui, je le regarderai comme une marque d'attention pour nous. On dit ici publiquement que Rohan veut venir ici. J'espère qu'il n'en est rien; de la façon comme il nous a quitté, je ne m'attendais pas qu'on le fit paraître de nouveau chez moi. Si vous pouvez l'empêcher, vous m'obligerez, mais sans *impegno* de votre part. J'ai chargé aussi Mercy de vous faire souvenir de la maison à Compiègne où la Beauveau se trouve. Je n'ai pu la refuser d'autant plus, sachant vos bontés pour elle. Voilà bien des demandes, voilà encore une: au moindre avantage de vos flottes ou armées je vous prie de m'envoyer un courrier. Je m'intéresse si vivement à tout ce qui peut être utile à la gloire du roi, pour vous prier de me procurer ce plaisir, à votre bonne et vieille maman qui vous embrasse tendrement.

CXLIX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Versailles, le 16 août (1779).

Madame ma très-chère mère. Je ne puis trouver assez de termes pour exprimer à ma chère maman la reconnaissance où je suis de ses deux lettres et de la bonté qu'elle a de vouloir employer tous les moyens pour nous procurer la paix. Il est vrai que cela serait un grand bonheur, et mon coeur la désire plus que tout au monde; mais malheureusement je n'y vois aucune apparence pour le moment présent. Tout dépend de l'instant actuel; nos flottes, françaises et espagnoles, étant réunies, nous avons une supériorité considérable. Ils sont donc dans la Manche, et je ne pense pas sans frémir que d'un moment à l'autre tout le sort sera décidé. Je suis effrayée aussi de l'approche du mois de septembre où la mer n'est presque plus praticable; enfin c'est dans le sein de ma chère maman que je dépose toutes mes inquiétudes. Dieu veuille qu'elles soient nulles, mais sa bonté m'encourage à lui parler comme je pense. Le roi est touché, autant qu'il doit l'être, de toutes les marques de bienveillance qu'elle veut bien lui donner, et je ne doute pas qu'il ne s'empresse toujours à en profiter plutôt que de se livrer aux intrigues de ceux qui ont si souvent trompé la France, et qu'il doit regarder comme ses ennemis naturels.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

Ma santé est entièrement remise. Je vais reprendre ma vie ordinaire, et par conséquent j'espère pouvoir bientôt annoncer à ma chère maman de nouvelles espérances de grossesse. Elle peut être rassurée sur ma conduite, et je sens trop la nécessité d'avoir des enfants pour rien négliger sur cela. Si j'ai eu anciennement des torts sur cela, c'était enfance et légèreté, mais à cette heure ma tête est bien plus posée, et elle peut compter que je sens bien tous mes devoirs sur cela. D'ailleurs je le dois au roi pour sa tendresse, et j'ose dire, sa confiance en moi, dont je n'ai que me louer de plus en plus.

Ce n'est absolument qu'un bruit de gazette que la grossesse de Madame. Elle est toujours au même point; il y a eu un moment où l'on avait cru le contraire, même Monsieur se vantait beaucoup, mais la suite a bien prouvé que ce n'était qu'une gasconnade, et je crois qu'il restera toujours comme il est.

Je serai charmée de voir le baron de Breteuil et aurai sûrement égard à la recommandation de ma chère maman, mais je crains bien que son ambition ne l'emporte sur tout ce qu'on pourrait faire pour lui. Elle peut être rassurée sur le prince Louis; il ne retournera sûrement pas à Vienne, et j'aurai l'oeil sur celui que l'on voudra y envoyer. Le général Stein n'est point encore arrivé; je serai enchanté de le voir. Pour M^me^ de Beauveau je sais bien qu'elle est malheureuse à Compiègne, mais il y a si peu de chose possible à faire pour elle, que je ne sais que faire; la bonté que ma chère maman a pourtant pour elle de m'en parler fait que je m'en occuperai encore.

Je suis bien affligée de ce que le mieux pour la jambe de Maximilien ne se soit pas soutenu: il est affreux à son âge d'avoir une pareille incommodité; sa patience est bien touchante, et j'espère que petit-à-petit il se remettra. J'ose envoyer à ma chère maman le portrait de ma fille; il est bien ressemblant. Cette pauvre petite commence à marcher jort bien dans son panier. Depuis quelques jours elle dit papa; ses dents n'ont pas percé encore, mais on les sent toutes. Je suis bien aise qu'elle ait commencé par nommer son père, c'est pour lui une attache de plus. Il y va toujours bien exactement, et pour moi, je n'ai besoin de rien pour l'aimer davantage. Ma chère maman me pardonnera tout mon bavardage sur cette petite, mais elle est si bonne que j'en abuse quelquefois. Permet-elle que je l'embrasse tendrement?

CL.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 19 août 1779.

Madame ma chère fille. Je ne peux refuser à l'ambassadeur du roi le juste témoignage qu'il mérite: vous me l'avez recommandé, et il a servi le roi avec zèle, jugement et exactitude et s'est montré en toute occasion d'être très-attaché au système si heureusement constaté dans nos maisons. Il mérite vos bontés, et tout ce que le roi voudra faire pour lui, je le regarderai comme une marque d'amitié pour nous. Il ne m'a pas demandé de recommandation, mais je lui dois cette

justice, d'autant plus que le roi a en lui un capable, zélé, intègre et clairvoyant ministre, très-bien à employer, et qu'ici il n'a jamais marqué de vivacité, qu'on lui reprochait une fois; au contraire j'ai admiré souvent ses complaisances. Si c'est le service du roi et sa convenance, nous le reverrons avec plaisir. Il ne pourra jamais vous dire combien je vous aime.

CLI.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Le 1 septembre 1779.

Madame ma chère fille. La vôtre du 16 d'août m'a causé, comme toujours, la plus sensible joie, m'assurant sur l'état de votre santé, du retour avec le roi, des espérances que vous me donnez pour un compagnon pour cette chère petite, dont vous m'avez envoyé le portrait, qui est charmante, forte et saine, et qui m'a causé la plus grande joie. Je l'ai vis-à-vis de moi sur une chaise, ne pouvant m'en séparer, mais je trouve aussi qu'elle ressemble au roi. Je vous écris au milieu du Danube; à mon arrivée à Schlosshof je compte renvoyer mes lettres à Vienne pour le courrier. Il fait le plus beau temps; je compte passer cinq jours avec votre soeur; l'état de votre frère, quoiqu'il est mieux, me rappelle. Je n'ai de tranquillité qu'en m'y trouvant. J'ai eu le plaisir de le voir, avant de partir, debout sur les jambes, mais il était déjà mieux à Laxenbourg, et tant que la plaie n'est entièrement fermée, je crains toujours

des esquilles. Son humeur et sa patience se soutiennent toujours de même.

Vous aurez appris l'accident du Vésuve à Naples. La populace, qui est là horrible et fanatique, était bien plus à craindre que toute l'éruption; ils ont 30 à 40000 hommes forcé qu'on leur ouvre l'église et porte en procession St. Janvier. Le roi et elle avaient toute la peine de se tirer du théâtre où ils étaient; ils ont amené comme ôtages les deux cavaliers, qui leur ont été envoyés, pour se ranger et attendre le jour pour la procession; ils n'ont fait point de mal, mais ils n'ont désisté non plus de leur demande. C'est affreux d'avoir un peuple pareil. Je suis bien aise que votre soeur n'était pas grosse. L'empereur était déjà parti à l'arrivée du courrier; il compte rester deux mois absent; le temps est admirable, pourvu qu'il se soutienne.

Je ne suis pas peu inquiète sur les grands événements qui doivent être frappés à ce moment-ci, et je vous avoue que toute la boutique étant dans la Manche, me fait craindre que la grande supériorité que vous avez, ne puisse opérer si bien, et que c'est l'avantage des Anglais qui y ont tous leurs ports en cas de malheur, et la France aucun jusqu'à Brest. Si nous nous sommes offerts à concilier les choses, ce n'était jamais pour ce moment-ci, mais pour l'hiver, ou au moment que cela pourra convenir le plus au roi et pour ne pas nous laisser prévenir par les Prussiens et Russes qui sont toujours l'objet de notre attention et jalousie, puisque nous sommes bonnement attachés à vos intérêts et au système, sans ressentir de temps en temps des moments d'inquiétude et même jalousie. Ainsi après notre offre nous n'en ferons plus de mention qu'en cas que cela vous con-

vient, avouant sincèrement que je serais charmée que le roi puisse finir lui-même le plutôt le mieux, et à l'honneur de sa couronne sans autre intervention que des parties belligérantes, mais nous serions sensibles si on préférait un autre à notre place. Je défie qui que ce soit, d'avoir plus à coeur la gloire et les intérêts de la France et Espagne que nous.

Je ne puis m'empêcher de vous marquer une anecdote qui se répand et que je n'ai pas crue au commencement, comme bien d'autres qui se détruisent journellement. Mais cela nous revient de tous côtés, que vous êtes tellement gouvernée par le duc de Guines*) que vous ne vous décidiez en rien qu'après son avis. Le duc de Guines s'est comporté dans toutes ses missions politiques de manière à ne nous donner aucun sujet de plainte; je n'ai donc aucune prévention contre lui, mais les malheureuses circonstances où il s'est trouvé, jointes à la réputation qu'il a généralement d'être fort entreprenant et ambitieux, m'engagent à ne pas vous cacher ces bruits, crainte de grands inconvénients pour vous, ma chère fille, à en laisser subsister l'idée, que le duc vous dirige en tout, et vous prie de me croire toujours bien tendrement ....

P. S. Pardonnez les différents pâtés et le mauvais caractère: le mouvement des rames en est la cause.

---

*) Adrien Louis de Bonnières, duc de Guines, bis 1776 französischer Botschafter in London.

CLII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 15 septembre 1779.

Madame ma très-chère mère. Le beau temps dont nous jouissons ici me fait espérer que ma chère maman n'en aura rien à désirer à Schlosshof. J'ai eu grande joie de causer avec le baron de Breteuil sur ma chère maman et sa santé. C'est un grand titre pour cet ambassadeur d'avoir mérité ses bontés et son approbation. La santé du roi et la mienne sont très-bonnes, et nous vivons ensemble de manière que je pourrais avoir bientôt des espérances, quoique je ne puisse encore compter sur rien.

La prise de Grenade et le combat naval ont fait grand plaisir ici; malheureusement il faut de plus grands événements pour amener la paix. Le public se plaint fort que M. d'Orvilliers *) avec des forces si supérieures à celles des Anglais n'ait pu ni les joindre pour les combattre, ni empêcher aucun de leurs vaisseaux marchands de rentrer dans leurs ports. Il en aura coûté beaucoup d'argent pour ne rien faire, et je ne vois pas encore d'apparence qu'on puisse traiter de paix cet hiver. Quand on sera là, j'ai tout lieu d'espérer que si les Bourbons ont besoin de médiateurs, ils profiteront des offices et de l'alliance de ma chère maman.

---

*) Louis Guillonet Comte d'Orvilliers, Befehlshaber der französischen Flotte.

Il est vrai que le duc de Guines est admis dans ma société, mais il l'est aussi dans celle du roi qui le traite fort bien. Je lui ai rendu service dans la cruelle affaire que lui avait suscitée M. d'Aiguillon: il était naturel qu'il cherchât à témoigner sa reconnaissance. Il est également dans le train de ce pays-ci que ceux qui n'ont pu l'accabler par leurs calomnies, déchaînent leur jalousie et exagèrent le bon traitement qu'il éprouve. Il est d'usage ici de vouloir toujours deviner quelqu'un, comme nous conduisant, surtout je l'ai trop souvent éprouvé depuis neuf ans pour en être étonnée maintenant.

L'état de mon frère me donne de l'espérance, mais je ne serai hors d'inquiétude que lorsque sa guérison sera complète.

Ma fille se porte toujours à merveille. Le plaisir que ma chère maman a pris à son portrait, me retrace toute sa tendresse. Que ne puis-je lui montrer toute la mienne ainsi que ma reconnaissance! Elle en serait contente.

L'empereur étant absent, ma chère maman me permet-elle de la supplier de lui dire de mes nouvelles, ainsi qu'à ma soeur Marie?

CLIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 14 octobre 1779.

Madame ma chère mère. Nous avons renoncé au voyage de Fontainebleau à cause des dépenses de la guerre, et aussi pour être plutôt instruits des nouvelles de l'armée. Nous avons été cinq jours à Choisy et nous allons demain à Marly pour quinze.

Notre flotte n'a pu joindre les Anglais et n'a rien fait du tout; c'est une campagne perdue et qui a coûté bien de l'argent. Le plus affligeant c'est que la maladie s'est mise dans les vaisseaux et y a fait grand ravage. La dyssenterie qui règne en Bretagne et en Normandie, fait beaucoup de mal aussi aux troupes de terre, destinées à l'embarquement; c'est une désolation générale. La maladie se met aussi parmi les Espagnols et refroidit d'autant plus leur zèle, qu'ils n'ont pas trop de moyens de se recruter.

J'ai bien peur que ce contretemps ne rendent les Anglais plus difficiles, et n'éloignent les propositions de paix, qui ne me paraît pas prochaine. Je suis toujours persuadée, que si le roi a besoin de la médiation, les intrigues du roi de Prusse échoueront et n'empêcheront pas le roi de profiter de la bonté des offres de ma chère maman. Je n'aurai garde de perdre de vue cet article, si intéressant pour le bonheur de ma vie.

Ma soeur Elisabeth va être inoculée à la Muette: c'est elle-même qui s'y est décidée et l'a désiré. Ma fille se porte à merveille. Comme j'étais fort échauffée, j'ai pris quelques bains et me suis purgée avant-hier. Je m'en vais prendre du lait d'ânesse pendant Marly; ma santé du reste est fort bonne. Je plains bien la reine de Naples, mais si ses souffrances aboutissent à lui donner un garçon, ce sera un grand bien et une consolation pour la cruelle perte qu'elle a faite. Le silence de ma chère maman sur mon frère Maximilien me fait espérer qu'il continue à se rétablir. Ma chère maman me permet-elle que je l'embrasse?

CLIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Le 16 novembre 1779.

Madame ma très-chère mère. Les bonnes nouvelles que ma chère maman me marque de mon frère Maximilien, me donnent bien de la joie. Dieu veuille qu'il n'y ait plus de retour à ce vilain mal de jambe! J'espère qu'il continuera les ménagements nécessaires pendant le mauvais temps d'hiver.

Ma santé est bonne et le lait m'a fort bien réussi. Je n'avais pas pris de médecine depuis la dernière qu'on m'avait donnée pour ôter le reste de ma rougeole il y a plus de six mois. J'étais échauffée et j'avais un peu de toux de chaleur, mais sans mal de poitrine; le lait a dissipé l'un et l'autre, je ne suis ni engraissée ni maigrie.

Les ordres sont partis pour désarmer la flotte et mettre les troupes en quartiers d'hiver. M. de Cordua*) est parti avec 15 vaisseaux pour l'Espagne, il nous en reste encore plus de moitié de ce qu'il avait amené. La nullité de la campagne éloigne toute idée de paix. Les Anglais feront sûrement les plus grands efforts l'année prochaine; mais outre qu'ils ont souffert et perdu cette année, ils seront bien gênés par l'Amérique et peut-être même par l'Irlande. Je crois pouvoir assurer ma chère maman que pour négocier la paix, quand le temps sera venu, le roi n'a nul goût d'y employer l'entremise du roi de Prusse.

Ma soeur Elisabeth est depuis un mois à Choisy pour son inoculation, qui a fort bien réussi. Elle reviendra ici le 23 de ce mois.

Pour le baron de Breteuil, connaissant les bonnes intentions de ma chère maman pour lui, elle devait être bien sûre que je tâcherai de lui en faire ressentir les effets. Il a été fort bien traité à Marly comme à Choisy.

Ma bonne santé, celle du roi et la manière dont nous vivons, me donnent toujours espérance; mais pour ce mois-ci, depuis hier je suis sûre de ne l'être pas. Je suis pénétrée des bontés et attentions uniques de ma chère maman, et dans ce moment pour mon jour de naissance, je le sens, pas sans confusion des oublis et retards, dont j'ai été quelquefois coupable. Si j'osais, je dirais que cela est arrivé presque toujours malgré moi. Mon devoir et mon coeur m'avertissent d'avance des époques, mais mon étourderie, je dois l'avouer à ma honte, me fait quelquefois oublier de faire partir mes

*) Der spanische Admiral Don Luis de Cordova.

lettres à temps. Si j'avais la ressource des courriers, ce malheur ne me serait pas arrivé. J'en demande mille pardons à ma chère maman; je n'ai jamais fait faute de cette espèce sans en être punie par un prompt repentir. Je ne pourrais me supporter moi-même, si ma chère maman pouvait douter de mon respect, de ma tendresse et de ma reconnaissance. Ma fille continue à se très-bien porter. Elle a présentement quatre dents.

CLV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 1 décembre 1779.

Madame ma chère fille. La vôtre du 16 par le courrier me rassure entièrement sur votre santé et sur celle de votre chère fille, mais ne nous contente pas sur une autre grossesse que j'attends avec tout l'empressement. Votre fille fera bientôt un an; il lui faudrait un petit compagnon que nous souhaitons tous.

Ce que vous me dites des flottes est triste pour l'accélération de la paix, et qu'une autre année les Anglais ne seront pas pris au dépourvu, et cela coûtera plus de peines, dépenses et sang, mais dans le moment présent il n'y avait rien de meilleur à faire pour les conserver. Je sais que le roi de Prusse nous fait passer pour bons Anglais; je sais que je suis de coeur et d'intérêt bonne Française, et que tous les avantages qui peuvent venir à la couronne, je les regarde comme les nôtres, et que c'est la raison que je

souhaiterais tant la paix, comme le seul vrai bonheur dans ce monde, et pour des souverains qui ont de la religion et aiment leurs peuples. Vous savez que nous ne nous sommes offerts qu'autant que cela puisse convenir au roi; s'il peut en sortir sans nous et sans qu'aucune autre puissance hors l'Espagne y met du sien, nous serons très-contents. Il n'y a que la confiance et l'amitié que nous croyons mériter, qui puisse entretenir et nourrir cette heureuse union, et nous avons été fort contents, comme M. de Vergennes s'est expliqué vis-à-vis de Mercy en dernier lieu.

Votre soeur de Naples souffre beaucoup dans sa grossesse; je crains qu'elle n'ait encore une fille. Le voyage de votre frère de Milan pourrait souffrir quelque retard, le duc de Modène ayant été très-mal. Il l'est moins, mais à 80 et quelques années il n'y a guère à espérer du mieux.

Je voudrais vous gronder sur tout ce long compliment que vous me faites à la fin de votre lettre. Je n'exigerai jamais des attentions recherchées, mais j'avoue, la moindre marque de votre souvenir et tendresse me réveille pour bien du temps, vous aimant si tendrement et n'étant occupée que de mes chers enfants. La reine de Naples me gâte un peu par ses attentions; elle ne peut se consoler encore du fils. C'est aussi une grande perte; que Dieu vous préserve à jamais de perdre un enfant. Je vous embrasse tendrement.

CLVI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Versailles, le 15 décembre (1779).

Madame ma très-chère mère. Je suis désolée de ne pouvoir donner à ma chère maman la bonne nouvelle que sa tendresse désire tant; la manière dont je vis avec le roi, soutient mes espérances, mais jusqu'ici je ne puis compter sur rien. J'ai eu pendant quinze jours des douleurs d'entrailles, mais elles n'étaient pas assez considérables pour m'empêcher d'aller toujours. Je suis bien heureuse de m'en être tirée comme cela, car tout le monde est malade ici et surtout de dyssenterie.

Nous attendons M. d'Estaing**) qui est à Brest depuis huit jours. Les vents avaient séparé sa flotte; son vaisseau est arrivé presque seul, mais depuis on a eu nouvelles des autres. Il y en a déjà huit de rentrés; on espère que les trois autres qui sont encore en mer, ne tarderont pas. Il faut entendre M. d'Estaing et même les principaux officiers de son armée avant de juger de ses succès. On sait déjà qu'à la fin de la campagne il a été repoussé avec perte à Savannah par le général Prevost; M. d'Estaing même est blessé à deux endroits.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Charles Hector Comte d'Estaing, Befehlshaber einer französischen Escadre.

Je suis toujours persuadée que le roi de Prusse perd son temps en s'intriguant pour faire le médiateur. Mercy doit instruire ma chère maman d'un officier français, une espèce d'aventurier qui sans nulle mission ni permission s'est avisé de parler d'affaires et de négociations à Berlin. Ce qui prouve bien la bonne foi de nos ministres à cet égard, c'est que M. de Vergennes en a averti Mercy avant qu'il en eût aucune nouvelle; d'ailleurs je crois que le négociateur apocryphe va recevoir ordre de revenir en France.

Je serais désolée que la santé de M. le duc de Modène empêchât le voyage de Ferdinand; quel bonheur pour lui de se trouver avec ma chère maman et toute la famille! Je le sens bien, quoique je ne puisse l'espérer pour moi; je ne dois pas en dire davantage. Le terme de compliments dont s'est servi ma chère maman, m'affligerait si je pouvais croire qu'elle le pensât sérieusement, lorsque je lui parle de mon respect, de ma tendresse et de ma reconnaissance. Voudra-t-elle bien agréer les voeux les plus ardents de mon coeur pour sa conservation et sa satisfaction? Le bonheur de ma vie y est attaché.

L'Abbé se met aux pieds de ma chère maman.

CLVII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 1 de l'an 1780.

Madame ma chère fille. Je ne saurais commencer mieux l'année qu'à vous faire bien mes tendres compliments et souhaits, et le premier objet, c'est toujours un Dauphin, et encore cette année-ci. Voilà ma réponse pour le roi. Je suis enchantée de votre tendresse mutuelle et attention, je compte bien là-dessus en toute occasion. La France ne peut être entièrement tranquille sans nous, et nous sans elle. Cette alliance est la plus naturelle et la plus convenable et la plus chère, et j'étais très-contente, comme on s'est expliqué à cause d'un certain M. Zoteux; tâchez qu'on s'explique toujours et ne laisse rien en doute. Si on croit que de notre côté il y a du louche, qu'on en parle à Mercy ou qu'on s'explique ici, nous serons charmés de nous expliquer, car nous n'aurons qu'à gagner, étant entièrement attachés de coeur et d'intérêt au système. Nous en ferons de même, il le faut avec ce cruel roi de Prusse, qui n'invente des choses que pour brouiller et nuire; c'est ainsi qu'il nous dépeint entièrement Anglais. Vous savez tout ce que nous avons dit et fait, pas une parole de plus. Que le public et même notre noblesse sont très-portés pour les Anglais, ce sont des anciens préjugés comme chez vous contre nous aussi, mais aucun en place ou du ministère ne l'est sûrement pas, et du fils et de la mère je réponds, pourvu qu'on entretienne

le premier dans ses bonnes dispositions d'à cette heure, et que la conduite de vos ministres en empire ne se trouve toujours contraire à ceux de l'empereur, ce qui donne lieu à de continuelles altercations, et ouvre la porte aux mauvais intentionnés à brouiller les choses et à se jeter au roi de Prusse. Je ne suis rien moins que contente de la situation en Amérique, ni des flottes. L'année qui vient vous aurez le double des forces contre vous; les ressources des Anglais sont immenses et le fanatisme incroyable. Vous savez ce que je souhaite comme bonne Française et mère de leur chère reine: la paix.

Je me suis mal expliquée sur le voyage de Ferdinand. Il fera un tour en Italie, à Florence, Rome et Naples; mais cette négligence m'a attiré une charmante explication de votre part, le croyant heureux en comptant son voyage pour ici. Sans compliment de votre part et non plus de la mienne, je peux vous assurer que ce trait dans votre lettre m'a touché tendrement et je vous embrasse de même. Ce que vous me dites de votre petite me charme. Je suis charmée que Vermond se trouve avec vous, j'y ai toute ma confiance, connaissant son attachement. Il le faut tel qu'il l'a pour rester sans ambition à une grande et tumultueuse cour; vos bontés seules l'attachent. S'il pouvait me faire avoir ce livre, dont je joins le titre; par aucun libraire je ne l'ai pu avoir. J'ai deux tomes, et deux me manquent.

XLVIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Versailles, le 15 janvier (1780).

Madame ma très-chère mère. Je suis bien charmée que ma chère maman ait été éclaircie et satisfaite sur le compte de M. de Zoteux. Je suis persuadée qu'elle le sera toujours, lorsqu'il y aura des faits positifs. Il est bien fâcheux qu'on ne puisse dissiper aussi aisément les nuages qu'élèveront toujours les inventions du roi de Prusse, les fables et mensonges de son ambassadeur. Pour les ministres du roi en Allemagne, je suis persuadée qu'ils seraient réprimandés, si on pouvait constater quelque mauvaise démarche ou discours. Il me semble que Mercy a toujours été assez content de M. de Vergennes, et notamment dans la dernière conversation qu'il a eue avec lui. Dans les occasions où il croira que je dois parler, ma chère maman doit être bien sûre que je m'y porterai comme à l'affaire la plus intéressante pour mon bonheur. Indépendamment des circonstances où il y aura des faits particuliers, je profiterai de toutes les occasions d'entretenir le roi dans les bonnes dispositions qui m'ont toujours paru bien sincères de sa part.

M. d'Estaing est revenu ici, souffrant beaucoup de sa blessure, et après une campagne plus pénible qu'utile. Ce-

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

pendant on n'est pas découragé, et nous avons tout lieu de croire que la campagne prochaine nous serons supérieurs en Amérique. M. de Guichen*) partira incessamment avec une flotte de quinze ou dix-huit vaisseaux, et trois ou quatre mille hommes de troupes de terre.

Le temps est très-froid et vilain ici; il y a des brouillards affreux qui ont occasionné une épidémie générale de rhumes; tout Paris et Versailles toussent. J'ai été pendant trois jours avec de la fièvre dans mon lit. Il n'y a que le roi et Monsieur qui y ont échappé, et ils nous ont soignés tous, car nous étions chaqu'un dans notre chambre, sans pouvoir sortir; ma fille même l'a été, mais quoique ses dents travaillent toujours, elle n'a point eu de fièvre. Pour moi, j'espère être guérie**) tout-à-fait. Je prends encore des pillules d'Ipécacuanha, mais cela ne m'empêche pas d'aller. Je ne tousse plus, j'attends qu'il fasse un peu moins froid, pour songer sérieusement à ma santé et au point si important pour mon bonheur. Je compte reprendre du fer dans le mois prochain, et peut-être aussi me faire saigner de précaution.

Mes gens ont fait une embrouille; ils ont oublié par le dernier courrier le souvenir que j'espère que ma chère maman voudra bien recevoir. Les cheveux sont du roi, de ma fille et de moi, les plus bruns sont de moi. Autre embrouille de mes gens pour une lorgnette destinée à ma chère maman, et qu'ils ont mis à l'adresse de ma soeur Marie. Je n'ai pu

*) Luc Urbain du Bouexic, Comte de Guichen, Befehlshaber einer französischen Escadre.

**) „guerrit".

voir le prince Lobkowitz*) la première fois qu'il est venu à Versailles, étant dans mon lit, mais je lui ai fait dire de venir à mon bal avec Antoine Colloredo**); je crois qu'ils en ont été contents.

L'abbé est bien pénétré du souvenir de ma chère maman; comme il est encore ici, il a chargé Mercy de chercher le livre qu'elle désire. Pour moi, j'ose remercier ma chère maman de la bonté qu'elle a pour lui. Il est sûr qu'il n'y a personne au monde qui m'est plus attaché et qui à plus juste titre a toute ma confiance.

Ma chère maman permet-elle que je l'embrasse? J'espère qu'elle connaît assez mon coeur pour croire que c'est sans aucune phrase et que c'est de toute mon âme.

CLIX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 1 de février 1780.

Madame ma chère fille. Je suis tout rassurée sur votre santé. Les rhumes ont dû être plus mauvais en France que chez nous. Grâce à Dieu! que vous étiez quitte et votre charmante petite, en trois jours. Je crains que le carnaval ne cause encore des rechutes, le temps étant abominable, et les chemins rompus, et le retour de Paris à Versailles

*) Ferdinand Philipp Joseph Fürst Lobkowitz, geboren 1724, gestorben 1784.

**) Der kaiserliche Feldmarschall Graf Anton Colloredo, geboren 1708, gestorben 1785.

me déplaît infiniment. Il me paraît que Lassone a raison de vous donner du fer, qui a fait merveille auprès de la reine de Naples, et une saignée ne vous fera du mal. Je pouvais compter d'être grosse, quand je me faisais saigner. Je suis donc bien contente de tous ces arrangemens, et en attends en quelques mois les effets tant désirés et si importants pour vous. Au reste toutes les nouvelles de toute part, écrites et imprimées, donnent la parfaite union entre vous deux: que le roi marque en toute occasion tant d'affection et attention pour vous, que c'est un charme: mais qu'il y a aussi bien qui osent en abuser. On dit que la Polignac, sous le seul titre de la faveur auprès de vous, a demandé le comté de Bitch*) a ériger en Duché. Le public était surpris d'une demande qui annonce plus d'avidité que d'attachement. On dit à cette heure que vous voulez lui faire donner encore des millions. Je ne fais point de cas de ces bruits, ne les croyant vraisemblables, mais je trouve nécessaire et utile que vous en soyez instruite, surtout dans les circonstances où l'état a tant de charges à soutenir.

Je souhaite bien que la campagne future ait moins de pénible et plus d'utile à procurer, mais les Anglais auront des forces bien supérieures. Ils font des préparations énormes et paraissent partout gagner de vitesse; l'escadre de Rodney**) fait craindre même pour l'Europe. On ne trouvera plus les moments si favorables que ceux de l'année passée, et je vous avoue: l'intérêt tendre que je prends à

---

*) Biche in Lothringen.

**) Der englische Admiral George Rodney.

vous, mes chers enfants, et à votre couronne, me fait souvent passer des moments bien inquiétants.

Bien de remercîments pour la belle et précieuse tablette qui me fait bien du plaisir, de même la lorgnette que j'ai déjà éprouvée, qui est excellente et me convient d'autant plus, mes yeux devenant journellement plus faibles, et ne pouvant me servir de verres pour lire ou écrire. Votre frère Ferdinand et elle (comme comtes de Nellenbourg) ont déjà passé Rome le 19; ils étaient reçus au mieux. Le S. Père les a reçus avec une tendresse et attention touchante, et tous les particuliers, mais surtout le cardinal Bernis*), se sont distingués, de même Grimaldi**), et je vous avoue, dans ce moment-ci j'en étais bien-aise. On voit par là notre étroite union, qu'il importe d'être connue, comme elle est gravée dans nos coeurs. Actuellement ils sont à Naples, et pour l'état avancé de votre soeur, je ne suis pas tout-à-fait hors d'inquiétude, connaissant son activité et l'agitation de son âme. Celle-ci vous viendra en carême; je vous prie de penser sérieusement à votre santé et de ne rien gâter, en montant trop à cheval. Les autres amusements cessant, je crains avec le retour du beau-temps cet exercice: en vous embrassant tendrement ma chère et plus que chère fille.

---

*) Damals französischer Botschafter in Rom.

**) Der Herzog von Grimaldi, spanischer Botschafter in Rom.

CLX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 15 février 1780.

Madame ma très-chère mère. Si ma chère maman a pu avoir inquiétude du carnaval, je suis charmée de pouvoir la rassurer. Il est fini sans inconvénient ni pour ma santé ni d'aucune espèce. Je crois même pouvoir dire que les bals que j'ai donnés chaque semaine dans mon appartement, ont bien réussi; ils ont été bien fournis pour la danse et pour la compagnie, par ce qu'il y a de mieux à Paris et à Versailles.

Nous avons ici grand nombre de princes de Hesse. Le prince George*) y est avec toute sa famille, sa femme**), son second fils***), son gendre†), ses deux filles et sa belle-soeur. Je compte que les quatre femmes viendront un des jours de cette semaine me voir. Pour les deux princes, ils sont déjà venus; le fils du prince George surtout réussit très-bien ici, il est très-aimable. Pour le pauvre père, il est malade depuis qu'il est à Paris; il a la goutte, et par-dessus le marché il a dans ce moment-ci une fluxion sur les yeux qui le fait beaucoup souffrir.

*) Der kaiserliche Feldmarschall Prinz Georg von Hessen-Darmstadt, Gouverneur der Reichsfestung Philippsburg.

**) Louise, geborne Gräfin Leiningen.

***) Georg, später holländischer Generallieutenant.

†) Der nachmalige Grossherzog Ludwig I. von Hessen.

Je suis trop accoutumée aux inventions et exagérations de ce pays-ci pour être surprise de ce qu'on a débité sur Mme de Polignac. Il est assez ordinaire ici que le roi contribue à la dot des personnes de la cour et de naissance qui ne sont pas riches. Le mariage de la petite Polignac est arrêté avec le comte de Grammont qui est déjà capitaine des gardes en survivance. Sa mère a pensé au comté de Biche, mais ce n'a été qu'un instant, et aussitôt qu'elle en a su la valeur, elle a été la première à me le dire et en a abandonné l'idée: pour le titre de Duc, c'est une pure invention. Quant à l'argent, le roi dotera sûrement la petite fille, et on en dira peut-être plus de louis d'or qu'il n'y aura d'écus. C'est une grande joie pour moi de voir que la manière de penser du roi m'épargne toute sollicitation pour mon amie. Il est bien persuadé de la parfaite honnêteté et de la noblesse de ses sentiments. Il sera charmé de lui faire du bien pour elle-même; je n'en suis pas moins sensible à la marque d'amitié qu'il me donne dans cette occasion.

Le roi vient de donner un édit qui n'est encore qu'une préparation à la réforme qu'il veut faire dans sa maison et la mienne. Si elle s'exécute, ce sera un grand bien, non-seulement pour l'économie, mais encore pour l'opinion et la satisfaction publique. Il faut attendre les effets pour pouvoir y compter; on l'a tenté sans succès sous les deux derniers règnes. Le roi a le pouvoir et la bonne volonté, mais il y a dans ce pays-ci tant d'embarras dans les formes, que si on ne prend pas la bonne, il en résultera de nouveaux inconvénients comme par le passé.

Ma saignée devait se faire hier, mais elle est retardée par un rhume qui, j'espère, sera passé la semaine prochaine.

Je serais bien heureuse, si la saignée m'était aussi favorable qu'à ma chère maman. Ma fille se porte bien, et vu la force dont elle est, on est décidé à la sevrer d'ici à Pâques.

CLXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.

Versailles, le 16 mars 1780.

Madame ma très-chère mère. La saignée que j'avais annoncée à ma chère maman, a été faite avec un entier succès. Ma santé est à cette heure très-bonne, et je dois espérer de nouveau de devenir bientôt grosse. Je n'ai pu lire sans frémir ce que ma chère maman m'a mandé de la reine de Naples; c'est un enchaînement de calamités les plus affreuses. On dit ici, que sa petite est bien mal, et je crains fort que son fils ne prenne aussi la petite vérole; c'est d'autant plus malheureux que l'on dit qu'elle est de la plus mauvaise espèce. Je ne conçois pas comment après avoir annoncé à ma chère maman de pareilles nouvelles, on l'a laissée dans l'inquiétude, et plus de vingt jours sans lettres ni courrier. Cela prouve bien qu'elle a perdu la tête. Je la plains de toute mon âme, et je conçois bien l'inquiétude qu'on doit avoir, quand ses enfants sont malades. Grâce à Dieu! Je n'ai pas encore éprouvé ce sentiment, ma fille n'ayant pas eu seulement un mouvement de fièvre depuis sa naissance. On va bientôt la sevrer, elle est grande et forte, on la prendrait pour un enfant de deux ans. Elle

marche toute seule, se baisse et se relève, sans qu'on la tienne, mais elle ne parle guère. J'ose confier au tendre coeur de ma chère maman un bonheur que j'ai eu, il y a quatre jours. Etant plusieurs personnes dans la chambre de ma fille, je lui ai fait demander par quelqu'un, où était sa mère. Cette pauvre petite, sans que personne lui disait mot, m'a souri et est venue me tendre les bras. C'est la première fois quelle a marqué me reconnaître; j'avoue que cela m'a fait une grande joie, et je crois que je l'aime bien mieux depuis ce temps. Mais je m'aperçois que je parle bien longuement d'elle; c'est à la bonté de ma chère maman, et à son indulgence à me pardonner tout ce verbiage.

Nous avons reçu la semaine dernière une terrible nouvelle de la perte d'un convoi considérable que nous envoyions à l'île de France. D'abord on disait qu'il avait été pris en entier, depuis il paraît certain que plus de la moitié a échappé. Malgré cette diminution la perte est encore bien considérable, surtout pour l'opinion et le crédit. On se disposait à faire embarquer huit à dix mille hommes de bonnes troupes pour l'Amérique à la fin du mois; on va les réunir en Bretagne, mais je crois que cette nouvelle va différer l'embarquement. Il est certain que nous ne pouvons pas risquer ce gros convoi sans être bien sûrs de la mer; il serait affreux d'essuyer encore des malheurs; par là j'avoue que je ne pense pas à cela de sang froid.

J'espère que M^me^ de Starhemberg sera contente de moi, son frère *) l'est beaucoup de ce que je lui ai procuré

*) Emanuel Fürst Salm, später französischer Maréchal de camp, geboren 1742, gestorben 1808.

la place de colonel commandant du régiment d'Anhalt, destiné à l'embarquement. C'est un excellent sujet et un homme estimé dans le militaire.

Mme de Hesse, fille de la princesse Françoise, est partie hier d'ici. Je l'ai vue plusieurs fois, elle m'a paru fort contente de son séjour. Pour le pauvre prince George de Darmstadt, je ne l'ai pas encore vu. Il a été toujours malade depuis qu'il est ici. Sa femme est venue me voir avec ses deux filles. Les jeunes princesses me plaisent beaucoup; la cadette, femme du prince héréditaire, est bien incommodée, elle est grosse et souffre beaucoup. Je crains bien qu'elle ne finisse par faire une fausse couche; ils vont tous partir le mois prochain. Ils sont ici pour un procès, mais qui ne sera pas encore jugé de sitôt.

Le baron m'avait parlé d'un cousin de la Brandis qui se destine à être abbé. Je lui en ai écrit, sans qu'elle m'en ait jamais parlé. Charmée de pouvoir faire quelque chose pour elle, si ma chère maman l'approuve, je le ferai venir en France pour finir ses études. Me permet-elle de l'embrasser tendrement?

P. S. Je décachète ma lettre pour faire part à ma chère maman de la bonne nouvelle que nous venons d'apprendre. Il est arrivé à Rochefort un convoi qu'on estime plus de trente millions. Il était escorté par un gros vaisseau et deux frégates; cela va beaucoup remonter le crédit.

CLXII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 1 d'avril 1780.

Madame ma chère fille. Je commence à vous remercier du petit billet que vous avez ajouté à votre lettre, de l'arrivée à Rochefort d'un convoi important. Je ne saurais vous cacher que je suis vivement occupée et agitée sur vos affaires, qui me paraissent bien critiques, non pas à cause des ressources de votre monarchie, mais croyant les Anglais si habiles dans ce genre, qu'aucune nation ne peut les égaler et se doit bien incommoder pour leur pouvoir tenir tête. Je vous remercie pour ce que vous voulez faire pour le cousin de la Brandis; cela fait honneur à votre coeur, et j'approuve que vous le faites venir tout de suite, pour qu'il puisse profiter des principes et sciences nécessaires pour cet état. M^me^ Starhemberg sera bien pénétrée de ce que vous avez fait pour son frère; pourvu qu'il se conduise bien, et mérite vos bontés, et serve bien le roi. Tout ce que vous me marquez de votre fille m'a bien fait plaisir, et je partage bien avec vous le sentiment d'une mère dans l'action de cette chère petite. Que cela est touchant! mais il nous faut un Dauphin. L'impatience me prend, mon âge ne laisse guère à attendre. La reine, votre soeur, a perdu sa chère Marianne, a sauvé jusqu'à cette heure son fils, mais a eu encore sa seconde fille assez malade d'une fièvre inflammatoire, avec cela huit mois de grossesse avec vingt-trois accès de fièvre et un rhume de nerfs, et toujours en l'air à Naples, Caserta,

Portici etc. J'avoue, je suis bien en peine pour elle. Ce n'est pas de sa faute qu'elle n'ait écrit, elle l'a fait tous les jours de poste, trois ont été arrêtées à cause des neiges. Mais ce qui m'a indigné est qu'aucun courrier ni estaffette particulière a été envoyé du ministre*) qui a les ordres positifs dans ce cas et n'a pas à attendre que la reine écrive elle-même; dans une situation pareille on ne saurait exiger une telle attention, mais bien d'un M. Lamberg.

Vous ne m'avez rien répondu sur les grandes générosités que je vous ai marquées, que tous les papiers donnaient, que le roi avait donné à la comtesse Jules de Polignac en dot pour sa fille 800/m. livres, outre cela une terre de deux millions, et à part ses dettes payées. Il y a même une autre anecdote à laquelle je ne saurais ajouter foi, qu'un certain comte de Vaudreuil**) que l'on prétend trop intimément lié avec cette comtesse, a obtenu par son moyen 30/m. livres de pension et un domaine du comte d'Artois, et cela par votre intervention. Je dois vous avertir que cela fait une très-grande sensation assez mauvaise dans le public et à l'étranger, surtout dans le moment où on réforme tant à la cour, ce qui est nécessaire et louable. Mais ces générosités si excessives d'un autre côté rendent par comparaison même les autres plus malheureux et plus pesants. Je n'ai pu me taire sur ces anecdotes qui intéressent trop votre gloire,

---

*) Anton Graf Lamberg Sprinzenstein, österreichischer Gesandter in Neapel.

**) Joseph François de Paule comte de Vaudreuil, grand fauconnier de France, ein persönlicher Anhänger des Grafen von Artois, mit welchem er auswanderte und 1814 nach Frankreich zurückkehrte. Zum Gouverneur des Louvre ernannt, starb er 1817.

et que par bonté de coeur vous vous laissez aller à l'avidité de ces prétendues amies, et surtout dans les circonstances présentes. Si je ne vous en avertissais, qui est-ce qui l'oserait? Il ma coûté de vous en écrire, mais votre silence entier sur ce point m'a décidée que la chose n'était pas controuvée, et qu'il fallait vous éclaircir sur ces faits. Rien ne doit vous convaincre mieux de ma tendresse, et que je ne suis occupée que de votre bonheur, et que cet avis je souhaite bien qu'il ne soit tel; en vous embrassant tendrement.

CLXIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 13 avril (1780).

Madame ma très-chère mère. Les troupes destinées pour les îles sont embarquées et n'attendent plus qu'un vent favorable pour sortir du port. Dieu veuille qu'elles arrivent heureusement! L'embarquement a déjà éprouvé un inconvénient; on n'a pas pu réunir à Brest assez de vaisseaux de transport et on a été forcé de laisser deux régiments. Celui du prince de Salm en est, mais on espère les faire rejoindre incessamment. J'espère qu'il y fera bien, il a bonne réputation dans le militaire.

Le sevrage de ma fille n'a en rien dérangé sa santé, et elle est toujours très-bien et m'intéresse beaucoup; je lui

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

désire bien vivement un compagnon, et j'ai lieu de l'espérer plus que jamais.

J'ai eu un grand plaisir de revoir Joseph Kaunitz*); il est au moment de repartir. J'espère qu'il est content de moi. Pour moi j'ai été enchantée d'une conversation que nous avons eue ensemble de deux heures. Je me suis bien informée de tout ce qui peut regarder et intéresser ma chère maman, ce qui est ma plus chère occupation. Je lui ai trouvé de l'esprit, voyant juste, et parlant très-bien d'affaires. Je l'ai bien chargé de faire mes compliments à son père que j'estime à tant de titres comme bon, fidèle et essentiel serviteur de ma chère maman. Il est vrai que je donnerais toute chose au monde pour avoir un prince Kaunitz ici dans le ministère, mais malheureusement cela ne se rencontre pas souvent, et il faut savoir apprécier le mérite comme ma chère maman, pour trouver de pareils hommes.

M. de Vaudreuil est un homme de condition qui a bien servi, et dont les parents**) se distinguent dans la guerre actuelle. Il n'a jamais demandé des grâces, et sa fortune ne lui faisait pas désirer celles d'argent. Il a beaucoup de biens aux îles, mais il n'en reçoit rien à cause de la guerre. Le roi lui avait donné 30/m. francs non de pension, mais seulement jusqu'à la paix. Il a remis cette grâce au roi depuis que le comte d'Artois lui a donné un domaine. Je n'ai pas eu part à cette générosité; tout le monde sait ici que M. de Vau-

---

*) Graf Joseph Kaunitz, der jüngste Sohn des Staatskanzlers, österreichischer Gesandter in Russland.

**) Insbesondere Louis Philippe Marquis de Vaudreuil, ein ausgezeichneter Seemann.

dreuil est assez aimé de mon frère pour n'avoir pas besoin de protection auprès de lui. Je pourrais en dire autant pour Mme de Polignac par rapport au roi; il l'aime beaucoup et quoique je sois fort sensible et reconnaissante du bien qu'il lui fait, je n'ai pas besoin de l'en solliciter. Les gazettiers et nouvellistes en savent plus que moi; je n'ai entendu parler ni de la terre de deux millions ni d'aucune autre; si j'en savais davantage, je le dirais à ma chère maman, à qui je n'éviterai jamais de répondre sur rien.

M. le prince de Condé vient d'être nommé colonel général de l'infanterie; cette charge avait été supprimée au commencement du dernier règne à cause des droits exorbitants qu'elle donnait; en la rétablissant aujourd'hui on ne*) limite le pouvoir. Je ne me suis pas mêlée de cette affaire, quoique la politique de M. le prince de Condé l'ait engagé à m'en faire des remercîments et que même il affecte de faire croire qu'il m'y a eu grande obligation.

J'ai écrit dernièrement à la reine de Naples, mais à cause de son état je me suis retenue de lui montrer ma douleur et inquiétude sur sa santé et la perte qu'elle a faite de sa fille. Je ne conçois pas la négligence de Lamberg; a-t-il donc oublié la sensibilité et la tendresse de ma chère maman pour ses enfants? Permet-elle que je l'embrasse en lui renouvelant mon respect, ma tendresse et ma reconnaissance.

Le baron de Breteuil va partir; il portera à ma chère maman mes voeux bien sincères pour son jour de naissance.

---

*) en?

CLXIV.

FÜRST KAUNITZ AN DIE KÖNIGIN VON FRANKREICH.

Ce 2 mai 1780.

Madame!

Sa Majesté l'Impératrice Reine, dont la bonté égale toutes les autres éminentes qualités du coeur et de l'esprit, a daigné non seulement me communiquer l'article de la lettre, dans laquelle V. M. me fait l'honneur de lui parler de moi dans des termes dont j'ai été vivement touché, mais Elle me permet même d'oser lui en témoigner ma respectueuse reconnaissance.

Je supplie donc V. M. de trouver bon que j'aie l'honneur de la lui témoigner du fond de mon coeur, et de l'assurer en même temps, que bien certainement je tâcherai de mériter la continuation de l'opinion dont Elle m'honore. Ce sera par les soins les plus assidus, par la plus grande sollicitude pour le bien du service de mon incomparable Impératrice, et par toutes les preuves possibles de mon attachement pour la personne de V. M. et pour l'intérêt de l'alliance. C'est tout ce qui est en ma puissance, et je me flatte moyennant cela que V. M. daignera en agréer l'assurance. Je lui demande avec instance la continuation de sa haute bienveillance. J'ose lui recommander mon bon et bien honnête ami, le comte de Mercy, comme l'homme du monde

le plus digne de toute sa confiance, et je supplie V. M. d'être bien persuadée qu'avec tous les sentiments qui lui sont dûs, je serai toute ma vie

Madame

de Votre Majesté

le plus sincèrement attaché des
anciens serviteurs de sa Maison
et de son Auguste Personne.

CLXV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THÉRESIA.*)

Versailles, le 14 mai (1780).

Madame ma très-chère mère. Je ne pourrais, ma chère maman, vous faire que des répétitions affligeantes sur mon état. Le roi est toujours à merveille pour moi, ma santé assez bonne, à un peu d'échauffement près. L'heureux accouchement de la reine de Naples est un grand bonheur et la meilleure consolation pour les inquiétudes qu'elle nous a données dans sa grossesse. J'espère qu'elle sera la première à oublier ses peines passées et que sa santé y gagnera beaucoup.

Malgré mes idées sur l'impératrice de Russie, je lui saurais bien bon gré, si sa politique se tournait à nous donner la paix. Je ne devinais pas que ma chère maman parlera de

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

ma lettre au prince Kaunitz. J'en suis charmée, parcequ'il paraît content de mon opinion sur lui. Ma chère maman veut-elle bien me permettre de joindre ici ma réponse, qu'elle lui remettra si elle la juge bien. Le baron de Breteuil est parti avant-hier; je crois qu'il s'arrête à Ratisbonne; il dira à ma chère maman des nouvelles de ma fille, que je l'ai mené voir le dernier jour qu'il est revenu à Versailles.

La santé de Marianne m'inquiète; il me semble qu'elle a beaucoup plus souffert cette année que les autres. Je souhaite qu'elle puisse bientôt aller à Schönbrunn, qui serait aussi bon pour que ma chère maman puisse se promener et se dissiper un peu.

J'envoie à ma chère maman un petit essai d'eau divine; on m'a dit qu'elle n'en avait plus de bonne depuis la mort de ma tante. Si celle-ci pouvait lui convenir, j'espérerais dorénavant d'avoir le plaisir d'être sa commissionnaire. Ma chère maman me permet-elle de l'embrasser bien tendrement?

CLXVI.

MARIE ANTOINETTE AN DEN FÜRSTEN KAUNITZ.*)

Ce 15 mai (1780).

Je ne pensais, Monsieur, qu'à exprimer à mon auguste mère mon sentiment le plus vrai sur l'avantage qu'elle a

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

d'avoir un ministre aussi fidèle et aussi capable que vous. Je suis sensible au prix que vous mettez à mon témoignage, et charmée que ma chère maman vous en fait part, puisqu'elle me prouve bien l'occasion de vous le confirmer, et vous assurer tout à la fois et de ma plus haute estime et de la reconnaissance que je conserverai toute ma vie pour les services que vous ne cessez de rendre pour cette alliance qui m'est si précieuse.

MARIE ANTOINETTE.

Maria Theresia fügte dem Schreiben ihrer Tochter an Kaunitz eigenhändig die Worte hinzu:

voilà le billet de la reine sur le vôtre qui me paraît bien. Elle ne saurait faire ni dire assez sur votre compte et sur notre reconnaissance.

CLXVII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Ce 16 juin (1780).

Madame ma très-chère mère. La peine de ma chère maman augmenterait encore la mienne, s'il était possible. Depuis que je sais mon oncle**) sérieusement malade, je suis dans une agitation et une douleur que je n'avais jamais éprouvée. En toute occasion il m'a toujours témoigné amitié

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

**) Prinz Carl von Lothringen, Maria Theresia's Schwager.

et tendresse. Je m'y suis attachée comme si j'avais eu le bonheur de le voir et le connaître personnellement; et quelle triste perspective de voir s'éteindre le dernier de la maison de Lorraine! Son âge n'est pas encore si avancé qu'il n'y eût bien de la ressource; mais on dit qu'il se trompe fort sur son état; à peine se croit-il malade. Lui qui est si bon, si aimé à Bruxelles et dans tout le pays, il se refuse à tout ce qu'on lui conseille pour sa santé. On m'assure qu'il veut faire refermer des ouvertures qu'il a aux jambes; cependant c'est un des plus grands moyens de le sauver. J'en ai le coeur navré.

L'élection de mon frère Maximilien doit être finie à cette heure, au moins assurée. J'ai parlé cette semaine au neveu de M. de Belderbusch, qui est ministre de Cologne ici, et lui ai bien recommandé de faire tous mes remercîments. La semaine dernière M. de Chalons, ministre du roi à Cologne, est parti pour s'y rendre. Il a eu ordre de faire connaître à l'électeur et au chapitre que le roi verrait avec plaisir l'élection projetée, et moi, je l'ai bien chargé de parler de mon amitié pour mon frère, du vif intérêt que je prends à ce qui le regarde, et du bon gré que je saurais à tous ceux qui contribueront à son élection. Je désire bien vivement le retour de l'empereur, pour tirer ma chère maman d'inquiétude sur son voyage. Ma chère maman est inépuisable en bontés et attentions; je savais déjà que les aphtes*) sont plus incommodes qu'inquiétants; l'observation de ma chère maman n'en est pas moins bonne pour Lassone. Ma santé est bonne et fortifie mes espérances pour l'avenir.

---

*) „aafts".

Quel bonheur ce serait pour moi, étant aussi sûre que ma chère maman partagerait toute ma joie! Permet-elle que je l'embrasse de tout mon coeur? Je n'ai pas reçu l'enseigne de l'eau divine; ma chère maman en recevra encore un autre essai par le courrier.

CLXVIII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 30 juin 1780.

Madame ma chère fille. J'étais bien touchée de la façon que vous vous êtes prise sur la coadjuterie de Cologne. Cela ressemble au tendre coeur de ma chère fille pour sa famille, mais je ne l'étais pas moins de la façon comme le roi s'est expliqué par rapport à vous et à moi. Je vous charge de lui en marquer, combien j'étais touchée et que j'y compte; qu'il peut être assuré que c'est le seul moyen de faire du bon en empire, d'avoir le même langage. Nous n'en abuserons jamais, mais nous préviendrons par là les cabales des autres, dont ils se servent adroitement, et même de vos ministres qui parlent toujours selon leur instigation, la plupart étant de jeunes gens qui croient par là se faire valoir.

L'état de mon cher beau-frère me désole. Je lui étais, et à juste titre tendrement attachée; il était la bonté même, et a rendu sa province la plus heureuse de la monarchie. Vous dites fort bien que c'est triste de voir éteindre la maison de Lorraine! Vous avez bien raison; j'ai eu le mal-

heur de voir celles d'Autriche et de Lorraine s'éteindre, et elles ne revivent qu'en vous, mes chers enfants; puissent leurs vertus et bontés s'éterniser en vous! Vous en avez de beaux exemples. Je n'espère plus rien pour ce prince; il pourra traîner, mais misérablement; il ne veut pas connaître son état, il lutte contre. Il m'a écrit une assez longue lettre par le courrier du 20 de ce mois, qui m'a fait grand plaisir, où il ne me dit rien que fort légèrement sur sa situation.

J'ai envoyé à Mercy un extrait des nouvelles que j'ai du voyage de l'empereur*). Il ne m'écrit que peu, étant surchargé de fêtes et représentations, et il ne pourra s'expliquer cordialement, les courriers passant par les états des Russes et de la république de Pologne, et même à cette heure de Pétersbourg par ceux de Prusse. Ce ne serait pas la première fois qu'un courrier fût perdu. Il vaut mieux ne rien risquer, pour ne pas gâter les choses; pour les améliorer, je ne crois pas qu'on y pense et oserait se flatter. Ce voyage me fait bien de la peine, et encore un qui mettra le comble à mes inquiétudes, surtout après la terrible émeute, inouïe entre les puissances civilisées, qui vient se passer. Voilà cette liberté tant prônée, cette législation unique sans religion, sans moeurs; rien ne se soutient. On parle d'un grand avantage remporté à la Caroline par les Anglais; j'en serais bien fâchée, cela les rendra encore moins traitables, et la paix que je vous souhaiterais tant, éloignée.

Vous dites que je suis inépuisable en attentions; je le suis en tendresse et n'ai d'autre occupation plus chère que

*) Nach Russland.

d'être occupée de mes chers enfants. Ce sont les seuls moments heureux de ma vie pénible; la charmante reine de France ne contribue pas peu, mais il nous faut un Dauphin. Jusqu'à cette heure j'étais discrète, mais à la longue je deviendrai importune. Ce serait un meurtre de ne pas donner plus d'enfants de cette raçe, car on dit une merveille de santé et de charmes de votre chère petite.

Vous voulez vous charger pour me fournir l'eau divine. Toutes celles envoyées sont trop fortes. J'envoie une petite fiole à Mercy de mon ancienne, puisque vous vous en offrez si agréablement; cela me la rendra de toute façon salutaire. Je vous embrasse tendrement.

CLXIX.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA. *)

Ce 13 juillet (1780).

Madame ma très-chère mère. J'ai écrit à ma chère maman aussitôt que j'ai su la triste nouvelle de la mort de mon oncle, mais comme le courrier de Bruxelles était déjà parti, je crains que ma lettre ne soit arrivée bien tard. Je n'ose plus en parler, pour ne pas renouveler une douleur si bien fondée.

J'ai raisonné avec Mercy sur l'affaire de l'élection, que j'espère et suis impatiente de voir terminée. Il m'a paru fort

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

content de sa dernière conférence avec M. de Vergennes. Je compte parler à M. de Maurepas, l'avertir que M. de Goltz abuse de ses conversations, et l'engager à tenir un langage plus net. C'est une chose bien fâcheuse que cette interruption de courrier! Il me tarde de savoir l'empereur revenu de ce long voyage; il aura eu le plaisir de voir bien du pays. Quoique je ne m'entende pas beaucoup à la politique, je doute qu'on puisse rien gagner auprès de cette impératrice. Mais comme mon frère a de l'esprit, de la prudence, je suis persuadée qu'il ne gâtera rien, et que ceux qui feront pareille course après lui, ne l'éclipseront pas. Pour l'autre voyage, j'espère qu'il y pensera plus d'une fois avant d'aller dans un pays, ennemi décidé de tous les souverains, et où les lois les plus nécessaires à la tranquillité et à l'honnêteté publique sont réduites à rien par l'esprit de liberté et d'indépendance. La dernière émeute m'a fait frémir et m'a bien donné à penser. La prise de Charlestown est très-fâcheuse par les facilités et l'orgueil qu'elle donnera aux Anglais; elle l'est peut-être encore plus par la misérable défense des Américains; on ne peut rien espérer d'aussi mauvaises troupes. J'ai dit au roi les bontés de ma chère maman; il y a été fort sensible et m'a chargée de le lui témoigner, en lui renouvelant son respect et son attachement. Je suis ravie que ma chère maman ait envoyé l'essai de l'eau divine; je vais en faire faire la comparaison, afin d'en être sûre; je regrette seulement de n'en pouvoir envoyer que par le prochain courrier. Permet-elle que je l'embrasse?

CLXX.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 2 août 1780.

Mädame ma chère fille. Vous m'avez sensiblement touchée de vos regrets pour votre cher oncle, et par l'attention de me l'avoir marqué tout de suite. Tout ce qui me vient de ma chère fille et de son coeur, m'est bien cher. Je dois la réussite de l'établissement de votre frère au roi et à vous toute seule, qui vous vous êtes si obligeamment prise dans cette affaire, qui vous fait même l'honneur dans l'étranger, autant que de reconnaissance dans la famille. Mais notre mauvais voisin est furieux, et ses adhérents, comme Hannövre et l'Hollande. Il n'y a sorte de promesses et vilenies qu'on emploie pour faire manquer encore à Munster, et Mercy sera chargé de vous en informer plus en détail, et je vous prie de lui donner l'occasion qu'il puisse vous parler et informer pour votre propre bien et celui de la France. Il faut prévenir les mauvaises intentions de nos ennemis, qui sont les mêmes de nous deux, et tant que nous resterons intimément unis, le bonheur de l'Europe sera fixé. On ne saurait trop prévoir et prévenir sur cet important objet. Je sais qu'un préjugé ancien prévaut chez vous; la prépotence de notre maison et cet esprit d'agrandissement. Pour ce dernier je peux vous en répondre qu'il n'existe pas, hors que d'autres s'agrandiraient, alors on serait forcé aussi, mais pour la prépotence de notre maison, elle n'existe plus

du tout et pour le bien général trop peu, depuis que le roi, notre méchant voisin, a tous les acatholiques, surtout à cette heure la Saxe, qui renchérit en tout encore sur lui et qui par sa situation nous est très-incommode. Depuis quarante ans je n'ai pu gagner sur cette nation quelque chose, qui en toute occasion nous a plus fait de mal que les Prussiens mêmes. L'affection que je portais de tout temps à la famille et à leurs établissements, n'a rien changé du ministère et du gros de la nation. Vous voyez dans l'affaire de Cologne, que nous avons peu d'amis, et c'est la raison pourquoi je souhaite tant, que la France envoie des ministres sages et qui se concertent avec les nôtres, surtout en Empire, autrement nous perdrons tous deux toute l'influence, et nos ennemis gagnent, et même ceux de notre religion. Il n'y a que le nouveau ministre, envoyé a Cologne, qui se comporte selon les intentions du roi, c'est ce qui ranime l'électeur*) et les bien-intentionnés, qui sans cela auraient pu se laisser intimider, sans qu'on aurait pu le leur trouver mauvais, étant exposés.

Je viens de recevoir un courrier de l'empereur du 23 de Riga; il est parti de Pétersbourg comblé de politesses et d'amitiés, mais rien de plus. Mercy vous informera plus en détail, et je ne crois pas que ces assertions qu'on lui prêtait, de vouloir servir les Anglais, aient pu avoir une apparence de vérité. J'espère que M. Vérac**) rendra bien témoignage, et la lettre que l'empereur vous a écrite de là, marque bien

---

*) Maximilian Friedrich aus dem Hause Königsegg.

**) Der französische Gesandte in St. Petersburg, Charles Olivier de Saint-George, Marquis de Vérac.

son attention et le contraire. Cela me fait bien plaisir; j'aime à voir éterniser mes sentiments dans mes enfants.

La sortie que vous faites sur l'autre voyage, que l'empereur a en vue, mais seulement à la paix générale, est conforme à ma façon de penser; mais je vous avoue, il m'a un peu amusé de vous voir si vive sur ce point. Je ne le suis pas moins, et depuis quelques années cette nation gagne furieusement partout; on ne peut assez se précautionner et prévenir leur séduction et influence en tout. Je suis bien fâchée que cette campagne n'a pas été mieux que les autres après toutes les dépenses du roi et bravoure de la nation en toute rencontre.

Voilà assez politiquer, revenons à nos tendres intérêts. Point d'apparence de grossesse, cela me désole, il nous faut absolument un Dauphin. Je regrette presque le mouvement modéré à cheval, et les longues veilles sont ce qui est le plus pernicieux pour cet objet. Il faut du repos et non de lassitude. Pour constater votre bonheur et même celui de la France, il faut cela. Je ne peux être indifférente et vous embrasse tendrement.

CLXXI.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Versailles, le 15 août (1780).

Madame ma très-chère mère. Le coeur de ma chère maman partagera bien la joie que je viens d'avoir, en recevant la lettre de l'électeur qui nous a envoyé un courrier pour la nouvelle de l'élection de mon frère. Mon premier mouvement était de lui en renvoyer un pour porter ma lettre de remercîments. M. de Vergennes m'a arrêté, parceque le roi n'a pas encore répondu, et par d'autres raisons d'étiquette, mais j'ai tenu bon à donner à l'électeur un témoignage de ma satisfaction personnelle. J'ai fait remettre tout de suite ma réponse à M. de Belderbusch, et j'y ai ajouté de ma main que je n'oublierai jamais la marque d'amitié qu'il vient de donner à mon frère. J'espère que nous aurons bientôt bonne nouvelle de Munster; je l'attends avec impatience. La bonne conduite de M. de Chalons me fait grand plaisir, et pour le bien des affaires et par rapport à ses parents qui me sont tous fort attachés et que j'aime beaucoup. Le roi de Prusse sera bien puni de n'avoir pu réussir; il n'en sera peut-être que plus animé dans ses intrigues. Pour la Saxe, je ne puis y penser sans indignation, en me rappelant les bontés infinies que, j'ose dire, ma chère maman lui a prodiguées.

---

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

Je sens combien il serait utile que le roi n'envoyât en Allemagne que des gens raisonnables; j'y ferai tout ce que je pourrai dans les occasions. J'ai moins*) d'inquiétude des anciens préjugés de jalousie qui me paraissent fort affaiblis, que d'un certain esprit de peur et de faiblesse qui conduit quelquefois nos ministres d'ici et influe nécessairement sur la conduite de ceux qu'ils dirigent et qui attendent d'eux leur avancement.

Ma santé est fort bonne, malgré les chaleurs et la sécheresse excessive que nous avons ici. J'ai bien peu veillé depuis trois mois, et quand cela est arrivé, c'était toujours avec le roi, soit à St. Hubert où l'on va souper les jours de chasse, ou soit à Trianon.

M. de Mercy sort de chez moi. Nous avons raisonné des affaires; il en rendra compte à ma chère maman. Je ne veux pas retarder le courrier et je me dépêche pour la grande messe. Je me bornerai donc à lui dire, 1^{mt} qu'il n'y a rien à craindre sur M. de Nivernais. Sa mauvaise santé et son moral l'éloignent absolument de la place, et d'ailleurs je suis persuadée que du moins pendant quelque temps le roi ne la donnera pas. Pour M. de Chalons, il sera sûrement bien satisfait, quand il saura que ma chère maman m'a témoigné contentement de sa conduite. Je m'occuperai de lui procurer quelque distinction qui puisse être remarquée par ses camarades et changer leurs idées et propos. Permet-elle que je l'embrasse bien tendrement?

Ma chère maman aurait-elle l'extrême bonté de dire à l'empereur qu'il m'est impossible de trouver un mo-

*) „moyens".

ment pour lui écrire, vu la promptitude du courrier et la fête d'aujourd'hui.

CLXXII.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Schönbrunn, le 31 août 1780.

Madame ma chère fille. Grâce à vos chers soins pour l'établissement de votre frère et vos attentions bien obligeantes à l'électeur! Vous avez rendu ce bon vieillard tout content et nous tous. Cette affaire est terminée au mieux, et notre voisin en a bien de l'humeur et tâchera en d'autres occasions à ne pas l'oublier et à faire des insinuations les plus fausses et dangereuses. Il nous prête que nous voulons envahir tous les évêchés et électorats; il fait tous les enfants de Léopold de neuf jusqu'à un an évêques, car pour les deux aînés tout le monde doit être persuadé qu'on ne les destine pas pour cet état. Tout ce qu'il inventera sur le voyage en Russie! L'empereur m'en paraît fort content, mais pas aveugle. Je peux vous assurer qu'on n'a rien traité, mais qu'il me paraît qu'il a eu le bonheur d'effacer les préventions fausses contre nous qui étaient fortes. Ce que vous me dites de Nivernais me rassure, et tout ce que le roi fera pour M. Chalons, nous le verrons avec reconnaissance, et nous vous devrons à l'avenir le bien qui arrivera, comme celui qui vient d'être conclu.

Mon fils tiendra le chapitre de l'ordre en octobre; c'est un peu tard. Je ne sais s'il poussera plus loin ses pas, et si

cela conviendra à son électeur; j'avoue la saison me paraît peu propre pour faire des voyages. L'empereur est revenu très-bien portant, et sa suite de même, mais depuis il y a déjà trois d'incommodés de fièvres. Il règne ici beaucoup de fièvres, mais pas mauvaises; je ne voudrais pas que vous en preniez, mais je vous souhaite bien un dérangement de santé, cela me tient fort à coeur.

Tout ce que vous avez fait pour la mémoire de votre cher oncle, vous fait grand honneur et m'a touchée au vif. Nous en sommes bien loin ici, et son régiment que j'avais tant souhaité qu'il puisse conserver son nom*), a été donné pour le nom à Charles**), son filleul en Toscane; mais en propriété à un général bien mince***). J'avoue, cela m'a fait une peine infinie! Je vous prie que cela ne vous passe.

---

*) Bekanntlich scheiterte dieser Wunsch Maria Theresia's an dem Widerstande ihres Sohnes Joseph II. Er schrieb hierüber an seine Mutter am 23. Juli 1780 aus Riga: Quant au régiment, il me paraît de mon devoir de faire cette représentation à V. M. La distinction de garder à perpétuité le nom de son propriétaire n'a été jamais accordée qu'au prince Eugène. Je la laisse juger de ce que toute la terre jetera de ridicule sur le défunt, si on le comparait à ce grand homme qui a exactement gagné à la monarchie sept batailles, pendant que le prince Charles lui a perdu sept autres: voilà la différence. Est-ce qu'elle désirerait que le nom de Lorraine lui soit conservé? Je dois encore lui laisser imaginer si après avoir renoncé positivement même à en porter le titre, il serait séant de garder un régiment avec ce nom. Voici mes raisons, elles me paraissent claires, et V. M. aura beau faire, elle n'effacera jamais dans l'opinion du public et de l'armée l'opinion désavantageuse que les revers (et de quel genre) qu'il a eus pendant tout le temps qu'il a commandé ses armées, multipliés, ont attiré sur la personne du prince.

**) Erzherzog Carl, der Sieger von Aspern. Das kais. Infanterie-Regiment Nr. 3 führt noch jetzt diesen Namen.

***) Feldmarschall-Lieutenant Damian Freiherr von Drechsel.

L'empereur compte encore partir le 18 pour la Bohême pour voir les deux forteresses. Les matinées et soirées commencent déjà à être bien fraîches. Je crois nous aurons un hiver avancé, et que mon séjour ici ne sera guère plus de trois semaines. Encore le départ de votre soeur*) pour les Pays-Bas ne sera qu'au printemps prochain. Elle compte revenir après quelques mois, et alors elle compte bien passer quelque part pour vous voir et me porter de vos chères nouvelles, et de ma chère filleule. Ce n'est qu'une idée; vous voyez que cela va à deux ans presque, et tout cela dépendra plus de vous que d'une autre, mais cette idée en attendant me fait plaisir, me console au départ des autres, de les voir revenir en droiture de chez vous, de ma chère reine que j'embrasse tendrement.

P. S. Ce que vous avez fait pour l'Abbé Vermond me fait un plaisir infini et vous fait honneur.

CLXXIII.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA. **)

Le 19 septembre (1780).

Madame ma très-chère mère. C'est une grande joie pour moi de voir ma conduite approuvée par ma chère maman, mais je suis honteuse de recevoir tant d'éloges pour une chose dont je suis déjà si bien récompensée par

*) Marie Christine, zur Generalstatthalterin ernannt.

**) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

le succès, et par mon amitié pour mon frère. Je ne suis pas étonnée de la mauvaise humeur de notre ennemi, mais il me semble que s'il consultait les intérêts de sa gloire et de son amour propre, il n'en montrerait plus sur une affaire finie et d'aussi bonne grâce. S'il continue à se compromettre, l'impuissance de sa colère finira par le rendre ridicule et sans effet.

Après la joie que j'ai de l'heureux retour de l'empereur, et qui est pour moi le principal, je partage la satisfaction de la réussite qu'il a eue là-bas. Ce sera un grand bien pour la suite, si les intrigues et la politique ne changent pas les bonnes dispositions d'une cour comme celle-là. En attendant il faut être content de les voir un peu désabusés.

Ce sera un grand plaisir pour moi de revoir ma soeur Marie après plus de dix ans de séparation et dans le moment ou elle repartira pour voir ma chère maman. Il me semble que ce sera me rapprocher moi-même d'elle, quoique d'une manière bien imparfaite. Je causerai avec M. de Mercy sur la forme la plus convenable pour ce voyage. On ne peut pas pour une princesse s'en sauver, comme pour un homme, par l'incognito, le changement de nom et la non-réception des visites.

Je me suis établie à Trianon pour huit à dix jours, afin de faire les matins des promenades à pied, qui sont essentielles pour ma santé; cela n'était pas possible à Versailles. Trianon n'est qu'à dix minutes de chemin en voiture, et on peut aisément y venir à pied. Le roi paraît s'y plaire beaucoup; il y vient souper tous les jours, et vient me voir le matin, comme dans mon appartement à Versailles. J'ai choisi ce moment-ci pour mon séjour ici, parceque c'est le

mois où le roi chasse presque tous les jours, et où il a le moins besoin de moi. Ma santé et celle de ma fille sont très-bonnes. Pour de grossesse, je n'ose plus en parler, quoique la manière dont nous vivons me doive donner toute espérance.

Je serais bien fâchée de tout arrangement et en particulier du régiment, s'il ne répondait pas à l'affection et respect que nous devons à la mémoire de notre cher oncle. Ma chère maman permet-elle que je l'embrasse bien tendrement?

L'abbé est bien sensible à la bonté de ma chère maman. J'ai été enchantée de pouvoir faire quelque chose pour lui, mais jamais je ne pourrai récompenser entièrement tout son zèle et attachement pour moi.

CLXXIV.

MARIE ANTOINETTE AN MARIA THERESIA.*)

Le 11 octobre (1780).

Madame ma très-chère mère La santé de ma fille m'a occupée et un peu inquiétée depuis trois semaines. Plusieurs dents qui ont voulu sortir toutes à la fois, lui ont causé de grandes douleurs, et donné une fièvre qui s'est réglée en tierce. Lassone en envoie le détail à ma chère maman, et m'assure qu'il n'y a pas de danger. Depuis hier l'accès a manqué; Dieu veuille que cela soit fini! Je suis touchée de

*) Ganz eigenhändig geschriebenes Original.

la douceur et de la patience de cette pauvre petite au milieu de ses souffrances, qui dans certains moments ont été fort vives.

Le roi est allé faire une course de chasse pour trois jours à Compiègne; je passe ce temps là à Trianon. Le 13 nous irons à Marly; la compagnie sera plus nombreuse et par conséquent bien plus d'étiquette, et à la Toussaint je reprendrai toute la représentation de cour, qui ne peut être entière ici que pendant l'hiver.

La paix serait un grand bien, mais si nos ennemis ne la demandent pas, je serais bien affligée qu'on en fît une humiliante. Je suis bien charmée de ce que me marque ma chère maman de la santé et du voyage de Maximilien; il est bien convenable qu'il témoigne reconnaissance à l'électeur, qui s'est si bien conduit pour lui. L'empereur m'a écrit au moment de son départ. J'espère qu'au moins l'hiver mettra une borne à ses voyages. Je fais des voeux, pour qu'il ne soit pas contraire à la santé de ma chère maman. Permet-elle que je l'embrasse de toute mon âme.

Lassone envoie à ma chère maman un détail circonstancié de la maladie de ma fille; la fièvre lui a repris cette après-dinée, mais si légère que j'espère que cela ne sera rien.

CLXXV.

MARIA THERESIA AN MARIE ANTOINETTE.

Vienne, le 3 novembre 1780.

Madame ma chère fille. J'étais hier toute la journée plus en France qu'Autriche, et j'ai récapitulé tout cet heureux temps d'alors qui est bien passé. Le souvenir seul en console; je suis bien contente que votre petite, que vous dites si douce, se rétablit.

Je suis bien aise que vous comptiez reprendre toute la représentation à Versailles; j'en connais tout l'ennui et le vide, mais croyez-moi, s'il n'y en a pas, les inconvénients qui en résultent sont bien plus essentiels que les petites incommodités de la représentation, surtout chez vous avec une nation si vive. J'aurais bien souhaité comme vous que l'hiver aurait mis fin aux voyages de l'Empereur, mais il est tout occupé de se rendre aux Pays-Bas au commencement de mars et rester tout l'été dehors. Cela augmente tous les ans, et cela augmente mes peines et inquiétudes, et à mon âge j'aurais besoin de secours et de consolation, et je perds tout ce que j'aime, l'un après l'autre; j'en suis tout accablée. L'Empereur, après avoir été à Bruxelles et vu le pays, compte se rendre en Hollande, et peut-être vous rendre une visite, que je préfère bien au passage de la mer, et même aux dépens de la durée de ce voyage.

Je suis inquiète pour la Marianne qui est tourmentée par une dureté à l'estomac, causée par sa terrible conformation qui lui fait rendre tout ce qu'elle mange, sans effort,

mais à la longue cela ne saurait se soutenir. Elle a pris un rhume, ce qui l'incommode beaucoup; au premier accident à l'estomac il n'y a rien à faire, provenant d'une cause pareille. Je la vois souffrir avec peine, et son courage que vous lui connaissez, commence presque à l'abandonner. Moi-même, je suis travaillée quatre semaines d'un rhumatisme au bras droit, qui est cause que celle-ci est encore moins bien écrite que d'ordinaire, et qui me fait finir, vous assurant de toute ma tendresse.

ANHANG.

Eigenhändige Briefe des Abbé de Vèrmond an den Grafen Mercy.

I.

Monsieur,

Je ne puis assez remercier Votre Excellence de l'honorable commission qu'elle m'a procurée. S. M. l'Impératrice me donne tous les jours de nouvelles marques de bonté, et le caractère charmant de Son Altesse Royale me rend bien agréables les fonctions que j'ai à remplir auprès d'elle.

Après avoir employé mes premières instructions à connaître la tournure d'esprit et le degré d'instruction de Son Altesse Royale, j'ai rédigé par écrit le précis des objets et de la méthode d'instruction que je croyais la plus utile pour Madame l'Archiduchesse. J'y ai compris la religion, l'histoire de France, dans laquelle j'insiste sur tout ce qui caracterise nos moeurs et nos usages, la connaissance des grandes familles et surtout de celles qui occupent des places à la cour, une teinture générale de la littérature française, et dans toutes les instructions une attention particulière sur la langue et l'orthographe française. Pour diminuer l'ennui de ces instructions, je les ramène autant que je puis au ton de la

conversation. Je ne puis assez me louer de la douceur et de la complaisance de Son Altesse Royale, mais sa vivacité et ses fréquentes distractions contrarient malgré elle le désir qu'elle a de s'instruire. Il serait à souhaiter que le terme de son éducation fût moins prochain. On ne peut guère dater son instruction que depuis environ neuf mois qu'elle est avec M^me^ de Lerchenfeld*). M^me^ l'Archiduchesse m'a dit elle même que la Grande-Maîtresse**), qui l'a élevée, l'aimait beaucoup, la gâtait et ne la gênait pour aucune espèce d'application.

S. M. l'Impératrice a eu la bonté d'approuver en termes très-flatteurs pour moi le plan d'instruction que j'ai mis sous ses yeux. Elle m'a permis de me présenter chez elle tous les samedis matin pour lui rendre compte de l'exécution et du succès, et dès ce moment il a été réglé que S. A. R. m'accorderait tous les jours une heure pour son instruction. M^me^ l'Archiduchesse étend souvent cette faveur en me permettant d'assister à ses conversations. J'en profite pour lui faire remarquer des tours de phrases et des expressions plus allemandes que françaises. Il sera bien difficile qu'elle se perfectionne ici sur cet article jusqu'à un certain point; il faudrait qu'elle ne parlât et n'entendît parler que français et un français pur, ce qui est impossible dans un pays où tout le monde parle trois langues.

J'ai fort à me louer des bontés et honnêtetés de M^me^ la Grande-Maîtresse. J'ai tâché de les mériter par la confiance que je crois d'avoir à sa place. Je lui propose toujours d'avance les petits moyens que j'ai envie d'employer. Je n'ai encore trouvé de sa part ni difficultés ni aucun de ces préjugés qui nuisent si souvent à l'éducation. Quoique la mauvaise santé de M^me^ de Lerchenfeld obscurcisse quelquefois la bonne humeur que désirerait S. A. R., je suis persuadé qu'elle aurait eu peine à trouver une Grande-

*) Die Obersthofmeisterin Marie Walburge Gräfin Lerchenfeld, geborne Gräfin Trautmannsdorff.

**) Gräfin Brandis, welche aber nicht Obersthofmeisterin, sondern nur Kammerfräulein und Erzieherin der Erzherzogin war.

Maîtresse qui lui convînt mieux. La sévérité de M^me^ de Lerchenfeld en impose à M^me^ l'Archiduchesse, mais n'empêche pas qu'elle ne l'aime et ne lui soit fort attachée.

J'ai fait céder, pour le temps que je passerai ici, mes répugnances pour la confession aux vues de S. M. l'Impératrice. Je puis bien assurer Votre Excellence que mon éloignement pour cette fonction a beaucoup diminué par les bontés et la confiance singulière que m'a témoignées S. A. R. J'ai commencé à la confesser pour les fêtes de Noël.

Le prélat de Dorothée*) continue à avoir pour moi les procédés les plus honnêtes et les plus obligeants.

Je suis bien convaincu que la cour et la nation seront enchantées de notre future Dauphine; à une figure charmante elle réunit toutes les grâces du maintien, et si, comme on doit l'espérer, elle grandit un peu, elle aura tous les agréments qu'on peut désirer dans une grande princesse; son caractère, son coeur excellent; il ne lui manque que la facilité d'expression pour montrer le talent admirable qu'a son auguste mère de dire toujours les choses les plus obligeantes.

J'ai pris la liberté d'adresser chez Votre Excellence quelques livres qui me sont nécessaires pour l'instruction de S. A. R. Je désirais vous en faire mes remercîments, mais je ne puis différer plus longtemps à vous témoigner ma reconnaissance et la joie que me donnent les excellentes qualités de Son Altesse Royale.

Je suis avec respect, de Votre Excellence

le très-humble et obéissant serviteur
L'ABBÉ DE VERMOND.

Vienne en Autriche, 21 Janvier 1769.

---

*) Propst Ignaz Müller, geboren 1713, wurde im Jahre 1760 Propst des Chorherrnstiftes St. Dorothee, fungirte seit dem Jahre 1767 als Beichtvater der Kaiserin und starb im Jahre 1782.

II.

Monsieur,

Je ne puis que confirmer à Votre Excellence les espérances que je lui ai annoncées sur les heureuses dispositions de M^me^ l'Archiduchesse Antoine. J'étais fort content à Vienne, je le suis encore davantage à Schönbrunn. S. M. a eu la bonté de m'accorder une table particulière; ses ordres à cet égard sont éxécutés de manière à réunir la magnificence du Souverain et l'attention des maisons particulières; je ne suis obligé de vivre qu'avec les personnes que j'invite et je ne suis pas exposé aux questions des indiscrets, oisifs et curieux. On en trouve dans tous les pays; il me paraît bien plus agréable de ne les pas rencontrer que de ne pas leur répondre.

Votre Excellence n'ignore pas que la vie de Leurs Altesses Royales est encore plus retirée à Schönbrunn qu'à Vienne, surtout celle de M^me^ Antoine, que la différence d'âge et le besoin d'instruction éloigne davantage de ses soeurs. Dès le premier moment de mon séjour à Schönbrunn on m'a permis de passer auprès de M^me^ l'Archiduchesse tout le temps où elle ne serait pas occupée avec ses maîtres. Je ne puis dire à Votre Excellence, combien cette jeune Princesse me montre tous les jours de bonté, d'attention et de crainte de me gêner. Elle ne doute cependant pas du plaisir que j'ai à être auprès d'elle. J'ai été infiniment flatté de la réponse vraie et naïve qu'elle a fait dernièrement. S. M. lui faisant rendre compte de la manière dont elle passait son temps, eût la bonté d'ajouter: „Vous assujettissez trop l'abbé“ . . . „Non maman, je vois bien que cela lui fait plaisir“. Je voudrais bien que ce genre de vie pût durer jusqu'au départ; je regagne par

la conversation ce que la vivacité de S. A. R. me fait perdre dans l'instruction.

La veille de Saint-Antoine S. M. a donné une fort belle fête à M^me^ l'Archiduchesse à Laxenbourg et a eu la bonté de vouloir que j'y assistasse. Jamais je n'ai passé une journée si agréable. S. A. R. a véritablement enchanté tout le monde; son maintien, son ton, ses propos ont été généralement applaudis; M. le Prince Kaunitz, qui ne l'avait pas vue depuis longtemps, en a été emerveillé. Vous jugez, Monsieur, combien son suffrage a fait du plaisir à Sa Majesté.

La fête de Laxenbourg a duré depuis le dîner jusqu'à onze heures et demie du soir: table publique, chasse du héron, jeu, illumination, feu d'artifice. Son Altesse Royale a partout fixé les regards et les applaudissements; son maintien, sa démarche prennent un ton de noblesse et de majesté étonnant pour son âge. Si elle grandit un peu, les Français n'auront pas besoin d'autre indice pour reconnaître leur Souveraine.

Les sentiments que m'inspirent les bontés de Son Altesse Royale ne m'aveuglent pas sur ce qui lui manquera encore au temps fixé pour son départ. Si sa santé et sa bonne volonté se soutiennent d'ici à ce temps-là, j'espère qu'il ne lui manquera rien d'essentiel et qu'on la trouvera à beaucoup d'égards fort supérieure à son âge.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur,

de Votre Excellence

le très-humble et très-obéissant serviteur

L'ABBÉ DE VERMOND.

Schönbrunn, 21. Juin 1769.

III.

Monsieur,

Quoique Votre Excellence soit fort désirée ici, je puis bien lui assurer que personne n'attend avec plus d'impatience que moi le moment de son arrivée. S. M. l'Impératrice a eu la bonté de me dire que V. E. consacrerait quelquesunes de ses soirées à M^me^ Antoine. Rien ne peut être plus utile pour le moment et pour la suite, et je vois avec plaisir que S. A. R. en sent tout l'avantage. J'espère que V. E. sera à bien des égards enchantée de M^me^ l'Archiduchesse. Les étrangers et ceux qui ne l'ont pas vue depuis six mois, sont frappés de sa physiognomie, qui acquiert tous les jours de nouveaux agréments. On peut trouver des figures plus regulièrement belles: je ne crois pas qu'on en puisse trouver de plus agréables.

Quelque idée qu'en aient pu donner en France ceux qui l'ont vue ici, on sera surpris du ton de bonté, d'affabilité, de gaieté qui est peint sur cette charmante figure. M^me^ l'Archiduchesse dira les choses les plus obligeantes à tout le monde. Je voudrais qu'elle s'accoutûme à différencier les égards; j'y travaille autant qu'il m'est possible, sans trop m'inquiéter des petites plaisanteries que font quelquefois sur son éducation française des personnes qui sont fachées de ne plus trouver des manières qui tiennent plus de familiarité que de bonté. Il en reste encore plus que je n'en voudrais, mais l'âge et le changement d'état la mettront au point convenable. Le sentiment qui l'anime est bon et précieux; je serais bien fâché de l'altérer.

Je compte que V. E. trouvera chez M^me^ l'Archiduchesse la plupart des connaissances qu'on peut désirer à son âge. Elle a plus d'esprit qu'on ne lui en a cru pendant longtemps. Malheureuse-

ment cet esprit n'a été accoutumé à aucune contention jusqu'à l'âge de douze ans. Un peu de paresse et beaucoup de légèreté m'ont rendu son instruction plus difficile. J'ai commencé pendant six semaines par des principes de belles lettres. Elle m'entendait bien, lorsque je lui présentais des idées toutes éclaircies; son jugement était presque toujours juste, mais je ne pouvais l'accoutumer à approfondir un objet, quoique je sentisse qu'elle en était très-capable. J'ai cru voir qu'on ne pouvait appliquer son esprit qu'en l'amusant. J'ai commencé l'histoire de France, mais je ne m'en suis servi que comme d'un canevas sur lequel je pouvais broder tous les objets dont la connaissance est nécessaire dans le cours ordinaire de la vie. Excepté l'histoire des derniers temps, je ne lui ai présenté que les faits importants, surtout ceux qui font époque dans l'histoire de nos moeurs et de notre gouvernement. J'ai profité de toutes les occasions pour lui donner une idée des arts, des lois et des coutumes; je l'ai un peu tourmentée par mes questions depuis le règne de Henri IV. Lorsqu'il se présentait une position embarrassante pour un prince ou une princesse, je m'arrêtais toujours après l'exposé des circonstances et l'obligeais à dire ce qu'elle aurait fait à leur place. Elle avait besoin d'être pressée, et j'avais le plaisir de voir qu'elle prenait souvent le bon parti.

M^me^ l'Archiduchesse a beaucoup gagné par l'histoire, et la manière dont les idées se sont placées dans sa tête, me persuade qu'elle n'oubliera jamais les articles essentiels. Je ne crains pas de dire à V. E. que S. M. l'Impératrice ayant eu, il y a deux mois, la bonté de descendre chez M^me^ l'Archiduchesse, l'a entendue pendant deux heures avec autant de surprise que de satisfaction. La manière dont elle s'est expliquée, a bien fait voir à S. M. que ce n'était pas une affaire de mémoire, et que M^me^ l'Archiduchesse était fort capable de raisonnement et de jugement, surtout dans les choses de conduite. Vous croyez bien, Monsieur, que j'ai particulièrement insisté dans mes instructions sur la vie de nos reines, surtout celle de la maison d'Autriche. M^me^ l'Archiduchesse s'y est fort intéressée, et a fort bien jugé les principales actions de leur vie,

Nous allons finir l'histoire du règne de Louis XIV. S. A. R. est déjà familiarisée avec les noms français; elle a quelques idées de généalogie; le journal du règne de Louis XV. augmentera ses connaissances et me servira pour lui donner idée des places importantes de la cour et du Royaume, en même temps l'accoutumer aux noms de ceux qui les remplissent, Elle s'amuse quelquefois avec l'état militaire de la France; je suis sûr que peu de temps après son mariage elle connaîtra les colonels par leur nom et distinguera bien les régiments par la couleur et le numéro de leurs uniformes.

M^me^ l'Archiduchesse parle aisément et assez passablement français. Elle s'est déshabituée d'un nombre de mauvaises expressions; il lui reste quelques mauvais tours de phrases dont elle se corrigera promptement lorsqu'elle n'entendra plus l'allemand et le mauvais français des personnes qui la servent. Elle ne ferait presque aucune faute d'ortographe, si elle pouvait se livrer à une attention suivie. Lorsque j'examine ses écritures, je n'ai besoin que de montrer les mots avec le bout de mon crayon, elle reconnaît tout de suite ses méprises. Son caractère d'écriture n'est pas fort bon; le plus fâcheux est qu'un peu par paresse et distraction, un peu aussi, à ce qu'on croit, par la faute de ses maîtres d'écriture, elle a contracté l'habitude d'écrire on ne peut pas plus lentement. Comme rien de ce qui peut être utile à S. A. R., ne me paraît étranger à mes devoirs, j'assiste souvent à ses écritures, mais j'avoue que c'est l'article sur lequel j'ai le moins gagné.

J'ai mandé, il y a huit jours, à M. l'évêque d'Orléans*) le progrès de la taille de S. A. R. Depuis le 13 Février jusqu'au 5 Octobre elle est grandie de quinze lignes, mesure du pied de France. Je profite des bontés de V. E. en chargeant mon commissionaire de Paris de porter à son hôtel quelques bagatelles qu'il

---

*) Louis Sextius de Jarente de La Bruyère, 108^e^ évêque d'Orléans.

doit m'envoyer. J'ai l'honneur d'être avec respect de Votre Excellence

Monsieur

le très-humble et très-obéissant serviteur
L'ABBÉ DE VERMOND.

Vienne, 14 Octobre 1769.

IV.

Monsieur,

Si Votre Excellence avait pu rester à Vienne quinze jours de plus, elle aurait trouvé Son Altesse Royale bien autrement disposée à parler et à écouter. Les deux premiers jours de carême ont suffi pour reposer et purger la tête de toutes les idées de danse, bal, carnaval. On m'a beaucoup parlé de M. le Comte de Mercy et de manière à me faire voir que ses conversations avaient fait impression. Je puis surtout répondre de l'article recommandation, au moins des dispositions actuelles. J'espère que la confiance qu'on me témoigne, me mettra à portée de les entretenir et de les rendre invariables.

Le ton intérieur de l'appartement est à plusieurs égards tel que Votre Excellence l'a vu, et à d'autres beaucoup meilleur. On mortifie quelquefois la Grande-Maîtresse sur son autorité et ce qu'on appelle assez nettement sa curiosité; on l'en dédommage par mille procédés charmants pour sa personne et pour les siens.

M^me^ l'Archiduchesse doit, selon l'usage de cette cour, faire une retraite de trois jours avant son départ. Votre Excellence imagine bien que les méditations ne pourront être fort longues; j'ai grande peur que les lectures spirituelles et les exhortations que je dois faire, ne puissent l'être beaucoup davantage; cependant il

faudra remplir ces trois jours, où S. A. R. ne verra personne. On avait proposé de faire la retraite à la fin de ce mois à l'occasion du jubilé; S. A. R. préfère la semaine sainte. S. M. y a consenti; la proximité du départ la rendra plus attentive à ce que je pourrais lui dire, et plus disposée à faire des réflexions et des questions. Elle imagine en avoir tant à faire qu'elle me disait devant la Grande-Maîtresse: „Il me faudra peut-être plus de temps pour vous dire toutes mes idées."

La santé de Mme l'Archiduchesse éprouve quelques petits nuages, mais qui paraissent ne tenir qu'à une seconde révolution. Avant-hier elle me fit rester après l'instruction, pour jouer à un de ces petits jeux où on se fait des questions à l'oreille. Le petit cercle était composé de la Grande-Maîtresse, ses deux filles, Mme de Burgaus et moi. Dès la seconde tournée la Grande-Maîtresse fût embarrassée et dit bonnement qu'il était difficile de trouver des questions à faire en présence de S. A. R. „Ah! ah! Madame; „vous vouliez que je fisse des questions à M. de Mercy „et en présence de tout le monde. M. l'abbé, vous „pouvez lui mander quand vous lui écrivez." Le coup d'oeil également gai et malin était encore plus énergique que la saillie.

Le Cavagnol se tient deux fois la semaine et réussit à merveille. Leurs Altesses Royales les Archiducs y viennent causer, les Ambassadeurs d'Espagne et de Naples sont admis au jeu, la chambre est entièrement remplie de spectateurs. Mme l'Archiduchesse ne pense pas une minute au jeu; elle veut voir tout ce qui arrive, donner quelque marque d'attention à chacun; elle en vient à bout. Cette grande compagnie lui donne le meilleur maintien et le meilleur ton possible, tout le monde en est enchanté, S. M. l'Impératrice me paraît bien satisfaite de tout ce qui lui en est revenu. Les cinq autres jours de la semaine Mme l'Archiduchesse a un petit jeu de loterie; il s'y trouve toujours dix ou douze personnes. L'Empereur vient très-exactement aussitôt après le jeu; il est plus content de la conversation; S. A. R. commence à s'y prêter.

On se retirait à neuf heures un quart, quelquefois neuf heures; on va maintenant jusqu'aux trois quarts et quelquefois jusqu'à dix heures. La Grande-Maîtresse est quelquefois dans l'admiration, presque toujours dans l'étonnement. Pour moi, je suis pénétré des bontés de l'Empereur et de la manière charmante avec laquelle Mme l'Archiduchesse me fait promettre chaque jour de ne pas manquer le soir.

Je ne puis assez remercier Votre Excellence de la bonté avec laquelle elle a accueilli le petit mot que je me suis permis sur l'abbaye de Montierramez, vacante par la mort de l'abbé Chauvelin. Elle n'est marquée que neuf mille livres dans l'almanach royal. Je croyais qu'elle en pouvait valoir douze; on me mande qu'on la croit de dix-huit. M. l'évêque d'Orléans la trouvera trop grande pour ma médiocre stature; il pourrait l'abréger par des pensions. En tout état de cause je compte sur ses bontés, et celles de Votre Excellence me sont trop précieuses pour me permettre la moindre importunité. Je ne vous reparle de l'abbaye, Monsieur, que pour vous réitérer mes remercîments et éviter l'erreur dans laquelle j'aurais pu vous induire sur sa valeur.

J'espère que Votre Excellence me mettra à portée de tirer tout le parti possible des trois jours de retraite, soit en me donnant de nouveaux avis, s'il y a lieu, soit en me marquant d'un mot les objets connus, sur lesquels je dois insister particulièrement. Je serais fort obligé à V. E., si elle en trouve l'occasion de témoigner que, S. M. l'Impératrice me permettant de voyager seul dans ma voiture, je désirerais conserver le même avantage depuis Strasbourg jusqu'à Versailles.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur,

de Votre Excellence

le très-humble et obéissant serviteur

L'ABBÉ DE VERMOND.

Vienne, 14 mars 1770.

V.

Monsieur,

Cette lettre sera remise à Votre Excellence par un homme sûr et à moi. M^me^ la Dauphine craint de retarder le départ de l'officier que vous devez dépêcher à l'Impératrice, elle veut que je vous envoie la lettre. Elle me l'a remise à sa toilette. Je ne sais si on trouvera bon que je me charge de ses lettres; dans ce moment je n'ai pas voulu augmenter ses craintes et ses embarras; j'ai accepté ses ordres sans hésiter.

M. l'évêque d'Orléans a parlé hier matin au roi d'une manière également forte et détaillée; le roi l'a écouté avec grande attention, a applaudi à plusieurs de ses réflexions, et sans rien promettre positivement, paraît disposé a suivre les conclusions de M. d'Orléans.

Aujourd'hui M. le Duc de Choiseul doit parler au roi sur le même objet.

Hier après dîner M^me^ la Dauphine m'envoya chercher; quoiqu'il n'y eût pas de chasse, elle craignait si fort l'arrivée de M. le Dauphin, qu'elle ne m'a pas donné un quart d'heure. Elle m'a montré encore plus d'embarras que de timidité pour ce que je lui proposais de dire au roi, à M. le Dauphin, et à M. de la Vauguyon.

Ce matin elle m'a paru plus courageuse. Elle me proposait d'abord d'attendre qu'elle eut vu Votre Excellence. Je lui ai fait voir l'inconvénient du délai; elle promet de parler demain au roi et à M. de la Vauguyon; elle m'a bien recommandé de vous dire qu'elle prenait courage et ferait bien. A travers toute son assurance je vois des moments de chagrin, et je ne répondrai du courage que quand j'en aurai des preuves.

Pendant que j'étais ce matin auprès de Mme la Dauphine, M. le Dauphin est entré. Je me suis un peu éloigné sans sortir. M. le Dauphin a dit: avez-vous dormi? . . . Oui! Et il est sorti.

Le roi en parlant à M. d'Orléans de Mme la Dauphine lui a dit qu'il lui trouvait de l'esprit et de la prudence. Je me suis servi de ce propos pour lui donner de courage.

Je ne dois pas cacher à Votre Excellence que Mme de Noailles est instruite des phrases que m'a faites M. de la Vauguyon. Elle en paraît outrée et déclare qu'elle demandera au roi sa retraite, si on souffre que M. de la Vauguyon se mêle de ce qui se passe chez Mme la Dauphine.

Mme de Noailles et M. l'évêque d'Orléans m'assurent que Mesdames ont bonne idée de moi et sont bien disposées en ma faveur. Je ne sais jusques où cette disposition peut m'être utile, mais je ne ferai pas un pas pour l'augmenter sans l'avis de Votre Excellence.

Mme la Dauphine serait bien aise de savoir quand elle vous verra. Voudriez vous bien me le faire savoir?

Vous croyez bien, Monsieur, que dans ce moment c'eût été pour moi une grande consolation d'aller vous voir ainsi que M. le Prince de Starhemberg, mais c'est le moment de crise; il me semble que je dois rester en présence.

Mettez-moi, je vous prie, Monsieur, aux pieds de votre unique et incomparable souveraine. Je ne suis pas en état de lui écrire; quelque précaution que je prisse, je ne pourrais lui cacher entièrement ma douleur. Assurez la, je vous prie, que le sentiment de ses bontés me donne un courage dont je ne me serais jamais cru capable; malgré tous les dégoûts je tiendrai ici tant qu'il sera possible et que je pourrai être utile.

Mme la Dauphine s'amuse avec son petit chien; j'en craignais les inconvénients. M. de Starhemberg croyait qu'il pourrait être utile; il l'est comme distraction d'un moment, puis on retombe en rêverie. J'en ai le coeur navré.

Mes hommages, je vous prie, à M. le Prince de Starhemberg.

J'ai l'honneur d'être avec respect

Monsieur

de Votre Excellence

le très-humble et obéissant serviteur

L'ABBÉ DE VERMOND.

lecteur de M^me^ la Dauphine.

Au grand commun*)
à Versailles, 23 mai (1770).

VI.

Lectures de Madame la Dauphine.

Novembre 1770.

Le désir et le besoin de causer sur mille objets que leur espèce ou leur nouveauté rendait intéressants pour Madame la Dauphine, l'ont empêchée pendant quelque temps de se prêter aux lectures. Dès qu'il m'a été possible d'ouvrir mon livre, j'ai repris les synonimes francais; c'ette étude m'a parue la plus instante. Outre l'inexactitude qui restait encore dans le langage de Madame la Dauphine, elle acquerait chaque jour des idées qu'on n'avait ni pu ni du lui donner à Vienne. Son embarras et ses méprises ont été rares et courtes. Je ne lisais, à la vérité, que deux ou trois pages par jour; je me prêtais à chaque article à son envie de parler, j'en profitais pour rectifier ses idées et l'accoutumer à l'expression convenable. On paraît fort content du langage de Madame la Dau-

*) Das Nebengebäude des königlichen Schlosses von Versailles, erbaut von 1682—1684 durch I. Hardouin Mansart, gegenwärtig ein Militärspital.

phine; même dans son intérieur, où elle parle avec plus de vivacité et moins d'attention, elle s'exprime aisément, agréablement et très noblement dans les occasions et sur les choses remarquables. Dans le courant il lui arrive quelquefois de faire des phrases qui ne sont pas bien françaises, mais elle y donne toujours une énergie et un agrément fort préférables à l'exactitude grammaticale. Je n'ai pas poussé ce petit cours de français aussi loin que j'aurais désiré; j'espère le reprendre cet hiver. Lorsque je me suis aperçu que l'ennui du français détruisait l'attention, j'ai lu à M^me^ la Dauphine plusieurs lettres du comte de Tessin au prince de Suède son élève. J'ai été bien content des réflexions que ces lettres lui ont fait faire, et de l'attention qu'elle a prêtée aux miennes. Les dernières lectures ont été de quelques brochures anciennes, connues sous le titre de bagatelles morales. On y voit les moeurs, les usages et les ridicules de bien des français peints d'un colorit aussi agréable qu'intéressant. M^me^ la Dauphine y a pris plaisir; elle se livrait quelquefois à en faire des applications, mais cet inconvénient naturel à son âge et un peu à son caractère, est resté entre elle et moi; je crois pouvoir répondre qu'il a contribué à lui en faire éviter dans sa manière d'être en public.

Je suis en possession de me présenter toutes les après-dînées chez M^me^ la Dauphine pour ses lectures; jusqu'ici elles ont été souvent abrégées par les courses multipliées qu'elle fait chez Mesdames ses tantes, et quelquefois supprimées par les promenades; j'espère beaucoup de l'hiver.

Il serait bien à désirer que M^me^ la Dauphine donnât à S. M. l'Impératrice la satisfaction de pouvoir juger par elle-même de son application et du progrès qu'elle fait par ses lectures, en lui en envoyant des extraits ou un résultat tous les mois. Cette princesse m'en a parlé elle-même, il y a environ cinq semaines, et j'ai vu avec grande joie dans cette occasion et quelques autres, combien les lettres de Sa Majesté font impression sur elle. Ce n'est plus cette petite crainte d'enfant que je lui ai vu plusieurs fois à Vienne; c'est un excellent mélange de soumission, de respect, de confiance

et de désir de satisfaire son auguste mère. M^me^ la Dauphine me disait: „Comment ferai-je? Maman me demande compte de mes lectures. . . . Vous ne direz sûrement que la vérité, Madame;“ et j'en pris occasion de lui représenter combien elle y avait manqué. Elle en convint, mais en raisonnant sur la manière de satisfaire Sa Majesté à l'avenir, elle me donna lieu d'y apercevoir plusieurs difficultés.

Il est bien certain qu'indépendamment de la satisfaction que M^me^ la Dauphine désirerait donner à l'Impératrice sur cet objet, elle y gagnerait beaucoup pour elle-même. Son âge et son caractère ont besoin d'un peu de gêne pour toute application suivie; l'engagement d'écrire sur ses lectures la rendrait plus exacte et plus attentive, mais comment écrira-t-elle? Je ne puis lui être d'aucun secours à cet égard; je ne suis presque jamais chez M^me^ la Dauphine lorsqu'elle écrit. Elle me fait quelquefois appeler lorsqu'elle finit ses lettres, mais elle observe de me garder fort peu de temps l'écritoire ouverte. Elle me dit quelquefois: „On ne manquerait pas de publier que vous me dictez mes lettres.“ Cette crainte n'est pas sans fondement; je ne pourrais pas hazarder d'écrire en présence et sous la dictée de M^me^ la Dauphine, ni même de lui dire ce que j'aurais écrit chez moi. M. le Dauphin me trouve quelquefois dans le cabinet de M^me^ la Dauphine; il entre toujours sans être annoncé. D'autres fois une femme de chambre, un garçon de chambre entrent pour une commission de Mesdames; Votre Excellence connait notre cour, quel conte ne ferait-on pas si on m'avait trouvé lisant des papiers?

M^me^ la Dauphine ne peut donc écrire sur ses lectures que lorsqu'elle est seule; elle en est fort capable et ma présence serait plus nécessaire pour la déterminer que pour l'aider; elle s'y déterminera bien sincèrement par le grand désir qu'elle a de satisfaire Sa Majesté l'Impératrice, mais cette détermination générale pourrait bien, quoique sincère, avoir peu d'effet. Un peu de légèreté et de paresse naturelle suffisent pour ne jamais trouver le temps d'un travail auquel rien de pressant n'existe. M^me^ la Dauphine

aura tort, mais c'est presque un tort de l'âge, tant il est ordinaire, et sa position y fournit un appui et même une sorte de justification: M^me^ la Dauphine ne croit aucun papier en sûreté chez elle. Elle craint les doubles clefs, elle craint qu'on ne prenne les siennes dans ses poches pendant la nuit. Cette crainte, fondée ou non, est réellement dans son âme. Elle voulait relire la dernière lettre de S. M. l'Impératrice et n'a cru pouvoir la conserver une nuit, qu'en la mettant dans son lit. C'est par cette raison qu'elle n'écrit jamais que le jour où ses lettres partent; pour lors elle se trouve pressée, et de là vient sa mauvaise écriture et sa mauvaise ortographe. Si M^me^ la Dauphine écrirait sur ses lectures, elle craindrait qu'on ne vît ses papiers. M. le Dauphin ne la confirmerait sûrement pas dans le bon usage d'écrire. Je crois bien que Mesdames ses tantes ne cherchent pas à l'en détourner, mais ne rougirait-elle pas à leurs yeux d'avoir l'air d'être encore en éducation? A quinze ans sa raison n'est pas encore assez forte contre certaines plaisanteries. Le roi n'a jamais donné ni avis ni réprimande à Mesdames, même dans leur enfance; elles avaient eu des relations assez infidèles de l'éducation des Archiduchesses. Pendant le premier mois que M^me^ la Dauphine a passé en France, Mesdames lui parlaient souvent de son éducation et de la leur; elles lui laissaient assez voir qu'elles regardaient l'éducation des Archiduchesses comme fort sévère. Ces propos sont finis et bien finis, mais ne reviendraient-ils pas et M^me^ la Dauphine ne les craindrait-elle pas, si on savait qu'elle envoie le résultat de ses lectures?

Je suis honteux de révéler ces minuties à Votre Excellence, mais elle sait que les petites difficultés arrêtent souvent les choses les plus raisonnables.

J'ai beaucoup réfléchi aux inconvénients de la manière de rendre compte des lectures et au grand avantage de l'engagement que M^me^ la Dauphine prendrait à cet égard; je ne voyais qu'un moyen à tenter. S. M. l'Impératrice pourrait demander à M^me^ la Dauphine de lui donner tous les mois quelques pages différentes et

séparées de ses lettres; M^me^ la Dauphine pourrait me les remettre aussitôt qu'elles seraient écrites et elles partiraient avec les lettres. Je crois qu'il serait bon que Sa Majesté ne parût pas demander un compte bien étendu; M^me^ la Dauphine le trouverait impossible par la crainte d'être surprise par M. le Dauphin; on est forcé d'avoir égard aux lieux et aux circonstances. Votre Excellence connaît le malheur de nos princes et princesses; l'éducation finie, ils ne connaissent plus ni occupations ni avis. On travaille souvent à les subjuguer, rarement à les éclairer et à les diriger. Cinq mois d'expérience et d'attention continuelle me persuadent que l'exemple ne gâtera M^me^ la Dauphine sur aucun article essentiel. Son véritable respect pour l'Impératrice et la bonne tournure que prend son caractère m'en garantissent. Elle n'a fait jusqu'ici aucune faute importante; Votre Excellence sait par elle-même comment elle écoute et revient sur ses petites méprises. J'admire tous les jours sa douceur et sa, j'ose dire, sa docilité. Elle me permet des vérités respectueuses en présence de sa dame d'honneur et des personnes de sa chambre, des vérités fermes et même plus fortes qu'à Vienne, lorsque je suis dans son cabinet. Je sens bien que je dois sa confiance au suffrage de S. M. l'Impératrice, mais n'est-il pas étonnant qu'elle se soutienne et que M^me^ la Dauphine ait le courage de conserver un moniteur importun au milieu des hommages et de l'adulation?

VII.

(Janvier 1771.)

Je ne suis pas sûr d'avoir demain le bonheur de causer avec Votre Excellence, ses affaires pouvant l'arrêter; peut-être le serai-je moi-même par M^me^ la Dauphine.

Je suis arrivé chez M^me^ de Noailles au moment où elle se levait. Je lui ai fait donner par une de ses femmes la lettre de

Votre Excellence et le paquet de lettres dont j'étais porteur. La dame d'honneur m'a fait entrer un moment après, m'a dit que j'aurais pu remettre tout de suite les lettres à M^me^ la Dauphine, et six minutes après m'a prié de montrer à M^me^ la Dauphine la lettre de Votre Excellence, afin quelle voie que M. de Mercy sait bien que tout doit passer par moi. J'ai cru que dans cette occasion la complaisance était utile et sans inconvénient. J'ai mis toutes les lettres et celle de Votre Excellence dans une enveloppe, j'ai été gratter à la porte de la chambre du lit, la première femme de chambre l'a entr'ouvert pour me dire que M^me^ la Dauphine se levait; je lui ai remis le paquet qu'elle a porté aussitôt; elle a été témoin de l'exclamation de M^me^ la Dauphine sur le peu de temps qu'elle avait pour écrire, et rendra chaudement compte à M^me^ de Noailles sa protectrice de l'exactitude que j'ai eue à faire voir la lettre de Votre Excellence.

M^me^ la Dauphine après avoir lu ses lettres m'a dit: „l'Impératrice parle encore des lectures *); comment ferai-je?" . . . „Madame, je ne sais plus que dire. Je suis au bout de mon latin." On a été longtemps chez les tantes à cause du roi, puis grande frisure pour le bal, point d'écriture.

J'ai été mandé avant deux heures; on m'a parlé avec toute bonté et confiance, on m'a lu la plus grande partie de la lettre de l'Impératrice, on a été émue de l'article lecture. „Voyez, M. l'abbé, si on savait cela, cela me ferait un bel honneur." En effet la tombe est plus forte qu'elle ne me l'avait paru hier. L'Impératrice après avoir dit: „Les bonnes lectures qui vous sont plus nécessaires qu'à une autre," ajoute: „parce que vous n'avez ni la danse, ni la musique, ni le dessin" . . . . „Elle me ferait passer pour un animal."

Ma charmante princesse était piquée et non pas aigre; elle m'a fort bien écouté sur la sincérité et la liberté que peut prendre une mère comme la sienne. Puis elle m'a dit: „Je répondrai

*) Brief vom 6. Januar 1771. Nro. VII. S. 22.

qu'il ne me sera guère possible de faire des lectures réglées pendant le carnaval, mais au carême. N'est-ce pas bon?"...Oui Madame, pourvu que cela soit sincère."

Je suis enchanté de l'article lecture et de l'effet quil a fait. Je suis persuadé que si l'Impératrice en reparle encore, elle n'obtiendra pas tout ce qu'elle désire, mais une partie, et diminution de désoeuvrement.

On m'a lu bien franchement l'article des tantes et ce qui le procède; on s'est un peu écrié: „Il y a toujours des gens qui inquiètent l'Impératrice;" on a soupçonné Mme de Starhemberg; je me suis borné à dire: „Rien de ce qui se fait et se dit à Versailles n'est secret que pour un moment."

L'Impératrice fait compliment sur les bals, demande quels sont les danses et les noms des danseurs et danseuses. On imagine que c'est pour en prendre information et que cette idée a été inspirée par Mme de Starhemberg „qui veut se mêler de tout." Cependant on m'a dicté la liste; j'en joins pour V. E. une copie conforme à celle qui sera envoyée à l'Impératrice.

Je croyais avoir entendu hier un article où V. E. et moi sommes nommés; on ne me l'a pas lu, petite politique d'âge et de caractère, peut-être aussi suite de suggestions sur la crainte d'être gouvernée.

A peine ai-je eu le temps de griffonner la liste de danse; Mme la Dauphine était convenue de voir à trois heures Mme la Princesse Christine; elle n'a pu écrire; demain course de traîneaux, le mercredi sera bien nécessaire. Je réponds cependant à V. E. qu'Elle aura les lettres mercredi après dîner. Mme la Dauphine prétend qu'elle écrira ce soir ou demain de bon matin. Je lui ai donné par écrit de petits projets de lettre pour Mesdes Brandis, Trauttmansdorff, Mme la Princesse Charlotte; je ne suis cependant pas sûr qu'elle lui écrive. Son premier mot a été qu'elle lui écrirait dans quelques jours par la poste; je lui ai aussi donné des notes pour expédier plus promptement sa lettre à l'Impératrice.

J'ai sondé les dispositions de M^me^ la Dauphine sur l'état actuel des magistrats. J'espère que cette foi-ci elle ne s'échappera pas. Si cela arrive, ce ne sera pas faute de vigilance de ma part; mes yeux sont toujours ouverts, alternativement par l'inquiétude et l'enchantement qu'elle m'inspire. V. E. en est la dupe dans ce moment même par la longueur de mes détails; je l'importunerai moins de vive voix, si j'ai le bonheur de la voir.

Lundi soir.

VIII.

Mardi sept heures du matin (3 septembre 1771.)

M^me^ la Dauphine est bien éloignée de mander à l'Impératrice que Votre Excellence lui a montré la lettre de sa mère. Sa réponse est plus d'à moitié écrite ou plutôt griffonnée par sauts et par bonds. Je dois aller chez elle à neuf heures et j'espère que le piqueur partira à onze. M^me^ la Dauphine a supposé tout simplement que je devais savoir tout ce qui s'était dit entre elle et Votre Excellence. Dès qu'elle a eu écrit deux lignes, elle m'a demandé: „qu'est-ce que j'écrirai sur tout ce que m'a dit M. „de Mercy"...„Avant tout il faut savoir, si M^me^ la Dauphine est décidée à suivre ce qu'il lui a dit." Aussitôt elle s'est mise à écrire à peu près en ces termes: Sur tout ce que m'a dit le comte de Mercy de votre part, je crois qu'il est content de mes réponses, et Votre Majesté doit être bien persuadée que je ferai toujours mon bonheur de lui obéir et de lui plaire.*) Voilà exactement toute sa réponse sur toute cette affaire et depuis vendredi M^me^ la Dauphine n'a pas dit un mot de M^me^ Dubarry; elle

*) Brief vom 2. September 1771, Nr. XV. S. 43.

m'a seulement fait remarquer qu'elle avait beaucoup parlé à M. le chancelier et à M. de la Vauguyon.

Sur les Broglie elle mande qu'elle tâchera de les bien traiter à l'avenir, quoiqu'ils lui aient manqué personnellement.

Elle répond fort bien sur les Allemands, fort bien sur l'archiduc Ferdinand et M. le Dauphin.

En sortant hier de l'appartement de M^me^ la Dauphine, j'ai rencontré M. de Boisgelin qui ma prié de dire à M^me^ la Dauphine qu'il y avait ici un premier gentilhomme de la chambre de l'infant, qui demandait à avoir une conversation particulière avec elle. J'ai répondu qu'il fallait s'adresser à M^me^ de Noailles; je présume que cette conversation sera fort bien.

Je compte partir pour Tiron*) vendredi ou samedi, revenir ici le mardi ou mercredi et aller à Paris le dimanche 15. Je retarderai mon voyage ou j'irai à Paris avant, si Votre Excellence me fait simplement écrire qu'Elle sera à Paris tel jour à telle heure. Au nom de Dieu qu'Elle ne craigne pas de me gêner; je ne le suis que quand je n'ai pas le bonheur de la voir.

IX.

(11 septembre 1771.)

En arrivant lundi à Versailles, j'ai monté chez M^me^ la Dauphine que j'ai trouvée fort agitée. Elle avait dit au roi: „Papa, j'espère que vous me donnerez quelqu'une de mes dames".... „Non sûrement, et je compte que vous recevrez mon choix avec respect." Depuis ce moment crainte de M^me^ de Valentinois, M^me^ de Montmorency, M^me^ de Laval. En-

---

**) Ehemalige Abtei der Congregation von St. Maur, im Departement Eure-Loire.

fin hier au soir le roi a mandé à Mme la Dauphine qu'il avait choisi Mme de Cossé, fille de M. de Nivernais; il charge Mme la Dauphine de le lui apprendre, et ajoute qu'il n'en dit rien à personne. Mme la Dauphine a eu tant de peur qu'elle se trouve fort contente. La Comtesse de Noailles doute que Mme de Cossé accepte, parcequ'elle nourrit actuellement son enfant, parcequ'elle n'aime point la cour et s'en est tenue fort éloignée depuis deux ans. Pour moi je crois que M. de Cossé qui passe pour être fort bien avec Mme du Barry a demandé la place ou au moins a répondu du consentement de sa femme. D'après ce doute Mme la Dauphine ne publiera la nomination de sa dame d'atour que lorsqu'elle aura reçu sa réponse.

Le roi marque à Mme la Dauphine qu'il connaît peu Mme de Cossé, mais qu'il en a entendu dire beaucoup de bien. Puis il se jette sur l'éloge de M. de Nivernais son père, ce qui a fort étonné Mme la Dauphine qui se rappelle son opinion au lit de justice. J'ai profité de cet incident pour la porter à un jugement et un ton moins vif sur ceux qui ont été mêlés dans les derniers troubles. „Je souhaiterais fort la déshabituer de dire en cent occasions: „il a été contre le roi."

Mme la Dauphine a fait visite à la comtesse de Noailles au sujet de la mort de Mme de Villars et l'a d'ailleurs fort caressée. La comtesse est venue hier au soir en cachette dans les cabinets de Mme la Dauphine; je me suis trouvé avec elle, j'imagine qu'elle me croit quelque part dans la visite de Mme la Dauphine. Elle a voulu m'en récompenser et a dit à Mme la Dauphine en ma présence: „Madame, il faut conserver cet abbé, on a dit bien du bien „de lui au roi il y a quelques jours; c'est l'archevêque de Rheims."

Mme la Dauphine a été fort touchée de l'attention de Mme de Brancas, dame d'honneur de Mme de Provence. Cette dame a écrit hier matin à la comtesse de Noailles que Mme de Valentinois avait donné ordre chez elle de lui envoyer un courrier partout où elle serait, lorsque Mme de Villars serait morte; qu'elle priait Mme

de Noailles de le dire à M^me^ la Dauphine en cas que cet avis pût lui être utile.

Je m'aperçois que mon griffonnage est fort mal arrangé. Votre Excellence ne doute ni de mon respect ni de mon attachement; lorsque j'ai l'honneur de lui écrire, je ne pense qu'aux choses et j'oublie toutes les formes. J'ai grand besoin de son indulgence, lorsque je suis aussi pressé.

Versailles, mercredi matin.

X.

(24 janvier 1772.)

Je n'ai pas encore vu M^me^ la Dauphine ce matin et je ne veux pas retarder le courrier de Votre Excellence. M^me^ la Dauphine était au moment de donner audience au nouveau cardinal.*) Lorsque M. d'Aiguillon est venu chez elle, il a demandé à M^me^ de Noailles, si M^me^ la Dauphine avait reçu des nouvelles de Vienne depuis peu. Elle a répondu, depuis trois jours; tout de suite il est allé dire à M^me^ la Dauphine, que l'Impératrice allait mieux, et a parlé de seconde saignée. M^me^ la Dauphine a bien montré qu'elle ne savait rien; M. d'Aiguillon a voulu raccommoder et s'est empêtré, ce qui a augmenté l'inquiétude de M^me^ la Dauphine. Dans le moment il a fallu recevoir le cardinal. M^me^ la Dauphine a pris beaucoup sur elle et s'en est fort bien tirée, mais lorsqu'il a prononcé le nom de l'Impératrice, on a vu un changement considérable dans sa figure. Après la cérémonie, elle a répandu un torrent de larmes.**)

---

*) De la Roche-Aymon.

**) Die Dauphine schrieb an den Grafen Mercy das nachfolgende eigenhändige Billet:

M. d'Aiguillon vient de m'apprendre que l'Impératrice a été saignée deux fois. Je vous prie de m'en dire tout de suite des nouvelles.

ANTOINETTE.

Das Billet liegt dem im kais. Staatsarchive befindlichen Schreiben Mercy's an die Kaiserin vom 29. Jänner 1772 bei.

M. le Dauphin lui a montré de l'attention et de la tendresse; la comtesse de Noailles elle-même a été chez M. d'Aiguillon, a voulu voir la lettre et a rapporté copie de ce qui regarde l'Impératrice. Cet extrait a paru à M^me^ la Dauphine bien meilleur que les propos du ministre. Tout le monde crie à l'imprudence de ne s'être pas assuré que M^me^ la Dauphine sût sa maladie. J'ai bien de la peine à persuader ce que je crois très-vrai, qu'il n'a été occupé que du plaisir de donner une consolation en apprenant qu'il va mieux. La lettre de Votre Excellence n'a presque laissé aucune inquiétude à M^me^ la Dauphine; hier au soir il ne lui restait qu'un peu d'oppression et mal aux yeux.

Je crois que Votre Excellence n'aura que de bonnes nouvelles à donner; si elles étaient mauvaises ou équivoques, il serait fort utile qu'elle vînt elle-même.

Le bal s'est bien passé; M. et M^me^ de Provence y sont venus à quatre heures.

Si Votre Excellence pensait à passer chez moi samedi, je dois lui répéter que je ne suis jamais sûr de pouvoir arriver avant huit heures trois quarts du soir. J'ai bien des choses précieuses à dire à Votre Excellence sur l'âme et l'esprit de M^me^ la Dauphine.

Votre Excellence connait le respect et le dévouement de son serviteur.

Vendredi matin.

Je rouvre ma lettre pendant que M^me^ la Dauphine se lève. Je viens de la voir prendre deux tasses de chocolat; elle a bien dormi, se porte à merveille, est très-sensible à vos attentions et occupée de l'inquiétude qu'a pu vous donner le billet qu'elle a écrit à Votre Excellence dans le premier mouvement de sa douleur.

XI.

vendredi matin. (Mai 1772.)

J'espère que les lettres seront envoyées ce matin à Votre Excellence, et il ne tiendra pas à moi qu'elles ne le soient de bonne heure. Il n'y a encore que celle de l'Impératrice, mais elle est finie et cachetée, reste l'Empereur et M^me^ l'Archiduchesse Marie Anne qu'on expédiera brièvement. J'ai annoncé le départ de M. l'Abbé Nicoli; M^me^ la Dauphine m'avait promis une lettre qu'il aurait porté au Grand-Duc, ce ne sera sûrement pas pour aujourd'hui. On me la laisse encore espérer pour demain, mais je n'y compte pas et quand M. l'abbé Nicoli différerait son départ, je ne lui en répondrais pas.

Les deux lettres de l'Impératrice étaient toutes en tendresse et en satisfaction tant de la dernière lettre que de l'accueil fait au prince et à la princesse Lobkowitz. J'ai eu le délicieux spectacle de l'attendrissement de M^me^ la Dauphine pour son auguste mère. Elle m'a relu plusieurs fois cette tendre épitre et l'a paraphrasée de réflexions et de sentiments qui ne s'effaceront pas. Les deux derniers courriers avaient déjà apporté de bonnes lettres; j'en avais examiné l'effet avec attention, j'ai rapproché mes idées des lettres anciennes où la morale avait été présentée un peu sèchement. Votre Excellence m'a accoutumé à penser tout haut avec elle; toutes les lettres de l'Impératrice ont été reçues avec respect et au moins autant de crainte.

Le mauvais ton des alentours, l'habitude de ne recevoir ni correction ni même avis du roi et de M. le Dauphin, les seules autorités légales et convenables pour M^me^ la Dauphine, enfin l'éloignement de 300 lieues, voilà à mon avis les causes du peu d'effet des lettres de réprimande. Jamais mère n'eût tant de droit de parler avec autorité que l'Impératrice; je l'ai représenté

plusieurs fois dans les moments où les lettres chagrinaient. On convenait du principe, mais on s'est toujours figuré qu'on était peu aimée et qu'on serait traitée comme un enfant jusqu'à trente ans. Les dernières lettres commencent à détruire ces préjugés; l'Impératrice peut sentir par les réponses une partie du bon effet qu'elles produisent. Je suis persuadée que si elle veut compatir à la faiblesse de l'âge et des circonstances, accoutumer sa fille à la regarder comme son amie, elle en aura toute satisfaction et la conduira par lettres sur bien des choses. Malgré le découragement où me jette parfois le peu de succès que j'ai en sacrifiant depuis deux ans toutes mes pensées et actions à M^me^ la Dauphine, je vois bien de la ressource dans son esprit et son caractère.

M^me^ la Dauphine répond à l'Impératrice qu'elle espère que Votre Excellence sera toujours contente d'elle. Je n'ai pu la déterminer à répondre à la question qui lui est faite sur ses lectures avec moi; le silence est toujours sa ressource lorsqu'elle est embarrassée; elle en est quitte à trop bon marché. Il serait à désirer que sur les objets qu'elle laisse sans réponse, l'Impératrice réitérât quelquefois la question. Si ces instances se faisaient avec le ton de l'amitié et sans une réprimande sèche, elles produiraient bon effet. Que ne puis-je encore une fois dans ma vie me trouver aux pieds de votre auguste Souveraine; elle m'écoutait les samedis avec tant de bonté!

M^me^ la Dauphine a été vraiment fâchée de ne pas voir M^me^ de Bergh et m'a fait vingt questions sur l'interruption de son voyage.

Votre Excellence excusera la longueur de ma causerie; rien de plus babillard qu'un homme qui n'a qu'une affaire, tant ici comme à l'ordinaire. Dimanche ou lundi j'aurai le plaisir d'assurer Votre Excellence de mon respect et de mon dévouement.

XII.

Monsieur,

Il y a cinq ans que Votre Excellence a décidé ma mission à Vienne; j'implore aujourd'hui vos bontés pour ma retraite, ou au moins pour me dispenser d'une résidence habituelle à la suite de la cour.

La place de lecteur a été créée pour moi; M. de Monterif, le seul qui en eut porté le titre, n'était pas breveté, ne résidait pas à Versailles, et n'avait auprès de la reine d'autres fonctions que celle de lui faire sa cour. Aux termes du brevet expédié avant mon retour de Vienne, le roi m'a retenu pour, en qualité de lecteur, continuer les fonctions dont j'étais chargé à Vienne, suivre et perfectionner les connaissances que M^me^ la future Dauphine témoigne tant de désir de cultiver. Cette fonction ne pouvait être que passagère, et il est évident que le terme en est passé. Ma santé souffre de la vie solitaire et sédentaire que j'ai été obligé de mener, et ne me permet plus la même assiduité. Voilà, M. l'ambassadeur, à quoi je bornerais les motifs de ma supplique, si j'étais obligé de prendre toute autre voie que celle de Votre Excellence. La part que vous avez eue à ma mission, les bontés dont vous n'avez cessé de me combler depuis ce moment, m'obligent à un compte particulier de ma situation et des motifs de ma retraite.

Votre Excellence se rappellera peut-être les tracasseries, les calomnies, les dégoûts dont j'ai été assailli à mon retour en France. Je les ai dévorés avec courage et patience; j'étais soutenu pour lors par deux espérances, celle d'être utile à M^me^ la Dauphine, et celle de détruire la prévention par une conduite irréprochable. Je n'ai pas cherché à capter la bienveillance des personnes de la cour; je

n'ignorais pas que c'était le chemin le plus court et le plus sûr; mais je ne me sentais pas assez d'adresse pour concilier cette marche avec mes devoirs envers Mme la Dauphine. Je n'ai désiré que l'approbation de la famille royale, surtout celle de M. le Dauphin; j'ai le chagrin de n'avoir pu l'obtenir: c'est le premier et le principal motif de ma retraite. Il me serait fort aisé de démontrer l'injustice de la prévention qu'on a inspirée contre moi. Trois ans d'une conduite irréprochable n'ont pu la détruire; je dois respecter et pleurer mon malheur dans le silence. Je ne l'ai rompu qu'une seule fois, il y a deux ans, pendant le voyage de Compiègne. Je n'oublierai de ma vie les mouvements de bonté et de sensibilité que m'a montrés Mme la Dauphine; l'émotion que je n'ai pu lui cacher pour lors m'avertit de ne plus m'y exposer. Dès le lendemain Mme la Dauphine me dit que M. le Dauphin ne trouvait pas mauvais que je restasse auprès d'elle; elle ne me parla pas des autres motifs de retraite que j'avais pris la liberté de lui exposer. Il m'en avait beaucoup coûté pour m'y déterminer, beaucoup pour la demander. La tolérance de M. le Dauphin me faisait espérer une approbation positive de sa part, je suis resté. Depuis cette époque Mme la Dauphine ne m'a pas dit un mot des dispositions de M. le Dauphin à mon égard. Je ne suis pas assez vain pour croire que M. le Dauphin doive penser à moi, et s'il n'avait pas montré une prévention décidée contre moi, je n'aurais jamais osé demander son approbation.

Mme la Dauphine ne doit rien oublier pour conserver l'affection et gagner toute la confiance de M. le Dauphin. Peut-elle conserver auprès d'elle et dans un service particulier, un homme dont il a mauvaise idée? Voilà, Monsieur, le raisonnement du public; il est très-juste, et je deviendrais coupable envers Mme la Dauphine elle-même, si j'y donnais plus longtemps occasion.

Je suis devenu inutile à Mme la Dauphine. Mes fonctions se bornent à quelques lectures; il est plus naturel qu'elles soient faites par une femme de chambre comme chez la reine, ou par une lectrice comme chez Mesdames. Votre Excellence pensera

peut-être que je puis être utile à titre de confiance. Les caractères francs et ouverts, comme celui de Mme la Dauphine, ne sont guère susceptibles d'une confiance particulière, et en ont rarement besoin. Il est bien vrai que Mme la Dauphine m'a toujours parlé de ce qui l'intéressait le plus, comme à un serviteur fidèle et uniquement dévoué à sa personne, mais je dois convenir qu'elle a bien peu d'attention pour ce que j'ai l'honneur de lui représenter; quelquefois elle ne m'écoute pas, souvent ne me répond pas et rarement a égard à ce que j'ai l'honneur de lui dire. J'avouerai encore à Votre Excellence que, si j'étais resté auprès de Mme la Dauphine, j'aurais eu peine à soutenir le peu d'égards qu'elle a eu constamment pour les affaires dont j'ai cru pouvoir lui parler.

Il est peut-être sans exemple qu'un homme dans un service aussi assidu auprès d'une grande Princesse se soit permis aussi peu de sollicitations. Je n'ai positivement entamé aucune recommandation auprès de Mme la Dauphine. Il est arrivé que Mme la comtesse de Noailles ou d'autres personnes, après avoir parlé d'une affaire à Mme la Dauphine, m'ont prié de l'en faire ressouvenir et de savoir si elle avait parlé ou envoyé les mémoires. J'ai souvent mécontenté en refusant la plus grande partie de ces commissions, et n'en ai accepté qu'un petit nombre dont les objets me paraissaient très-convenables. Je n'y ai presque jamais réussi, j'ai même vu quelquefois qu'à l'instance de son trésorier, d'une femme de chambre ou d'autres serviteurs, Mme la Dauphine faisait des choses sur lesquelles elle n'avait pas jugé à propos de me répondre.

Je ne parlerai pas à Votre Excellence de mille petites peines que j'ai souffertes presque journellement. Ce ne sont que des piqûres d'épingles, mais leur nombre creuse des plaies et rend la vie amère. Quoique tout ceci, Monsieur, puisse avoir l'air de plaintes, je suis bien éloigné d'en faire; je ne me permets ce détail que pour vous faire connaître l'inutilité et l'impossibilité, où je suis, de continuer le même genre de vie. Dans les moments où les

dégoûts et les peines de ma situation étaient les plus sensibles, je ne me suis jamais dissimulé qu'elles étaient presque toutes une suite du rang, des circonstances et des fâcheux auspices, sous lesquels je suis venu à Versailles. Les princes et princesses, surtout dans cette cour, forment, sans s'en apercevoir, leurs opinions d'après le grand nombre de suffrages qui frappent leurs oreilles; ceux et celles qui les environnent, sont convenus facilement de se louer mutuellement. Mon goût, mon caractère et mes devoirs m'éloignent également de ce petit commerce. J'ai dû être attaqué mille fois dans l'esprit de M^me^ la Dauphine et jamais défendu. Elle est trop jeune pour croire qu'un homme que personne ne vante, puisse valoir quelque chose, et quand elle le croirait, il faudrait encore bien du courage pour le montrer en écoutant ses conseils et lui donnant sa confiance. Quant aux recommandations, les miennes n'ont jamais porté que sur des objets que M^me^ la Dauphine avait déjà promis, et en tout j'ai été plus souvent occupé à éloigner les recommandations surprises et déplacées, qu'à appuyer celles qui me paraissaient convenables. Dans les deux cas, je ne me suis permis que des raisons et jamais d'instances. M^me^ la Dauphine ne m'a point connu d'intérêt personnel; peut-être ne s'est-elle pas doutée de la peine qu'elle me faisait en prenant des partis contraires, et dans le vrai je n'en ai eu, que lorsque j'ai vu le crédit de M^me^ la Dauphine compromis ou mal-placé; mais on a remarqué le peu d'égards, on en a conclu le défaut de confiance, et on a dit que M^me^ la Dauphine ne me souffrait auprès d'elle, que par pure bonté et par respect pour le suffrage dont m'a honoré son auguste mère. J'avoue que, soit raison, soit amour propre, je n'ai jamais eu cette crainte, mais je suis affligé et humilié que les apparences confirment la malignité des propos.

Si M^me^ la Dauphine n'est pas mécontente de mes services, je lui demanderais plusieurs grâces. La première et la plus importante pour moi sera la permission de continuer à lui faire ma cour dans ses cabinets. L'honneur que j'ai eu, d'être le premier Français attaché à son service, ferait la honte et le malheur de ma

vie, s'il ne m'était plus permis de paraître devant elle. J'espère aussi qu'elle voudra bien me donner son portrait. Peu de jours avant mon départ de Vienne, l'Impératrice me dit qu'elle ne me donnait pas le portrait de son auguste fille, parce qu'il n'y en avait pas de ressemblant. M^me^ la Dauphine m'a confirmé cette promesse la première année de son mariage.

Enfin je supplierai M^me^ la Dauphine de me faire accorder une retraite proportionnée à son rang et à la nature des fonctions, que j'ai eu le bonheur de remplir auprès d'elle. Je puis prouver authentiquement que le roi m'avait fait assurer avant mon retour en France et pour récompense de mon séjour à Vienne, une abbaye de deux mille livres; la mienne ne le vaut pas à cause des pensions dont elle est chargée; M. l'abbé Quesnel, précepteur de M. le Duc de Penthièvre, est mort l'année dernière avec trente mille livres de rente en bénéfices. On a donné à M. l'abbé Allaire, précepteur de M. le Duc de Chartres, deux abbayes dont une vaut au moins la mienne; M. l'Abbé de Luzières, précepteur de M. le Duc de Bourbon, a obtenu six mois avant moi une abbaye qui vaut au moins un tiers plus que la mienne; Messieurs les sous-précepteurs des enfants de France ont été encore mieux traités dans tous les temps. J'ai eu l'avantage d'être instituteur de M^me^ la Dauphine avant son mariage; à ce titre je ne recevais les ordres que de l'Impératrice; en qualité de lecteur je ne dépend que du roi et de M^me^ la Dauphine, sous ce point de vue ma place ne peut être inférieure à celle de Messieurs les sous-précepteurs qui sont sous l'inspection du gouverneur et du précepteur. Je pourrais ajouter que lorsqu'on m'a envoyé à Vienne, j'étais dans une classe de mon état supérieure à celle dont on a tiré les précepteurs des princes du sang, et même quelquefois les sous-précepteurs des enfants de France.

M^me^ la Dauphine a beaucoup changé à son avantage depuis deux ans, elle changera encore sur des articles importants; elle a l'esprit naturellement juste, il serait à désirer qu'elle en fût plus persuadée. Sans la flatter, on peut lui garantir qu'elle gagnerait souvent à suivre son propre jugement; la méfiance de soi-même,

vertu si rare à son âge, est portée chez elle à l'excés ; combien de fois j'en ai gémi !

M^me^ la Dauphine aura quelque jour le goût de la lecture et de l'application ; je l'espère avec la plus ferme confiance. Elle pourra aussi se trouver dans des circonstances à désirer un serviteur fidèle et uniquement dévoué à sa personne. Si pour lors le temps et l'absence avaient éteint chez M. le Dauphin une prévention aussi affligeante que peu méritée, si M^me^ la Dauphine se rappelait le plus ancien et le plus dévoué de ses serviteurs, elle me rendrait le plus heureux des hommes. Personne ne peut connaître et apprécier comme moi, l'honnêteté de son âme, le charme et la vérité unique de son caractère.

Votre Excellence peut se rappeler que je lui ai annoncé, il y a longtemps, l'époque de ma retraite ; le moment est arrivé. M^me^ la Dauphine a gagné tous les coeurs, elle est en possession de tous ses droits. C'est bien le cas du nunc dimittis. Après plus de trois ans je suis encore un objet au moins désagréable à M. le Dauphin, je suis devenu inutile à M^me^ la Dauphine, à la veille d'être incommode et importun, peut-être l'ai-je déjà été.

J'avais, il y a cinq ans, un petit nombre d'amis, ils m'étaient précieux, ils m'ont peut-être oublié, on n'en retrouve guère, mais si j'avais attendu plus tard, après avoir fatigué, ennuyé M^me^ la Dauphine, j'aurais été forcé de quitter Versailles pour végéter bien tristement. Les infirmités, suite inévitable de la vie que je mène, m'auraient affaissé avant l'âge de la vieillesse, et je me serais trouvé étranger et isolé dans ma propre patrie.

Lorsque S. M. l'Impératrice sera informée de ma retraite, je supplie instamment Votre Excellence de me mettre à ses pieds et de lui présenter l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance. Quelque soit ma destinée, j'aurai toujours présentes les bontés singulières dont cette incomparable Souveraine m'a comblé et à Vienne et depuis mon retour. Le traitement que j'ai éprouvé ici, m'a mené quelquefois à une fâcheuse comparaison, mais je n'ai jamais eu l'indiscretion de la montrer, même à M^me^ la Dauphine.

Ce serait une grande consolation pour moi, si je pouvais espérer que Votre Excellence fît connaître à l'Impératrice la pureté du zèle avec lequel j'ai servi son auguste fille. Elle peut bien lui assurer que, malgré les révolutions et les intrigues de cette cour, je ne me suis jamais écarté des principes et de la conduite que j'ai tenue sous ses yeux pendant dix huit mois.

Je ne présume pas que Votre Excellence attribue ma résolution à un mouvement subit ou à quelque peine du moment. Je n'ai éprouvé, depuis que je suis ici, que les inconvénients ordinaires et inséparables de ma situation; il est même arrivé dans plusieurs circonstances que, soit volonté, soit occasion, M^me^ la Dauphine a eu plus d'égards et d'attention que de coutume à mes respectueuses représentations. Je médite ma retraite depuis longtemps, j'y étais entièrement décidé avant de venir à Compiègne, je souffre dans ce moment une sorte d'agonie bien douloureuse. Par pitié, Monsieur, adoucissez-la en me conservant l'estime et les bontés de M^me^ la Dauphine, abrégez-la en me procurant promptement un changement que je crois aussi convenable pour M^me^ la Dauphine que nécessaire pour moi. M^me^ la Dauphine approuvera sûrement que je me sois adressé à Votre Excellence. Lorsqu'en 1771, je lui ai demandé la permission de me retirer, elle a eu la bonté de me dire deux jours de suite: „Ne prenez pas de résolution avant que j'aie parlé à M. de Mercy." Je serai parti lorsque Votre Excellence recevra cette lettre, et je ne reparaîtrai devant M^me^ la Dauphine, que lorsque vous m'aurez fait connaître ses intentions.

Je suis avec respect

Monsieur

de Votre Excellence

le très humble et obéissant serviteur

L'ABBÉ DE VERMOND.

Compiègne, 14 août, 1773.

XIII.

(Septembre 1776).

En lisant la lettre de l'Impératrice*), la reine d'un ton assez léger m'a dit: „Voilà que mes bracelets sont arrivés à Vienne, je gage que cet article vient de ma soeur Marie.“.... „Pourquoi?“ ai-je dit. „C'est la jalousie; c'est dans son goût.“ J'ai demandé si l'Impératrice avait le ton faché? ... „Comme ça; assez. Vous verrez“ . . . et on m'a remis la lettre. Je viens de la relire cette lettre; elle me paraît fort bien et surtout l'article des bracelets y est bien et sans longueur. Si l'Impératrice attaque le gros de l'arbre, l'article dépense, il faudra que le ton soit plus énergique, mais pour faire plus d'impression sur le caractère de la reine, l'énergie et l'efficacité doit être encore plus dans la sécheresse que dans la force du style, et pour qu'il paraisse sec et fasse effet, l'Impératrice doit faire la lettre fort courte, au delà de ce que renfermera l'article dépense. Il y a encore une nuance que je ne puis apprécier dans ce moment. C'est le ton de la réponse que va faire la reine; il doit entrer en ligne de compte pour la prochaine lettre de l'Impératrice.

La reine a reçu des lettres de représentation de M^me^ de Montmorin et de M^me^ d'Adhémar sur la désignation du baron de Talleyrand pour Naples.

M. Dennery est fait lieutenant-général et dévance quatre vingt maréchaux de camp ses anciens. La reine qui l'a protégé pour le ministère de la marine, n'a pas influé sur cette promotion dont elle est très-fâchée pour ceux qui se trouvent en rang avant M. Dennery, notamment pour M. de Coigny.

---

*) Vom 2. September 1776. Nr. LXXXIII S. 186.

Je suis fort content de ma position personnelle; j'espère que ma retraite se fera sans bruit et imperceptiblement, comme je l'ai désiré; je n'ai de regret que d'avoir offert le voyage de Fontainebleau; je suis content de la perspective qui n'est plus que dans l'éloignement de 4 ou 5 mois, mais cette glissade est la contenance d'un homme qui coule à ses embarras.

Je ne suis monté hier chez la reine que l'après-midi. S. M. était à la promenade; ce matin elle m'a reçu de fort bonne grâce et sans reproche de l'absence, je n'y ai été que trois minutes. Cet après-midi j'ai presenté les lettres; on m'a retenu un demi-quart d'heure et on m'a congédié jusqu à demain. Il est clair que la reine trouve mes raisons sans réplique et bonnes pour moi, et quant à elle-même, elle ne croit pas devoir changer; elle juge très-bien, et ne serait pas de bonne foi ou n'aurait pas examiné, si elle prommettait les changements essentiels. En me retirant sans bruit ni fracas, j'emporterai l'espérance d'être utile à la reine dans quelques années, et c'est le mieux possible pour S. M. et pour moi.

Je n'espère pas retrouver Votre Excellence à Paris; le beau temps et la proximité du départ pour Fontainebleau doivent l'engager à ne pas perdre un moment de Chenevières; je lui réitère mon respect et mon dévouement.

Jeudi.

Il paraît qu'il n'y aura pas de Choisy ce mois-ci.

XIV.

(le 1 juin 1777.)

Je vous renvoie, monsieur l'ambassadeur, aussi promptement que vous pouvez le désirer; ce n'est pas sans peine, quoiqu'avec la meilleure volonté de la part de la reine. Je me suis promené depuis huit heures et demie sous les fenêtres de Sa Majesté

pour épier le moment où on ouvrirait les jalousies; la reine n'a sonné qu'après dix heures, le roi est venu, enfin la lettre a été écrite et très-bien, toute du mouvement de la reine, à quelques expressions près. La reine est très contente de la lettre de son auguste mère, elle en a sujet. La journée d'hier s'est passée fort tristement à Trianon avec M^me^ de Lamballe et sa dame, M^me^ Jules Polignac et M^me^ la comtesse de Grammont. On est revenu pour le salut, après lequel la reine s'est promené seule à pied avec M^me^ Jules jusques à Roquencourt. Après avoir quitté l'empereur vendredi soir, la reine, qui avait trop pris sur elle pour faire bonne contenance, a eu des convulsions de nerfs assez violentes; aujourd'hui elle est assez bien, elle me charge de remercier Votre Excellence de son attention. Je lui avais annoncé hier que Votre Excellence m'enverrait un exprès, pour savoir de ses nouvelles, même dans le cas où il n'y aurait pas de courrier.

J'ai dit ce matin à la reine que je comptais partir mercredi; elle m'a demandé où j'allais et quand je comptais revenir; je lui ai rappelé qu'elle m'avait ordonné de revenir avant Compiègne; dans le fait je compte être absent trois semaines ou un mois, plus ou moins, selon ce que porteront ma santé et mes petites affaires. En cas d'évènement mon adresse sera depuis le 5 jusqu'au 10 chez M. l'abbé de Fontanges à Chartres, du 10 au 20 à Tiron par Nogent le Rotrou, ensuite probablement à la Ferté, puis à Chartres.

J'ai vu M. le comte de Falkenstein *) jusqu'au moment où sa voiture est parti; il était véritablement affecté et en convenait, quoique de moment à autre il se piéta sur quelques idées stoiciennes. Votre Excellence doit bien jouir de la campagne; il y a longtems qu'Elle ne l'avait vue et le temps ne peut être plus beau. Je lui renouvelle mon respect et mon attachement.

Dimanche, 1^er^ Juin.

La reine m'a dit que les ambassadeurs ne viendraient pas mardi prochain.

*) Kaiser Joseph II.

XV.

En partant, mercredi 4. 8 heures du matin.
(Juin 1777.)

Avant de partir, Monsieur l'ambassadeur, je veux avoir encore le plaisir de dire adieu à Votre Excellence.

Toutes les lettres de la reine pour Vienne sont écrites, il n'y a plus que les cacheter; Votre Excellence voudra bien en ignorer.

L'empereur un moment avant son départ m'a dit qu'il avait prié la reine de me montrer les conseils qu'il lui laisse par écrit. La reine m'en a reparlé le même jour et m'a parue frappée de l'instance avec laquelle son frère lui avait recommandé de me (les) communiquer. Elle ne m'en a pas reparlé depuis et je n'en ai encore vu que la partie que l'empereur m'a montrée.

Hier au moment où j'ai quitté la reine, elle m'a demandé quand je reviendrais; j'ai répondu environ dans un mois, selon mes affaires et ma santé. S. M. ne m'a rien dit de plus; elle n'en désire peut-être pas davantage, elle trouvera une importunité de moins pendant mon absence, et quand elle aimerait mieux ma présence, elle sent bien qu'elle ne peut plus m'en parler sans répondre aux motifs clairs et décisifs que je lui ai présenté l'année dernière. Toute raison m'éloigne d'ici, mon coeur m'y ramènera quelquefois, tant que je n'en serai pas exclu. Le baron de Breteuil avait raison de dire qu'on ne se soutenait pas à Versailles sans liaison et alliés; cela est peut-être encore plus vrai auprès de la reine, mais l'alliance n'est pas de mon goût, et on n'en fait point sans but et sans intrigue dans la position où j'ai vécu jusqu'ici.

Adieu, monsieur l'ambassadeur, je ne vous exprimerai jamais tous les sentiments du respect et de l'attachement que je vous ai voués pour la vie.

XVI.

(le 7 mai 1779.)

La reine m'a rendu ma liberté, monsieur l'ambassadeur, et quoique Sa Majesté y ait mis la condition de me mander dans certains cas, j'ai néanmoins lieu de compter que ma retraite sera entière et irrévocable. J'aurai pu le mander dès mardi à Votre Excellence, mais je n'ai pas voulu retarder le courrier, et mon âme était trop émue. Ce n'est pas que la reine m'eût montré ni humeur ni vivacité; elle avait pu se préparer d'après la lettre que je lui avais écrite le lundi soir; je l'ai rarement trouvée aussi tranquille et aussi maîtresse de ses mouvements. Je n'ai pu me défendre d'un peu d'émotion en parlant à la reine; cette émotion n'était point de vivacité, mais d'attendrissement et, si j'ose dire, de compassion sur l'état et les dispositions de la reine. Je vais retourner à la campagne, j'ai grand besoin de secousse pour n'être pas étouffé par les idées et les mouvements qui m'agitent. Je ne me délivrerai jamais d'inquiétude pour ce que je quitte et qui me sera toujours si cher, malgré le traitement que j'ai éprouvé même dans certains moments de cette dernière audience, dans laquelle j'ai fait revenir presque tous les points essentiels. J'ai eu occasion de dire à la reine qu'elle ne trouverait jamais de serviteur plus fidèle et plus dévoué que moi. Elle m'a bien répondu et du ton de la persuasion qu'elle en était bien sûre, mais en même temps elle m'a montré évidemment que ses amis et societés lui tenaient lieu de tout.

La reine a oublié de parler du jour de naissance de l'Impératrice, qui est le 13 mai; Votre Excellence pourrait le lui rappeler lorsqu'elle lui remettra des lettres.

On saura bientôt ma retraite à Vienne. M. le baron de Breteuil l'apprendra par M^me^ de Chimay ou par quelque autre de ses correspondances. Oserais-je supplier Votre Excellence de me mettre aux pieds de l'Impératrice et de lui dire un mot de l'attachement

et de la reconnaissance qu'elle me connaît pour cette auguste et incomparable Souveraine. Il y a plus de deux ans que la reine n'a pensé à lui dire un moment de moi, et je n'étais pas en position de l'en faire ressouvenir. J'épierai à mon retour le moment de voir Votre Excellence; j'ai grande impatience d'apprendre le dévouement pacifique des affaires d'Allemagne. J'ai surtout grand besoin de voir quelquefois Votre Excellence, et malgré l'entière inutilité à laquelle je suis réduit, d'éprouver encore des bontés qui me sont dévenues nécessaires, et par la douce habitude d'en jouir, et par ma malheureuse position. J'ai vécu de manière à n'avoir rien à oublier ni à regretter à Versailles, mais l'idée de la reine me suivra partout. Dans le rôle que j'ai rempli, il ne faudrait porter que de l'adresse et point d'âme. J'ai voué depuis longtemps le respect et l'attachement le plus inviolable à Votre Excellence; je conserverai ces sentiments jusqu'au dernier jour de ma vie.

Paris, 7 mai.

Charakteristik der Königin Marie Antoinette.*)

(1776).

La reine est très-bien de figure, et quoiqu'elle ait pris assez d'embonpoint, il n'y a néanmoins pas encore d'excès. Son maintien est parfait; quand elle le veut, elle est en général fort affable et populaire et met beaucoup de grâces et d'agrément dans tout ce qu'elle fait et ce qu'elle dit. Elle néglige pourtant souvent les distinctions à l'égard de ceux qui sont le plus dans le cas d'en attendre, tels que les grands, les ministres, les ambassadeurs et ministres des cours étrangères, et les étrangers particuliers, auxquels elle ne dit presque jamais rien. Tout cela a pourtant quelquefois ses exceptions, dont la plupart du temps on serait fort embarrassé à deviner les raisons. Elle paraît s'occuper assez soigneusement de sa parure, et est toujours très-bien mise et de bon goût. Son maintien avec le roi est souvent un peu trop aisé et négligé, et paraît annoncer, qu'elle ne le regarde que comme un bonhomme (expression qui doit lui être échappée quelquefois) avec lequel elle croit pouvoir se dispenser de faire beaucoup de façons et d'user de ménagements particuliers. Il semble, que ce prince est en grande partie cause lui-même de cette négligence. Il n'est pas prévenant, sa contenance est très-mauvaise, il parle peu et mal, et reconnaît la supériorité de la reine, et le lui laisse trop apercevoir.

Elle n'a certainement pas d'amour pour lui, et il serait difficile, qu'elle en eût, mais malgré cela elle paraît sensible à sa complaisance et déference pour elle, et ils sont, malgré la différence de leurs agréments personnels, de leurs caractères et de leurs goûts, aussi bien ensemble, qu'on puisse le souhaiter. Il est à désirer seulement, que cela se soutienne ainsi, et que quelque esprit remuant ne réussisse pas à amener peu à peu le roi au point de

*) Abschrift von Pichler's Hand.

secouer le joug, et de surmonter la crainte qu'il a de son auguste épouse. Jusqu'à présent on n'y voit encore aucune apparence, et cela est d'autant moins probable, que le jeune monarque, étant très-borné, est aussi très-méfiant, et ne mettra pas facilement quelqu'un dans le cas de lui donner de pareils conseils. Au reste la chose est possible, et ce serait le plus grand de tous les maux à craindre pour la reine. Elle est assez bien et convenablement avec toute la famille royale, excepté qu'elle marque beaucoup trop de prédilection pour le comte d'Artois, quoiqu'au fond elle ne l'aime, ni ne l'estime, mais uniquement parcequ'il l'amuse et lui procure des amusements. En même temps elle se néglige quelquefois un peu vis-à-vis du comte et de la comtesse de Provence, mais elle répare ecla avec beaucoup de grâce dans d'autres moments. Quant aux personnes de sa cour, et à tous les grands et courtisans des deux sexes en général, elle les traite assez bien, quoique cela ne soit pas toujours égal. Quand elle veut gagner ou contenter quelqu'un, elle y met toujours beaucoup de grâce, mais en général il paraît, qu'elle est beaucoup plus crainte et respectée qu'aimée, quoiqu'à cet égard on ne puisse compter sur rien en France, où les esprits passent, pour ainsi dire, à chaque instant d'une extrémité à l'autre, où on encense l'idole du jour, et où l'estime et l'amitié n'ont d'autre appui que l'intérêt personnel et les circonstances du moment.

Pour ce qui est des ministres, il semble que la reine n'en aime aucun, et qu'il en sera à peu près de même de tous ceux, qui pourront leur succéder. Elles les juge comme tout le public, qui est toujours mécontent d'eux, et comme les entours de cette princesse sont la plupart interessés à décréditer le ministère quelconque et accoutumés à tout critiquer et à faire des plaisanteries sur tout, il arrive de là qu'elle ne connaît jamais aucun homme en place du bon côté, et ne voit que ses défauts, ou ceux qu'on lui impute, et que souvent il n'a pas. Au reste la reine n'a du moins jusqu'à présent fait déplacer aucun ministre, hors le duc d'Aiguillon, et en général elle ne leur suscite guère d'embarras dans l'excercice de leurs emplois. Les ministres sentent tout l'as-

cendant que cette princesse a sur l'esprit du roi, et qu'il ne dépendrait que d'elle de s'emparer de toute l'autorité. Ils savent de plus qu'elle sait être ferme et absolue, et l'exemple de la persécution du duc d'Aiguillon et de la protection soutenue du duc de Guines a dû faire nécessairement beaucoup d'impression. Tout cela les met en crainte et les tient continuellement en agitation. Si la reine faisait un bon usage de cet avantage, il lui serait très-facile d'en tirer un grand parti pour le bien de l'état, mais ce moment n'est pas encore venu, et pour le présent cette crainte et inquiétude du ministère ne fait qu'augmenter les embarras, les intrigues, la confusion et l'irrésolution.

La reine est très-gaie et aimable dans les sociétés; on y parle fort librement d'affaires d'état, de littérature, de nouvelles, de spectacles, d'interêts particuliers de chacun et de beaucoup de frivolités. La reine est toujours de la conversation, et malgré sa gaîté et l'aisance française, on n'y oublie jamais le respect, qui lui est dû, et on se garde bien de tenir aucun propos, qui pourrait la choquer ou seulement lui déplaire. Il est au fond assez naturel, que cette princesse, qui étant arrivée si jeune en France, a pris tout-à-fait le ton et les goûts de la nation, cherche et trouve du plaisir à la fréquentation de ce qu'on appelle dans ce pays-là bonnecompagnie. Elle est maîtresse de ses volontés, elle n'aime pas l'application, elle ne veut pas de gêne, elle ne trouve pas beaucoup de ressources dans la famille royale, et elle craint surtout l'ennui. Il est arrivé de là, qu'elle s'est laissée aller à passer une couple d'heures chez M^me^ de Guémené, où on ne parle que d'objets à sa portée, où il y a peu de personnes, qui soient ou qui fassent paraître, qu'elles sont plus instruites qu'elle, où on est fort occupé de la flatter et de l'amuser, et où elle croit se dédommager de l'ennui, qu'elle croit avoir pris pendant tout le reste de la journée. C'est ainsi qu'on pourrait fort naturellement envisager la chose, et que la reine l'envisage sans doute elle-même. Il s'en faut néanmoins de beaucoup que ce soit-là la manière d'être, qui lui convient le mieux, mais il serait inutile de vouloir l'en détourner

dans ce moment; ce serait le moyen de tout gâter et de l'obstiner. Il faut attendre, que le temps et les circonstances amènent une occasion favorable. Il est de même du goût actuel de cette princesse pour la comtesse de Polignac, qui peut-être ne se soutient si longtemps, que parcequ'on y a fait trop d'attention dans les commencements. En général il paraît, qu'elle ne connaît pas encore le sentiment de la véritable amitié, et que ses prédilections peu durables jusqu'à présent, sont plutôt ce que l'on appelle en France de l'engouement, qu'un sentiment d'estime ou d'amitié qui ne se prend et ne passe pas si légèrement. Malgré l'extrême légèreté de la reine, son goût pour l'amusement et son très-grand éloignement pour toute application, il viendra néanmoins un temps, où elle s'ennuyera de sa dissipation actuelle, et vraisemblablement l'ambition s'éveillera en même temps. Le sentiment, qui perce déjà le plus en elle, est son désir, ou plutôt sa volonté décidée d'être absolument indépendante. Elle a assez fait connaître dans toutes les occasions, qu'elle ne veut être ni gouvernée, ni dirigée, ni même guidée par qui que ce soit. C'est le point, sur lequel toutes ses réflexions paraissent jusqu'à présent s'être concentrées. Hors de là elle ne réfléchit encore guère, et l'usage, qu'elle a fait jusqu'ici de son indépendance, le prouve assez, puisqu'il n'a porté absolument que sur des objets d'amusement et de frivolité. Mais le temps de la réflexion ne tardera vraisemblablement plus longtemps à venir, et pour lors il est apparent, que l'esprit d'indépendance prendra une forme tout-à-fait différente de celle, qu'il a présentement. Le désir de dominer se manifestera, et il faudra bien en ce moment recourir à des conseils, écouter les raisonnements sérieux et s'appliquer à prendre quelques connaissances, sans lesquelles il serait impossible d'exercer l'autorité. Tout ceci ne sont néanmoins que des conjectures fondées sur ce que l'on peut connaître du caractère de la reine, sur les circonstances du pays, où elle est, et sur l'ascendant marqué, qu'elle a déjà actuellement, presque sans le connaître elle-même, sur l'esprit du roi son époux.

INHALT.

I. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 21. April 1770 . 1

Instruction für ihr tägliches Verhalten. Gebet nach dem Erwachen. Abendgebet. Gewissenserforschung. Besuch der heiligen Messe. Benehmen in der Kirche. Beichte. Warnung vor verderblichen Büchern. Erinnerung an den Todestag des Kaisers Franz.

Abgesonderte Instruction. Richtschnur für das Benehmen der Dauphine. Verbot sich fremder Angelegenheiten anzunehmen. Verweisung an die Rathschläge des Fürsten Starhemberg. Die Dauphine soll nur an wenige Familienglieder schreiben. Die Königin Caroline von Neapel wird ihr als Beispiel aufgestellt. Gegenseitige Verabredung die Briefe zu vernichten. Verhalten hinsichtlich der Jesuiten.

II. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 4. Mai 1770 . . 6

Glückwunsch zur Ankunft der Dauphine in Frankreich. Ueber ihr Verhalten gegen den König und den Dauphin. Aufforderung zu allmonatlicher Durchlesung der Instruction. Sonstige Verhaltungsmassregeln, insbesondere gegen die Töchter des Königs. Empfehlung der Choiseul, der Durfort und des Abbé de Vermond.

III. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 9. Juli 1770 . . 9

Ludwig XV. und Madame du Barry. Der Dauphin. M. de la Vauguyon. Der Abbé Modoux.

IV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 12. Juli 1770 . 12

Ihre Beichte beim Abbé Modoux. Schilderung ihrer Lebensweise in Choisy.

V. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. November 1770 15

Warnung vor Vernachlässigung. Ueber die königliche Familie von Frankreich. Erkundigung nach ihrer Lectüre. Die Erzherzogin Marianne. Glückwunsch zum Geburtstag.

VI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 2. December 1770 20

Vorstellungen gegen das Reiten, insbesondere auf der Jagd.

VII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 6. Jänner 1771 . 22

Bedauern über die Entlassung der Choiseul. Die Kaiserin empfiehlt ihrer Tochter die Beschäftigung mit Lectüre und grössere Zurückhaltung.

VIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 10. Febr. 1771 23
Schlittenfahrt in Wien. Der Marquis de Durfort. Erwartung des Bildnisses der Dauphine. Erneuertes Begehren um Mittheilung ihrer Lectüre und sonstigen Beschäftigung.

IX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. April 1771 . 26
Beunruhigung über die Gesundheit des Kaisers Joseph II. Das französische Parlament. Die Prinzen von Geblüt Der Prinz von Condé. Die Gräfin von Provence. Marie Antoinette bedauert den Tod der Gräfin Paar, Tarouca's und O'Donels.

X. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 8. Mai 1771 . 29
Ueber die Gräfin von Provence. Rathschläge zum Benehmen gegen sie und den König. Ueber die Frau von Noailles. Das Benehmen der Dauphine gegen Mercy. Die Kaiserin empfiehlt grössere Zuvorkommenheit gegen die Deutschen. Sonstige Rathschläge.

XI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 9. Juni 1771 . 34
Militärische Uebungen bei Laxenburg. Vorwürfe über das Reiten zur Jagd. Lob ihres Benehmens gegen die Gräfin von Provence.

XII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 21. Juni 1771 . 36
Ueber die Gräfin von Provence. Entschuldigung über das Reiten zur Jagd. M d'Aiguillon. Der Coadjutor von Strassburg Louis von Rohan.

XIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 9. Juli 1771 . 38
Fragen nach ihrer Lectüre und sonstigen Beschäftigung. Warnung vor zu vielen Zerstreuungen und vor Einmengung in die öffentlichen Geschäfte.

XIV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 17. Aug. 1771 . 40
Freude über das Bildniss der Dauphine. Lob ihres Benehmens gegen die neuen Minister. Sonstige Rathschläge. Wunsch einer grösseren Zuvorkommenheit gegen die Deutschen. Vorzüge derselben. M. de Broglie. Der Marquis de Durfort. Das Zusammenleben mit dem Grafen und der Gräfin von Provence. Freude über die freundliche Aufnahme eines Geschenkes.

XV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 2. Sept. 1771 . 43
M. de Broglie. Ueber die Deutschen. Die Dauphine rühmt sich, ihnen anzugehören. Die Heirath des Erzherzogs Ferdinand. Der Dauphin. Die Gräfin von Provence.

XVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. Sept. 1771 . 44
Entschuldigung ihres Benehmens. Madame du Barry und der König. M. de Broglie. Madame de Bussy. M. de la Vauguyon. Madame de Cossé. Madame de Luxembourg. Die Herzogin von Chartres. Der Abbé de Langeac.

XVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 30. Sept. 1771 . 47
Ueber die Töchter des Königs von Frankreich. Tadel des Benehmens der Dauphine gegen Madame du Barry. M. de Broglie. Die Abreise des Kaisers Joseph. Rathschläge und Warnungen.

XVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 31. Oct. 1771 . 51
Glückwunsch zum Geburtstag. Ueber die Töchter des Königs. Nachrichten von der Königin von Neapel und dem Erzherzog Ferdinand.

Erkundigung nach der Beschäftigung der Dauphine. Ueber ihr Benehmen gegen den König. Des Kaisers Reise in Böhmen.

XIX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Nov. 1771 54
Ueber den Erzherzog Ferdinand. Entschuldigung ihres Benehmens. Erkrankung der Gräfin von Provence.

XX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 18. Dec. 1771 56
Glückwunsch zum neuen Jahre. Sie sendet ihr Mass und das des Dauphin. Schiessübungen des Letztern. Genesung der Gräfin von Provence. Benehmen ihres Gemals gegen den Herzog von Choiseul. Ueber die günstigen Nachrichten aus Mailand.

XXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 21. Jän. 1772 57
Befolgung ihrer Rathschläge. Furcht vor einem Zwiespalt zwischen beiden Familien. Der Graf und die Gräfin von Provence. Lob des Grafen von Artois. Der Dauphin.

XXII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 18. Febr. 1772 59
Antwort auf ihre Entschuldigungen. Verweisung an die Rathschläge Mercy's. Der König. Madame du Barry. Der Graf von Provence.

XXIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. Juni 1772 61
Sie bedauert die Erkrankung van Swieten's. Ueber die Herzogin von Parma. Die Entbindung der Königin von Neapel. Der Graf d'Angivillier.

XXIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Juli 1772 63
Van Swieten. Die Königin von Neapel. Die Beziehungen zwischen den beiden Familien. Die Dauphine gibt Auskunft über ihre Lectüre. Madame de Noailles. Medaillen auf eine wohlthätige Handlung Maria Theresia's.

XXV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Oct. 1772 65
Unfall des Dauphin auf der Jagd. Bitte um ein Bildniss der Kaiserin. Auskunft über ihre Lectüre. Dank für die Plane von Wien und Schönbrunn.

XXVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Dec. 1772 67
Ueber das Reiten. Esterházy. Der Prinz von Condé. Das Benehmen der Dauphine gegen den König und Madame du Barry.

XXVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 31. Dec. 1772 69
Ueber das Reiten zur Jagd. Das Benehmen der Dauphine gegen Esterházy. Ermahnungen. Ludwig XV.

XXVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. Jän. 1773 71
Entschuldigung wegen des Reitens. Ueber die Herzogin von Parma und die Königin von Neapel. Ueber den Grossherzog von Toscana und dessen Gemahlin. Dank für die Bildnisse der jüngeren Erzherzoge. Der Besuch der Marquise du Barry. Die Herzoge von Orléans und Chartres. Lord Stormond. Bälle bei Frau von Noailles. Uebungen auf der Harfe und im Gesang. Die Geschichte Englands von Hume. Brand im Hôtel Dieu.

XXIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 31. Jän. 1773 74
Zufriedenheit mit den empfangenen Nachrichten. Tadel des Benehmens gegen die Marquise du Barry und den König. Fernere Rathschläge. Die Grossherzogin von Toscana.

XXX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Febr. 1773 77
Besuch des Opernballes. Die Verschönerungen zu Schönbrunn. Das Porträt ihrer Nichte. Project der Verheirathung des Grafen von Artois mit einer sardinischen Prinzessin.

XXXI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 3. März 1773 79
Uebersendung von Musikalien. Die Veränderungen zu Schönbrunn. Ueber die Vermählung des Grafen von Artois. Die Erzherzogin Marianne.

XXXII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. März 1773 80
Ueber die Heirath des Grafen von Artois. Project der Vermählung der Prinzessin Clotilde mit dem Prinzen von Piemont. Fastenpredigten. Schönbrunn.

XXXIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 18. April 1773 82
Die Gräfin Brandis. Die Heirath des Grafen von Artois. Schönbrunn. Die Reise des Kaisers Joseph. Die Königin von Neapel. Erzherzog Ferdinand. Die Herzogin von Parma.

XXXIV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 4. Mai 1773 . 85
Abreise des Kaisers. Schönbrunn. Ueber Russland, England und Preussen. Die Herzogin von Parma. Die Königin von Neapel.

XXXV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Mai 1773 87
Der Dauphin. Prinzessin Victoire. Der König von Preussen. Bevorstehender Einzug in Paris.

XXXVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Juni 1773 89
Ihr Einzug in Paris. Benehmen des Dauphin. Gnadenbezeigungen des Königs.

XXXVII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Juli 1773 92
Abreise von Paris. Freude über den dortigen Aufenthalt. Der Dauphin. Die Herzogin von Parma. Die Königin von Neapel. Der König von Preussen.

XXXVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. Aug. 1773 94
Die Marquise du Barry. Feste bei der Marquise Durfort. Freude, dass der Kaiser nicht mit dem König von Preussen zusammentrifft. Prinz Louis von Rohan.

XXXIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 29. Aug. 1773 96
Reise nach Esterház. Entbindung der Königin von Neapel. Die Marquise du Barry. Briefe vom Kaiser. Prinz Louis von Rohan. Die Vorgänge in Parma.

XL. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Sept. 1773 98
Prinz Louis von Rohan. Die Königin von Neapel. Die Marquise du Barry. Die Gräfin von Provence. Der Hof von Parma.

XLI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 21. Sept. 1773 100
Freude über die Ankunft des Cabinetssekretärs Neny. Der Dauphin. Der Abbé Vermond.

XLII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 3. Oct. 1773 101
Die Ereignisse zu Parma. König Ludwig XV. Ueber das Reiten. Der Aufenthalt in Paris. Kaiser Joseph II. Erbitterung des Volkes von Wien gegen den Prinzen Louis Rohan.

XLIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 3. April 1774 103
Feldmarschall Graf Lascy. Graf Esterházy. Besuch der Dauphine bei Frau von Mailly. Prinz Louis Rohan und Abbé Georgel. M. d'Aiguillon.

XLIV. *Marie Antoinette an den Grafen Mercy.* 3. April 1774 105
Einladung des Feldmarschalls Grafen Lascy nach Versailles.

XLV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Mai 1774 105
Der Tod Ludwig's XV. Der neue König. Die Marquise du Barry. Graf Esterházy. Erkrankung der Prinzessin Adelaide. Lascy's Abreise. Madame de Marmier. Der Abbé de Sabran. Ueber ihre gegenwärtige Stellung. Zusatz von der Hand des Königs.

XLVI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 18. Mai 1774 108
König Ludwig XV. Ueber die Lage des Königs und der Königin. Rathschläge. Graf Mercy. Nothwendigkeit, das freundschaftliche Verhältniss zwischen Oesterreich und Frankreich zu erhalten. Empfiehlt Grossmuth gegen die Marquise du Barry.

XLVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 30. Mai 1774 110
Ueber den Tod des Königs von Frankreich. Die Prinzessinnen Adelaide und Sophie. Der neue König. Wiederholte Rathschläge. Fürwort für den Herzog von Choiseul und dessen Schwester. Verwendung für den Marquis Durfort. Graf Mercy. Die Beziehungen zwischen Oesterreich und Frankreich. Graf Maurepas. Graf Esterházy.

XLVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Juni 1774. 115
Furcht vor Erkrankung Ludwig's XVI. Freude über die Zurückberufung des Herzogs von Choiseul. Verwendung für den Marquis Durfort. Prinz Louis Rohan. Georgel.

XLIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 16. Juni 1774 117
Freude über die Ereignisse in Frankreich. Lob der Handlungsweise des Königs und der Königin. Die Erkrankung der Töchter Ludwig's XV. Furcht vor Ansteckung. Rathschläge für die Königin.

L. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 27. Juni 1774 120
Inoculation der königlichen Familie. Die Tanten des Königs. Nachlass Ludwig's XV.

LI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 1. Juli 1774. 121
Der Gesundheitszustand der königlichen Familie. Graf Esterházy. Erzherzog Maximilian. Wunsch ihn zu sehen. Zusatz von der Hand des Königs.

LII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 16. Juli 1774 122

Freude über die Nachrichten aus Frankreich. Warnung vor zu grossen Ausgaben. Ueber den Grafen von Artois. Nothwendigkeit einer Beschäftigung mit ernsten Dingen. Lob Ludwig's XVI.

LIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 30. Juli 1774 125

Dank für die Beweise ihrer Güte. Ueber den König. Das Geschenk des Königs an den Herzog von Aiguillon. M. de Monteynard. Der Graf und die Gräfin von Provence. Der Graf von Artois. Vorsatz sich mit ernsteren Dingen zu beschäftigen. Entlassung des Marineministers M. de Boynes. Die Herzoge von Orléans und Chartres. Die Königin hofft auf den Besuch des Erzherzogs Maximilian.

LIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 7. Sept. 1774 128

Erzherzog Maximilian. Der Baron de Breteuil. Prinz Louis Rohan. Ministerwechsel. Gesundheitszustand der Königin.

LV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 18. Oct. 1774 130

Die Prinzessin Adelaide und ihre Schwestern. Der König. Madame du Muy. Wunsch der Kaiserin ein Bildniss übersenden zu können.

LVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Nov. 1774 132

Frau von Vergennes. Das Parlament. Der Kanzler Maupeou. Erhöhung der Einkünfte der Königin. Beaumarchais. Der Graf von Artois. Bildniss der Königin.

LVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 30. Nov. 1774 134

Dank für ihre Geschenke. Ihr Bildniss. Ueber die Wiederherstellung des Parlaments. Freude über das Vertrauen des Königs zu seiner Gemahlin. Mahnung sich mit Lectüre zu beschäftigen. Der Graf und die Gräfin von Vergennes. Madame du Muy. Der Marquis Durfort. Die Erhöhung der Einkünfte der Königin. Die Angelegenheiten Polens und der Moldau.

LVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Dec. 1774 137

Die Gräfin von Artois. Dutillot. Das Parlament. Prinz Conti. Die Angelegenheiten Polens und der Moldau. Ernennung des Marquis Durfort zum Herzog von Civrac. Der Herzog von Coigny.

LIX. *Marie Antoinette an den Grafen Mercy.* Febr. 1775 139

Besuch des Erzherzogs Maximilian in Trianon.

LX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 5. März 1775 140

Der Aufenthalt des Erzherzogs Maximilian in Frankreich. Freude über das Ende des Carnevals. Rath zu ernsterer Beschäftigung. Ueber den Kopfputz der Königin. Warnung vor dergleichen Uebertreibungen. Plan einer Reise des Kaisers nach Frankreich. Dank für die Büste und die sonstigen Geschenke der Königin.

LXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. März 1775 142

Abreise des Erzherzogs Maximilian. Bemerkungen über ihn. Die Prinzen von Geblüt. Der Carneval. Kopfputz der Königin. Ueber die Reise des Kaisers nach Frankreich. Frau von Brionne.

LXII. *Marie Antoinette an den Grafen Rosenberg.* 17. April 1775 144
Dank für seinen Brief. Ueber ihren eigenen Geschmack und den des Königs. Rückkehr der Prinzen an den Hof. Lebensweise daselbst. Musikalische Abende bei der Königin. Ueber den Erzherzog Maximilian.

LXIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 2. Juni 1775. 146
Excesse in Paris und Versailles. Aehnliche Ereignisse in Böhmen. Klagen über dieselben. Warnung vor dem näheren Umgange mit dem Grafen von Artois. Wunsch grösserer Annäherung der Königin an ihren Gemahl.

LXIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 22. Juni 1775 148
Die Krönung des Königs. Die Stimmung in Frankreich. Ueber ihr Verhältniss zum König. Der Graf von Artois. Madame de Cossé. Madame de Chimay. Die Prinzessin Clotilde. Madame de Marsan. Die Tanten des Königs. Freude über ein Bildniss der Kaiserin.

LXV. *Marie Antoinette an den Grafen Rosenberg.* 13. Juli 1775 152
Ihre Dazwischenkunft zur Entlassung des Herzogs von Aiguillon. Audienz des Herzogs von Choiseul zu Rheims. Entfernung des M. de la Vrillière. Reise des Grafen und der Gräfin von Provence nach Chambery. Sehnlicher Wunsch nach einer Reise des Kaisers Joseph nach Paris. Baron Besenval. Madame de Cossé. Madame de Chimay. Der Marschall Mouchy. Die Prinzessin Lamballe.

LXVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Juli 1775 154
Der Graf und die Gräfin von Provence. Die Prinzessin Clotilde. Der Graf von Eu. Die Gräfin von Artois. Madame de Marsan. Die Prinzessin Elisabeth. Prinz Louis Rohan. Ein Geschenk für die Kaiserin.

LXVII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 12. Aug. 1775 156
Entbindung der Gräfin von Artois.

LXVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 31. Aug. 1775 157
Ueber die Entbindung der Gräfin von Artois. Zufriedenheit mit dem Benehmen der Königin.

LXIX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Sept. 1775 158
Die Gräfin von Artois. Abreise der Prinzessin Clotilde nach Piemont. Madame de Marsan. Die Prinzessin Elisabeth. Geschenk des spanischen Botschafters. Entlassung der Gräfin von Noailles. Sie wird durch die Prinzessin von Lamballe ersetzt. Sonstige Veränderungen im Haushalt der Königin.

LXX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Oct. 1775 159
Verspäteter Glückwunsch zum Namensfeste. Der Grossherzog und die Grossherzogin von Toscana. Der Tod des Marschalls du Muy. Grossmuth des Königs für dessen Wittwe. Der Graf Maurepas. Ernennung des Grafen St. Germain zum Kriegsminister. Der Graf und die Gräfin von Provence. Ueber die Vergnügungen in Wien. Der Feldmarschall Graf Lascy.

LXXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 12. Nov. 1775 162
Der Kriegsminister St. Germain. Der Graf von Provence. Der König.

LXXII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Dec. 1775 163
Gesundheitszustand der königlichen Familie. Massregeln des Kriegsministers St. Germain. Der Graf von Provence. Satyrische Lieder. Der Grossherzog von Toscana. Reise der Erzherzogin Marie Christine nach Italien. Breteuil. Madame du Muy. Die Königin von Neapel. Geschenke für die Kaiserin.

LXXIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Jän. 1776 166
Dank für die Rathschläge der Kaiserin. Neny. Ueber den Charakter des französischen Volkes. Schneefall und Schlittenfahrt. Empfiehlt der Kaiserin grössere Schonung ihrer Gesundheit.

LXXIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Febr. 1776 169
Ordensverleihung an Breteuil, Civrac, Tessé und den Marschall Mailly. Der König von Preussen. Der Herzog von Würtemberg. Die Königin von Neapel.

LXXV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 10. April 1776 171
Ueber den Plan einer Reise der Kaiserin nach Görz. Der Kopfputz der Königin.

LXXVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Mai 1776 172
Scheitern des Planes der Reise nach Görz. Ministerwechsel.

LXXVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 30. Mai 1776 173
Ueber den Kopfputz der Königin. Der Ministerwechsel in Frankreich. Rathschläge. Der Grossherzog und die Grossherzogin von Toscana. Die Erzherzogin Marie Christine und ihr Gemahl.

LXXVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. Juni 1776 175
Der Graf und die Gräfin von Artois. Die Prinzessin Elisabeth. Der Kopfputz der Königin. Rechtfertigung ihres Betragens. Beschäftigung mit Musik und Lectüre. Ihr Gesellschaftskreis. Ihre Schwägerinnen. Die Königin von Neapel.

LXXIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 30. Juni 1776 178
Furcht vor Ansteckung des Königs. Ueber die Rechtfertigung der Königin und ihre Beschäftigung.

LXXX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Juli 1776 180
Genesung der Grafen von Provence und Artois. M. d'Aiguillon. Der Fürst und die Fürstin Starhemberg. Der Grossherzog von Toscana.

LXXXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 26. Juli 1776 183
Madame de Matignon. Der Fürst de Ligne. Ueber die beabsichtigte Reise des Kaisers nach Frankreich.

LXXXII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Aug. 1776 184
Entbindung der Gräfin von Artois. Tod des Prinzen Conti. Graf Dominik Kaunitz. Der Leibarzt Störk. Fürst Starhemberg. Graf Mercy. Die Erzherzogin Marie Christine.

LXXXIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 2. Sept. 1776 186
Ueber das Unwohlsein der Königin. Der Fürst de Ligne. Ueber den Kauf von Armbändern. Der Grossherzog und die Grossherzogin von Toscana. Bildniss ihrer Kinder. Die Königin von Neapel. Der Erzherzog Ferdinand.

LXXXIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Sept. 1776 188
Ueber ihr Unwohlsein. Der Fürst de Ligne. Der Graf und die Gräfin Polignac. Der Graf und die Gräfin Sinzendorff. Erzherzog Ferdinand. Die Königin von Neapel. Der Ankauf der Armbänder. Geschenke Maria Theresia's an den Grafen d'Angivillier.

LXXXV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Oct. 1776 190
Freude über die Wiedergenesung der Königin. Die Königin von Neapel. Die Gräfin Sinzendorff. Abreise des Grossherzogs und der Grossherzogin von Toscana. Dank für das Bildniss des Königs. Die Armbänder. Warnt vor zu grosser Putzsucht.

LXXXVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* October 1776 193
Der Erzherzog Ferdinand. Ihr eigener Gesundheitszustand. Die Gräfin Sinzendorff.

LXXXVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 31. Oct. 1776 194
Warnung vor übertriebener Vergnügungslust.

LXXXVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 12. Nov. 1776 195
Jagden. Gräfin Sinzendorff. Baron Breteuil. Feldzeugmeister Graf Pellegrini.

LXXXIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 30. Nov. 1776 197
Warnt vor zu vielen Vergnügungen. Ankündigung der Reise des Kaisers nach Frankreich. Rath von derselben Nutzen zu ziehen.

XC. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Dec. 1776 198
Rechtfertigung ihres Benehmens. Freude über die Entlassung Tanucci's, und die bevorstehende Reise des Kaisers nach Frankreich.

XCI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 2. Jän. 1777 199
Ueber die Reise des Kaisers. Rath ihm volles Vertrauen zu zeigen.

XCII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Jän. 1777 200
Ueber die bevorstehende Ankunft des Kaisers.

XCIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 3. Febr. 1777 201
Ueber die Beziehungen beider Staaten und Monarchen. Die politischen Verhältnisse. Der König von Preussen. Seine Ausstreuungen über die Königin von Frankreich.

XCIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Febr. 1777 204
Ueber ihren Gesundheitszustand. Der König von Preussen. Besuch der Opernbälle. Die politischen Verhältnisse. Prinz Louis Rohan.

XCV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 4. März 1777 206
Dank für ein Geschenk. Ueber die Lebensweise der Königin. Prinz Louis Rohan.

XCVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* März 1777 . 207
Unwohlsein des Königs. Prinz Louis Rohan. Hoffnung auf die Ankunft des Kaisers.

XCVII. *Marie Antoinette an den Grafen Mercy.* April 1777 208
Anfrage über die Ankunft des Kaisers Joseph in Paris.

XCVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Juni 1777 208
Abreise des Kaisers. Rathschläge, welche er der Königin ertheilte. Benehmen des Königs gegen den Kaiser. Dessen Freundschaft für ihn. Urtheil des Kaisers über die französische Marine.

XCIX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Juni 1777 210
Ueber die Abreise des Kaisers. Bewunderung für denselben in Frankreich. Seine Rathschläge. Seine Reise durch das Innere des Landes. Die Gräfin von Artois. Bitte an die Kaiserin um Schonung ihrer Gesundheit.

C. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 29. Juni 1777 212
Ueber des Kaisers Aufenthalt in Frankreich und sein freundschaftliches Verhältniss zum Könige. Sein Urtheil über die Königin. Freude der Kaiserin über dasselbe. Bitte um das Bildniss der Königin. Urtheil des Kaisers über die Franzosen.

CI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 19. Aug. 1777 214
Ueber ihren Gesundheitszustand. Des Kaisers Reise durch Frankreich. Erzherzog Ferdinand. Die Königin von Neapel. König Ludwig XVI. Prinz Louis Rohan. Abbé Vermond.

CII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 31. Aug. 1777 216
Entbindung der Königin von Neapel. Rückkehr des Kaisers. Sein Urtheil über die Königin und über Frankreich. Erzherzog Ferdinand. Abbé Vermond.

CIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 10. Sept. 1777 218
Freude über die Geburt eines neapolitanischen Prinzen. Erzherzog Ferdinand. Kaiser Joseph II.

CIV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 3. Oct. 1777 219
Blatternkrankheit in Neapel. Bedauernswerthe Lage der Königin Caroline. Rückkehr des Kaisers.

CV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* October 1777 220
Dank für die Beweise ihrer Güte. Aufenthalt in Fontainebleau. Beschäftigung mit Musik und Zeichnen. Das Spiel. Das Reiten. Erzherzog Ferdinand. Die Königin von Neapel. Der Kaiser.

CVI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 5. Nov. 1777 222
Ankunft des Erzherzogs Ferdinand. Ueber die Lebensweise der Königin. Warnung vor dem Spiel. Das Reiten. Die Königin von Neapel. Gesundheitszustand des Erzherzogs Ferdinand.

CVII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 18. Nov. 1777 224
Ueber das Spiel. Erzherzog Ferdinand.

CVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 5. Dec. 1777 225
Ueber die Lebensweise der Königin. Das Spiel. Plan einer Reise des Erzherzogs Ferdinand nach Frankreich.

CIX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 19. Dec. 1777 227
Das Spiel und die Bälle. Freude über die beabsichtigte Reise des Erzherzogs nach Frankreich.

CX. *Marie Antoinette an den Grafen Mercy.* Dec. 1777 228
Empfang des Herzogs von Braganza bei der Königin.

CXI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 5. Jän. 1778 229
Unzufriedenheit mit der Lebensweise der Königin. Der Tod des Kurfürsten von Baiern. Entbindung der Grossherzogin von Toscana. Anfertigung eines Gemäldes für Trianon.

CXII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Jän. 1778 231
Ueber den Tod des Kurfürsten von Baiern. Die Gemälde für Trianon. Erzherzog Ferdinand.

CXIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Febr. 1778 232
Die politischen Verhältnisse. Der König von Preussen. Sein Bestreben, das Bündniss zwischen Oesterreich und Frankreich zu stören. Die Gemälde für Trianon.

CXIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. Febr. 1778 234
Der König von Preussen. Der Maler Roslin. Wunsch der Königin, von seiner Hand ein Bildniss der Kaiserin zu erhalten. Die Verhältnisse zwischen Frankreich und England. Erzherzog Ferdinand.

CXV. *Marie Antoinette an den Grafen Mercy.* 1778 . . 236
Um Auskunft über den Grund der Absendung eines österreichischen Couriers nach Spanien.

CXVI. *Marie Antoinette an den Grafen Mercy.* 1778 . . 236
Berufung des Abbé de Vermond zur Königin.

CXVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 19. Febr. 1778 237
Umtriebe des Königs von Preussen. Furcht vor einer Störung des Bündnisses zwischen Oesterreich und Frankreich, und vor dem Ausbruch eines Krieges.

CXVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 6. März 1778 238
Ueber die Streitigkeiten wegen Baiern. Das Verhältniss zu Frankreich. Die Gemälde. Roslin.

CXIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 14. März 1778 239
Die Erklärungen Frankreichs. Der König von Preussen. Ihre eigene Lage.

CXX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 18. März 1778 240
Benehmen des Königs. Verhältniss zu England. Zwist des Grafen von Artois und der Herzogin von Bourbon. Duell mit dem Herzoge. Versöhnung. Roslin. Die Gemälde.

CXXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 25. März 1878 242
Gesinnung des Königs und der Minister.

CXXII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 6. April 1778 243
Die politischen Verhältnisse. Hoffnung auf den Beistand Frankreich's.

CXXIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 19. April 1778 243
Ankündigung ihrer Schwangerschaft. Veränderung ihrer Lebensweise. Besorgnisse wegen der Abreise des Kaisers. Gespräch mit den Ministern. Die Königin von Neapel. Dank für Geschenke der Kaiserin.

CXXIV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 2. Mai 1778 . 245
Freude über die empfangene Nachricht. Rathschläge. Antheil der Bevölkerung Wien's an diesem Ereignisse. Dank für ihren Beistand in Bezug auf die politischen Verhältnisse. Die Haltung Frankreichs. Die Stellung zu Preussen.

CXXV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 5. Mai 1778 . 249
Ueber eine Depesche der französischen Regierung. Verantwortung der Minister. Gesundheitszustand der Königin.

CXXVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Mai 1778 251
Ihr Gesundheitszustand. Dank für den Antheil der Bevölkerung Wien's. Almosen an die Armen von Paris. Die französischen Minister. Tadel ihres Benehmens.

CXXVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 17. Mai 1778 253
Ueber den Zustand der Königin. Maria Theresia's eigene Lage. Nothwendigkeit des Einverständnisses mit Frankreich. Gleichartigkeit der beiderseitigen Interessen. Benehmen des Königs von Preussen. Sein Schreiben an den Kaiser. Bewunderungswürdige Antwort des Letztern. Fernere Bemerkungen über Friedrich II.

CXXVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 29. Mai 1778 256
Ihr Gesundheitszustand und ihre Lebensweise. Ueber die Mittheilungen des Königs von Preussen an den Kaiser. Urtheil über ihre beiderseitigen Schreiben. Dank für die Beweise des Vertrauens der Kaiserin. Wunsch dasselbe noch mehr zu verdienen.

CXXIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Juni 1778 258
Ueber den Zustand der Königin. Rathschläge. Der König von Preussen. Seine Absichten und Umtriebe. Russland. Die Kaiserin Katharina und der Thronfolger. Die Erwerbung Galiziens. Die Haltung Frankreichs. Hoffnung auf den König und die Königin. Gleichartigkeit der beiderseitigen Interessen. Fernere Betrachtungen über die politische Lage.

CXXX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 12. Juni 1778 262
Ueber die Antwort Frankreichs an Preussen. Bedauern dass sie ihr geheimgehalten wurde. Entschuldigung des Königs. Der Prinz von Condé. Der Marschall de Broglie. Neue Vorschläge des Königs von Preussen. Unannehmbarkeit derselben. Gesundheitszustand der Königin. Ueber die Behandlungsweise des zu erwartenden Kindes.

CXXXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 7. Juli 1778 264
Auskunft über ihren Gesundheitszustand.

CXXXII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Juli 1778 265
Theilnahme an der Lage der Kaiserin. Der König von Preussen. Gespräch der Königin mit ihrem Gemahl. Benehmen des preussischen Gesandten in Frankreich.

CXXXIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 3. Aug. 1778 266
Verschlimmerung ihrer Lage. Feindliche Uebermacht. Trostlose Aussichten. Dank für den Beistand der Königin. Freude über ihr Benehmen. Ueber den Gesundheitszustand der Königin.

CXXXIV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 6. Aug. 1778 268
Schilderung ihrer peinlichen Lage. Gründe für den Frieden und für die Fortsetzung des Krieges. Unglücklicher Anfang desselben. Plünderung von Seite des Feindes. Wunsch dass Frankreich durch eine drohende Haltung dem Kriege ein Ende mache.

CXXXV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Aug. 1778 270
Vorschlag, dass Frankreich seine Vermittlung anbiete. Bedenklichkeiten der französischen Minister. Versprechungen derselben. Ueber den Zustand der Königin selbst. Anhänger des Königs von Preussen. Bitte an die Kaiserin, bei dem zu erwartenden Kinde Pathenstelle zu vertreten.

CXXXVI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 23. Aug. 1778 272
Scheitern der Verhandlungen. Plünderungen von Seite der Preussen in Böhmen. Nothwendigkeit genauen Einvernehmens mit Frankreich. Hierauf bezügliche Entschlüsse. Ueber den Zustand der Königin. Annahme der Pathenstelle. Vorübergehender Zwist mit dem Kaiser.

CXXXVII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 3. Sept. 1778 275
Der König von Preussen. Sein Gesandter in Paris. Benehmen der französischen Minister. Gesundheitszustand der Königin. Die Pathenstelle. Kaiser Joseph.

CXXXVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 9. Sept. 1778 277
Zustand der beiderseitigen Heere. Wohlsein des Kaisers. Erkrankung des Erzherzogs Maximilian. Ankunft des Grossherzogs von Toscana. Bitte um den Beistand der Königin zur Beendigung ihrer peinlichen Lage. Wirkungen einer entschlossenen Sprache gegen Preussen.

CXXXIX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Sept. 1778 279
Verminderung ihrer Beunruhigung. Günstige Stimmung der französischen Regierung. Ueber die Erkrankung des Erzherzogs Maximilian. Ihr eigener Gesundheitszustand.

CXL. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 17. Oct. 1778 280
Freude über den Rückzug des Königs von Preussen. Tadel des Grafen Maurepas. König Ludwig XVI.

CXLI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 2. Nov. 1778 282
Ueber die öffentlichen Angelegenheiten. Preussen und Russland. Angriff des Königs Friedrich auf das österreichische Schlesien. Plünderungen. Bedauern über Frankreichs geringe Unterstützung.

CXLII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 25. Nov. 1778 284
Ueber die bevorstehende Entbindung der Königin. Schreiben der Kaiserin an den König. Nothwendigkeit des Friedens.

CXLIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. April 1779 285
Krankheit des Erzherzogs Maximilian. Sehnsucht nach dem Frieden. Dank für die Nachrichten über Marie Antoinetten's Tochter.

CXLIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* April 1779 . 287
Ihre Erkrankung und Wiedergenesung.

CXLV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Mai 1779 288
Bevorstehender Abschluss des Friedens. Ausdruck des Dankes für den König und die Königin. Nothwendigkeit gegenseitigen Vertrauens, Preussen und seinen Verbündeten gegenüber. Gesundheitszustand des Erzherzogs Maximilian und des Kaisers. Wunsch der baldigen Geburt eines Dauphin.

CXLVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Mai 1779 290
Freude über den Frieden. Zusage ihres Beistandes zur Erhaltung der Einigkeit zwischen den beiden Staaten. Ueber ihren Gesundheitszustand. Erzherzog Maximilian. Die Tochter der Königin.

CXLVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Juli 1779 292
Landaufenthalt in Laxenburg. Erzherzog Maximilian. Aehnlichkeit zwischen der Königin und ihrer Schwester Marie Christine. Wunsch der Beendigung des Seekrieges. Feindselige Handlungen des Königs von Preussen. Wunsch desselben, das Bündniss zwischen Oesterreich und Frankreich zu stören. Hoffnung auf die Fruchtlosigkeit solcher Bestrebungen. Enge Beziehungen zwischen Preussen und Russland. Nothwendigkeit vor beiden Mächten auf der Hut zu sein.

CXLVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Aug. 1779 294
Ueber den Gesundheitszustand der Königin. Besorgnisse für die französische und die spanische Flotte. Bereitwilligkeit, Frankreich zu Diensten zu sein. Anempfehlung des Barons Breteuil. Wunsch, dass er nicht etwa durch Rohan ersetzt werde.

CXLIX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Aug. 1779 296
Dank für das Anerbieten der Kaiserin, den Frieden zu vermitteln. Ungeeigneter Zeitpunkt hiezu. Die französische und die spanische Flotte. Gesundheitszustand der Königin. Die Gräfin von Provence. Baron Breteuil. Vorsorge, dass Rohan nicht nach Wien komme. General Stein. Madame de Beauveau. Erzherzog Maximilian. Die Tochter der Königin.

CL. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 19. Aug. 1779 298
Erneuerte Anempfehlung des Barons Breteuil.

CLI. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Sept. 1779 299
Dank für das Bildniss der kleinen Prinzessin. Fahrt auf der Donau nach Schlosshof. Das Befinden des Erzherzogs Maximilian. Ausbruch des Vesuvs. Ereignisse zu Neapel. Die französische Flotte. Das Anerbieten einer Vermittlung. Ueber die Behauptung eines überwiegenden Einflusses des Herzogs von Guines bei der Königin.

CLII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Sept. 1779 302
Breteuil. Klagen über die Unthätigkeit der vereinigten Flotte. Der Herzog von Guines. Erzherzog Maximilian. Die kleine Prinzessin.

CLIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Oct. 1779 304
Misstimmung über die Unthätigkeit der Flotte. Vermehrung der Schwierigkeiten eines Friedens mit England. Die Intriguen des Königs von Preussen. Die Prinzessin Elisabeth. Gesundheitszustand der Königin.

CLIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Nov. 1779 305
Erzherzog Maximilian. Ihr eigener Gesundheitszustand. Die französische und die spanische Flotte. Unwahrscheinlichkeit des Friedens mit England. Die Prinzessin Elisabeth. Breteuil. Dank für die Güte der Kaiserin und Entschuldigung wegen versäumter Absendung der Briefe an sie. Die kleine Prinzessin.

CLV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Dec. 1779 307
Sehnsucht nach baldiger Geburt eines Dauphin. Ueber die Stellung Frankreichs zu England. Falsche Behauptungen des Königs von Preussen. Die Kaiserin nennt sich selbst eine gute Französin. Ueber das Anerbieten einer Vermittlung. Die Königin von Neapel. Erzherzog Ferdinand. Der Herzog von Modena.

CLVI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Dec. 1779 309
Ihr eigenes Befinden. M. d'Estaing. Seine Verwundung. Bemühungen des Königs von Preussen, sich zum Vermittler aufzuwerfen. Erzherzog Ferdinand.

CLVII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Jänner 1780 311
Nothwendigkeit der Aufrechterhaltung des Bündnisses zwischen Oesterreich und Frankreich. Der König von Preussen. Stimmung in Oesterreich zu Gunsten Englands. Die Regierung ist der entgegengesetzten Ansicht. Wunsch nach Wiederherstellung des Friedens. Reise des Erzherzogs Ferdinand nach Florenz, Rom und Neapel.

CLVIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Jän. 1780 313
Erdichtungen des Königs von Preussen und seines Gesandten in Frankreich. M. de Vergennes. M. d'Estaing. M. de Guichen. Zahlreiche Krankheiten zu Paris und Versailles. Sendung von Geschenken an die Kaiserin. Fürst Lobkowitz. Graf Anton Colloredo. Abbé Vermond.

CLIX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. Febr. 1780 315
Ueber die Gesundheit der Königin. Freude über deren glückliches Verhältniss zum König. Die Gräfin Polignac. Der Seekrieg Frankreichs gegen England. Dank für verschiedene Geschenke. Empfang des Erzherzogs Ferdinand in Rom. Sein Aufenthalt in Neapel.

CLX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Febr. 1780 318
Ende des Carnevals. Anwesenheit des Prinzen Georg von Hessen und seiner Familie. Die Gräfin Polignac. Veränderungen im Haushalte des Königs und der Königin.

CLXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. März 1780 320
Die Königin von Neapel. Die kleine Prinzessin. Verlust eines beträchtlichen Seetransportes. Die Fürstin Starhemberg. Fürst Salm. Die Prinzessin von Hessen. Prinz Georg von Hessen-Darmstadt und seine Familie. Anerbieten zu Gunsten eines Vetters der Gräfin Brandis. Glückliche Ankunft eines Transportes zu Rochefort.

CLXII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 1. April 1780 323
Freude über die Ankunft des Transportes. Besorgnisse vor der Ueberlegenheit der Engländer zur See. Dank für das Anerbieten zu Gunsten des Vetters der Gräfin Brandis. Die kleine Prinzessin. Die Königin von Neapel. Graf Lamberg. Ueber die reichen Gaben an die Gräfin Polignac und den Grafen Vaudreuil.

CLXIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. April 1780 325
Einschiffung der Truppen. Fürst Salm. Die kleine Prinzessin. Graf Joseph Kaunitz. Wunsch für Frankreich, einen Fürsten Kaunitz zu besitzen. Graf Vaudreuil. Die Gräfin Polignac. Der Prinz von Condé. Die Königin von Neapel. Graf Lamberg.

CLXIV. *Fürst Kaunitz an die Königin.* 2. Mai 1780. . . 328
Die Kaiserin hat ihm die ihn betreffende Stelle des Briefes der Königin mitgetheilt. Dank für diese Gesinnung und Versicherung seiner Ergebenheit. Empfehlung des Grafen Mercy.

CLXV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 14. Mai 1780 329
Die Königin von Neapel. Die Kaiserin von Russland. Fürst Kaunitz. Die Erzherzogin Marianne.

CLXVI. *Marie Antoinette an den Fürsten Kaunitz.* 15. Mai 1780 330
Antwort auf sein Schreiben vom 2. Mai. Versicherung ihrer Anerkennung und Hochachtung.
Zusatz von der Hand der Kaiserin.

CLXVII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 16. Juni 1780 331
Die schwere Erkrankung des Prinzen Carl von Lothringen. Wahl des Erzherzogs Maximilian zum Coadjutor von Köln. Gesundheitszustand der Königin.

CLXVIII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 30. Juni 1780 333
Dank für ihren Beistand und den des Königs bei der Wahl des Erzherzogs Maximilian. Klage über das herannahende Ende des Prinzen Carl von Lothringen. Die Reise des Kaisers nach Russland. Der Seekrieg gegen England. Sehnsucht nach der Geburt eines Dauphin. Die kleine Prinzessin.

CLXIX. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 13. Juli 1780 335
Ueber den Tod des Prinzen Carl von Lothringen. Die Wahl des Erzherzogs. Die Reise des Kaisers. Die Kaiserin von Russland. Einnahme von Charlestown durch die Engländer.

CLXX. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 2. Aug. 1780 337
Die Wahl des Erzherzogs. Erbitterung des Königs von Preussen über dieselbe. Das Bündniss zwischen Oesterreich und Frankreich. Uebles Verhältniss zu Sachsen. Die Sprache der französischen Gesandten in Deutschland. Abreise des Kaisers aus St. Petersburg. Neues Reiseproject des Kaisers. Sehnsucht nach einem Dauphin. Ueber die Lebensweise der Königin.

CLXXI. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 15. Aug. 1780 340
Die Wahl des Erzherzogs. Dank der Königin an den Kurfürsten von Köln. Gutes Benehmen des französischen Gesandten Châlons. Der König von Preussen. Das Verhältniss Oesterreichs zu Sachsen. Die französischen Gesandten in Deutschland. M. de Nivernais.

CLXXII. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 31. Aug. 1780 342
Die Wahl des Erzherzogs und der Kurfürst von Köln. Der König von Preussen. Die Reise des Kaisers nach Russland. M. de Nivernais. M. de Châlons. Rückkehr des Kaisers. Sein Widerspruch gegen die Absicht der Kaiserin, dem Regimente des Prinzen Carl von

Lothringen diesen Namen zu belassen. Absicht des Kaisers, sich nach Böhmen zu begeben. Die Erzherzogin Marie Christine wird erst im künftigen Frühling nach den Niederlanden abgehen. Der Abbé Vermond.

CLXXIII. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 19. Sept. 1780 344

Dank für ihre Lobeserhebungen. Ueber die missgünstige Stimmung des Königs von Preussen. Freude über die Rückkehr des Kaisers aus Russland und seine dortigen Erfolge. Hoffnung die Erzherzogin Marie Christine wiederzusehen. Aufenthalt in Trianon. Prinz Carl von Lothringen. Der Abbé Vermond.

CLXXIV. *Marie Antoinette an Maria Theresia.* 11. Oct. 1780 346

Die kleine Prinzessin. Aufenthalt in Trianon. Lebensweise der Königin. Erzherzog Maximilian.

CLXXV. *Maria Theresia an Marie Antoinette.* 3. Nov. 1780 348

Die kleine Prinzessin. Die Lebensweise der Königin. Wunsch nach Beendigung der Reisen des Kaisers. Seine Absicht, sich nach den Niederlanden und Holland, vielleicht nach Frankreich zu begeben. Die Erzherzogin Marianne. Unwohlsein der Kaiserin.

Anhang.

Eigenhändige Briefe des Abbé de Vermond an den Grafen Mercy.

I. Wien, 21. Jänner 1769. 353

Dank für den ihm zu Theil gewordenen Auftrag. Güte der Kaiserin. Lob der Erzherzogin Antoinette. Vorschläge für ihren Unterricht. Die Obersthofmeisterin Gräfin Lerchenfeld. Allwöchentlicher Bericht bei der Kaiserin. Die französische Sprache. Beichte der Erzherzogin. Schilderung derselben.

II. Schönbrunn, 21. Juni 1769. 356

Günstige Entwicklung der Erzherzogin. Wohlwollen der Kaiserin. Lebensweise in Schönbrunn. Liebenswürdigkeit der Erzherzogin. Antonienfest in Laxenburg.

III. Wien, 14. October 1769. 358

Sehnsucht nach der baldigen Ankunft des Grafen Mercy in Wien. Charakteristik der Erzherzogin. Ihre körperliche und geistige Entwicklung. Ihr Unterricht. Die Geschichte Frankreichs. Die französische Sprache. Schreibweise der Erzherzogin.

IV. Wien, 14. März 1770. 361

Mittheilungen über die Erzherzogin. Die Lebensweise am Hofe. Güte des Kaisers Joseph. Bitte um das Fürwort des Grafen Mercy zur Erlangung einer Abtei.

V. Versailles, 23. Mai 1770. 364

Der Bischof von Orléans. Gemüthszustand der Dauphine. Der Dauphin. Urtheil des Königs über Marie Antoinette. Fernere Mittheilungen über die Dauphine.

VI. Lectures de Madame la Dauphine (November 1770) 366

Auskunft über die Lectüre der Dauphine. Ihre Ausdrucksweise im Französischen. Täglicher Besuch bei der Dauphine. Nothwendigkeit ernster Beschäftigung. Der Dauphin. Briefwechsel Marie Antoinettens mit der Kaiserin. Misstrauen der Dauphine, dass man ihr die Briefe entwende. Die Töchter des Königs und ihr Verkehr mit der Dauphine. Vorschlag über die Art, in der sie der Kaiserin Auskunft über ihre Lectüre ertheilen sollte.

VII. Versailles, Jänner 1771 370

Frau von Noailles. Die Dauphine. Ihre Aeusserung über die Fragen der Kaiserin nach ihrer Lectüre. Sonstige Mittheilungen aus den Briefen der Kaiserin. Entwürfe von Briefen an die Gräfinnen Brandis und Trauttmansdorff, dann an die Prinzessin Charlotte von Lothringen.

VIII. 3. September 1771. 373

Ueber die Briefe der Dauphine an die Kaiserin. Bevorstehende Abreise Vermonds nach Tiron.

IX. 11. September 1771 374

Gespräch der Dauphine mit dem Könige über die Anstellung einer Hofdame. Dessen ablehnende Antwort. Zufriedenheit der Dauphine mit der Ernennung der Frau von Cossé. Ihr Besuch bei Frau von Noailles. Madame de Brancas.

X. 24. Jänner 1772 376

Schmerz der Dauphine über die Nachricht der Erkrankung der Kaiserin. Theilnahme des Dauphin. Günstige Nachrichten aus Wien. Beruhigung der Dauphine.

XI. Mai 1772 378

Briefe der Dauphine an die Kaiserin, den Kaiser Joseph und die Erzherzogin Marianne. Absicht der Dauphine, dem Grossherzoge Leopold zu schreiben. Freude derselben über die letzten Briefe der Kaigerin. Ihre Antwort.

XII. Compiègne, 14. August 1773 380

Bitte des Abbé de Vermond um die Vermittlung Mercy's, aus seiner bisherigen Stellung treten zu dürfen, oder sich wenigstens nicht immer am Hofe aufhalten zu müssen. Beweggründe hiezu. Der Dauphin und seine Gemahlin. Vermond's Stellung zu der letzteren. Seine Ansprüche auf eine bessere Abtei. Seine Dankbarkeit gegen die Kaiserin.

XIII. September 1776 387

Bemerkungen der Königin über ein Schreiben der Kaiserin. Aeusserung derselben über die Erzherzogin Marie Christine. Nothwendigkeit erneuerter Warnungen von Seite der Kaiserin. Zufriedenheit Vermond's mit seiner gegenwärtigen Stellung. Sein Besuch bei der Königin.

XIV. 1. Juni 1777 388

Ueber ein Schreiben der Königin an ihre Mutter. Ihr Benehmen bei der Abreise des Kaisers. Gemüthsbewegung desselben.

XV. 4. Juni 1777 390

Ankündigung seiner Abreise. Ueber die schriftlichen Rathschläge, welche der Kaiser der Königin zurückliess. Wunsch Joseph's, dass Vermond sie lese. Abschied Vermond's von der Königin.

XVI. 7. Mai 1779. 391

Vermond's Austritt aus seiner bisherigen Stellung. Sein Abschied von der Königin. Bitte, der Kaiserin seine Ehrfurcht und Dankbarkeit zu bezeigen.

Charakteristik der Königin Marie Antoinette (1776). . . 393

Druck von J. B. Hirschfeld in Leipzig.

[12. juli 1770].

ecrire deux jours de
suite a la toilette n'ayan
pas d'autre temps à mo
et si je ne lui reponds
pas exactement qu'elle
croyez que c'est par trop
exactitude a bouler la
lettre. Il faut que je
finisse pour m'habiller
et aller a la messe
du Roi j'ai l'honneur
d'etre

choisy ce 12 juillet
1770

Je lui envoye
la liste des present
que j'ai reçu croyant
que cela pourroit amuser

la plus soum
fille Antoine

(21. Juni 1771).

Je ne vous parle point ma chere Maman de la nomination de Mr. d'Aiguillon ne me melant point d'affaire. l'on dit que c'est le coadjuteur de Strasbourg qui doit aller a Vienne il est de tres grand maison mais la vie qu'il a toujours tenu ressemble plus a celle d'un soldat que d'un coadjuteur.

Adieu ma chere Maman je vous embrasse de bon coeur et vous aime tendrement

Antoinette

(14. October 1772).

paye de la petite peine qu
j'ai eu a reconnoitre les end
qui ont été changés par le
plaisir que j'ai eu a mes
occuper, mon appartement
de Schönbrun est bien hono
de loger votre Majesté jen suis
bien contente si cela lui ét
quelquefois de monter, rien ne
plus fatigant pour la respir
tion, les soins que ma chere
Maman s'est trop souvent
elle devroit bien s'accorder
la tendresse et a l'inquietud
de ses enfants, la mienne a
grand besoins d'etre rassur
cest la plus grand consolation
que puis avoir

Antoine

(13. August 1773).

des ménagement, tant a
cause de Mde: Marsan, que des
credit de Mr: de Soubis.
J'attends Nemiy avec impatience
on me peint accueillement
il est bien vrai que les peintre
n'ont pas encore attrapé ma
ressemblance, je donnerai de bon
coeur tout mon bien a celui
qui pourroit exprimer dans
mon portrait la joye que j'aurai
a revoir ma chere Maman, il
est bien dure de ne pouvoir
l'embrasser que par lettre

mon Mary est bien touché de vos bontes
j'espere qu'il les meritera
davantage

Antoinette

(3. April 1774).

Mde. la Dauphine a appris que Mr.
de Lasay est a paris, s'il doit
venir a Versailles Mardy, elle
prie Mr. de Mercy de l'amener
de bonne heure pour qu'elle
puisse les voir avant le lever
du Roy

ce 3 du mois

[Februar 1775].

ce vendredy
matin

Je sais, m[r]. le comte, que mon
frere doit venir demain matin
voir plusieurs choses icy et
nouvellement le grand Trianon
si il pouvoit finir par la, je
leurs donnerois tous de suite a
diner; au mien, je me charge
d'y faire donner a diner aux
valets chambre et femmes de chambre
pour qu'ils puissent faire leurs
toilette apres dîné pendant que je
ferai la mienne. j'ai demandé pour
tout leur monde les memes places
qu'au dernier Spectacle. il faut prevenir
m[de]. de Lauzun, que je ne fais dorenavant
pas a diner, mais qu'elle aura une
loge comme la derniere fois [redacted]
ainsi que m[r]. Scotty, voyez je vous
prie si cette arrangement leurs convient
et mandés le moi ce soir. adieu monsieur
vous connoissez mes sentiments pour vous
comment trouvez vous le jugement

nous sommes en querelle
depuis ce matin, le roy, elle
de vergennes, et moi, ces
messieurs, soutienne que mon
frere est arrivé cette nuit, moi
je dis qu'il est impossible qu'il
soit a paris sans que vous le
sachiez et qu'alors vous me
l'auriez mandé tout de suite
je vous prie de me repondre
tout de suite, pour savoir a
quoi m'en tenir
a onze heures trois quart

Ce 15 may 1780

Je ne pensois, Monsieur, qu'a exprimer
a mon auguste sœur, mon sentiments le
plus vrai sur l'avantage qu'elle a d'avoir
un ministre, aussi fidel et aussi capable
que vous, je suis sensible au prix que
vous mettez a mon témoignage, et charmé
que ma chere maman, vous en ai fait
part, puisqu'elle me procure l'occasion
de vous le confirmer; et vous assurer
tout a la fois et de ma plus haute
estime, et de la reconnoissance, que
je conserverai toute ma vie, pour les
services que vous ne cessé de rendre pour
cette alliance, qui m'est si precieuse

Marie antoinette

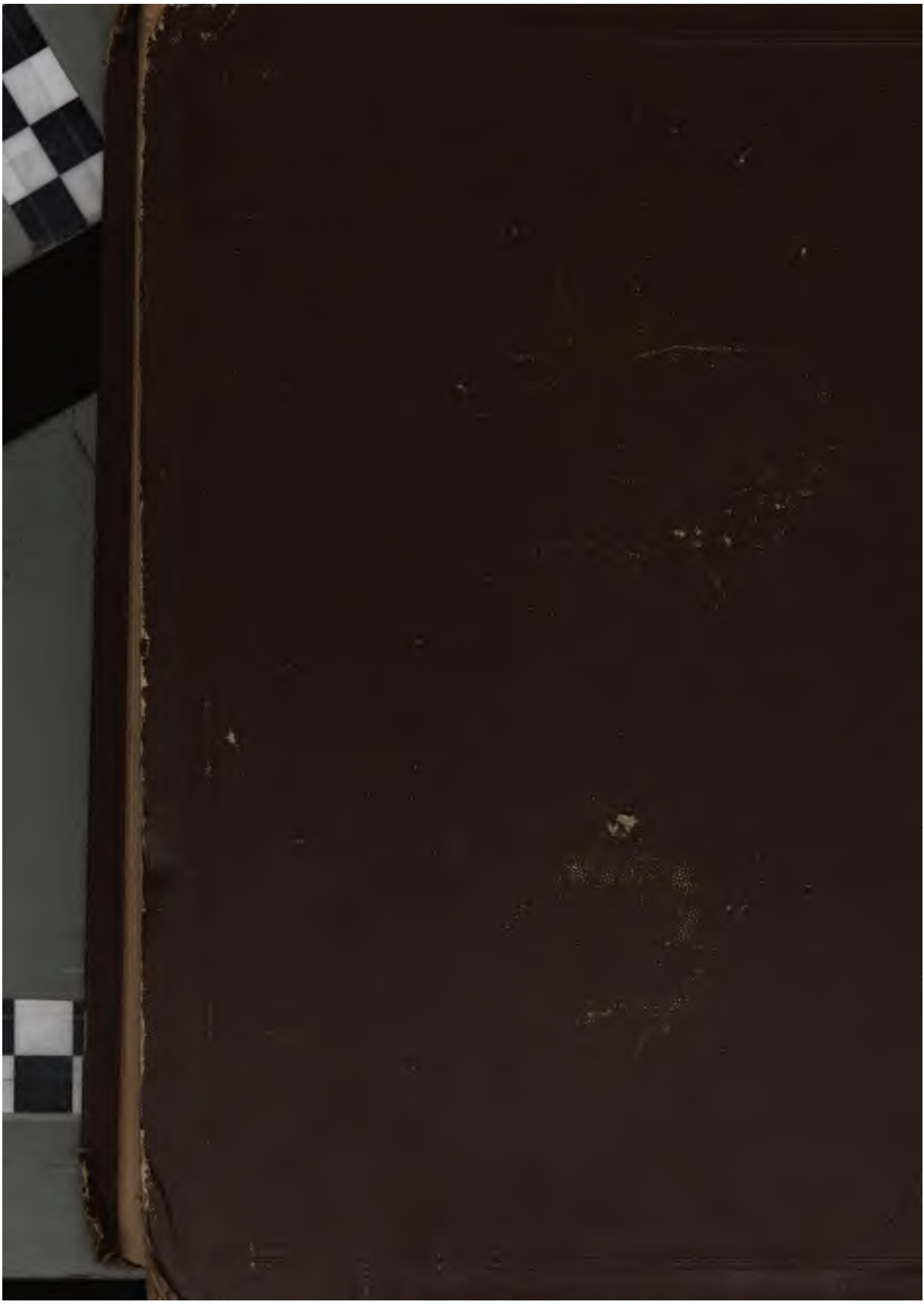
voila le billet de
la Reine sur le votre
qui me paroit bien elle
ne sauroit faire ni dire
assez sur votre conte
et sur notre reconnoissance

DB 74 .A41 1866 C.1
Maria Theresia und Marie Antoi
Stanford University Libraries
3 6105 037 484 495

DB
74
A41
1866.

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

SPRING 1981

35-